PEINE D'AMOUR PERDUE

I.

On avait fait la lessive au château de Doncières. M[lle] Renée de Moyemont, — à Doncières et dans les environs, on disait « Mademoiselle », tout court, ni plus ni moins que pour la fille de Henri IV! — M[lle] de Moyemont, vêtue d'une vieille casaque, manches et jupe retroussées, aidait Babet et la mère Alliette, la femme de journée, à étendre le linge sur des cordeaux, dans la grande salle du manoir. Tout à coup, la cloche qui annonçait les étrangers se mit à tinter, mise en branle par un bras vigoureux.

La blanche figure de Renée de Moyemont devint toute rouge. C'est qu'en dépit de sa simplicité, la bonne demoiselle n'aimait pas être surprise au milieu d'une telle besogne. Dans ces momens-là, elle n'osait même pas lever les yeux vers les ancêtres, rangés le long des murailles, comme si elle eût craint de rencontrer leur regard irrité. Et pourtant, c'était encore une piété que de veiller sur ce linge armorié qui venait d'eux, dernier reste d'une splendeur évanouie. Était-ce sa faute, à elle, si la fortune de la famille, déjà entamée par les prodigalités de son grand-père, avait achevé de s'engloutir dans la catastrophe de Law? Était-ce sa faute si son père, toujours pressé d'argent, avait vendu à vil prix la magnifique châtellenie de Moyemont pour se réfugier dans ce petit domaine de Doncières, n'emportant que des portraits et quelque argenterie? Était-ce sa faute si, pour joindre les deux bouts, elle devait parfois,

de ses mains fines et pâles comme la cire, aider aux travaux domestiques? Autant aurait valu reprocher à Robinson Crusoé de faire lui-même sa cuisine!

— Babet, va voir qui a sonné.

Babet passa dans le vestibule sombre qui précédait la grande salle; elle s'approcha d'une meurtrière qui observait la route de Rôville, et par où la mort avait dû passer plus d'une fois, au temps des guerres. Mais, au lieu de la gueule noire d'une espingole ou d'un mousqueton, on n'y voyait plus jamais paraître que le museau fripon d'une femme de chambre. Car, au dernier siècle, les personnes *nées* possédaient seules des « figures, » les femmes de chambre n'avaient droit qu'à des « museaux. »

— C'est Guillaume. Il a une dépêche pour mademoiselle.

Guillaume était le piéton qui, deux fois la semaine, apportait la poste à Doncières, lorsqu'il y avait lieu. Mais souvent des mois s'écoulaient sans qu'il apportât rien au manoir. Aussi sa venue était-elle un événement. On le fit entrer à la cuisine, où il but et mangea. Pendant ce temps, Mlle de Moyemont rompait le cachet et déployait la grande feuille de papier jaune, couverte de caractères longs et étroits, dont les lignes ressemblaient de loin à des portées de musique. Babet attendait, sans dissimuler l'honnête envie qu'elle avait de savoir, et mademoiselle ne s'en offensa pas.

— C'est de mon cousin de Boismorin. Que peut-il me vouloir?.. Son fils est malade... Non, il va mieux... Cependant on craint encore pour lui. Les médecins l'envoient aux eaux... Bon! mon cousin de Boismorin me prie d'accompagner son fils aux eaux. Que dis-tu de cela, Babet?

Babet n'en disait rien par la raison que, née à Doncières, n'ayant jamais causé avec personne si ce n'est avec sa maîtresse et avec les paysans, n'ayant jamais ouvert un livre de sa vie, à moins que ce ne fût pour en arracher les feuilles et les rouler en cornets, elle ignorait ce que les gens du bel air entendent par l'expression: *Aller aux eaux*.

Mlle de Moyemont devina la petite difficulté qui arrêtait Babet, d'ordinaire si prompte à donner son avis, même quand on ne le demandait pas.

— Les eaux, Babet, ce sont des bains que l'on prend pour se guérir, en de certains endroits où vont les malades et aussi, je crois, le beau monde.

— Mais, reprit Babet, le fils de M. de Boismorin est donc bien petit s'il a besoin de mademoiselle pour le faire baigner!

— Non. C'est, je pense, un garçon de treize ou quatorze ans. Et puis, il a son gouverneur avec lui, un très savant homme, à ce

qu'il paraît. Mais mon cousin pense qu'une femme saurait mieux lui donner des soins... Vois ce qu'il me dit :

« J'appréhende fort que son gouverneur, homme de mérite, versé dans l'étude de la double antiquité et dans les sciences dont il convient d'orner l'esprit d'un jeune homme, ne soit pas fort expert dans ce genre de choses. L'enfant est entêté et volontaire, sa défunte mère l'ayant habitué à n'avoir d'autre loi que son caprice. Les médecins m'assurent qu'il ne le faut pas contrarier, mais recommandent, en même temps, qu'on ne lui laisse faire aucune sottise. Je suis sûr que vous débrouillerez tout cela le mieux du monde. Je vous sais fort discrète et fort... » Il me fait toutes sortes de beaux complimens pour me décider.

— Est-ce loin d'ici, ces eaux-là?

— Mais... je ne sais trop. Il s'agit du Mont-Dore, en Auvergne.

M[lle] de Moyemont n'était pas beaucoup plus instruite que Babet. Elle avait une idée vague de l'Auvergne, mais n'avait jamais entendu parler du Mont-Dore.

— Ce doit être... à l'autre bout de la France.

— A l'autre bout de la France ! Jésus ! mademoiselle n'arrivera jamais ! mademoiselle sera assassinée en route !

— Oh ! non, les routes sont sûres, à présent.

— Mademoiselle a donc oublié l'histoire de Cartouche ?

— Il y a beau jour que Cartouche a été supplicié, Babet.

— Je vois bien que mademoiselle a envie de partir... Mais, pour voyager, il faut se nipper, il faut s'équiper, mademoiselle ne peut pas s'en aller comme la voilà.

— Mon cousin m'envoie une bourse de cent louis.

— Mon Dieu ! fit Babet d'un air maussade, comme si elle allait pleurer. Qu'est-ce que je vais faire ici quand mademoiselle sera partie ?

— Mais je t'emmène.

— Mademoiselle m'emmène ! Est-ce possible !

Et Babet parut prête à danser.

— Oh ! je ne suis pas encore décidée... Pense donc : un changement de vie à mon âge !

— A entendre mademoiselle, on dirait qu'elle est bien vieille ! Mademoiselle n'a que trente ans.

— Je les aurai dans deux mois.

— Il est bien temps que mademoiselle s'amuse et voie le monde.

— Et puis, ce garçon à conduire ! Cet enfant entêté et volontaire ! Y songes-tu ?

— Mademoiselle en fera ce qu'elle voudra. Un petit Parisien ! Ce

n'est pas comme les gens de nos pays vosgiens qui sont si *peuts!* Il doit être tout mignon, l'enfant-là.

— Et ce gouverneur qui a tant de mérite... qui sait tant de choses! Comme cela va m'embarrasser, moi qui suis ignorante!

— Il fera la partie de mademoiselle... Ce sera plus amusant que la société de notre curé. Est-ce que mademoiselle n'en a pas assez de voir toujours les mêmes figures?

— Mais non, Babet, pas trop... Tout cela est bien sérieux ; je vais y rêver dans mon cabinet.

A partir de ce moment, le projet de voyage occupa toutes les pensées de Renée de Moyemont. Fallait-il accepter ou refuser? Le soir, elle oublia pour la première fois de visiter les cabinets de l'alcôve, de regarder dans les armoires et de faire sonder par Babet, avec une gaule, les ténèbres qui s'étendaient sous son vaste lit à courtines de soie. Le lendemain, le curé fut appelé en consultation et donna peu de lumières. Il opina qu'il fallait se soumettre à la volonté de Dieu. Mais quelle était, dans cette circonstance, la volonté de Dieu? Le curé, en conscience, ne pouvait le dire. On fit venir un vieux soldat qui, ayant servi deux ans en Westphalie, devait savoir quelque chose de l'Auvergne. Mais on n'en tira rien d'intéressant, ce qu'on attribua à son excessive surdité. Il insista pour raconter deux ou trois histoires du maréchal de Saxe. On les lui laissa dire, puis on le congédia. Pour cinq sous, on acheta d'un colporteur une *Description de la France*. L'auteur y faisait remarquer, tout d'abord, que « la France était le plus beau royaume du monde après celui du ciel. » Au chapitre de l'Auvergne, il assurait ses lecteurs que les Arvernes avaient été un des peuples les plus fiers et les plus belliqueux de la Gaule, et qu'ils avaient fait payer chèrement à César la conquête de leur liberté. Clermont était bâtie à l'extrémité d'une vaste et fertile plaine. Quant aux habitans des montagnes, ils étaient « remarquables par la douceur de leurs mœurs et par l'habitude de se nourrir de châtaignes en guise de pain. » De ces deux traits, l'un rassurait, l'autre inquiétait Mlle de Moyemont et sa servante. Et comment douter de la véracité d'un livre qui portait, avec le privilège du roy, l'*imprimatur* du chancelier?

Ainsi Renée délibérait, ou feignait de délibérer, comme font beaucoup de gens dont le parti est pris dès la première minute, et qui, néanmoins, tiennent à se donner l'air de peser le pour et le contre dans les balances de la sagesse. Mademoiselle se faisait pousser à ce voyage non-seulement par Babet, qui avait une envie terrible de l'accompagner, mais par le curé, qui n'y avait aucun intérêt, et par tous ceux qui se rencontraient sur son chemin, depuis la mère Alliette

jusqu'au syndic. Le médecin de Rambervillers porta la complaisance jusqu'à déclarer que les eaux du Mont-Dore, dont il entendait le nom pour la première fois, feraient le plus grand bien à mademoiselle, « vu qu'il les considérait comme éminemment propres à chasser les âcretés du sang et à dissiper les vapeurs de la rate. »

Le désir d'obliger un parent, homme généreux et considérable, les prières de Babet, la douceur de mœurs que le petit livre prêtait aux montagnards de l'Auvergne, un enfant malade à soigner tout en fortifiant sa propre constitution, la religion, représentée par le curé de Doncières, et la science, incarnée dans le médecin de Rambervillers, se prêtaient main-forte pour conseiller le voyage du Mont-Dore. N'y avait-il pas là assez de raisons sérieuses pour persuader une personne sensée comme mademoiselle, — surtout si l'on songe qu'elle mourait d'envie d'être persuadée?

Il ne lui fallut que deux jours pour écrire à M. de Boismorin et trois semaines pour faire ses préparatifs.

II.

Les voyageuses devaient se mettre en route le 7 juin, mais on ajourna au lendemain, jour de la Saint-Médard, à cause des quatre-temps. Quoiqu'il ne fût pas quatre heures du matin, tout le village était là pour assister à ce départ. Le syndic eut l'honneur d'offrir la main à mademoiselle pour gravir les trois marches branlantes de la berline; mais, au moment où elle y touchait, le marchepied tout entier s'écroula. Un Romain eût vu là un mauvais présage et serait resté. Renée y vit un résultat de l'usure des charnières que la rouille avait rongées depuis la paix d'Utrecht. Elle fit apporter une échelle et monta gravement dans la berline, sans qu'un seul visage s'égayât d'un sourire. Cette berline, — une vieille caisse jaune presque carrée, surmontée d'une bâche de cuir sous laquelle on avait empilé les coffres, — se balançait follement sur ses vénérables ressorts qui grinçaient au moindre mouvement. Tandis que Bastien, une blouse passée par-dessus ses vêtemens et coiffé d'un bonnet de coton à raies blanches et bleues, s'installait sur le siège, Mlle de Moyemont prenait place avec Babet dans l'intérieur, où la paille leur montait jusqu'aux genoux, et elle posait ses pieds sur un sac de sable chaud, précaution justifiée par l'humidité de cette matinée de Saint-Médard.

« Fouette, cocher! » fit la voix claire de Renée au milieu d'un

silence religieux, que troublaient seulement le son de la corne du porcher et le grognement sourd des cochons qui partaient pour les champs.

Bastien fit claquer son fouet, les rosses poussèrent énergiquement, la machine s'ébranla, les chapeaux se soulevèrent, mademoiselle fit, de la main, un dernier signe à ses vassaux, et la berline commença à rouler sur la route de Rambervillers. De là, mademoiselle devait se rendre à Épinal, où aurait lieu la première nuitée, et d'où elle renverrait son équipage antique et son vieux cocher pour prendre la poste.

Le programme s'exécuta de point en point, et le voyage se poursuivit sans incident notable.

Renée et Babet étaient assoupies par la grande chaleur de midi lorsqu'elles entrèrent à Langres. Elles furent réveillées en sursaut par les cris de sept à huit femmes qui, les unes grimpées sur le marchepied, les autres sur le siège ou même sur l'essieu, allongeaient dans l'intérieur leurs bras décharnés et déguenillés, en brandissant des couteaux et des ciseaux. Les deux femmes crurent leur dernière heure venue, et se recommandaient à Dieu ; un officier qui passait vit leur terreur et les rassura, en les débarrassant de ces mégères.

— Ce sont, leur dit-il, de fort honnêtes artisanes qui n'ont d'autre but que de vous vendre, le plus cher possible, les produits de l'industrie du pays.

— En vérité ? Je vous rends mille grâces. Cette sotte de Babet m'avait effrayée par ses cris. Je m'imaginais qu'on en voulait à notre vie.

— On n'en voulait qu'à votre bourse, fit l'officier avec bonhomie.

Le sixième jour, la chaise de poste s'arrêta à Clermont-Ferrand, sur la place de Jaude. Cette place est couverte d'oisifs, surtout le matin et le soir, à l'heure où partent et arrivent les diligences. Ces hommes paraissent prendre un grand plaisir à voir les voyageuses descendre de voiture, surtout quand les femmes sont très jeunes et les marchepieds très hauts. Le petit pied, délicatement chaussé, qui se risque hors de la chaise et qui, timide, hésitant, semble tâtonner dans les airs, est aussitôt le point de mire de tous les yeux, et les mains se tendent, avec la galante liberté de l'ancien temps, pour soutenir et guider l'inconnue.

Un peu étourdie par le tapage, Mlle de Moyemont se laissa porter à terre par trois ou quatre amateurs, habitués de ces descentes, qui la gardèrent dans leurs bras un peu plus qu'il n'était nécessaire. Un beau sergent saisit la taille de Babet entre ses deux larges

mains et déposa sur le pavé la jeune fille rouge comme un coquelicot.

Un grand homme, à figure maigre, qui portait ses cheveux sans poudre, avec un habit gris assez négligé, fendit la presse et fit un profond salut à Renée, au risque d'incommoder les personnes placées derrière lui.

— Je m'assure, dit-il, que j'ai l'honneur de parler à Mlle de Moyemont.

— En effet, monsieur.

— Je suis le gouverneur du jeune de Boismorin. Daignez, je vous prie, accepter mon bras.

Les oisifs de la place de Jaude, bien qu'un peu désappointés, ouvrirent passage. Le gouverneur entraîna Mlle de Moyemont, marchant à grandes enjambées irrégulières, comme font tous les hommes qui ont le cerveau rempli de hautes pensées.

— Vous n'étiez jamais venue à Clermont?.. Une noble et ancienne cité... bien changée depuis le temps de Sidoine Apollinaire! Vous remarquez la couleur noire des maisons : c'est qu'elles sont bâties en lave; cela donne à la ville un air triste, surtout dans les rues étroites, et il en est, comme dit Fléchier, qui ont tout juste la mesure d'un carrosse!

Fléchier et surtout Sidoine Apollinaire intimidaient Renée, qui ne répondit pas.

M. Leragois, — c'était le nom du gouverneur, — fit entrer Mlle de Moyemont à l'hôtel de l'Écu, et l'invita à monter. A chaque porte, il s'arrêtait, quittait le bras de Renée, se rangeait contre le mur et la laissait passer avec un grand salut.

Un valet traversait le palier.

— Hé bien, Jasmin, demanda M. Leragois. Où est le vicomte?

Jasmin désigna une des portes :

— Il est là dedans, qui s'amuse avec les chiens.

La porte ouverte, Renée vit un jeune homme étendu sur un sofa, tenant des gimblettes à l'assaut desquelles il excitait deux griffons à s'élancer. « Ici, Noiraud! Ici, Blanchette! » Près de lui, gisait un volume que les chiens avaient mâchonné. Ce garçon avait les traits fins et réguliers comme une femme, avec une expression d'indifférence et de dégoût. Il se leva d'assez mauvaise grâce et vint baiser la main de Mlle de Moyemont.

Tous deux poussèrent ensemble une exclamation d'étonnement.

— Oh! mon cousin, je vous croyais beaucoup plus jeune!

— Et moi, ma cousine, je vous croyais bien plus vieille!

— Je me trouve assez vieille comme cela... Mais, dites-moi, comment allez-vous, mon cousin?

Pas bien.

— D'où donc souffrez-vous?

— Mais je ne souffre pas!

— Alors?..

— Je m'ennuie... je m'ennuie affreusement. Savez-vous bien ce que c'est?

— Si je le sais! Je ne fais pas autre chose tout le long de l'année.

— Et vous en plaisantez?

— Sans doute. L'ennui n'est pas une maladie, surtout quand on habite une grande ville et qu'on est riche.

— Bon!.. je demeure à Paris, mon père a beaucoup d'argent, et, avec tout cela, je meurs d'ennui.

Jasmin vint annoncer le dîner.

— Madame doit avoir grand'faim, dit poliment Leragois, pendant que le jeune vicomte offrait le bras à sa cousine pour passer dans le salon voisin.

— Un appétit de voyageuse.

— Comme on est heureux d'avoir faim! soupira le petit Boismorin.

— Je croyais, reprit Renée, qu'en Auvergne il n'y avait que des châtaignes à manger. Mais je vois ici une table fort bien garnie.

Babet servait sa maîtresse, et le vicomte la regardait tout en grignotant son pain, du bout des lèvres, et en buvotant, à petits coups, un verre de bourgogne.

— Qu'y a-t-il à voir ici? demanda Renée.

— Il y a de belles églises... commença le gouverneur.

— ... Que M. Leragois n'a pas visitées, parce qu'il est l'ennemi juré de la superstition.

— De la superstition? fit innocemment Renée en ouvrant de grands yeux.

Le gouverneur se hâta de changer de sujet.

— Il y a aussi un théâtre, où une troupe de passage donne des représentations. On joue ce soir *les Chasseurs et la laitière*, *le Devin de village*, et *Janot ou les battus paient l'amende*.

Je connais tout cela, dit le vicomte.

— Mais moi, je ne connais rien... Je ne suis jamais allée au théâtre.

— Qu'on est heureux de n'être jamais allé au théâtre!

— Madame, reprit Leragois, je suis à votre service pour vous y conduire.

— J'accepte.

— Et moi? fit le vicomte, rougissant d'avoir été devancé.

— Vous !.. Puisque vous connaissez tout cela !.. Vous vous amuserez avec Noiraud et Blanchette.

— Du tout! Je veux aller au théâtre, ne serait-ce que pour me moquer des acteurs et du public.

— Mais... serait-ce prudent... dans l'état de santé où vous êtes?

— Je fais tout ce que je veux. Demandez à M. Leragois.

— Il est vrai. C'est l'ordre de monsieur son père.

— Hon! fit Mlle de Moyemont avec un sourire moqueur qui vexa un peu le petit cousin.

Une demi-heure après le dîner, Jean de Boismorin reparut, habillé de façon fort élégante.

— Comme vous voilà brave! dit Renée, toujours railleuse. Mais vous aurez honte d'être avec moi ; car, vous voyez, je n'ai pas changé d'habit.

Jean répondit d'un air entendu :

— Vous n'avez pas l'air d'une femme à la mode, mais, tout de même, on voit que vous êtes une femme de qualité.

Et, content de sa phrase, il se tourna vers son gouverneur :

— N'est-ce pas, monsieur Leragois?

— Assurément! répondit avec empressement M. Leragois qui pensait à autre chose.

Comme tous les novices, Mlle de Moyemont craignait d'être en retard et pressait ses compagnons.

— Mon Dieu, cousine, nous avons bien le temps!.. Ce n'est pas du bel air d'arriver avant la première pièce.

— Qu'importe le bel air pourvu qu'on s'amuse!

Au théâtre, le petit Boismorin parlait plus haut que les comédiens, qu'il déclarait détestables. Quant à Renée, elle écouta avec beaucoup de plaisir les jolis airs du *Devin* et rit aux larmes des spirituelles sottises de Janot.

Le soir, comme Babet la déshabillait, maîtresse et servante échangèrent leurs impressions.

— Hein, mademoiselle, comme nous nous étions trompées sur monsieur le vicomte!

— En quoi donc?

— Nous qui pensions trouver un petit garçon!

— En effet, il a deux ou trois ans de plus que je n'aurais cru. Pourtant, ce n'est qu'un enfant gâté.

— Non, mademoiselle, ce n'est pas un enfant.

— Qu'en sais-tu?

— Cela se voit de reste.

— Et à quoi mademoiselle Babet voit-elle cela?

— A tout... A la façon dont il regarde les gens... à certains petits complimens qu'il jette en passant... Oh! il s'y connaît!.. Et il a des mains qui sentent si bon!

— En vérité?

Mlle de Moyemont se promit de surveiller Babet.

Elle s'endormit tout de suite et rêva des rêves étranges où les incidens du voyage et ceux des pièces qu'elle avait vues, M. Leragois, Janot, les coutelières de Langres, les oisifs de la place de Jaude, Noiraud et Blanchette, Fléchier et Sidoine Apollinaire s'embrouillaient dans une inexprimable confusion. Le mélange était si grotesque, et Mlle de Moyemont en rit si fort... qu'elle s'éveilla.

III.

On se mit en route de bonne heure dans une lourde voiture de voyage, traînée par quatre chevaux. Mlle de Moyemont occupait la banquette du fond avec son petit cousin. M. Leragois était assis sur le devant, entre Blanchette et Noiraud, qui lui dévoraient ses manchettes. La banquette extérieure portait Babet avec le vieux Jasmin.

A une demi-heure de la ville, M. Leragois montra à son élève la colline où s'était dressée Gergovie, « ce dernier rempart de l'indépendance de nos pères, » soupirait-il, comme s'il n'eût pu se consoler encore de la défaite de la Gaule. Toujours maussade et dormant à moitié, Jean ne l'écoutait guère. Mais Mlle de Moyemont s'efforçait de comprendre, jugeant qu'en voyage il ne faut rien perdre, pas même les dissertations d'un Leragois.

A Randanne, on déjeuna dans un cabinet de verdure. Là, le petit vicomte se réveilla tout à fait. Il obligea Mlle de Moyemont à faire une partie de volans et à s'asseoir sur l'escarpolette. Sa joie fut complète lorsqu'en se balançant Renée envoya son soulier à la tête du gouverneur, qui cherchait une rime pour son grand poème philosophique sur l'*Origine de l'homme*.

Au sortir de Randanne, la voiture traversa des plateaux déserts sur lesquels pesait un morne silence. A gauche, de grands cônes de terre grise, entièrement nus et pelés; à droite, la vue descendait vers d'immenses plaines. Aussi loin que s'étendait le regard, rien que des genêts et quelques bouleaux rabougris. Point de maisons, peu de voyageurs. Çà et là, un chevrier dont la chanson grêle se perdait dans l'espace.

— O le triste pays! s'écria Renée. Il n'y a rien à voir ici.

Ce fut bien pis lorsqu'elle aperçut la roche Tuilière et la roche

Sanadoire, ces deux blocs géans qui portent chacun un château ruiné à leur pointe et gardent l'entrée d'une gorge sauvage.

— Jésus! dit-elle, se peut-il que des chrétiens aient eu l'idée de se percher là-haut? Ce n'est pas comme dans notre Lorraine; on n'y voit partout que de bonnes vaches dans les prés, des champs de blé et des paysans qui mangent la soupe aux choux sur le bord des fossés.

— Mais, madame, reprit Leragois, il y a aujourd'hui des gens qui préfèrent aux plus belles villes et au spectacle de l'activité humaine les sublimes horreurs de la nature.

— Fi donc! ne me parlez pas de cela! Quel plaisir peut-on trouver à voir de vilains rochers qui ont toutes sortes de formes à faire peur la nuit, des arbres qui croissent en désordre et de l'eau qui tombe avec un bruit affreux?

M. Leragois sourit doucement.

Il était près de cinq heures lorsqu'on arriva au Mont-Dore, dont l'unique rue était pleine de monde. Quoique la saison fût à peine commencée, la haute société de la province s'entassait dans le petit village, l'intendant en tête : car c'était ce personnage qui avait décidé de remettre le Mont-Dore à la mode... On attendait dans quelques jours le vicomte de Mirabeau, autrement dit Mirabeau-Tonneau, qui, chaque été, choisissait cette bourgade pour théâtre de ses folies.

Les voyageurs se logèrent chez la veuve Lerat, qui louait des chambres garnies et tenait pension pour les personnes du beau monde. Le vicomte jugea les chambres tout à fait misérables, tandis que Mlle de Moyemont les trouvait belles et bien meublées. Celle qui lui échut contenait un sofa, un grand miroir, six chaises caquetoires et un grand fauteuil de commodité à oreillettes, sans compter les tasses de porcelaine dorée que l'on voyait rangées sur la cheminée. Renée eût préféré une des pièces qui donnaient sur la rue, mais elles étaient déjà prises. Au lieu de cette rue étroite, boueuse, où se heurtaient toute la journée, au milieu des jurons et des cris, baigneurs et rouliers, ânes et chevaux, charrettes et calèches, elle dut se contenter d'une vue champêtre sur un joli jardin qui descendait vers la Dordogne, avec une forêt de sapins et une montagne pour horizon.

« On ne voit rien d'ici, répéta-t-elle en soupirant. Il n'importe! Je m'en accommoderai. »

Le lendemain, on fit des visites, suivant l'usage, aux familles qui étaient arrivées les premières, car on ne pouvait s'exposer à rencontrer au *Sallon* des gens dont on ne savait pas le nom et à nouer des relations au-dessous de son rang. Ensuite commença la

vie des eaux, qui était réglée heure par heure, et, pour ainsi dire, minute par minute. Dès six heures, les deux piscines du bain Saint-Jean se remplissaient de malades ou soi-disant tels. Une cloison séparait celle des hommes et celle des femmes; en sorte que le gazouillis confus des jacasseries féminines parvenait aux oreilles des messieurs, et que les dames ne perdaient pas grand'-chose des disputes ou des gros éclats de gaîté qui soulevaient des émeutes dans le carré masculin. De là on allait à la buvette avaler, de compagnie, trois ou quatre verres d'eau. Pour les digérer et gagner de l'appétit, on faisait un tour de promenade à cette heure délicieuse où la vallée est encore dans l'ombre, où l'herbe sent bon, où un diamant de rosée pend à chaque feuille d'arbrisseau. On dîne à midi : noble et sérieuse affaire qui ne prend guère plus d'une heure et demie. L'après-dînée est consacrée aux excursions. On voit partir de bizarres caravanes accoutrées, équipées, montées de façon variée, qui en chaise de Sedan, qui sur sa mule, qui sur ses propres jambes. Les uns se dirigent vers Queureilh; les autres grimpent vers le salon du Capucin et la gorge de la Cour; d'autres descendent la vallée vers le hameau de La Bourboule ou vers le vieux village celtique de Murat-le-Quaire. Les plus robustes et les plus audacieux escaladent les pentes du Puy-de-Sancy.

On est de retour sur la place pour assister à l'arrivée des nouveaux-venus. Les chaises de poste, comme celle qui a amené Mlle de Moyemont et ses compagnons, sont assez rares. En revanche, beaucoup de carrioles, recouvertes d'une bâche et remplies de foin. De ce foin on extrait, l'un après l'autre, un nombre étonnant de voyageurs, d'âge et de sexe différens. A peine à terre, ils se secouent, s'époussettent. Alors commencent les civilités et les révérences; on n'attend pas un moment pour présenter le chevalier à la présidente et monsieur le lieutenant de louveterie à madame l'élue. Chacun fait ses réflexions. Les femmes glosent sur une jupe à l'antique, sur une coiffure qui rappelle la veuve Scarron. Les hommes, comme sur la place de Jaude, font leur profit des descentes difficiles.

Le soir, tous ceux que la maladie n'oblige pas à garder la chambre ou à gagner leur lit de bonne heure se retrouvent au *Sallon,* où l'on se groupe par préférences et où l'on emploie la soirée suivant son humeur. La petite société aristocratique à laquelle se trouvent affiliés Mlle de Moyemont et son cousin a, comme toutes les sociétés de ce genre, son plaisant, son boute-en-train dans la personne d'un avocat de Bordeaux, M. de La Grandière; elle a aussi son patito, son jocrisse dans l'énorme et indolente personne de Mme de Ventéjol. C'est son mari qui a donné le signal des moqueries et qui a mis le premier, dans tout son jour, l'incurable naïveté de la

pauvre dame. Elle est de Saint-Flour, lui de Riom : aussi ne tarit-il pas en sarcasmes sur les gens de Saint-Flour, chez qui, à l'en croire, la gale est héréditaire et endémique. A l'église, au collège, les galeux ont leur banc particulier. Dans les réunions de société, on se gratte discrètement, mais assidûment. Pour n'être pas très délicates, ces railleries n'en obtiennent pas moins de succès. Mme de Ventéjol écoute, sourit et proteste doucement.

Heureusement pour elle, les moqueurs, guidés par le petit Boismorin, ont vite découvert en M. Leragois un sujet précieux. On le pousse à l'éloquence sur toutes les matières, et il réjouit l'assemblée. Mme de Ventéjol allait être épuisée : merci à la Providence qui a envoyé au Mont-Dore un Leragois! La Grandière n'est jamais à court de malices. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, agréable de tournure et de manières, bien qu'avantageux. Un grand nez flanqué de deux petits yeux bruns perçans. Très grave, comme tous les amuseurs, il médite et étudie ses mystifications plus sérieusement que ses dossiers. Il chante aussi la romance et compose de petits vers badins qui ne peuvent se dire qu'entre hommes, et qui transportent de joie la piscine gauche du bain Saint-Jean. Cependant il en a fait de moins vifs, et par deux fois l'*Almanach des Muses* a imprimé des quatrains de lui. Fort susceptible, il n'entend que ses plaisanteries. On dirait qu'il mystifie « par privilège du roy » et qu'il va traiter les autres mystificateurs comme les gabelous traitent les faux sauniers. Il est très fort à l'épée et a, dit-on, tué son homme. Aussi on le respecte.

— Aurons-nous l'honneur d'avoir mademoiselle dans notre partie? demande Ventéjol avec un salut.

— Que jouez-vous? le wisk?

— Le wisk! Non, ma foi. Pour ma part, je hais ces choses anglaises que le duc d'Orléans a mises à la mode. Depuis qu'il est allé là-bas, on ne parle plus que de jockeys, de redingotes, de contredanses! Dans nos montagnes, nous gardons les vieux us de nos pères. Nous dansons la bourrée, le branle et la goignade; nous jouons le trictrac, le tré-sept, le reversis.

— Le reversis! Voilà qui me va on ne peut mieux! Le jouez-vous avec le quinola forcé?

— Hé! non, avec une bête. Demandez à ma femme; lorsque je joue avec elle, je joue toujours avec une bête.

— C'est parfaitement vrai, dit Mme de Ventéjol.

On rit, elle rit aussi; seul, La Grandière reste impassible. Il ne rit jamais de ses propres mots, pour ne pas en gâter l'effet, et ne rit pas de ceux que font les autres, parce qu'il ne les trouve nullement plaisans.

Les jeunes gens et les jeunes filles, groupés en cercle, jouent au corbillon, aux propos interrompus, au gage touché, à *votre place me plaît*, quelquefois à colin-maillard. Puis, à ces jeux succède la fameuse contredanse, vainement proscrite par M. de Ventéjol. Boismorin, rouge de plaisir, conduit le bal, pendant que M. Leragois paraît sommeiller sur un sofa, à moins qu'il ne médite sur son grand poème. Renée fait un signe à Jean et le menace de l'éventail.

— Hé bien! qu'y a-t-il?

— Vous vous échauffez trop, et votre petite maman sera fâchée.

— Qui est ma petite maman?

— Moi-même, pour vous servir.

— Vous n'êtes point d'âge ni de mine à être ma maman. Vous feriez mieux de danser avec moi.

— Moi, danser!

— Croyez-vous que cela m'amuse de faire sauter ces petites filles? Il n'y a de plaisir à danser qu'avec une vraie femme... Allons, venez. Vous voyez bien que vous avez perdu la partie.

— Mais je veux ma revanche!

— Vous l'aurez demain.

Le petit despote l'entraîne de force, et il est bien visible que c'est l'enfant qui mène, et la « petite maman » qui obéit.

IV.

Chaque jour rend cette domination plus apparente. Nature bonne et molle, Mlle de Moyemont aime à faire plaisir, et la sujétion n'est pas un état qui lui déplaise. Hormis en ce qui offusque ses manies de vieille fille ou déroute ses habitudes provinciales, elle subit sans lutte et sans peine l'ascendant d'une volonté plus énergique que la sienne. Ces caprices, ces colères, ces bouderies de l'enfant gâté qu'elle gronde en lui cédant, tout cela l'étonne et l'amuse, car cela fait de petites tempêtes dans l'eau dormante de sa vie.

Et puis Jean sait faire oublier ses défauts. Il sait demander pardon avec de jolies manières, hardies et caressantes, dont on ne peut se défendre. Il est plus pressant, plus familier après chaque sottise; on ne sait, en vérité, jusqu'où cela ira. Il lutine Renée, déjà un peu grasse et légèrement assoupie dans son embonpoint; il la tient sans cesse en haleine, obligée qu'elle est de veiller à chaque instant sur son mouchoir de cou ou sur son ruban de corsage. Il lui pince les bras, lui serre les poignets, rit quand elle se fâche.

Il est si leste à éviter un coup d'éventail! Elle frappe à droite, et déjà il l'attaque à gauche; elle se retourne, il est revenu à son point de départ... Oh! le petit démon! Dans ces batailles pour rire, il a parfois l'air si décidé, si audacieux, que Renée est prise d'une peur vague. Ses mains sont au pouvoir de l'ennemi, dont le souffle précipité fait palpiter sa collerette et lui brûle la joue. Mais l'enfant, embarrassé de la victoire, lâche tout à coup sa prisonnière et demeure immobile devant elle. Puis il s'assied sur un petit tabouret, son épaule contre le genou de Renée. Il couche sa jolie tête alanguie sur le bras du fauteuil où elle est assise, et ainsi, de bas en haut, plonge dans les yeux de sa cousine son regard noir et profond, passionné, questionneur, qui fait remuer je ne sais quoi sous le corsage de la vieille fille. Elle se recule avec un sourire étrange et gêné, comme éblouie par un éclair. Sans qu'elle comprenne pourquoi, ces momens-là lui sont très doux.

Si elle s'interrogeait bien, elle verrait qu'une seule chose lui déplaît sérieusement : la familiarité de Jean avec Babet. Elle le prêche là-dessus avec une certaine vivacité, et il s'excuse d'un air à la fois contrit et moqueur :

— Vous n'êtes plus d'âge à jouer sans cesse avec cette fille. Ne pouvez-vous laisser en repos son cotillon?

« Cette fille! » C'est ainsi qu'elle parle maintenant d'une servante qu'elle traitait presque en amie. Babet est pâle; ses yeux errent inquiets et mobiles; elle a parfois des distractions qui lui attirent d'aigres reproches.

— Maladroite! Tu me blesses, tu me déchires la tête! Petite sotte! Si tu continues ainsi, je te renverrai là-bas.

A l'idée d'être renvoyée « là-bas, » Babet sanglote.

Il y a dix jours déjà que Mlle de Moyemont est arrivée au Mont-Dore. Certain après-midi, le temps devient mauvais tout à coup ; impossible de songer à la promenade. Jean vient frapper à la porte de Renée.

— O ma cousine, il pleut. Qu'allons-nous faire?

— Qu'en dit le bon M. Leragois?

— Leragois est dans sa chambre. Je viens de l'apercevoir par l'entre-bâillement de la porte. Il raccommode ses bas.

— Le pauvre homme!

— N'allez-vous pas vous attendrir sur ce cuistre!

— Il devrait donner ses bas à Babet. Elle est bonne pour cela!

— Mais lui, il est trop fier pour montrer ses bas troués à personne... Si nous lisions ensemble?

Renée ne se soucie pas de lire elle-même tout haut. C'est une tâche dont elle ne s'acquitte pas à sa gloire. Car elle épèle menta-

lement et laisse tomber les syllabes l'une après l'autre, comme les gouttes qui coulent d'un robinet mal fermé. Mais elle veut bien entendre lire : cela endort et cela fait passer le temps.

— Qu'allons-nous lire? dit-elle. J'ai ici *le Théâtre de la Turquie* et *les Révolutions de Portugal.*

— Vos livres sont assommans. Moi, j'ai deux romans que Mme Lerat m'a prêtés.

— Voyons-les.

— L'un s'appelle *la Nouvelle Héloïse*, par Jean-Jacques Rousseau; l'autre, *Manon Lescaut*, par l'abbé Prévost-d'Exilles.

— Ce Rousseau, à ce que j'ai ouï dire, est un abominable homme. L'autre est un abbé : ce doit être un livre édifiant.

Il y a abbé et abbé, comme il y a fagot et fagot. Jean le sait, mais se garde d'en instruire sa cousine.

La préface achève de la mettre en confiance. L'auteur y assure le public qu'il s'est proposé de lui offrir « un exemple terrible de la force des passions, » et qu'il se rencontre dans son récit bien peu d'événemens « qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs. »

— Voilà notre affaire, observe placidement Renée, et elle commence à parfiler, pendant que le jeune de Boismorin entame l'histoire de Manon. Lorsque le héros et l'héroïne se rencontrent pour la première fois, Mlle de Moyemont éprouve une sorte de choc et laisse tomber son ouvrage. Quand Manon et Desgrieux s'enfuient à Paris, elle interrompt la lecture :

— Tout cela ne me paraît pas fort catholique. Êtes-vous bien sûr que ce soit d'un prêtre?

— Allons toujours! Nous verrons bien.

L'histoire se gâte à plaisir; mais l'intérêt est venu, on désire connaître la suite. D'ailleurs, il pleut toujours.

Les heures s'écoulent sans que Renée en ait conscience. Elle a cessé de parfiler. Elle écoute, étonnée, ce langage si nouveau qui l'effraie, mais ne lui déplaît pas. Auparavant, elle n'a jamais ouvert un roman. Il y avait, à Doncières, un vieux livre tout moisi, qui contenait trois ou quatre tragédies. On l'a arraché feuille à feuille pour en faire des sacs de raisin. Il lui est arrivé de lire, en bâillant, quelques scènes. Elle y a vu des rois qui, une main sur leur cœur et l'autre sur leur épée, déclaraient leur flamme à une princesse en l'appelant « madame. » D'autre part, elle n'est pas sans avoir entendu parler, avec la crudité des propos de village, de certaines aventures brutales qui se passent surtout au temps de la fenaison et des vendanges et qui mettent les filles dans l'embarras. Elle le sait, elle ne doit jamais s'élever au transport céleste des amoureux tragiques, elle ne descendra jamais au niveau des pay-

sannes perverties. Entre ces deux amours, qui n'ont de commun que le nom, il y a donc un monde de passion et de tendresse, ouvert à ceux qui sont faits, comme elle, d'une âme et d'un corps. Cet amour-là n'est ni trop haut, ni trop bas; il est de plain-pied avec la vie ordinaire; on peut le rencontrer, le frôler, l'entendre, partout et à chaque pas, même aux bains du Mont-Dore. Comme ce froid fantôme de l'amour lointain s'est tout à coup rapproché! Elle en sent l'ardeur comme celle d'un foyer voisin. Il est tout près, dans la chambre même; il parle par la voix jeune et tendre de Jean de Boismorin.

Il avait cessé sa lecture et traîné sa chaise auprès d'elle.

— Ma cousine, lui dit-il à demi-voix, quelqu'un vous a-t-il aimée?

Il sembla à Mlle de Moyemont qu'il avait deviné sa pensée. Aussi rougit-elle comme elle n'avait jamais rougi. Et, de honte, elle porta ses mains, pâles sous leurs mitaines de soie transparente, à ses joues, soudainement enflammées :

— Moi! dit-elle avec un rire nerveux. Quelle folie!

— Pourquoi ne vous aurait-on pas aimée? dit Jean très doucement... Moi, reprit-il après un silence, je voudrais être amoureux! Je voudrais être aux genoux d'une belle personne,.. comme m'y voici. Je voudrais prendre ses mains.., comme je prends les vôtres.

— Mais que faites-vous donc?

— Rien... Je cherche à savoir quelle figure j'aurais si j'étais réellement aux pieds d'une femme. Les enfans font la dînette, jouent à l'école, et vous me dites quelquefois que je suis un enfant... Laissez-moi jouer à l'amour.

— Je crois, dit Renée, un peu oppressée, que c'est un jeu dangereux.

Jean la regarda de son regard pénétrant.

— Pour qui?

— Pour les joueurs... Mon Dieu! j'entends Babet. Relevez-vous bien vite!

— Non, non, cousine, fit l'adolescent, toujours à genoux. Vous n'entendez pas Babet.

Il lui mit cinq ou six baisers sur ses mitaines, puis, profitant de la forme évasée des manches, ses lèvres remontèrent peu à peu et s'appuyèrent sur la peau tiède et lisse des bras.

— N'est-ce pas ainsi que l'on fait lorsqu'on est amoureux?

— Je n'en sais rien... Il faut demander des leçons à ces dames.

— Je ne veux rien apprendre d'elles. Je ne puis les souffrir, tandis que je vous...

— Ah! cette fois, on a frappé... Relevez-vous, ou nous serons la fable des Eaux!

Jean était déjà debout et allait ouvrir la porte. C'était une des servantes de Mme Lerat. Un gentilhomme sollicitait l'honneur d'être reçu par Mlle de Moyemont. Son nom? M. de La Grandière.

— Que le diable emporte ce fat! Répondez que vous n'y êtes pas.

— Par un temps semblable! Y pensez-vous? Dites à M. de La Grandière que je descends,.. et laissez-moi un moment.

Il fallut cinq bonnes minutes à la pauvre Renée pour reprendre son calme. Lorsqu'elle parut devant M. de La Grandière, elle s'éventait encore un peu, mais elle avait retrouvé son paisible sourire. L'avocat venait, dit-il, en ambassadeur. Les baigneurs du Mont-Dore avaient imaginé de jouer une pièce et réclamaient le concours de Mlle de Moyemont. Renée se récria. Elle n'avait point de mémoire... — On la soufflerait. — Point de costume... — On lui en ferait un. — Mais elle mourrait de peur! — On la rassurerait par des applaudissemens. — Mais il y avait, au Mont-Dore, plus de vingt jeunes femmes ou jeunes filles qui s'acquitteraient d'un rôle bien mieux qu'elle et qui feraient beaucoup meilleure figure sur les planches! — Ce n'était pas l'avis de ces messieurs.

M. de La Grandière laissa tomber ces derniers mots avec une componction délicate qui sous-entendait bien des choses. La vérité est que, d'après le titre et le train du jeune vicomte, d'après les quatre chevaux de la chaise qui avait amené Mlle de Moyemont au Mont-Dore, il concluait qu'elle avait du bien et n'était point un parti à dédaigner. Tout le monde savait que M. de Boismorin était un homme influent : il ne pourrait se dispenser de faire quelque chose pour le mari de sa cousine. Là-dessus, M. de La Grandière, que l'on croyait exclusivement occupé de madrigaux et de mystifications, avait élaboré le plan d'une campagne matrimoniale. La comédie de société, alors si en vogue dans toutes les classes, venait à point, avec les mille prétextes de rapprochement qu'elle procure, servir sa stratégie.

Quand Renée eut bien déclaré que c'était incroyable, absurde, impossible, elle céda suivant son habitude.

— Mais enfin, quel sera ce rôle? demanda-t-elle avec un reste de résistance et un commencement de curiosité.

— Le rôle qu'il vous plaira.

— Mais la pièce?

— Celle que vous choisirez. Rien n'est réglé. Toutes ces dames tiennent conseil ce soir. Daignez seulement assister à cette réunion.

En effet, l'assemblée préparatoire eut lieu, le soir même, au *Sallon*. Elle fut orageuse, mais très amusante.

— D'abord, moi, je veux être en paysanne, disait Mme de Ventéjol, avec une croix d'or et un jupon court.

— Et moi, en fée, disait Mme de Vaugourd, femme d'un président au parlement de Toulouse, avec mes cheveux dénoués dans le dos. Rien ne sied davantage... quand on a des cheveux!

Mlle de Mérindol, orpheline très émancipée, voulait une pièce mêlée de chants et de danses, afin de montrer ses petits talens; à quoi la présidente, qui avait la voix fausse et la cheville épaisse, jetait les hauts cris. Les hommes lançaient au hasard des noms de pièces qui leur plaisaient.

— Prenez *Nina ou la folle par amour*.

— C'est trop triste!

— *Jérôme Pointu*.

— Trop populaire!

— *La Gageure imprévue*.

— Pas assez de personnages!

— *Le Sorcier*.

— Trop de musique!

— *La Chercheuse d'esprit*.

— Passé de mode!

Au milieu de ce tumulte, M. de La Grandière était admirable de gravité, de patience, de sang-froid, de dévoûment à la chose publique. On sentait l'homme qui a fait des petites choses la grande affaire de sa vie.

— Paix, mesdames, je vous prie!.. Messieurs, veuillez ne pas parler tous à la fois. Écoutez votre président.

Au fait, personne ne savait qui l'avait nommé président. Ce qui était certain, c'est qu'il présidait, et avec beaucoup d'autorité.

— Quel pédant que ce La Grandière! dit Jean tout bas à l'oreille de sa cousine.

— Mais non, il est fort aimable. Il se donne beaucoup de peine pour nous amuser.

— Nous nous amuserions bien mieux sans lui. Il régente si bien notre plaisir qu'il en fait un ennui... Mais, je sais, vous avez un faible pour lui.

On finit, après une longue discussion, par choisir une comédie de Poinsinet, *le Cercle*. Mais il y avait une forte minorité qui trouvait ce choix absurde; et les mécontentemens redoublèrent, lorsqu'il s'agit de distribuer les personnages.

M. de La Grandière jugea que le rôle d'Araminte, la femme à la mode sur le retour, « semblait avoir été écrit pour Mme la présidente. » Mlle de Moyemont serait Ismène et Mme de Ventéjol Cidalise. Lucile, l'ingénue, devait échoir à la petite de Vaugourd. Lisette

était une soubrette fûtée et impertinente : juste l'affaire de Mlle de Mérindol.

— Le baron, personnage bourru qui vit dans ses terres et jette la vérité au nez des gens : voilà qui va comme un gant à M. de Ventéjol ! M. Leragois sera un admirable Damon : c'est l'auteur tragique qui veut lire ses vers et que personne ne veut écouter. Il y a un jeune marquis très gâté et très ridicule : monsieur le vicomte consentirait-il à s'en charger ? Je réserve le rôle du médecin, devinez à qui ? A notre bon docteur lui-même. Cela le mettra au courant des façons de ses élégans confrères de la capitale. Pour moi, ne vous déplaise, je serai l'abbé, puisqu'il y a une romance à chanter.

— On dirait, grommela M. de Ventéjol, qu'en nous donnant à chacun notre personnage, ce petit monsieur ait voulu nous donner aussi une leçon.

— Si nous échangions nos rôles ? proposa Mlle de Mérindol à Jean de Boismorin.

— Quoi ! vous joueriez en garçon ! cria Agnès de Vaugourd, scandalisée.

— Pourquoi pas ? répondit tranquillement Mlle de Mérindol. J'en meurs d'envie depuis le couvent.

Jean de Boismorin ne se souciait point de paraître sur la scène, costumé en fille.

— Nous ferons votre toilette, dit tendrement la présidente, qui avait un goût pour le petit vicomte.

L'échange fut conclu, et tout étant réglé, la compagnie se sépara.

— Savez-vous, dit Jean à sa cousine, pourquoi ce faquin de La Grandière a pris le rôle de l'abbé ?

— C'est parce qu'il veut chanter.

— Tarare ! C'est parce que, dans la pièce, l'abbé baise la main d'Ismène... Je l'exècre, ce La Grandière !

Renée haussa les épaules, mais cette petite colère lui plaisait.

V.

On ne rencontrait plus, sur les bords de la Dordogne et dans les allées ombreuses qui conduisent au Salon du Capucin, que des « disciples de Thalie, » en langue vulgaire des apprentis comédiens qui étonnaient les « Sylvains » et les « Dryades, » en leur jetant des fragmens de Poinsinet. Toute la journée, Mlle de Mérindol essayait des culottes dans sa chambre, et la présidente des sourires devant son miroir. Agnès de Vaugourd arrêtait les hommes

au passage, avec cette assurance qui n'appartient qu'aux ingénues, pour leur demander un conseil.

— Il faut qu'en entrant en scène je dise, d'un ton naïf : « Ah! vous voilà, monsieur! » Comment, je vous prie, dit-on : Ah! vous voilà, monsieur! lorsqu'on est naïve?.. Mon Dieu ! que cela est difficile ! Je crois que je ne pourrai jamais.

Apercevant Leragois, elle courait à lui et lui disait le plus naturellement du monde :

— Ah! vous voilà, monsieur. Apprenez-moi donc à dire naïvement cette maudite phrase.

— Elle est encore plus naïve que son rôle! disait M. de Ventéjol entre ses dents.

Et la petite de Vaugourd s'éloignait en répétant sur tous les tons : Ah! vous voilà! vous voilà, monsieur!

Le beau temps était revenu. Les promenades et les répétitions allaient absorber toutes les journées.

— Et notre lecture? demanda Jean à Renée. Quand la reprendrons-nous?

— Hé bien! dit-elle avec un peu d'hésitation,.. ce soir... quand les autres iront se coucher.

Jean n'eut garde de manquer au rendez-vous. A dix heures et demie, la porte de Mlle de Moyemont s'ouvrit sans bruit; l'adolescent se glissa dans la chambre, le cœur battant, avec un étrange sourire. C'était comme l'avant-goût de certaines aventures, confusément entrevues dans ses rêves. Mlle de Moyemont, elle aussi, paraissait toute changée, avec des mouvemens brusques et incertains, des regards de côté et des timidités insolites qui la rajeunissaient. Tous deux parlaient bas comme s'il y avait eu du mystère.

— J'ai peut-être tort, ne put-elle s'empêcher de dire. Il me semble que je fais mal.

Faire mal! Ces deux mots sonnèrent délicieusement aux oreilles du petit cousin. Mais il reprit d'un air innocent :

— Quel mal y a-t-il à lire le soir?

— N'importe!.. J'aime mieux qu'on ne le sache pas.

Ils s'assirent sur le vieux canapé qui se referma en quelque sorte sur eux et les engloutit dans la molle profondeur de ses coussins. Ils étaient tout près l'un de l'autre, et le jeune de Boismorin, cherchant pour s'y appuyer le bord du canapé, avait allongé le bras derrière Renée. Il lisait à voix basse, ce qui donnait aux paroles d'amour un accent confidentiel et passionné. Renée, à demi détournée, regardait vers la fenêtre ouverte, où frissonnait la ruche légère des rideaux au vent de la nuit, et qui laissait voir la vallée endormie sous la molle blancheur du clair de lune. Tout en lisant,

il voyait ses cheveux noirs, bien tirés, d'où s'échappait un subtil parfum de verveine, le contour élégant de sa joue pâle, son cou penché, sa poitrine soulevée par une respiration courte et retenue, les pointes de ses petits souliers qui dépassaient le bord de la robe, puis se reculaient, se blottissaient sous la jupe avec des mouvemens d'oiseau effarouché.

Dans le roman la scène devenait plus vive. Tout à coup, M[lle] de Moyemont se retourna, et mit la main sur la bouche de son petit cousin.

— Assez! Taisez-vous! dit-elle.

Il imprima amoureusement ses lèvres sur cette paume tiède, et, dès qu'elle lui rendit la liberté de la parole :

— Lisons tout bas, voulez-vous?

Elle fit signe que oui. Ils se penchèrent l'un vers l'autre, encore plus près. Leurs yeux couraient rapidement de ligne en ligne, dévorant le dangereux passage, et leurs mains tremblantes s'emmêlaient sous le livre qu'elles soutenaient ensemble. Ils n'entendaient que le bruit de leurs souffles. Car tout était muet dans la maison, dans le village, dans la plaine; le profond et voluptueux silence d'une nuit d'été les enveloppait.

En même temps qu'ils suivaient éperdument l'histoire de Manon, ils songeaient à eux-mêmes. Des pensées innombrables, rapides comme des traits, traversaient leur esprit; des images de toute sorte couraient sur les marges du livre. Ils nageaient en pleine flamme, dans cette flamme qui brûle sans faire du mal. Leurs existences se confondaient, et il semblait à Renée que le cœur de Jean battait dans sa poitrine, à Jean qu'il avait conscience des émotions de Renée.

Douze coups sonnèrent à l'horloge de l'église.

— Déjà minuit! cria Renée en passant la main sur ses yeux humides.

Tous deux se levèrent brusquement.

— Allez-vous-en! Allez-vous-en bien vite, avec votre affreux livre!

Elle le poussa dehors et tira les verrous. Mais, quand il fut parti, elle éprouvait encore l'illusion de sa présence, de son contact et de sa voix. Elle ne se sentait pas seule et hésitait à se déshabiller. D'ailleurs, quoique très fatiguée, elle n'avait aucune envie de repos. Ses yeux tombèrent sur le miroir qui la reflétait : elle eut un geste de surprise. Quelle était cette jeune femme dont les grands yeux émus scintillaient d'un éclat mouillé? Était-ce Renée, la pauvre châtelaine de Doncières, la vieille fille gauche et endormie?

Elle s'accouda à la croisée, respira longuement et regarda autour d'elle. Ce qu'elle voyait en ce moment, elle l'avait vu ailleurs,

bien souvent. De petites allées blanches, bordées de buis, de l'herbe, du feuillage, des eaux courantes, et la lune au-dessus de tout cela. D'où vient qu'elle croyait voir ces choses pour la première fois? Ce qu'elle éprouvait lui était si nouveau! Dans la langue aride et froide qu'elle avait parlée et qu'on parlait autour d'elle, il n'y avait point d'expression pour ce sentiment-là. Et pourtant cette nature que Renée avait crue morte vivait et frémissait, comme transie d'amour. Son langage n'était pas moins tendre que les pages brûlantes, dévorées tout à l'heure en commun. Chose plus mystérieuse encore et plus inattendue, voici que Renée comprenait ce langage qu'elle n'avait jamais entendu, qu'elle n'avait jamais appris.

VI.

Le grand jour est venu, et toute la société du Mont-Dore est assise sur des chaises dans le *Sallon*, attendant que la pièce commence. M. de La Grandière se multiplie, court de tous côtés, fait allumer les quinquets, place les spectateurs, presse la toilette des acteurs, offre du rouge à celui-ci, des mouches à celle-là, et, comme un bon général, se montre à la fois sur les différentes parties du champ de bataille. Au moment d'entrer en scène se produisent d'inexprimables détresses. La présidente n'a pas reçu une paire de souliers en satin rouge qu'elle a commandés à Clermont. Peut-elle jouer Araminte pieds nus, dites, le peut-elle? Mme de Ventéjol n'a qu'à regarder par une fente du rideau la salle pleine de monde: cela suffit, elle s'aperçoit qu'elle a oublié tout son rôle. Tant bien que mal, on chausse la présidente et on rassure Mme de Ventéjol. Mlle de Mérindol est bien le plus invraisemblable petit colonel. Ses culottes sont si serrées qu'on tremble à chaque instant de les voir se déchirer.

— Vous ne vous assoirez pas, dit sévèrement La Grandière.

Il y a plus d'une heure que Jean est entre les mains des femmes, tripoté, tiraillé de mille manières, admirable de patience pour la première fois de sa vie et joli comme un cœur. Comme il l'avait prévu, on semble avoir oublié son sexe, et on lui fait, sans se gêner, mille complimens sur ses yeux, sur sa bouche, sur la blancheur de sa peau. C'est à qui lui posera une épingle, lui attachera un ruban. Pendant que trois ou quatre mains légères, qui retouchent un nœud ou font bouffer une dentelle, se promènent sur son cou nu et lui donnent de petits frissons, Babet est à genoux, et, tout en tirant ses jupes, s'oublie à le regarder.

— Il est adorable! crie la présidente. J'en suis extasiée!

Elle répète plusieurs fois ce mot, qui est nouveau et qui produit, au Mont-Dore, une vive sensation.

On frappe les trois coups, et la pièce commence. Comme il arrive souvent dans les mêmes circonstances, on ne reconnaît plus la façon d'être de personne. Chacun semble avoir pris les défauts de son voisin et lui avoir cédé les siens. M. de Ventéjol joue le bourru, l'homme de la nature, avec des prétentions inimaginables. Agnès de Vaugourd, qui doit être la simplicité même, est la plus minaudière de toutes. A son entrée en scène, elle a commencé par passer le fameux « Ah! vous voilà, monsieur! » déjà légendaire au Mont-Dore. Toute la salle le lui souffle : elle n'entend rien et continue ses grimaces avec aplomb. Mlle de Mérindol est devenue tout à coup si timide qu'on ne distingue pas ses paroles. Quant aux « femmes à la mode, » elles réussissent à se donner l'air de paysannes qui vont vendre leurs œufs au marché. Renée récite sa leçon sans y mettre aucun accent. Seul, La Grandière soutient la pièce ; il joue et chante avec cette expérience consommée dont les salons de Bordeaux ont eu souvent l'échantillon.

Le baiser qu'il dépose sur la main d'Ismène est tellement long, significatif et compromettant que deux ou trois « hum! » éclatent dans la salle.

— Le fat! s'écrie tout haut le jeune vicomte, en scène sous l'habit de Lisette.

Sans se déferrer, La Grandière riposte aussitôt :

— Ma mie, vous êtes une effrontée, et si j'étais votre maîtresse, je ne vous garderais pas à mon service.

Personne ne s'aperçoit que ces mots sont ajoutés au texte. Mais lorsque La Grandière sort de scène, il trouve le jeune de Boismorin qui l'attend, les bras croisés, dans une attitude provocatrice.

— Savez-vous, monsieur, que vous êtes impertinent?

— Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes charmante?

— ...Et que je vais vous souffleter!

— ...Et moi, vous embrasser!

Jean lève la main pour frapper, mais La Grandière s'en saisit en riant.

— Pas de ça, Lisette!

Il simule un baiser moqueur qu'il envoie, du bout des lèvres, vers cette jolie figure bouleversée par la colère.

— Je ne suis pas Lisette, et, si lâche que vous soyez, je saurai bien vous forcer...

— La paix! La paix, que diable! Je ne suis pas un *magister* pour donner des corrections aux enfans méchans.

— Je suis, vous le savez bien, capitaine au régiment de Vivarais; mais les robins n'aiment pas à se trouver en face des officiers du roi.

— Il suffit. Puisque vous voulez absolument une leçon d'escrime et de politesse, vous l'aurez, et je vous promets qu'elle sera bonne. Soyez demain à six heures au Salon du Capucin, avec deux amis. M. de Ventéjol, qui a été militaire, se chargera des rapières... à moins que vous ne préfériez le pistolet : ce serait plus anglais. J'amènerai le docteur. Quant au choix des témoins, liberté complète, pourvu que ce soient des hommes. Je ne fais d'exception que pour Mlle de Mérindol, si elle a gardé ses culottes.

Après ce dernier sarcasme, il pirouetta sur lui-même avec la désinvolture des *beaux* d'autrefois.

Tous les autres acteurs étaient sur le théâtre, hormis Agnès de Vaugourd, trop occupée à se recoiffer pour prêter aucune attention à ce dialogue. Mais quand le rideau eut été baissé au milieu des applaudissemens qui, en tout temps et en tout pays, saluent la fin d'une représentation d'amateurs, — soit complaisance, soit ironie, soit soulagement du spectateur, — Mlle de Moyemont, en rentrant dans la chambre qui servait de foyer, vit venir à elle Babet, toute pâle et les mains jointes.

— Oh! mademoiselle, si vous saviez?

— Qu'y a-t-il?

Babet l'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

— Ils se sont provoqués, ils vont se battre!

— Qui cela?

— A six heures, au Salon du Capucin.

— Mais qui donc?

— M. de La Grandière et le vicomte... Oh! mon Dieu, mademoiselle, si on allait le tuer, pauvre petit, ou le défigurer! Mademoiselle, empêchez ce duel!

Renée ne remarqua pas en ce moment les singulières expressions de Babet, son agitation qui dépassait de beaucoup le zèle d'une servante pour l'ami de sa maîtresse. Elle n'y songea que plus tard. L'événement était trop grave, le danger trop pressant pour lui permettre aucune réflexion. Elle courut à Jean qui avait déjà repris les vêtemens de son sexe et se promenait dans la grande salle avec un petit air sournois et satisfait.

— Jean, vous voulez vous battre!

— Qui vous a dit cela?

— Peu importe : je le sais... Mais pourquoi cette folie? Pourquoi provoquer cet homme?

— Il vous a baisé la main d'une manière ridicule.

— Quoi! c'est pour un motif semblable que vous allez risquer votre vie!

— Calmez-vous! on nous regarde.

— Que me font ces gens-là!.. Vous ne comprenez donc pas comme c'est horrible! J'étais chargée de veiller sur vous, et me voici, sans le vouloir, cause de votre danger, de votre mort peut-être! Car cet homme tire admirablement, dit-on... Que pensera M. de Boismorin?

— Mon père, quoi qu'il arrive, ne connaîtra pas les motifs de l'affaire, et ne me blâmera pas, s'étant battu lui-même à quatorze ans.

— Mais moi, je ne me pardonnerai jamais... Oh! que je souffre!

Un sourire d'orgueil enivré entr'ouvrit les lèvres de l'adolescent.

— Alors, dit-il légèrement, si je mourais demain, vous me pleureriez un peu?

— Cruel enfant! dit Mlle de Moyemont en attachant sur lui des yeux pleins de larmes.

— Rassurez-vous. Ce La Grandière n'est pas aussi effrayant qu'on veut bien le dire... J'espère le mettre à la raison. Dès demain soir, belle cousine, nous reprendrons notre lecture, et j'espère qu'alors...

— Non, interrompit Renée, égarée, ce combat n'aura pas lieu!

Elle sortit rapidement et se dirigea vers la maison Lerat. Quelques instans après, des coups précipités retentissaient à la porte de M. Leragois, qui fumait une pipe, en soubreveste. Sur la table, un verre d'eau, un encrier et quelques feuillets noircis. Il ouvrit aussitôt, et, en reconnaissant Renée, bondit jusqu'à son habit qu'il se hâta d'endosser.

— Pardon, mademoiselle, je m'attendais si peu!..

— De grâce, laissons les cérémonies!

Elle se laissa tomber sur une chaise. Bien qu'elle n'attendît pas grand'chose de ce bonhomme, elle avait eu, dans son désespoir, l'idée de lui demander conseil. Elle exposa donc l'affaire. Le premier mot de M. Leragois fut pour demander les motifs de la rencontre. Elle hésita, rougit.

— J'entends, fit Leragois, qui eut pitié d'elle. Un motif futile, une querelle de salon!

— Ne nous inquiétons pas du motif, reprit avec force Mlle de Moyemont, l'essentiel est d'empêcher ce duel. Mais comment? Que faut-il faire? Je suis décidée à tout essayer. Irai-je me jeter aux pieds de ce La Grandière, le supplier, lui offrir... quoi? je ne sais... Ne pouvons-nous obtenir des exempts, une lettre de cachet, un ordre

du gouverneur, de l'intendant?.. Ne pouvons-nous enlever, cette nuit, le vicomte ou son adversaire? Cela se peut-il? Je n'en sais rien; vous, vous devez savoir. Parlez, mais parlez donc, monsieur Leragois!

M. Leragois était stupéfait. La transformation de M[lle] de Moyemont l'étonnait bien plus que le duel de son pupille. Comment d'une vieille fille placide, somnolente, aimant ses aises, était sortie cette jeune femme énergique, passionnée, prête à tout, qui parlait d'enlever les gens, la nuit, comme elle eût parlé de faire un bésigue ou de chanter une ariette? Mais ce n'était point le temps de méditer sur ce miracle. Il fallait répondre, et vite. La physionomie de Renée interrogeait d'une manière encore plus pressante que ses paroles.

— Ma foi, mademoiselle, vous me demandez tant de choses à la fois!.. Procédons par ordre. Il n'y a pas d'exempts au Mont-Dore. L'intendant n'a point le pouvoir de faire arrêter un gentilhomme. Le gouverneur est loin; le ministre, qui dispose des lettres de cachet, plus loin encore... Quant à M. de La Grandière, j'ignore jusqu'où va votre empire sur lui...

— Que voulez-vous dire, monsieur Leragois?

— Rien dont vous puissiez vous offenser, mademoiselle. Mais il faut de puissantes raisons, vous le comprendrez, pour arrêter deux adversaires qui ont déjà, si je puis parler ainsi, l'épée en main. L'honneur est un préjugé barbare, j'en conviens et j'en gémis comme vous. Mais qu'y pouvons-nous? Les choses se passaient autrement lorsque les premiers mortels obéissaient à la simple équité et vivaient sous les lois de la nature. Et, encore, qui oserait l'affirmer? L'homme est naturellement ennemi de l'homme; il aime le carnage et se plaît à verser le sang. Il a été créé mauvais, si toutefois il a été créé, ce dont je doute fort : car vous n'ignorez pas, mademoiselle...

Renée était debout; elle coupa court à la dissertation.

— Si vous n'avez que ces phrases à me donner!..

Elle marcha vers la porte. M. Leragois s'élança poliment, le chandelier à la main, pour la saluer et l'éclairer; mais elle était déjà au bas des degrés.

Au dehors, la nuit était noire; un vent orageux faisait tourbillonner sa mante. Des gouttes de pluie chaude traversaient l'air, et de vagues éclairs blanchissaient le ciel dans la direction du Puy de Sancy. Elle ne s'inquiétait guère de ces menaces; elle appelait la tempête... « Vienne un orage terrible, un tremblement de terre, un cataclysme, un bouleversement de la nature, quelque chose d'effroyable, mais qui empêche ce duel d'avoir lieu! »

Où se rendait-elle? Chez La Grandière. Qu'allait-elle y faire? Elle n'en savait rien elle-même. Elle l'eût épousé, elle eût fait pis, pourvu que l'enfant ne se battît pas.

A peine de rares lumières brillaient-elles encore derrière quelques fenêtres. Au logis de La Grandière, elle eut grand'peine à réveiller un valet. Cet homme, hébété par le sommeil, réussit cependant à lui expliquer que M. de La Grandière soupait, en nombreuse compagnie, avec M. le vicomte de Mirabeau, et que, devant partir de grand matin pour une excursion, il ne rentrerait pas pour se coucher.

Évidemment, c'était un souper comme les entendait Mirabeau-Tonneau : point de doute là-dessus. Mlle de Moyemont irait-elle chercher La Grandière au milieu d'une orgie, le disputer à ses compagnons et à ses compagnes de plaisir? Il y a des minutes où les gens du monde ne reculeraient pas devant un crime, mais où ils reculent, cependant, devant une inconvenance. Or Renée était du monde, bien qu'élevée parmi les paysans.

Brisée, désespérée, sous l'averse qui se déchaînait, elle regagna la maison. Elle frappa à la porte de Jean ; point de réponse.

Alors, elle rentra dans sa chambre, dont la solitude la glaça; sans rien retirer de sa fraîche toilette, maintenant fripée et souillée, la tête encore poudrée et enrubannée, elle tomba à genoux au pied du lit, y étendit les bras dans un douloureux abandon, pressa contre la courtepointe molle et soyeuse ses paupières brûlantes, sa joue où la pluie avait essuyé le fard sans y calmer la fièvre, sa bouche soulevée par d'énormes sanglots silencieux. Assise sur ses talons et comme affaissée sur elle-même, pleurante, navrée, le cœur déchiré par d'affreuses images, sentant la mort en elle et autour d'elle, Renée attendit l'aube fatale.

Comme il arrive en pareil cas, vers la fin de ces veillées douloureuses, un lourd, cruel, invincible sommeil la saisit aux approches du matin. Elle dormait sur le tapis, la tête toujours appuyée contre le lit... Oh! l'affreux rêve! Jean gisait devant elle, la poitrine trouée d'une large blessure. Le sang s'en échappait par torrens, inondait sa robe, remplissait la chambre, battait les murs d'une marée aux rouges écumes. Elle s'y noyait, et son dernier cri mourait dans sa gorge, envahie par le flot, lorsqu'elle se réveilla...

Il faisait grand jour. Quelle heure était-il? Et combien de temps avait-elle dormi? Elle se dressa soudain et prêta l'oreille à un bruit qui montait de la rue. Elle se précipita hors de sa chambre, courut à un balcon et regarda... C'étaient des paysans qui marchaient lentement et lourdement, leurs grands chapeaux sur les yeux, portant quelque chose sur une civière de feuillage.

VII.

En un moment elle fut dans la rue, courut vers les porteurs et reconnut, sur la civière, Leragois, tout blême. Sa tête oscillante était soutenue par le docteur, qu'accompagnait Ventéjol. Renée poussa un cri de surprise, auquel fit écho une exclamation de Jean, descendu derrière elle. Le blessé aperçut son pupille et lui dit, avec un faible sourire :

— Mon enfant, votre petite promenade matinale est inutile. M. de La Grandière, qui m'a accommodé comme vous voyez, a bien voulu me charger de l'excuser...

— Taisez-vous, cria le docteur.

— La vérité est, reprit Ventéjol, continuant la pensée de Leragois, que notre intendant n'est pas tendre aux duellistes, et La Grandière a dû gagner le large. Il est déjà loin.

— Vous vous êtes battu!.. battu à ma place! murmura Jean avec plus d'irritation que de reconnaissance.

— *Minime,* mon cher élève. Pour mademoiselle, qui ne sait pas le latin : *nullement.* J'ai vengé ma propre querelle. Ne vous offensez pas si votre adversaire m'a donné la préférence. Le poète a dit : *Maxima debetur puero reverentia...* J'oserai dire, en guise de correctif : *Sed major seni.*

— Corbleu! taisez-vous donc! répéta impérativement le médecin.

Et il ajouta à demi-voix, en se tournant vers les assistans :

— Il a dû boire à souper plus que de raison, car sa blessure n'a pas suffi à le dégriser.

— Tout ceci, dit Ventéjol, pourrait faire une comédie qui serait plus plaisante que celle d'hier au soir et qu'on appellerait : *Chacun hors de son caractère.*

On eut grand'peine à monter le blessé dans l'escalier. A travers les gémissemens que lui arrachait chaque mouvement des porteurs, il continuait à parler :

— Vous êtes surprise à bon droit, mademoiselle, de voir un sage manquer à ses principes... L'honneur est un préjugé barbare : j'en gémis avec vous, mais qu'y faire?.. M. de Mirabeau, qui a été aussi mon élève, voulait depuis longtemps m'avoir à souper, peut-être pour s'égayer aux dépens d'un barbon. J'ai cédé cette nuit, et nous avons tenu quelques-uns de ces gais propos qu'autorise la liberté d'une fête : *Dulce est desipere in loco...* M. de La Gran-

dière était présent; le malheur a voulu que sa première parole m'ait donné de l'ombrage. La discussion s'est envenimée *inter pocula*, et...

— Vous tairez-vous, à la fin, enragé que vous êtes? cria le docteur en lui mettant la main sur la bouche. Se peut-il qu'un coup d'épée à travers la gorge donne à l'homme le plus silencieux du monde pareilles démangeaisons de parler et de cracher du latin?

Mlle de Moyemont s'avisa alors, pour la première fois, de l'étrangeté de sa toilette. Elle laissa les hommes seuls avec le blessé. Mais, avant de rentrer chez elle, elle jeta un regard dans la chambre de Jean, dont la porte était ouverte. Elle s'assura, par ce simple coup d'œil, que le lit n'était pas défait. Il avait donc passé la nuit ailleurs que chez lui... C'est alors que les paroles de Babet revinrent à l'esprit de Mlle de Moyemont.

Dès le lendemain, le médecin prononça que M. Leragois était hors de danger et se lèverait avant huit jours. Une amie charitable, la présidente, prévint Renée qu'elle était, avec son petit cousin, le sujet de toutes les conversations, et que les jugemens, à son égard, n'étaient pas empreints d'indulgence. Elle se détermina brusquement à partir, serra longuement la main de Leragois, qui avait repris sa gravité mélancolique de héron méditant dans les roseaux. Elle dit un adieu plein de sécheresse et de rancune à Jean de Boismorin et se rejeta, raide et maussade, dans le coin de la chaise de poste, tandis que Babet gardait la tête hors de la portière et regardait vers le Mont-Dore jusqu'au tournant de Queureilh.

En trois jours, la maîtresse et la suivante n'échangèrent que des monosyllabes. Combien le retour différait du départ! Plus de curieuses questions, plus d'étonnemens naïfs! On eût dit que Renée et Babet n'eussent plus rien à connaître de la vie ni à apprendre des voyages. On rentra le soir à Doncières, presque à la dérobée; on se glissa dans le château. Nul n'avait été prévenu et nul, par conséquent, ne vint à la rencontre de la châtelaine.

Les premiers jours furent très pénibles. Comme c'était laid, incommode et triste, ce Doncières! Des meubles démodés, ridicules; de grandes glaces verdies qui donnaient aux gens je ne sais quel air malade et malsain; dans la bibliothèque, point de romans, rien qu'une vingtaine de vieux livres pédans et insipides. Au dehors, un horizon médiocre; pas de montagnes, aucune de ces beautés « pittoresques » qu'on lui avait appris à aimer. Et ces paysans, toujours courbés vers le sol, qu'ils fouissaient à la façon des animaux terriers, ruminant leurs stupides joies, écoutant leurs digestions comme les bestiaux dans un pré, qu'ils lui paraissaient vils

et lourds! Le curé ne valait guère mieux, avec ses grosses mains tremblantes, ses narines bourgeonnées, noires de tabac, et son latin, qu'il ne comprenait pas. Elle-même, qu'était-elle donc? Elle possédait une girouette sur son toit; on l'encensait, le dimanche, à son banc seigneurial. Beaux privilèges, qui ne l'empêcheraient pas de s'éteindre dans la gueuserie et le célibat! Elle ne saurait rien des joies de la vie; elle n'aurait rien eu de l'amour qu'un baiser sur ses mitaines et une déclaration interrompue; on ne le lui dirait jamais, ce mot si doux que Manon avait entendu tant de fois!.. Ainsi, pendant vingt ans, trente ans, quarante, peut-être, elle s'étiolerait, se sècherait peu à peu, verrait son front jaunir et ses cheveux grisonner, sans autre événement, sans autre émotion que le retour périodique de la lessive qu'elle rangerait avec Babet.

Cette Babet! Elle la haïssait. Elle eût mieux aimé mourir que de faire une question, mais devinait trop aisément tout ce qui s'était passé. Elle surprenait dans son cœur d'étranges regrets. Un peu plus, elle allait être jalouse de Babet! Oh, fi!.. Alors, mademoiselle se redressait plus droite; elle se regardait sévèrement dans la glace comme pour s'imposer à elle-même. Babet était dans des dispositions tout opposées. Contrite, attendrie, elle avait envie de se confesser, de se repentir, mais surtout de parler de *quelqu'un*. L'impitoyable froideur de mademoiselle la rebuta. Elle finit par comprendre, et, sans attendre d'être congédiée, elle quitta le service, puis Doncières. On ne la revit jamais.

Mlle de Moyemont en éprouva un soulagement, mais ne se réconcilia pas avec sa chétive existence de pauvreté et d'isolement. A quelque chose malheur est bon. Ce dégoût fut cause qu'elle vendit Doncières à la veille de la révolution, échappant ainsi à la ruine totale et à la dispersion des membres de sa classe. Il y avait deux ans qu'elle avait fait le mémorable voyage du Mont-Dore, lorsqu'elle s'installa dans une petite maison aux portes d'Épinal. Elle vécut là bourgeoisement, se laissa appeler Mlle Moyemont et passa ces temps effroyables sans émotion comme sans péril. Les Jacobins d'Épinal oublièrent qu'elle était une ci-devant, et elle parut l'oublier elle-même. Car, l'orage passé, au rebours de bien d'autres qui s'anoblirent eux-mêmes, elle dédaigna de reprendre la particule.

A mesure que les années s'écoulaient et que son cœur vieillissait, lentement atrophié dans la paresse d'une vie sans incidens, à l'âge où nos plaies de jeunesse ne sont plus sensibles que par de légers durillons, elle pensait aux bains du Mont-Dore non plus avec colère et amertume, mais avec une certaine douceur et une certaine

complaisance. Les jolis environs d'Épinal, avec leurs verdoyantes ondulations et les eaux bouillonnantes de la Moselle, lui rappelaient la vallée de la Dordogne. Elle revoyait Jean, non comme un enfant sensuel et fantasque, mais comme un beau jeune homme, fier, généreux, qu'elle avait passionnément aimé. De vrai, l'avait-elle aimé? Ou n'avait-elle aimé que l'ombre, le mirage, la musique de l'amour? Quoi qu'il en soit, son roman n'eut pas de dénoûment pour elle, pas plus que *Manon Lescaut* dont elle ne lut jamais les dernières pages.

A la révolution, les Boismorin émigrèrent et passèrent au service de Russie. Nul n'a jamais su le sort du pauvre vieux Leragois. Dans quel coin rendit-il son âme d'honnête pédant, cette âme sans tache... si ce n'est les taches d'encre? Le monde, vraiment, ne s'occupe guère de savoir comment finissent les Leragois. De vagues indices donnent à croire que Babet devint une célèbre « impure, » et ruina galamment plus d'un fournisseur sous le Directoire.

Comme Mlle Moyemont était à Troyes, vers l'an 1805, chez l'une de ses amies, elle assista à une grande fête donnée en l'honneur d'une des victoires de sa majesté l'empereur et roi. Dans le préfet, tout brillant de broderies, qui prononça, en style à la Fontanes, le panégyrique du héros, du nouveau Charlemagne, elle reconnut son ancienne connaissance La Grandière. Elle fit des questions et apprit qu'on estimait fort l'éloquence et les talens du préfet. On était moins satisfait de sa femme. Une singulière personne!

— Croiriez-vous, ma chère, qu'au dernier carnaval elle s'est déguisée en hussard? Mettre des vêtemens d'homme est son idée fixe.

— Tiens! Cela me rappelle Mlle de Mérindol.

— Mérindol! Mais c'est le nom de famille de la préfète!

Renée sourit. Une dynastie avait sombré dans le sang, une autre dynastie avait jailli comme d'un volcan. L'Europe, ravagée par une guerre de géans, brûlait et saignait encore. L'univers tremblait sur ses bases. Dieu merci! tant de bouleversemens n'avaient pas été perdus pour tout le monde. La révolution française avait permis à Mlle de Mérindol, devenue Mme de La Grandière, de réaliser son rêve une seconde fois et de mettre des culottes.

AUGUSTIN FILON.

LA
PEINTURE FRANÇAISE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE
(1789—1889)

Dans la première séance du jury international de la peinture au Champ de Mars, les artistes étrangers, formant la majorité, ont demandé cette année, à l'unanimité, qu'une médaille d'honneur fût décernée collectivement à tous les exposans français. Ils entendaient par là reconnaître la supériorité générale de nos peintres, dans la dernière période décennale, depuis 1878. Les règlemens ne permettaient pas d'accueillir cette proposition, dont la conséquence eût été de priver nos artistes des récompenses nominatives qu'ils avaient le droit d'espérer. Avant la clôture des opérations, les mêmes jurés revinrent pourtant sur cette pensée ; ils décidèrent de consigner, dans une pièce annexée aux procès-verbaux, l'expression du regret qu'ils éprouvaient de ne pouvoir donner à leur admiration pour l'école française une forme publique et officielle.

Ce n'est pas la première fois que les peintres étrangers accordent aux peintres français un semblable hommage sur le champ de bataille. C'est avec la même spontanéité que, chez eux aussi, à Anvers en 1885, à Amsterdam en 1883, à Vienne en 1882, à Munich en 1883 et en 1879, ces rivaux, généreux et courtois, ont témoigné leur reconnaissance à une école dont beaucoup d'entre eux sont

sortis. Si l'on se reporte plus loin encore, aux grands concours internationaux de 1878, de 1873, de 1867, de 1855, on y constate, depuis près d'un demi-siècle, dans la répartition des récompenses, la même inégalité en notre faveur, et, pour peu qu'on ait parcouru les musées d'Europe, on n'est pas éloigné de croire que, pour la période antérieure, la même comparaison eût donné les mêmes résultats, tant l'influence de l'école française, depuis la révolution, s'est fortement marquée dans tous les pays, sauf en Angleterre !

Quelles sont les causes d'une suprématie conservée avec une telle persistance, à travers toutes les perturbations politiques et sociales, en dehors de toute fixité d'idéal, au milieu d'une instabilité presque incessante des doctrines et des théories? Où en étions-nous lorsque nous avons commencé d'exercer cette domination sur les fantaisies? Où en sommes-nous, aujourd'hui, après une si longue pratique de la souveraineté? Quelles chances nous reste-t-il de la conserver? Parmi les innombrables questions d'esthétique et de critique que peut soulever une visite au Palais des Beaux-Arts, en voilà quelques-unes qui présentent, ce semble, pour notre pays, un plus grave intérêt qu'un intérêt de curiosité et que chacun s'adresse, plus ou moins, à lui-même en passant. Les organisateurs de l'Exposition semblent les avoir prévues et s'être efforcés d'y répondre en installant, auprès de l'Exposition décennale, une exposition, complémentaire et rétrospective, des chefs-d'œuvre de la peinture nationale depuis 1789 jusqu'à 1878. Des collections de ce genre sont toujours extrêmement difficiles à former, quel que soit le zèle qu'on y apporte; il y reste toujours, dans les séries, des lacunes plus ou moins regrettables. Dans l'espèce, il est surtout fâcheux que les organisateurs n'aient pas eu à leur disposition des locaux mieux appropriés. La coupole centrale, sous laquelle sont suspendues, le long de trop vastes parois, la plupart des grandes toiles, leur déverse d'en haut, à travers des complications de reflets multicolores, une lumière inégale et désordonnée qui ne leur est nullement favorable. D'autre part, la dispersion et l'exiguïté des annexes n'ont point permis d'y suivre, pour la disposition des documens, un ordre nettement chronologique, le seul ordre utile et instructif en pareil cas. On éprouve donc quelque peine à se reconnaître dans cet intéressant pêle-mêle; mais, pour peu que l'on aime la peinture, on se trouve vite et largement payé. La génération actuelle, qui n'a point assisté au merveilleux spectacle de l'avenue Montaigne en 1855, trouve là une occasion inattendue de saisir les liens qui rattachent l'art du présent à l'art du passé, et de comprendre par quelle suite de laborieux efforts et de luttes passionnées la génération qui l'a précédée a conquis et assuré aux peintres modernes une liberté sans précédens qui ne peut désormais périr

que par ses propres excès. Si, dans cette Exposition centennale, constituée à la hâte au milieu de grandes difficultés, on peut, comme nous l'avons dit, regretter l'absence de plusieurs élémens sérieux d'information, si quelques personnalités importantes ne s'y trouvent que peu ou mal représentées, tandis que d'autres, assez médiocres ou très discutables, y tiennent une place excessive, il est facile, pour ceux qui ont le goût de ces études, d'aller chercher dans les musées, au Louvre ou à Versailles, les pièces complémentaires et de rendre ainsi à chacun, dans cette mêlée d'abord un peu confuse d'activités contradictoires, la part d'honneur qui lui revient.

A distance, aujourd'hui que sont tombées les poussières et les fumées de la bataille romantique, ce qui nous frappe, c'est cet air de similitude peu à peu repris par les œuvres des mêmes périodes, lors même qu'elles sont le produit d'écoles hostiles. L'action fatale du temps qui, chez les uns, assombrit et apaise les vivacités et les fraîcheurs du coloris en même temps qu'il enveloppe et réchauffe chez les autres les sécheresses et les froideurs de la ligne, contribue sans doute pour quelque chose à cette réconciliation apparente. Néanmoins, c'est là un fait qui éclate aux yeux : malgré les différences des systèmes, des tempéramens, des procédés, différences dont les contemporains, les voyant de plus près, sont volontiers disposés à s'exagérer l'importance, le fonds de l'imagination, alimentée par le courant général des idées, reste à peu près le même chez les artistes d'une même génération. Entre l'héroïsme idéal de David et l'héroïsme réel de Gros, entre l'antiquité théâtrale de Pierre Guérin et l'antiquité poétique de Prud'hon, entre l'exaltation pittoresque de Delacroix et l'exaltation plastique d'Ingres, entre le dilettantisme anecdotique de Paul Delaroche et le dilettantisme observateur de M. Meissonier, les différences sont moins grandes qu'on n'est porté à le croire. Avec un peu d'attention, on peut saisir aujourd'hui, entre eux, la communauté de certains traits qui, aux yeux de la postérité, leur donnera de plus en plus la marque de leur temps.

Ce qui, en définitive, classe les œuvres de peinture, c'est la somme de sensations, de sentimens, de passions, d'observations, d'idées que les artistes sont parvenus à y fixer au moyen d'une réalisation apparente par des formes colorées. Plus cette réalisation est complète, expressive, individuelle, plus l'œuvre a de valeur et de portée. Si cette réalisation fait défaut, quel que soit l'intérêt du but visé, l'œuvre n'existe pas. L'oubli de cette vérité banale est la cause de nos plus grandes erreurs dans les jugemens que nous portons sur nos contemporains ; l'empressement que met le public à prendre les intentions pour des faits, lorsque les peintres, par

leur manière ou leurs sujets, caressent les goûts du jour et flattent ses habitudes, équivaut, presque toujours à un véritable aveuglement. La fonction de la postérité est de remettre les choses en leur juste place. Sommes-nous, à cette heure, suffisamment dégagés des dernières luttes, pour être en mesure d'accomplir ce triage délicat avec une impartialité suffisante? Ce serait une outrecuidance de le penser. C'est déjà beaucoup qu'il nous soit à peu près possible de démêler, dans le vaste fleuve d'activité qui emporte les peintres français depuis un siècle, les doubles courans qui, se séparant sans cesse pour toujours se réunir, en forment la masse profonde et majestueuse, le courant de science et le courant d'imagination, le courant de traditions et le courant d'observations, le courant d'idéalisme et le courant de réalisme, qui, en se mêlant à doses inégales, lui donnent, suivant les heures, un aspect, une profondeur, une saveur différentes, mais qui descendent ensemble des mêmes sources, l'amour de la vie et l'amour de la nature.

I.

Il est certain qu'après 1750, si une réaction ne s'était pas opérée contre Boucher, Vanloo, Natoire et leurs pauvres imitateurs, la peinture française, de plus en plus réduite à des pratiques affadies, courait le risque de s'anéantir dans la futilité et l'insignifiance. L'étude de la nature était peu à peu devenue, pour ces décorateurs superficiels, une superfluité gênante. Par une conséquence logique, à mesure que s'affaiblissaient en eux le respect de la vérité et le sens de la beauté, leur technique, non renouvelée, perdait, de son côté, en force et en solidité, ce qu'elle gagnait en facilité. Rien de plus mou, de plus incorrect, de plus incertain que cette peinture efféminée de la fin du XVIII[e] siècle, non seulement chez Lagrenée et Drouais, mais chez Greuze, dont les littérateurs et les moralistes crurent en vain pouvoir opposer la sensiblerie à la sensualité de ses rivaux, et qui demeura toujours, sauf en quelques études et portraits, un assez médiocre exécutant. Chardin et La Tour, presque seuls, conservèrent alors, avec une surprenante franchise, dans ce milieu corrompu, l'intelligence des réalités saines et de la facture simple et forte. Quelques dessins de Greuze et de Fragonard, plus deux peintures de ce dernier, montrent bien au Champ de Mars ce qu'était devenu le sentiment de la forme chez les plus malins et les plus populaires. On ne saurait mettre plus d'impertinence, dans la sentimentalité ou la légèreté, à se moquer de la réalité et des conditions nécessaires à l'existence des corps. Dans toutes ces figurines, lestement troussées ou retroussées, ni pro-

portions, ni os, ni muscles, à peine des carnations, lorsque le pinceau s'en mêle, et quelles carnations! Molles, flasques, jaunâtres; et tout cela fuyant, coulant, disparaissant dans les évanouissemens douceâtres d'une harmonie artificielle qui laisse autant d'énervement dans les yeux que de vide dans l'esprit!

Le *Pacha* et les *Guignols*, comme toutes les peintures exposées, sont postérieures à 1789. Ce sont des ouvrages de la vieillesse de Fragonard, qui mourut en 1806. Le maître s'était montré naguère plus vif et plus brillant, et, si le fond de son talent n'avait jamais été bien solide, il en avait presque toujours sauvé les apparences, grâce à l'esprit de sa touche imprévue, souple et amusante. Ce n'était pas pour rien qu'il avait tant aimé Tiepolo; il lui en était resté quelque chose. La génération qui suivit, celle qui se trouva perdue entre la décadence de Boucher et l'avènement de David, celle qui opère dans les dernières années de Louis XVI et pendant la Révolution, devait souffrir d'une éducation pire encore. L'abus qu'on avait fait du décor la jeta dans le mépris de la peinture elle-même. A ce moment commence à se manifester, même chez les portraitistes, les plus fidèles pourtant de tous aux bonnes traditions, une indifférence singulière pour l'éclat, la consistance, l'harmonie des couleurs, un affaiblissement pitoyable dans le rendu et dans l'effet. L'indigence pittoresque atteint sa limite extrême chez ces petits-maîtres spirituels qui étudient avec tant d'ingéniosité et souvent de si fines observations les mœurs, à la ville ou à la campagne, sous la république. Si le *Houdon dans son atelier* et les *Trois enfans jouant au soldat* de Boilly sont intéressans par l'exactitude des personnages et des accessoires, combien l'aspect en est sec et glacial! Il faudra du temps à cet infatigable producteur pour qu'il apprenne à réchauffer quelque peu ses bonshommes en porcelaine. C'est bien à cette peinture proprette et lisse qu'on pourrait appliquer le mot un peu dur de Gros devant la *Didon* de Pierre Guérin : « Si j'entrais là dedans, je casserais tout! » Dans le *Coin du café de Foy* en 1824 Boilly devient plus sensible à l'harmonie, comprenant Metzu après avoir trop fréquenté Mieris. Il lui faut rendre cette justice que, dans le portrait, même auparavant, il avait eu des rencontres heureuses; il lui avait suffi, comme à tant d'autres, de se mettre en contact direct avec la vie, pour être vivifié et animé. L'aimable *Lucile Desmoulins* avait opéré un de ces miracles; c'est une image plaisante, fine, expressive, malgré des restes de froideur dans la facture. Cette froideur, à ce moment, se retrouve chez presque tous les portraitistes en vogue. Mme Vigée-Lebrun n'y échappe pas dans son groupe, assez brillant d'apparence, mais au fond peu solide, d'une touche sèche et dure, la *Jeune mère et son*

enfant. Il y a plus de souplesse et d'agrément dans la tête souriante et vive, un peu évaporée, de *Carle Vernet*. Le seul peintre de ce temps, qui, à vrai dire, se révèle au Champ de Mars comme supérieur à sa réputation, c'est le bon Martin Drolling (1752-1827), l'auteur de la *Cuisine* du Louvre si propre et si reluisante. Ses trois portraits, ceux de *Mme Vincent*, de *M. Belot*, de *Baptiste aîné*, sont à la fois d'un physionomiste hors ligne et d'un praticien consommé; celui de Baptiste, surtout, qui appartient à la Comédie-Française, pour la justesse, la sûreté, la délicatesse, est un véritable chef-d'œuvre.

Il est deux artistes supérieurs qu'on regrette de ne pas rencontrer au Champ de Mars : Vien, mort en 1809, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et Joseph Vernet, mort le 3 décembre 1789. La justice eût voulu qu'on les mît en tête, car ce sont eux qui, l'un dans l'histoire, l'autre dans le paysage, comprirent les premiers la nécessité d'un retour au respect de la nature. Les deux peintures du Louvre, l'*Ermite endormi*, cette étude vigoureuse, d'un réalisme presque moderne, le *Saint Germain* et le *Saint Vincent*, cette composition si claire et si colorée, datent, l'une, de 1750, l'autre de 1755. Pendant son premier séjour en Italie, Vien, au grand désespoir de son directeur Natoire, avait osé regarder d'un œil timide les maîtres qu'on ne regardait plus, Caravage et les anciens Vénitiens. Il était aussi descendu dans les ruines d'Herculanum et s'était épris de la véritable antiquité. Dans son atelier s'est formé tout le groupe des novateurs qui voulurent fonder la réforme de l'art sur une intelligence plus exacte de l'art antique et une étude plus attentive de la nature. La plupart devaient sans doute se laisser absorber par la personnalité énergique de leur condisciple, Louis David; mais, à leurs débuts, Ménageot, Vincent, Taillasson, ne mirent pas moins d'ardeur à s'élancer dans la route frayée par le maître. L'un des plus jeunes, Regnault (1754-1829), parut même, durant quelque temps, le seul rival qu'il fût possible d'opposer à David. Regnault se laissa, beaucoup moins que David, entraîner vers l'imitation sculpturale et s'efforça de concilier le dessin et la couleur, le style et la vie; son tableau des *Trois Grâces*, de la collection Lacaze, parut en son temps une œuvre d'un naturalisme outré. Plus tard il s'assagit, il devint le modèle des professeurs académiques, « le Père La Rotule, » mais il avait quelque droit à figurer aussi parmi les précurseurs de l'art moderne. Quant à Joseph Vernet, il suffit de regarder au Louvre ses *Vues de Rome*, peintes vers 1740 et de les comparer avec les études faites par Corot vers 1850 dans les mêmes sites, pour saisir le lien d'étroite parenté qui rattache les deux maîtres à cent ans de distance.

Au Champ de Mars, comme dans l'histoire, la place d'honneur est pour David; c'est assurément justice. Une dictature comme celle qu'il exerça sur la France et sur l'Europe durant plus de trente ans n'est si universellement acceptée que parce qu'elle s'accorde avec les tendances contemporaines. Ce n'est pas David qui ressuscita, en France, le goût des études antiques, déjà mis à la mode par Caylus et Barthélemy, ni qui détermina, par dégoût des folâtreries et des polissonneries, dans toutes les intelligences droites, des aspirations vers un idéal d'art plus sérieux et plus noble : la même passion pour Rome et pour la Grèce, les mêmes ambitions d'héroïsme et de grandeur n'animent-elles pas tous les hommes de la Révolution et de l'Empire? Lorsque parut, au Salon de 1784, le *Serment des Horaces*, personne ne songea donc à y critiquer la raideur des attitudes, l'emphase des gestes, la dureté des contours; on ne vit, dans cette raideur, que la fermeté, dans cette emphase que la grandeur, dans cette dureté que la précision. David formulait, dans cette scène héroïque, ce que tous appelaient de leurs désirs, un art viril, digne et puissant. Du premier coup le réformateur dépassait le but, ne pensant plus qu'à l'attitude sculpturale des figures et à leur netteté linéaire, y sacrifiant tout : et l'harmonie colorée, et l'exactitude lumineuse, et l'expression physionomique. C'est parce qu'il était excessif qu'il fut compris, fit disparaître tous ses rivaux, s'imposa.

Il semble qu'on ait eu peur, au Champ de Mars, de nous montrer David sous cet aspect de styliste, systématique et rigide, régentant l'école avec cette volonté de fer dont les effets se prolongèrent longtemps après sa mort. On n'y voit de lui que des portraits et un grand assemblage de portraits, *le Sacre de l'empereur Napoléon et le Couronnement de l'impératrice Joséphine*, c'est-à-dire ses œuvres les moins contestables, mais non pas celles qui agirent le plus sur ses contemporains. Le choix d'ailleurs est excellent et bien fait pour apprendre à ceux qui ne le sauraient pas combien l'auteur des *Sabines* et du *Léonidas*, placé directement en face de la vie, savait l'exprimer avec simplicité et précision, combien aussi ce maître sincère, beaucoup moins exclusif dans sa pratique que dans sa théorie, était plus ouvert qu'on ne croit aux honnêtes séductions de l'exécution pittoresque. Il y a vraiment, à défaut de chaleur, dans les deux toiles datées de 1788 et 1790, un tel air de loyauté, une telle simplicité d'attitudes, une telle exactitude des visages, qu'on ne pense plus à regretter la grâce et l'éclat de tous ces beaux portraitistes d'autrefois, si habiles, mais si suspects, les Nattier, les Largillière, les Rigaud. Voici de nouveau un homme qui regarde son semblable, les yeux dans les yeux, et qui, loyalement, tranquille-

ment, sans souci de plaire à tel ou tel amateur par l'originalité ou la convenance de tels ou tels procédés, s'efforce de le représenter tel qu'il le voit. A cet égard, *la Famille de Michel Gérard, membre de l'assemblée nationale,* est un morceau plus intéressant encore que le *Lavoisier*, assis à son bureau, avec sa femme auprès de lui. Dans cette dernière toile, le peintre a dû chercher un arrangement agréable du groupe ; il se sent un peu gêné. Avec le député il en a pris à l'aise : Michel Gérard, en bras de chemise, les poings sur ses genoux, est assis dans sa chambre ; près de lui, ses quatre enfans ; sur le devant, debout entre ses jambes, un petit garçon, son livre à la main, une fillette, assise devant son clavecin ; derrière, deux jeunes gens debout ; tous les cinq sérieux à plaisir, avec de bonnes physionomies qui réjouissent, posant avec une naïve satisfaction. Dans cette peinture, un peu mince, mais serrée, on devine le maître d'Ingres, avec un certain charme de gaucherie loyale qu'Ingres conserva longtemps. Entre le *Michel Gérard* et le portrait de *Madame Récamier*, il y a quinze ans d'activité, quinze ans de réflexion. Ne nous étonnons point que ce dernier, à l'état d'ébauche, marque un immense progrès, pour la souplesse et pour l'ampleur. Tout le monde connaît ce chef-d'œuvre de grâce et de simplicité ; son transport du Louvre au Champ de Mars n'a rien pu lui faire perdre, malgré la crudité d'une lumière violente et les surprises d'un entourage mêlé. Que n'a-t-on pu joindre au *Michel Gérard* et à *Mme Récamier* quelques-uns des derniers portraits faits par David, en Belgique, durant son exil, de 1815 à 1825, par exemple, les trois *Dames de Gand* de la collection Van Praet ! On aurait vu le vieux maître prendre, avant d'expirer, sa dernière leçon de ces Flamands chauds et colorés qu'il regrettait d'avoir méconnus. Preuve bien frappante et bien touchante de la sincérité intelligente qu'apportait, dans toutes les choses de l'art, cet homme supérieur dont on s'est plu à exagérer le rigorisme et l'inflexibilité !

La vaste et majestueuse composition du *Couronnement de l'impératrice Joséphine* est très curieuse sous ce rapport. Lorsque le nouvel empereur donna à l'ancien ami de Robespierre et de Marat, en 1805, le titre de son premier peintre, il lui commanda, en même temps, quatre toiles : le *Couronnement*, la *Distribution des aigles*, l'*Entrée à l'Hôtel de Ville*, l'*Intronisation à Notre-Dame*. Les deux premières seules furent exécutées. Dans la *Distribution des aigles,* qui est restée à Versailles, David se dégage mal de ses habitudes scolaires ; le groupe des officiers, porteurs de drapeaux, qui escaladent, en se bousculant, l'estrade impériale, les bras violemment allongés, rappelle singulièrement le trio des Horaces, par la raideur tendue des attitudes, et par l'emphase théâtrale des

gesticulations; on dirait que ces rigides guerriers se sont multipliés pour pouvoir mieux s'enchevêtrer, dissimulant mal sous les culottes de peau et les habits brodés leurs carapaces de fer. Le peintre eut même l'intention de donner plus de grandeur classique à la scène en y faisant planer, au-dessus des bonnets à poil, des allégories volantes, mais l'idée fut mal accueillie; il y renonça. L'imagination de David avait toujours été plus laborieuse qu'abondante; la volonté et l'érudition, dans ses compositions, jouent, en réalité, le premier rôle; c'est seulement devant la nature qu'il est en pleine possession de ses moyens, bien que lui-même et ses amis pensent le contraire. Dans le *Couronnement*, il eut le bon sens de mettre de côté, sans doute à regret, ses doctrines rigoureuses qui ne lui permettaient pas de voir le sujet « d'un tableau d'histoire » dans la représentation d'une scène contemporaine; il se contenta de reproduire, avec toute l'exactitude dont il était capable, le spectacle imposant qu'il avait eu sous les yeux. C'est ainsi que nous possédons, avec un document historique de la plus haute valeur, une des œuvres qui marquent le mieux une rupture complète avec les habitudes antérieures en fait de peintures officielles, une de celles qui inaugurent l'avènement d'un esprit absolu de vérité, de simplicité, de sincérité, dans la peinture historique. Supposez le même sujet traité au XVIIe ou au XVIIIe siècle, suivant les formules décoratives en usage; vous y verriez sans doute plus d'éclat, plus de pompe, plus de mouvement, mais au prix de quels sacrifices d'exactitude! David transporta, dans la grande peinture, la sincérité qu'avaient déjà apportée nos spirituels dessinateurs de la cour, Cochin, Moreau, Saint-Aubin, en des occasions pareilles, sur leurs feuilles de papier; il le fit avec son intégrité ordinaire. Ce qui lui manque, c'est facile à voir; il avait trop méprisé jusqu'alors l'effet pittoresque, il avait trop fait fi de la couleur, des belles pâtes, de la touche grasse et large, pour pouvoir, en un jour, même en regardant Rubens et Véronèse, leur emprunter beaucoup de leur vivacité éclatante. Mais comme il indique nettement, même où il ne l'obtient pas, l'effet qu'il faudrait produire! Avec quelle sûreté, avec quelle autorité ferme et tranquille sont distribués ces groupes, plus ou moins en vue, suivant leur importance, dans la grande basilique, tous tenus en leur place par une lumière, froide sans doute, mais admirablement juste et bien répartie! La Joséphine agenouillée, le Napoléon debout, le pape Pie VII et le cardinal Caprara, assis derrière, sont depuis longtemps des figures célèbres! Combien d'autres portraits, nets, frappans, indiscutables, dans cette vaste assemblée! Ce qui est presque touchant, dans l'effort calme et patient fait par l'artiste pour rendre tout ce qu'il a vu, même ce

qui convient le moins à ses goûts austères, le brillant des dorures, la splendeur des velours, le chatoiement des soies, c'est la conscience avec laquelle il évite de se jeter à côté de son sujet. Il n'y a peut-être pas de grande page historique où l'on puisse louer une telle absence de hors-d'œuvre, de superfétations, de caprices personnels. Si David n'est pas un virtuose de couleur, c'est un virtuose de style, et il doit se tenir à quatre pour ne pas donner à quelques-uns de ces courtisans empanachés des allures plus romaines! Mais, en définitive, le respect de la vérité l'emporte. On a bien fait de donner au *Couronnement* la place d'honneur; nos réalistes bruyans y peuvent voir qu'on aimait la réalité avant eux, ils y peuvent apprendre que la science n'est pas inutile pour la représenter. Si David avait moins étudié les torses nus et les marbres antiques pour fabriquer des héros grecs et romains, il est probable qu'il n'eût exécuté, d'une main si virile, ni le *Couronnement* ni *Madame Récamier*.

Si l'on ne voyait que le *Couronnement*, on ne s'expliquerait pas la nécessité d'une révolution contre l'autorité de David ni la violence avec laquelle cette révolution devait être conduite. Pour en comprendre la légitimité, il faut se reporter aux doctrines mêmes de David et surtout aux effets désastreux produits par ces doctrines chez ses élèves et chez ses imitateurs. On a jugé inutile de nous montrer ce qu'était devenu le style héroïque entre les mains de ces froids praticiens. On a supposé que les immenses machines tragiques de Guillon-Lethière, les académies contournées et gonflées de Girodet-Trioson, les nudités froides et lisses de Gérard, pour instructives qu'elles pussent être, offriraient trop peu d'agrément au public. Peut-être a-t-on eu raison, bien que la foule, moins sensible que les spécialistes, artistes ou amateurs, aux modifications incessantes des théories et des procédés, ne rechigne jamais contre son plaisir et le prenne partout où elle le trouve, gardant toujours une naïve et juste indulgence pour les sujets bien présentés et pour les figures nettement expressives. De Girodet, deux portraits, sérieux et exacts, comme tout ce qui sort de l'école, le *Comte de Rumford* et *M. Bourgeon*. De Gérard, « le peintre des rois, le roi des peintres, » aucune composition mythologique ni historique, un beau portrait seulement, celui de *Madame Récamier*, assise, après le bain, épaules nues, pieds nus, enveloppée dans une tunique blanche, collante et presque transparente, un châle jaune sur ses genoux, portrait fort intéressant à comparer avec celui de David. La *professional beauty*, chez Gérard, est présentée avec plus de grâce, de ménagemens, d'élégance. David, lui, moins assoupli aux concessions mondaines, est plus bourru dans sa franchise. Mais quelle

puissance supérieure chez le maître, et comme la femme à la mode, costumée à l'antique, s'y transforme sans effort en une figure antique! Que l'on compare aussi l'exécution des pieds et des mains, si vive et si nette chez David, si lisse et si affectée chez Gerard, on verra où est la vérité. Tout cela soit dit sans diminuer la valeur de Gérard, peintre officiel et peintre mondain, car il apporta, dans cette carrière, une souplesse et une habileté dont on peut juger par une dizaine d'esquisses empruntées à la collection si curieuse de Versailles. Parmi les esquisses se trouve celle du *Portrait d'Isabey et de sa fille*, du Musée du Louvre; cette peinture, chaleureuse et vivante, inspirée par la reconnaissance, est restée son chef-d'œuvre.

En fait, il n'y eut du temps et autour de David que deux peintres vraiment indépendans, deux peintres dans le vrai sens du mot, complets dans leur métier, naturels dans leur inspiration, Prud'hon et Gros. Ceux-ci sont vraiment les pères de l'art moderne, ceux qui lui ont transmis à la fois les procédés et la poésie, le sens de la beauté et le goût de la vérité. Par suite des hasards, fâcheux en apparence, de leurs jeunesses difficiles, tous deux eurent la bonne fortune d'échapper à l'oppression irrésistible de David. L'Italie les sauva tous deux, par des voies très diverses. Prud'hon, pauvre provincial, pensionnaire des États de Bourgogne, se trouva à Rome moins en vue, mais plus libre que les pensionnaires du roi. Lié, comme les autres, avec Winckelmann, Mengs, Canova, tous les archéologues et artistes que les découvertes d'Herculanum ramenaient vers l'idéal antique, il vécut plus qu'eux, seul et à loisir, devant les œuvres elles-mêmes, romaines et grecques, avec les maîtres du XVIe siècle qui les avaient le mieux comprises dans leur esprit et dans leur charme, Corrège et Léonard de Vinci. Lorsqu'il revint à Paris, tendre, mélancolique, modeste, déjà victime des entraînemens de son cœur, déjà malheureux en ménage et surchargé de famille, n'ayant pour soutien que son rêve, il n'y trouva que la misère. Courage et volonté, rien ne lui manquait pourtant; c'est alors qu'il fit, pour des en-têtes de lettres, pour des estampes, pour son plaisir aussi, bon nombre de ces dessins au crayon noir, rehaussés de blanc, dans lesquels éclate, avec une intelligence si vive de la beauté antique et une science de rendu si ferme et si libre, un accent de poésie délicate, profonde, chaleureuse, tout à fait personnelle. Quelques-uns de ces papiers précieux, la *Minerve unissant la Loi avec la Liberté et la Nature*, le *Joseph et la femme de Putiphar* et bien d'autres, tout imprégnés encore d'un enthousiasme ardent pour Corrège et Raphaël, se trouvent au Champ de Mars; on ne saurait trop les y étudier. Mais, en

1793, le temps n'était guère à ces douces idylles. De 1794 à 1796, Prud'hon dut se réfugier en province, à Rigny, d'où il envoyait aux Didot des dessins pour *Daphnis et Chloé* et pour les œuvres de Gentil-Bernard. C'est là probablement qu'il peignit ce mâle *Portrait de G. Antony*, qui appartient au Musée de Dijon. Coiffé d'un tricorne, en habit bleu, culottes blanches, gilet rouge, le jeune officier tient de la main droite par la bride son cheval brun. L'attitude est ferme, l'expression grave, le visage pâle. L'exécution, d'un bout à l'autre, est menée avec force et simplicité, dans une pâte calme et solide, qu'échauffe un mouvement discret, bien dirigé et bien enveloppant, de la lumière. Le pinceau de Prud'hon deviendra, par la suite, plus libre, plus souple, plus large; c'est déjà le pinceau d'un peintre, très supérieur à ceux que tiennent Mme Vigée-Lebrun, Boilly, Drolling, David. Le *Portrait de Mme Copia*, cette jeune femme, brune, très brune, au teint coloré, laide mais vivante, intelligente, appétissante, qui sourit si franchement, ébouriffée et chiffonnée, sous sa capote à grosses coques violettes, montre Prud'hon en pleine possession de son talent. On peut voir, dans plusieurs esquisses peintes, *Minerve conduisant le génie de la peinture au séjour de l'immortalité*, l'*Amour refusant les richesses*, le *Triomphe de Bonaparte*, l'*Andromaque*, avec quelle sûreté il transportait, dans l'allégorie la plus froide, la chaleur naturelle et communicative avec laquelle il ressentait les choses de la vie. Dans l'embrassement d'Andromaque captive et de son enfant, deux figurines lilliputiennes, il y a plus de tendresse contenue, de douleur digne et noble qu'il n'en faudrait pour réchauffer toutes les solennelles tragédies de Pierre Guérin.

La destinée de Gros est plus singulière encore. Celui-ci était un élève de David, un élève soumis, respectueux, convaincu, tellement soumis et tellement convaincu que, toute sa vie, il éprouva, devant son maître, comme une honte de son génie, et que si, après une glorieuse carrière, il s'alla noyer dans trois pieds d'eau, pour échapper aux insultes des romantiques, c'est, en grande partie, parce qu'abjurant sa personnalité, il était revenu se traîner sur les traces de ce maître systématique et inflexible. Cependant, nul plus que Gros n'a démontré, par ses peintures vivantes et colorées, l'insuffisance du système pseudo-classique à l'heure même de son triomphe, nul n'a plus contribué à le renverser. Révolutionnaire inconscient, novateur à regret, audacieux et timoré, Gros restera un des exemples les plus singuliers des contradictions théoriques et pratiques auxquelles peut être en proie l'intelligence la plus ouverte lorsqu'elle n'est pas soutenue par la fermeté du caractère! Si Gros avait eu quelque aisance, s'il avait pu servir humblement

David, il était perdu. La ruine de sa famille, en 1792, l'obligea, par bonheur, à faire des portraits. C'est en travaillant sur les routes qu'il parvint, l'année suivante, à gagner l'Italie, sans pouvoir dépasser Florence et Gênes, où il végéta, mais où il admira, surtout à Gênes, moins les Italiens que les Flamands, Rubens et Van Dyck. En 1796, il connaît à Gênes Mme Bonaparte, qui le présente à son mari, dont il fait le portrait après Arcole; le général en chef s'intéresse au jeune homme et l'attache à l'armée, d'abord comme inspecteur des revues, puis comme membre de la commission chargée de choisir les œuvres d'art à expédier en France. Existence nomade, mouvementée, dans laquelle il y a peu de place pour les études méthodiques et patientes, beaucoup pour l'observation, la réflexion, l'émotion, la vie! En 1801, à son retour à Paris, Gros obtient, au concours, un prix pour son esquisse du *Combat de Nazareth;* en 1804, il expose les *Pestiférés de Jaffa.* Les pontifes du contour n'attachent pas grande importance à cette œuvre étonnante; c'est de la peinture de genre, quelque chose comme du Taunay, du Swebach, du Carle Vernet agrandi. Cependant d'autres œuvres suivent, inégales et improvisées, mais non moins nouvelles, non moins ardentes, non moins puissantes, la *Bataille d'Aboukir* en 1806, le *Champ de bataille d'Eylau* en 1808, la *Bataille des Pyramides* en 1810, *François Ier et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis* en 1812. Et personne, parmi les contemporains, ne se doute de la révolution que ces peintures portent dans leurs flancs! Et David continue à témoigner pour son élève une sorte d'indulgence et de compassion humiliantes! Il espère toujours, il espère quand même, comme il le lui écrira encore dix ans plus tard, que, lorsqu'il le pourra, il abandonnera « les sujets futiles et les tableaux de circonstance » pour faire enfin « de beaux tableaux d'histoire, » c'est-à-dire des Grecs et des Romains! Le *Portrait de Gros à vingt ans* et le *Général Bonaparte à cheval* ont un bel air de jeunesse et d'entrain qui ravit. Le *Louis XVIII quittant le palais des Tuileries dans la nuit du 20 mars 1815* sent déjà un homme un peu fatigué, mais qui comprend admirablement tout ce que cherchera la peinture moderne dans la représentation des scènes historiques : vraisemblance et simplicité de la mise en scène, exactitude expressive des attitudes, des gestes, des physionomies, animation générale de l'ensemble par un mouvement de lumière souple et pénétrant. C'est dans le superbe *Portrait du général comte Fournier-Sarlovèze* qu'éclatent le mieux la liberté et la puissance de ce grand artiste. Rien ne donne mieux l'idée des héros vaillans et fanfarons de l'ère impériale que cette peinture pompeuse et triomphale. Le visage échauffé, les yeux hors de tête,

magnifique, provocant, insolent dans son uniforme de hussard chamarré d'or sur toutes les coutures, son colback à terre, le poing droit sur la garde de son grand sabre, le défenseur de Lugo vient de déchirer l'offre de capitulation qu'on lui adressait et dont les lambeaux gisent à ses pieds. Dans le fond, s'éloigne, d'un côté, le parlementaire entre des soldats; de l'autre, une batterie est mise en place sur le rempart. Le morceau est vivant, éclatant, bruyant; c'était tout le contraire de ce qui se faisait chez David. Ce qu'il y eut d'admirable, lorsque le *Fournier-Sarlovèze* parut au Salon de 1812, c'est qu'il se trouva qu'un jeune inconnu, un amateur de chevaux, Théodore Géricault, exposait en même temps un *Portrait équestre d'officier de chasseurs,* exécuté avec la même fougue, qui excita à la fois la surprise et l'indignation : Gros, décidément, n'était pas le seul renégat de la ligne et de l'antique; d'autres, à son exemple, se permettaient d'admirer les coloristes!

II.

« D'où cela sort-il? » s'écria David lorsqu'il aperçut, au Salon de 1812, l'*Officier de chasseurs chargeant.* Cela sortait de chez Gros et de chez Rubens, cela sortait de l'amour de la vie, du besoin impérieux qu'éprouvaient tous ces enfans du siècle, nés dans le tumulte de la révolution et de l'empire, d'exprimer le mouvement qui s'agitait autour d'eux, les passions dont ils étaient remplis. On sait comment vint à Géricault cette puissante inspiration. Le jeune homme aimait passionnément les chevaux. Un jour de septembre, en allant à la fête de Saint-Cloud, il vit un robuste cheval gris-pommelé, attelé par de bons bourgeois à une tapissière, se révolter contre ses conducteurs. Hennissant et écumant, cabré, sous le soleil, dans la poussière, le bel animal semblait aspirer à un plus noble emploi de ses forces. L'imagination du peintre l'aperçut aussitôt, dans la fumée de la poudre, sur un champ de bataille, monté par un de ces brillans officiers qu'il connaissait; rentré dans sa chambre, il fit, coup sur coup, plusieurs esquisses rapides, loua une arrière-boutique sur le boulevard Montmartre pour y installer sa toile, demanda à l'un de ses amis, M. Dieudonné, de poser pour la tête de l'officier, à un autre, M. Daubigny, de lui donner le mouvement. Au mois de décembre, tout était terminé.

L'*Officier de chasseurs*, médaillé au Salon de 1812, reparut, à celui de 1814, en compagnie du *Cuirassier blessé.* Ces deux belles peintures ne trouvèrent pas d'acquéreurs, elles devaient rester dans l'atelier du peintre jusqu'à sa mort. Dès lors, toutefois, la réputation de Géricault était faite parmi ses condisciples de l'atelier

Guérin sur lesquels il allait prendre un ascendant décisif par la noblesse de son caractère autant que par la hauteur de son intelligence. Parmi eux, se trouvaient les deux frères Scheffer, Léon Cogniet, Champmartin, auxquels devait se joindre, en 1817, le jeune Eugène Delacroix. La plupart des élèves de Gros, cela va sans dire, se jetaient avec ardeur dans la voie ouverte : c'étaient Charlet, Paul Delaroche, Bonington, Camille Roqueplan, Bellangé, Eugène Lami. D'ailleurs, la révolution était dans l'air, et c'est de tous côtés qu'on voit, à ce signal, sortir et se former, en quelques années, le bataillon des premiers romantiques dont l'aîné, Géricault, n'aura, en 1820, que vingt-neuf ans, tandis que les plus jeunes, Bellangé et Lami, entreront à peine dans leur vingtième année. Il en vint de partout, des ateliers les plus classiques, même de la province; Pagnest s'échappe de chez David, Robert-Fleury travaille chez Horace Vernet, Decamps grandit chez Abel de Pujol, Eugène Devéria chez Girodet. De 1815 à 1830, toute cette jeunesse, ardente et inquiète, s'agite, s'encourage, se pousse, avec une conviction communicative. A chaque Salon, on en voit quelques-uns apparaître, et leurs débuts sont souvent des coups de maître.

La génération contemporaine a peut-être oublié, plus que de raison, ces vaillans champions de la première heure; il n'était pas inutile de les lui rappeler. Sans doute, dans l'œuvre de Géricault si vite interrompue par la mort, le *Naufrage de la Méduse* (1819) reste une page unique ; aucune des peintures qu'on peut exposer ne donnerait une idée complète de sa puissance à ceux qui ne connaîtraient pas le tableau du Louvre, car c'est la seule œuvre exécutée à son retour d'Italie, où il ait eu le temps de réaliser la conception qu'il s'était faite d'une peinture nouvelle. Tout le reste n'est guère qu'ébauches, esquisses, études préparatoires, passe-temps; cependant il est facile de lire dans ces fragmens ce qu'il voulait et ce qu'il cherchait. Qu'on regarde, dans les peintures, la *Charge d'artillerie*, les *Croupes*, le *Trompette*, ou, dans les dessins, le *Nègre à cheval*, la *Marche de Silène*, la *Course de chevaux libres*, les *Taureaux en fureur*, l'*Hercule étouffant Antée*, le *Combat*, ce qui frappe partout, c'est la virilité chaude de l'intelligence qui saisit toujours la vie dans ses manifestations les plus libres, la forme dans ses développemens les plus amples, le mouvement dans ses expressions les plus pathétiques; c'est en même temps la volonté, énergiquement accentuée, de s'appuyer sur l'expérience du passé pour préparer l'art de l'avenir, de chercher à la fois l'effet et la pensée, la vérité et la grandeur, le dessin et la couleur. Qu'on ne s'y trompe pas! Géricault ne répudiait pas David, ni même Pierre Guérin, pour lesquels il professa toujours une touchante

admiration; il voulait acquérir leur science, mais il voulait s'en servir plus simplement et plus humainement, il voulait surtout y ajouter les qualités de rendu, la chaleur d'expression, la nouveauté de sentiment, qu'ils avaient systématiquement dédaignées. Depuis les beaux temps de la renaissance, personne n'a embrassé d'un œil plus mâle et plus ferme le champ entier de la peinture que cet ardent, fier et mélancolique jeune homme, enragé de mouvement, de travail, de plaisir, si modeste vis-à-vis de lui-même, si respectueux pour ses maîtres, si bienveillant pour ses camarades, qui meurt à trente-trois ans au milieu de ses chefs-d'œuvre dédaignés. Ses amis ne se trompaient pas en considérant sa disparition comme une calamité irréparable; quel qu'ait été, en effet, le talent de ceux qui continuèrent son œuvre, aucun ne la reprit au point où il l'avait laissée. Après sa mort, presque tous les romantiques, enivrés de littérature, épris de curiosités, visant la passion, le drame, l'effet à tout prix, négligèrent tous, plus ou moins, tout le côté solide et indispensable de l'art, l'étude de la nature et l'étude du dessin, pour ne songer qu'à l'éclat des tons, à la vivacité des allures, à la bizarrerie des accessoires. La recherche attentive et scrupuleuse de la vérité dans la figure humaine et même dans les objets matériels, telle que nous la comprenons aujourd'hui, tient d'abord peu de place dans leurs préoccupations. L'étude du nu est fort négligée. La plupart sont incapables de faire de bons portraits. Les jeunes paysagistes, il est vrai, qui entrent en scène à la même époque, avec Xavier Le Prince, Bonington et Paul Huet, ne s'égarent pas longtemps dans ces exagérations, mais il faudra du temps avant qu'ils n'exercent leur action salutaire sur les peintres d'histoire et les peintres de genre.

Ce qui fera plus vite comprendre à quelques-uns leur erreur, c'est la résistance obstinée de l'école classique qui, heureusement, refusait de se rendre et qui, à chaque Salon, opposait combattant à combattant, et, souvent, victoire à victoire. Parmi ces obstinés, il en était un surtout, qu'on connaissait à peine, parce qu'il vivait au loin, en Italie, pauvre et solitaire, mais dont le nom reparaissait à chaque Salon sous des peintures d'un aspect archaïque, singulier, inoubliable, qui semblaient un véritable défi jeté aux novateurs, Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1807). Cet élève indépendant de David avait été l'un des premiers à traiter, avec un sentiment naïf et profond de ce que les romantiques appelaient « couleur locale, » ces sujets anecdotiques qui allaient fournir un si vaste champ à leur activité. C'est au Salon de 1814 qu'on avait vu son *Raphaël et la Fornarina*, avec son *Intérieur de la chapelle*

Sixtine. D'autres, plus jeunes, semblaient disposés à chercher, dans le même esprit, le renouvellement de l'art. De là ces heureuses et fécondes rivalités qui permirent alors de voir face à face au Salon : en 1819, le *Radeau de la Méduse* et l'*Odalisque;* en 1822, le *Dante aux enfers* et le *Vœu de Louis XIII;* en 1824, le *Massacre de Scio* et le *Massacre des Juifs;* en 1827, l'*Apothéose d'Homère*, par Ingres, la *Mort de Sardanapale*, par Delacroix, la *Distribution des récompenses*, par Heim, la *Mort d'Athalie*, par Sigalon, la *Naissance d'Henri IV*, par Devéria, le *Saint Étienne secourant une pauvre famille*, par L. Cogniet, la *Mort de César*, par Court, sans parler des tableaux de genre de Bonington, Decamps, Poterlet, L. Boulanger, des paysages de Bonington, Paul Huet, Corot, etc. Un grand nombre de ces œuvres hostiles se sont aujourd'hui retrouvées au Louvre; elles y vivent, sans se nuire, dans l'apaisement d'une gloire méritée.

Presque tous les combattans de ces grandes heures sont représentés au Champ de Mars, soit par des peintures, soit par quelque dessin; il s'en faut qu'ils le soient toujours, romantiques ou classiques, au mieux de leurs intérêts. C'est ainsi que Louis Boulanger n'y peut être connu que par un délicat *Portrait de Balzac*, à la sépia, et Xavier Leprince, par un *Portrait d'acteur*, ce qui ne donne point l'idée de sa sincérité comme paysagiste. On n'y voit rien de Bonington, sans doute parce qu'il est Anglais de naissance; mais cet Anglais, qui s'est formé au Louvre, a pris une telle part à la formation de notre école, soit par ce qu'il apportait de son pays, soit par ce qu'il savait nous montrer dans le nôtre, qu'on aurait pu, avec toutes sortes de bonnes raisons, exercer vis-à-vis de lui une hospitalité rétrospective. En revanche, nous avons de Pagnest (1790-1819), ce maître si rare, deux portraits de femme, dont l'un surtout, celui d'une *Dame* âgée, en capote à plumes blanches, ridée, souriante, avec des yeux pleurans, fait déplorer la mort prématurée de ce peintre sincère et l'obscurité qui plane sur sa vie. L'admiration que Géricault professait pour son camarade Charlet (1792-1845), qu'on s'est trop accoutumé à cantonner dans sa renommée de caricaturiste, nous est expliquée par ses deux tableaux, vraiment épiques dans leurs dimensions modestes, le *Waterloo, marche de l'armée française après l'affaire des Quatre-Bras*, et surtout l'*Épisode de la retraite de Russie;* Charlet y remue les masses dans le paysage tout en conservant à chaque troupier son individualité avec une aisance spirituelle et chaleureuse que Raffet seul, qui procède de lui, comme presque tous nos peintres militaires, saura complètement retrouver. Qu'on lui compare son aîné Taunay ou son cadet Bellangé, on

reconnaîtra sa supériorité; plus naturel, plus coloré, plus vif que le premier, il reste plus précis, plus expressif, plus puissant que le second. Champmartin (1797-1833) et Léon Cogniet (1794-1880), trop oubliés depuis, jouent à cette époque un rôle sérieux dans le mouvement; ils sont de ceux qui, à l'exemple de Géricault, veulent garder la belle tenue du dessin sous l'enveloppe d'une couleur plus chaude. Une seule toile de Champmartin, le *Portrait en pied de Mme de Mirbel*, en robe d'été, coiffée d'une capote rose, tenant des fleurs, dans un jardin, rappelle par la fraîcheur et la souplesse certaines peintures anglaises et donne envie de mieux connaître l'auteur, un jour célèbre, de la *Révolte des janissaires*. Léon Cogniet, dans l'atelier duquel se sont formés plus tard bon nombre de nos meilleurs contemporains, fit preuve, dans sa jeunesse, d'une ardeur grave et d'une vivacité brillante. Son *Saint Étienne portant des secours à une famille pauvre*, de 1827, et sa *Garde nationale de Paris partant pour l'armée en 1792*, de 1836, nous montrent son talent sous un meilleur jour que son tableau célèbre, *le Tintoret peignant sa fille morte*, peinture sérieuse et émue, mais sourde et fatiguée, conçue avec moins de simplicité, exécutée avec moins de liberté que les précédentes. L'esquisse de Devéria pour sa *Naissance d'Henri IV* est, comme la plupart des esquisses romantiques, plus vive, plus brillante, plus séduisante que la peinture elle-même, dans laquelle s'exagère l'incorrection d'un dessin superficiel. En ce qui concerne Heim (1787-1865), le plus vaillant défenseur à ce moment de la conciliation entre les traditions académiques et les aspirations nouvelles, grand peintre d'histoire, admirable portraitiste, son exposition, composée de trois pièces curieuses comme réunions de personnages, mais d'une exécution rapide ou fatiguée, ne met pas à sa vraie place l'auteur du *Massacre des Juifs* (1824), du *Martyre de saint Hippolyte*, de la *Distribution des récompenses au Salon de 1824*. Par cette dernière œuvre, si vivante, si franche, si naturelle, Heim est un des pères de l'école contemporaine.

Ingres et Delacroix se retrouvent là, vis-à-vis l'un de l'autre, comme on les a toujours vus, aux deux pôles extrêmes de leur art, chacun représentant avec une conviction égale et une égale autorité le maximum de ce que peut donner la peinture limitée à l'expression plastique par le dessin ou limitée à l'expression dramatique par la couleur. L'absolutisme et l'opiniâtrete de ces deux maîtres en ont fait les agens les plus actifs de l'évolution moderne. On ne se prend pas, sans terreur, à penser combien rapide eût été la chute de l'école, si elle avait été entraînée, sans contrepoids, par l'ascendant unique de l'un d'eux, et surtout par celui de Delacroix,

trop personnel et trop original pour devenir facilement instructif. Il suffit de voir ce que sont devenus les rares élèves ou imitateurs de ces deux grands artistes qui se sont traînés trop humblement à leur suite et qui n'ont point remonté, comme l'a fait Flandrin, aux sources mêmes de leurs génies. En revanche, on comprend toute la portée de ces génies lorsqu'on voit qu'il n'est, depuis leur apparition, presque aucun peintre qui se soit entièrement soustrait à leur double influence.

En regardant les œuvres de la jeunesse d'Ingres, on s'explique l'attrait qu'elles durent exercer sur un petit cercle d'esprits cultivés en même temps que la répulsion produite sur le plus grand nombre. Le mérite d'Ingres, c'est d'avoir, au sortir de l'atelier de David, compris, avec une naïveté durable, que l'antiquité qu'on y donnait en exemple était une fausse antiquité, qu'il fallait remonter, pour trouver des modèles originaux, purs et suggestifs, des Romains aux Grecs, et des Bolonais aux Florentins. Il y avait déjà eu, sous la révolution, une tentative de ce genre dans l'atelier de David, où s'était formé, sous l'influence d'un tout jeune homme, Maurice Quay, un groupe qui s'intitulait *les Primitifs*. Maurice Quay passa pour fou et mourut jeune. C'était, on le voit, un précurseur des préraphaélites anglais et d'une bonne partie de nos peintres et sculpteurs contemporains; mais l'heure d'un pareil retour vers le XVe siècle n'était pas encore venue. Seul, Ingres, eut le courage de son opinion. Son envoi de Rome, *Jupiter et Thétis* (1814), respire une intelligence profonde et une étude attentive des vases et des marbres grecs qu'on chercherait vainement dans toutes les figures mythologiques, sèchement emphatiques ou fadement élégantes, de l'école davidienne. L'attitude tranquille et puissante du Jupiter, le mouvement souple, insinuant, plein d'angoisse, de la suppliante, qui tend vers lui son cou gonflé et ses yeux humides, la fierté douce des visages, la légèreté des draperies, la beauté des proportions et la délicatesse des modelés donnent à cette œuvre singulière une saveur étrange et noble. C'est avec la même candeur, candeur touchante et de tout temps fort rare, qu'Ingres, deux ans après, peint un *Napoléon Ier sur le trône,* en s'inspirant, cette fois, des camées impériaux. Il étudie ensuite le visage placide et insignifiant de la *Belle Zélie* avec la béatitude enfantine d'un élève de Pier della Francesca ou de Pérugin. Nous eussions aimé à voir, à côté de ces études d'archaïsme antique, ces études d'archaïsme du moyen âge dont nous avons parlé. On y eût constaté que, sous la froideur voulue du coloris, se montre, pour un œil impartial, une connaissance bien plus vraie et bien plus sérieuse du moyen âge, étudié dans ses œuvres d'art, que dans la plu-

part des tableaux de genre romantique où le jeu des couleurs et le jeu des touches dissimulent l'invraisemblance des personnages. Un dessin de *Charles V, régent du royaume, rentrant à Paris,* montre la conscience qu'apportait Ingres dans ces travaux en dehors du courant ordinaire de son esprit. C'est aussi à la section des dessins qu'on trouvera réunis bon nombre de ces portraits exquis à la mine de plomb et de ces études de nus ou de draperies qui font d'Ingres, comme dessinateur, l'égal des plus grands maîtres de la renaissance.

La peinture d'Ingres, toutefois, qui attire avec raison la plus vive curiosité est le fameux *Saint Symphorien,* de la cathédrale d'Autun, qui a suscité tant de querelles en son temps, et qui est placé tout près de la *Bataille de Taillebourg,* par Eugène Delacroix, afin qu'on puisse comparer les deux maîtres en deux œuvres capitales. La *Bataille de Taillebourg* n'est pas, sans doute, dans l'œuvre de Delacroix, le morceau où sa puissance dramatique et symphonique se soit le plus nettement et le plus splendidement affirmée. Les *Massacres de Scio,* l'*Entrée des Croisés, la Clémence de Trajan,* sont, dans son genre épique, des œuvres moins discutées, peut-être parce qu'elles joignent à leurs qualités romantiques celles d'une ordonnance pondérée et claire, d'une ordonnance classique. Dans la *Bataille de Taillebourg,* comme dans la *Mort de Sardanapale,* Delacroix, au contraire, a poussé à ses conséquences extrêmes le système romantique. Absence de symétrie, violence de mouvemens, enchevêtrement des corps, confusion des plans, mutilation des figures, tout ce qu'on enseignait dans l'école à redouter, Delacroix l'accumule avec une sorte de rage et de défi dans ces deux compositions. C'est pourquoi nous les regardons comme très caractéristiques. La *Bataille de Taillebourg,* commandée pour Versailles, était une éloquente protestation contre la banalité avec laquelle la plupart des peintres y disposaient alors leurs batailles où l'on ne se battait que dans le lointain, la première place étant réservée au roi ou au général, toujours calme et en tenue irréprochable sur son coursier officiel. La mêlée de Delacroix, au contraire, est une véritable mêlée, grouillante, sanglante, hurlante; le jeune roi Louis n'est pas, de tous, celui qui tape le moins dur. Comme agitation, comme bousculade, comme sonorité retentissante et vibrant accord de couleurs, comme virilité et liberté d'exécution, c'est vraiment une merveille; on ne saurait trouver, si ce n'est chez Rubens et Rembrandt, une peinture mieux d'ensemble, plus accordée, plus une. C'est tout le contraire du système de Guérin et de Girodet, qui consistait à juxtaposer des figures isolées sans les lier autrement que par le geste expressif.

Il semble que dans le *Saint Symphorien*, Ingres, en déployant toute sa science, ait voulu, au contraire, accumuler les preuves de l'excellence du système classique. Comme la *Bataille de Taillebourg*, c'est une œuvre de combat; dans les deux peintures, on fait montre évidente de virtuosité, là en fait de mouvement et de couleur, ici en fait d'expression et de dessin. Il est bien clair qu'Ingres a eu l'intention de provoquer les romantiques sur leur propre terrain, de leur enseigner ce qu'un dessinateur correct et ferme pouvait garder de clarté et de beauté, d'expression intellectuelle et de hauteur morale, même en entassant une multitude de figures dans un cadre restreint, même en agitant toutes ses figures d'une émotion violente et tragique. On s'étouffe sous les murs d'Autun comme sur le pont de Taillebourg. On s'y étouffe même, reconnaissons-le, avec moins de naturel; il y a, sur les premiers plans, trop de morceaux de bravoure, de raccourcis à effet, de musculatures ronflantes, le tout exécuté avec une science admirable, mais une science qui se connaît trop et qui se montre trop. Pourquoi la virtuosité des grands dessinateurs paraît-elle souvent plus insupportable que la virtuosité des grands coloristes? Peut-être parce qu'elle implique plus d'opiniâtreté dans le pédantisme et qu'elle s'impose plus profondément. Mais, cette première surprise passée, que d'admirables choses rassemblées, pressées, condensées dans cet étroit espace! Comme nous sommes loin, à la fois, et du vide glacé des bas-reliefs peints du commencement du siècle, et du délayage impalpable des molles décorations d'aujourd'hui! Comme tout est voulu, réfléchi, poussé à fond, d'un bout à l'autre, depuis cette mère, penchée sur la muraille, qui encourage et bénit son enfant par un geste héroïque d'une exagération passionnée et irrésistible, jusqu'à ce jeune saint, à la fois si énergique et si délicat, qui réalise le type idéal du martyr enthousiaste et conscient et qui restera l'une des plus nobles créations de l'art français! Quel que soit l'éclat de la *Bataille de Taillebourg*, n'est-il pas clair que cette figure, si précise, si étudiée, si puissamment synthétisée en toutes ses parties, se fixe dans l'imagination avec plus de persistance que le saint Louis, au geste rapide, au visage indécis, entrevu dans la poussière de la bataille, confondu avec son entourage? Une peinture comme celle de Delacroix reste la preuve d'un génie exceptionnel, qui, tenant peu compte du passé, ne réserve rien pour l'avenir. Une peinture comme celle d'Ingres, plus froide en apparence, parce qu'elle est plus concentrée, ne laissant rien perdre de ce qui est acquis, devient une leçon durable et un exemple utile.

La plupart des autres peintures de Delacroix, la *Liberté guidant*

le peuple, les esquisses du *Mirabeau et Dreux-Brézé*, du *Boissy-d'Anglas à la Convention*, du *Meurtre de l'évêque de Liège*, appartiennent à la maturité de sa vie, à la période la plus brillante de son activité, sous le gouvernement de Louis-Philippe, qui lui confia plusieurs commandes importantes. Ce n'est pas que la lutte entre les révolutionnaires et les réactionnaires, entre les romantiques et les académiciens, se fût apaisée après les journées de juillet par l'avènement au pouvoir des libéraux en politique qui étaient aussi des libéraux en littérature et en art. Malgré la protection marquée de plusieurs membres de la famille royale et de plusieurs ministres, notamment d'Adolphe Thiers, Delacroix et ceux qui le suivaient eurent à subir plus d'une fois les rigueurs de l'Institut, alors maître des Salons. Ni lui, ni son rival Ingres, en dehors d'un petit groupe d'artistes et d'amateurs, ne parvinrent à gagner les faveurs soit du monde officiel, soit du monde bourgeois, auxquels leurs personnalités, trop tranchantes, semblaient toujours excessives. En ce temps de juste milieu, toute la popularité alla vers les modérés et les politiques, vers ceux qui, par tempérament ou réflexion, sagesse ou calcul, semblaient vouloir tenir la balance égale entre les austérités rigoureuses du dessin classique et les explosions capricieuses de la couleur romantique. Le Musée historique de Versailles fut la carrière ouverte où s'exercèrent, avec trop de hâte, parfois avec grand talent, tous ces éclectiques. On a bien fait d'y aller chercher le *Dix-huit brumaire* de François Bouchot, mort à quarante-deux ans; c'est une œuvre bien pensée et bien peinte, d'une composition exacte et vivante, d'une exécution forte et soutenue. On pourrait trouver d'autres peintures supérieures dans cette collection trop dédaignée, où travaillèrent les trois artistes distingués qui accaparèrent alors la faveur du public, Horace Vernet, Ary Scheffer, Paul Delaroche.

Il suffit d'évoquer le souvenir des œuvres spirituelles, délicates, émouvantes, auxquelles se rattachent ces trois noms pour sentir combien l'exaltation imaginative des périodes antérieures était déjà tombée et combien, en descendant de plus en plus vers la peinture anecdotique, littéraire, archéologique, on s'éloignait à la fois de l'idéal héroïque de David, de l'idéal humain de Géricault, de l'idéal passionné de Delacroix, de l'idéal plastique d'Ingres. Il serait injuste, cependant, de méconnaître, comme on est trop porté à le faire, la valeur réelle d'Horace Vernet, d'Ary Scheffer, de Paul Delaroche, en regardant uniquement l'inégalité, l'incertitude ou la faiblesse de leurs moyens d'exécution. S'il est à craindre qu'un très petit nombre de leurs ouvrages, même parmi les plus fameux, puissent faire grande figure, dans les musées, à

côté des maîtres du passé, il n'en est pas moins vrai que ces hommes éminens ont exercé, soit par leurs qualités effectives, soit par leurs tendances et leurs indications, une influence considérable, non-seulement sur l'évolution française, mais sur l'évolution européenne. Leur part de gloire reste donc assez belle, et nous devions nous attendre à la voir défendue, au Champ de Mars, par quelques chefs-d'œuvre choisis.

Horace Vernet (1789-1863), à vrai dire, est le seul des trois qui s'y montre avec avantage. Le *Siège de Constantine*, du Salon de 1837, reste toujours une œuvre vivante, naturelle, aisée, pleine de cet entrain joyeux que nos troupiers mettent à escalader une brèche et que Vernet apportait à brosser ses toiles. D'Ary Scheffer (1795-1858), nous n'avons qu'un petit portrait, vif et fin, celui de *Lafayette* en 1819; c'est trop peu pour nous expliquer l'action du noble poète de la *Marguerite* et du *Saint Augustin* sur les âmes élevées et tendres, trop peu même pour nous enseigner ce qu'il fut comme portraitiste, car c'est surtout dans l'analyse émue des physionomies souffrantes ou pensives qu'il se montra réellement supérieur. Quant au peintre de la *Mort du duc de Guise* et des *Girondins*, il ne nous apparaît qu'avec son *Cromwell* de 1831, que Gustave Planche regardait comme « la pire et la plus pauvre de ses œuvres. » Sans souscrire à ce jugement, qui nous semble dur et injuste, il faut bien reconnaître que l'exécution de cette scène mélodramatique est pénible, sèche et lourde, sans air, sans lumière, sans effet. Reste le soin apporté à l'étude du personnage, des costumes, des accessoires qui fut une des causes légitimes du succès de Paul Delaroche. Mais ce n'est point là qu'on peut comprendre son mérite exceptionnel, comme metteur en scène de tragédies historiques, dût-on seulement le juger sous ce rapport et dût-on oublier qu'il est l'auteur des peintures de l'*Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*, c'est-à-dire l'un des restaurateurs de la peinture monumentale dans notre pays.

On doit tenir compte, lorsqu'on parle d'Horace Vernet et de Paul Delaroche, de l'influence qu'ils exercèrent, par leurs compositions claires et animées, non seulement sur les peintres, mais surtout sur les dessinateurs d'illustrations, influence qui n'est pas épuisée. Sous ce rapport, ils furent non-seulement secondés, mais complétés et dépassés d'abord par Decamps (1803-1860), et ensuite par M. Meissonier. La supériorité de ces deux maîtres, c'est d'avoir, dès le premier jour, compris que la valeur de l'œuvre résidait moins encore dans le bon choix et l'intelligence du sujet que dans la précision, la fermeté, l'exactitude de l'exécution. Au milieu du désordre romantique, Decamps, extraordinairement préoccupé de la technique,

s'efforçait surtout de réappliquer les procédés empruntés aux Hollandais et aux Anglais à l'étude du paysage et des scènes familières. Dès 1827, il exposait sa *Chasse au vanneau*. De 1827 à 1830, il ouvrait à nos peintres le chemin de l'Orient où l'allait suivre Marilhat. Quant à M. Meissonier, plus jeune de dix ans, lorsqu'il débuta, d'abord comme illustrateur, ensuite comme peintre, c'est avec raison que les connaisseurs pressentirent en cet observateur précis, opiniâtre, implacable, le dessinateur qui allait désormais servir d'exemple à tous ceux qui voudraient placer des figures historiques ou réelles dans un milieu bien déterminé. Nous avons plusieurs spécimens du talent inégal, ingénieux, accidenté, de Decamps, dans la *Cour de ferme*, le *Garde-chasse*, la *Sortie de l'école turque*. L'ambition de ce peintre de genre fut toujours d'être un peintre d'histoire, et, lorsqu'il veut bien enfermer ses mêlées furieuses dans de petits cadres, comme le *Samson combattant les Philistins*, il y apporte une passion, à la Salvator Rosa, qui n'est point sans grandeur. Des aspirations du même genre devaient aussi plus tard agrandir singulièrement le talent de M. Meissonier. Par quelle suite obstinée d'études et d'efforts l'auteur ingénieux du *Lazarille de Tormes* et des premiers *Liseurs* est-il devenu le peintre énergique, pathétique, profond de cette poignante épopée, de ce chef-d'œuvre, le *1814*, plus grand et plus puissant dans son petit cadre que toutes les grandes toiles environnantes? C'est à quoi le Champ de Mars peut répondre en nous montrant, soit dans la section ancienne, soit dans la section moderne, une série d'études qui nous permet de suivre cette activité infatigable depuis 1839 jusqu'en 1889. Un des patriarches du romantisme que l'Exposition universelle aura remis le mieux en lumière est aussi M. Jean Gigoux. Son *Portrait du lieutenant général Dwernicki* (1833), peinture libre, chaude, vivante, comparable aux belles brossées de Gros, et ses *Derniers momens de Léonard de Vinci* (1837), d'une exécution non moins savoureuse en certaines parties, établissent son rôle actif dans l'évolution qui ramenait l'école vers un naturalisme intelligent.

On sait comment, à la fin du règne de Louis-Philippe, apparut une école nouvelle, composée en général d'élèves de Paul Delaroche, mais principalement influencée par Ingres et par Gleyre, les auteurs récens et applaudis de la *Stratonice* et des *Illusions perdues*. Le Salon de 1847 révéla à la fois Couture et M. Gérôme, qu'entourèrent Hamon, Picou, Gendron, etc. M. Gérôme n'a rien exposé au Palais des Beaux-Arts, mais l'*Orgie romaine* de Couture occupe une place d'honneur en face du *Couronnement du sacre*. Si le style de cette vaste composition reste assez mou et flottant, si l'ordonnance en est plus théâtrale que significative, si la facture en est

plus décorative que monumentale, c'est néanmoins, par un ensemble d'habiletés peu communes, une œuvre importante dans l'histoire de notre école, et l'on comprend les espérances qu'elle put faire naître. Le système nouveau n'était d'ailleurs qu'une métamorphose, à la mode antique, du dilettantisme romantique fatigué du moyen âge et de la renaissance. La simplicité, l'observation, le naturel, y tenaient encore trop peu de place pour qu'il en sortît une forme d'art, franche et vivante, correspondant au goût de force et de vérité qui commençait à se réveiller. La plupart des artistes *neo-grecs* s'enfermèrent et se perdirent, plus ou moins vite, dans la bimbeloterie, l'érudition, la grâce molle et banale. On ne sait ce que serait devenu le plus ambitieux et le plus vaillant de ces nouveaux-venus, Théodore Chassériau, esprit très ardent et très ouvert, comprenant à la fois Ingres et Delacroix, voulant continuer Géricault, qui débuta brillamment par des études antiques pour aborder ensuite les conceptions héroïques. Il mourut à trente-sept ans, en 1856. Sa *Défense des Gaules par Vercingétorix*, de 1855, dénote un tempérament passionné, des aspirations multiples, une science compliquée, mais une volonté hésitante et qui n'a pas su se fixer encore.

III.

La république de 1848, dans sa courte durée, exerça sur les beaux-arts une action assez vive dont les effets devaient être ressentis plus tard. La liberté absolue des expositions accordée aux artistes, la commande faite à M. Paul Chenavard de la décoration historique et philosophique du Panthéon ouvrirent aux artistes des perspectives nouvelles. Le Salon fut, il est vrai, rendu bientôt à la gestion officielle, mais l'organisation en resta extrêmement libérale; et si les travaux du Panthéon furent interrompus, à la suite du coup d'état, l'idée n'en resta pas moins en l'air pour être reprise, sous une autre forme, vingt-cinq ans après. Dès ce moment, l'ambition, ouverte ou cachée, de presque tous les artistes supérieurs se tourna, comme dans l'ancienne école, vers l'activité publique et décorative. D'autre part, l'agitation des idées démocratiques qui survécut à la république excita, dans des couches plus nombreuses, le désir d'un art plus simple et plus naturel que la fantaisie romantique. C'est alors qu'entre en scène l'école réaliste qui, avec l'appui des paysagistes, durant tout le second empire, poursuit, tantôt sourdement, tantôt bruyamment, son œuvre de siège et d'attaque contre le dilettantisme officiel et mondain.

L'Exposition de 1855, à l'avenue Montaigne, en groupant les

chefs-d'œuvre de la France et de l'étranger depuis le commencement du siècle, permit de constater, pour la première fois, la supériorité de l'école française; elle donna en même temps, aux peintres des divers pays, le désir et ces habitudes de contacts publics et réguliers qui devaient désormais modifier singulièrement l'orientation des différentes écoles. En même temps, un certain nombre d'élémens nouveaux, dus au progrès des sciences, pénétrant peu à peu dans les habitudes de la vie générale, commençaient d'exercer leur action sur le travail des artistes. Dans l'étude de leurs œuvres, il faudra, à partir de ce moment, tenir grand compte de l'influence croissante que vont exercer sur leurs habitudes d'esprit la facilité dans les déplacemens apportée par la locomotion à vapeur, l'abondance des renseignemens, sur la nature et sur l'art, fournis par la photographie, la variété des études, la multiplicité des sensations, l'instabilité d'attention qui résultent de tant de moyens d'information inattendus. Tout concourt, dès lors, à rendre plus difficile pour eux l'isolement matériel et la concentration intellectuelle nécessaires au développement de la volonté et à la maturation des œuvres, tout concourt en même temps à développer simultanément, chez les amateurs comme chez eux, avec une vivacité extrême, d'une part la connaissance du passé et le goût des curiosités, d'autre part l'admiration du présent et le sentiment de la réalité.

Dans ces circonstances, de 1855 à 1870, voici, à peu près, comment on voit se grouper les nouveaux-venus. Au premier rang, les plus en vue, les mieux encouragés, la plupart des prix de Rome, Cabanel, Baudry, M. Bouguereau. Tous trois débutent entre 1848 et 1855 et se signalent par un éclectisme habile et souple qui s'allie d'abord à des aspirations classiques d'un ordre élevé, puis, peu à peu, tourne, plus ou moins, à la recherche des grâces mondaines et d'une certaine distinction, facilement languissante. Non loin d'eux, mais moins adulés, un peu dans l'ombre, volontiers solitaires, un cercle de rêveurs, de curieux, de liseurs, de causeurs, tous esprits cultivés et praticiens raffinés, qui analysent avec passion les vieux maîtres, gardent leur indépendance vis-à-vis des classiques, des romantiques, des réalistes, tout en sachant les goûter en ce qu'ils valent. Le dilettantisme, dans ce groupe, atteint son plus haut degré de finesse et d'élévation. La plupart de ceux qui en sortent ne sont pas, tout d'abord au moins, des producteurs abondans, ce sont toujours des artistes consciencieux et chercheurs, des poètes délicats ou fiers: Gustave Ricard, Eugène Fromentin, MM. Gustave Moreau, Hébert, Puvis de Chavannes, Delaunay. La troisième troupe vit plus à l'écart, dans la banlieue de Paris, dans

de modestes ateliers : ce sont les paysagistes, ceux de la première heure, Huet, Dupré, Rousseau, ceux de la seconde, Troyon, Diaz, Daubigny et les peintres de paysans, Millet, Courbet, M. Jules Breton. Çà et là, entre ces trois groupes, se rattachant au dilettantisme par leur passion marquée pour quelque maître ancien, se rapprochant des réalistes par leur amour net et vif pour la nature, quelques praticiens indépendans, d'une personnalité précoce et décidée, marchent avec assurance dans la voie qu'ils ont choisie et contribuent à maintenir dans l'école les traditions d'une technique sérieuse et convaincue : Bonvin, Manet, MM. Ribot, Bonnat, Carolus Duran, Henner, Fantin-Latour, Vollon, etc.

La plupart de ces maîtres vivent encore, et l'on trouve des collections de leurs œuvres récentes dans les galeries décennales; leurs œuvres anciennes n'en restent pas moins intéressantes à consulter, comme point de départ. On n'aurait, sans doute, qu'une idée incomplète de Baudry ou de Cabanel si on les jugeait d'après les quelques peintures, signées d'eux, qu'on voit au Champ de Mars. Tous deux, Baudry surtout, furent d'habiles décorateurs ; on aurait revu, avec plaisir et profit, des séries bien présentées de cartons et d'études pour le foyer de l'Opéra ou le Plafond de Flore. Les deux tableaux de Baudry, le petit *Saint Jean* de 1861 et la *Vague et la Perle* de 1863, sont d'ailleurs très caractéristiques. C'est l'élément parisien, la grâce, un peu maniérée, de l'enfant gâté et de la fille coquette qui s'introduit dans l'idéal classique pour le raviver, l'agrémenter, l'amollir. On se souvient des discussions auxquelles donna lieu la jolie fille de *la Vague et de la Perle*, se roulant, parmi les coquillages, en face de la *Vénus* de Cabanel, étendue, vis-à-vis de sa rivale, sur les flots. La Vénus, toute voluptueuse qu'elle fût, retenait un peu plus de son origine antique ; *la Perle*, dans sa pose provocante, l'emporta pour le piquant, l'inattendu, la fraîcheur et la séduction du coloris. C'est, en effet, un agréable morceau donnant l'idée de la façon dont on comprenait la beauté à cette époque, dans la nouvelle école, presque au moment où Ingres venait d'achever sa *Source,* dont le type reste plus simple et plus élevé. Quelques portraits bien choisis, celui du *Baron Jard-Panvillier* (1855), si vif et si précis, celui du *Général Cousin-Montauban,* en pied, tenant son cheval (1877) et plusieurs autres des dernières années de l'artiste nous font assister à quelques-unes des métamorphoses de ce talent consciencieux et inquiet dont la manière, surtout dans le portrait, ne cessa de se modifier au gré de ses admirations changeantes. Une intelligence trop accessible et trop vive n'est pas, dans notre temps de communications faciles et de sensations multipliées, une supériorité qu'il

soit facile d'allier à un travail régulier de production. La médiocrité des facultés, jointe à un tempérament de bon ouvrier, préserve, au contraire, de bien des écarts. Nul n'a plus souffert que Paul Baudry de cette supériorité compréhensive. On ne constate pas les mêmes inquiétudes chez Cabanel, qui, de bonne heure, marcha droit devant lui, ajoutant chaque jour avec conscience quelque habileté à son habileté scolaire, et qui par instans, à force de simplicité confiante, apparut comme un portraitiste supérieur. Le délicieux *Portrait de Mme la duchesse de Vallombrosa*, le beau *Portrait de M. Armand*, méritent certainement leur célébrité; toutefois, il est regrettable, pour la gloire de ce maître distingué, qu'on n'en ait pu réunir un plus grand nombre. Les Parisiens les connaissent, nous le savons; mais il y aurait eu profit pour les étrangers à comparer les façons discrètes et délicates qu'apportait Cabanel dans ses analyses de la beauté ou de la distinction féminines avec les manières brutales et impertinentes qui deviennent à la mode.

Les expositions posthumes de Ricard (1823-1872) et de Fromentin (1820-1876) ont assuré leur rang à ces artistes délicats et chercheurs, victimes, eux aussi, dans une certaine mesure, de leur subtile culture d'esprit et de leur dilettantisme anxieux, mais qui compteront pourtant, dans l'évolution moderne, autant par l'influence de leur goût que par la qualité de leurs ouvrages. De Ricard, voici quatre morceaux d'une virtuosité exquise, dans lesquels tour à tour passe le souffle de Van Dyck, de Titien, de Corrège, de Rembrandt, qui exhalent tous le charme d'une individualité extraordinairement discrète et délicate, les *Portraits de M. Chaplin, Mme Sabatier, Mme de Calonne, Mlle Baignières*. De Fromentin, voici un des plus beaux ouvrages de sa première manière, nette et ferme, moins personnelle, où il recherche à la fois la tenue de Marilhat et l'éclat de Delacroix, l'*Audience chez le Calife*, puis quelques-unes des peintures finement et délicatement chiffonnées des périodes postérieures, notamment la délicieuse *Fantasia* de 1869. De M. Gustave Moreau, toujours trop craintif de la lumière, toujours trop fermé dans sa tour d'ivoire, deux pièces seulement, le *Jeune homme et la Mort*, peint par l'artiste en souvenir de son maître Théodore Chassériau (1865) et la *Galatée,* au milieu des richesses éblouissantes de la flore aquatique. C'est trop peu pour faire comprendre à des passans d'une heure les fascinations imaginatives d'un poète raffiné et fécond dont les rêves s'expliquent les uns par les autres, et qu'on aurait eu plaisir à comparer avec les derniers des préraphaélites anglais, ses seuls parens parmi les contemporains. La rareté des œuvres de

M. Gustave Moreau est plus fâcheuse, au Champ de Mars, que la rareté de celles de M. Puvis de Chavannes, dont les facultés supérieures ne peuvent être réellement comprises que dans ses peintures monumentales, lorsqu'elles sont placées, en leur jour, au milieu d'une décoration bien appropriée. Nous avons eu bien des fois l'occasion de répéter ce que nous pensions des hautes qualités poétiques et décoratives de M. Puvis de Chavannes, et combien son exemple avait été utile pour rendre aux jeunes peintres le sentiment des ensembles harmonieux et de la simplicité expressive. On n'a qu'à entrer dans le Panthéon et dans la Sorbonne pour lui rendre justice. Le juger, au Champ de Mars, sur des fragmens dans lesquels s'exagèrent son maniérisme archaïque et ses simplifications de rendu, serait profondément injuste. Ce qu'il y faut admirer, ce sont ses beaux dessins préparatoires, d'une allure si mâle, d'une largeur si noble, qui font regretter de ne pas voir toujours le peintre transporter sur ses toiles la précision du dessinateur. Deux beaux tableaux de M. Ernest Hébert, sans développer son talent poétique et mélancolique sous toutes ses faces, le montrent pourtant sous son aspect le plus noble et le plus personnel; le *Matin et le Soir de la vie* et la *Vierge de la délivrance,* œuvres relativement récentes, offrent le résumé des qualités que M. Hébert manifestait dès sa jeunesse. M. Delaunay est le mieux servi, au moins comme portraitiste. Cinq portraits dans la section rétrospective, dix dans la section contemporaine placent au plus haut rang cet artiste savant. Comme Ricard et comme Baudry, M. Delaunay a demandé conseil aux maîtres les plus variés, mais sans jamais rien abandonner de sa fermeté soutenue et pénétrante, gardant toujours, sous l'enveloppe grave ou brillante dont il les revêt, la solidité vivante de ses corps. Dessin fin, exact, incisif, modelé profond et souple, couleur vive ou grave, éclatante ou éteinte, suivant le caractère des personnages, simplicité et puissance de l'analyse physionomique, M. Delaunay, dans quelques-uns de ces chefs-d'œuvre, unit les mérites les plus différens avec une autorité dans laquelle on ne peut s'étonner ni se plaindre de sentir parfois quelque effort de volonté. C'est une qualité si rare par le temps qui court ! Trois morceaux d'étude, l'*Ixion,* le *David vainqueur,* le *Centaure Nessus,* attestent ce que M. Delaunay eût pu être comme peintre d'histoire s'il avait eu, de ce côté, des ambitions égales à son talent.

MM. Ribot, Bonnat, Carolus Duran, Henner, Fantin-Latour, ont moins dispersé leur curiosité et leurs études que les précédens. Indépendans de bonne heure, secouant toute attache soit avec la tradition davidienne, soit avec la tradition romantique, épris des belles exécutions, simples, fermes, résolues, ne prenant conseil

que d'un ou deux maîtres, s'abandonnant pour le reste à leur observation personnelle, ils ont tiré, des domaines où ils se sont établis, des fruits d'autant plus savoureux que ces domaines, en général assez étroits, étaient plus opiniâtrément cultivés. A défaut d'imagination inventive, ils possèdent, à un haut degré, le souci de la réalisation, le sens de la force et de la simplicité dans la mise en œuvre des moyens d'expression. Leur exemple sert à mettre en garde contre les dangers auxquels se trouvent toujours exposés les peintres modernes, soit de tomber dans l'exécution banale et fade, soit de rechercher les effets littéraires. Ils soutiennent la tradition et l'honneur du métier. Il y a vraiment plaisir à voir M. Ribot lutter contre Ribera, dans son *Huître et les Plaideurs*, M. Bonnat dans son *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*, réunir les meilleures qualités des anciens maîtres français et italiens au commencement du XVIIe siècle, puis appliquant cette science à l'observation des figures contemporaines et des mœurs populaires, nous donner dans ses *Pèlerins au pied de la statue de saint Pierre* et ses *Paysans napolitains devant le palais Farnèse*, des modèles d'études sincères et sérieuses qui, pour la simplicité de la mise en scène, le naturel des arrangemens, la solidité et l'exactitude du rendu, ne peuvent guère être dépassées. Une des premières études de M. Henner, la *Byblis changée en source*, est d'une délicatesse consciencieuse que le travail du temps met en pleine valeur. Le temps est aussi un collaborateur favorable à un autre débutant de la fin de l'empire, M. Jules Lefebvre, plus fidèle que les précédens à l'enseignement académique, dont les premières études, la *Jeune fille couchée* et la *Femme endormie*, n'ont rien perdu de leur fermeté simple et saine.

C'est durant le second empire, nous l'avons dit, que les paysagistes, longtemps obscurs, arrivent successivement à la popularité et imposent peu à peu, par une action lente et insensible, leurs façons de voir et de comprendre les objets extérieurs à une grande partie de l'école. Ils n'avaient pas été naguère les derniers à s'insurger contre le système pédantesque de David, formulé à leur usage par le grave et ennuyeux Valenciennes. Au plus beau temps du paysage historique, il y eut toujours quelques réfractaires. C'étaient naturellement de braves garçons, simples et même naïfs, coureurs de forêts, flâneurs de plaine, hantant les auberges plus que les salons, un peu bohèmes, mais aimant de cœur ce que la belle société commençait d'aimer littérairement : les verdures, le ciel ouvert, le grand soleil. Timides, — ils l'étaient, — jetant un coup d'œil furtif, quand ils en avaient l'occasion, sur les petits maîtres hollandais, qui n'étaient plus en vogue, et ne se hasar-

dant qu'avec toutes sortes de craintes à imiter leur sincérité. C'eût été de l'ingratitude de ne pas ouvrir les portes à Lazare Bruandet (1755-1805), le nomade de la forêt de Fontainebleau; à George Michel (1753-1843), l'infatigable explorateur des merveilles de la butte Montmartre et de la plaine Saint-Denis, qui vécut près d'un siècle, sans gloire comme sans ambition, tendant d'un côté la main à Lantara et de l'autre à Théodore Rousseau. On voit, par leurs études, que le sentiment de la nature, pour s'exprimer chez eux, soit bien mesquinement, soit bien sommairement, n'en était pas moins déjà très juste et très profond. Il faut rendre aussi justice au bonhomme Demarne. Son *Goûter de faneurs dans une prairie* (1814) est une pièce agréable; les fonds de verdure, baignés par la lumière, sont traités déjà avec une vérité frappante. Mais le morceau qui prouve le mieux que, dès la fin du XVIII[e] siècle, on comprenait la nécessité de marcher avec décision dans la voie indiquée par Joseph Vernet, détournée et barrée par Hubert Robert et Fragonard, c'est une *Vue de Meudon*, par Louis Moreau l'aîné (mort en 1806). Pour la franchise de la vision, pour la liberté de l'exécution, c'est presque une œuvre moderne, avec ces qualités de tenue familière actuellement passées dans l'école de M. Français. Si on avait ajouté, à ces morceaux, quelques spécimens des paysages de style, produits, suivant les principes officiels, par l'école académique, Valenciennes, Bidauld, Victor Bertin, on aurait eu sous les yeux tous les élémens d'où est sortie l'école contemporaine. Ce serait, en effet, une erreur de croire que ces derniers artistes, aujourd'hui démodés, mais dessinateurs exacts, compositeurs réfléchis, possédant un sentiment élevé des beautés typiques et générales de la nature, n'aient pas, soit directement, soit indirectement, exercé une action durable sur leurs successeurs. Leurs élèves, Rémond, Édouard Bertin, Aligny, Michallon, furent les maîtres ou les conseillers de presque tous les paysagistes de 1830, et ceux-ci, comme leurs camarades, les romantiques de l'histoire et du genre, durent à la force même de cet enseignement classique, contre lequel ils se révoltaient, les habitudes sérieuses d'étude et de réflexion qui manquent souvent à nos jeunes contemporains, soumis à une discipline moins rigoureuse, mais moins fortifiante.

Si l'on ne se souvenait pas de ces stylistes méprisés, on comprendrait mal, par exemple, le plus populaire, à l'heure présente, des paysagistes de 1830, celui dont la gloire éclate, au Champ de Mars, comme la plus pure et la plus incontestée, Camille Corot. Né en 1796, élève de Rémond, camarade de Michallon, admirateur d'Aligny, imitateur de Joseph Vernet et de Claude Lorrain, passionné d'Italie et de poésie grecque, Corot n'éprouve, en vérité,

devant la nature, rien des inquiétudes passionnées qui agitent les romantiques, La Berge, Paul Huet, Jules Dupré, rien de l'esprit d'observation précise qui tourmente les naturalistes, Théodore Rousseau, Millet. Ce doux poète, aux tendresses virgiliennes, restera toute sa vie un pur classique, dans ses compositions idylliques, par le rythme bien équilibré de ses masses, par la sobriété de ses indications adoucies, par la douceur de ses enveloppes harmoniques, autant et plus que par la grâce antique des nymphes et des dryades qu'il se plaît à y évoquer. N'est-ce point même par ces qualités scolaires, correspondant si bien à notre culture latine, par l'aisance aussi et par la souplesse aimable avec laquelle il enveloppe des généralités connues dans une exquise lumière, qu'il se fait si aisément et si universellement comprendre? Il est certain que ses beaux morceaux, le *Bain de Diane*, la *Ronde de Nymphes*, les *Baigneuses*, la *Biblis*, où il reste fidèle aux rêveries mythologiques jusqu'à la mort, possèdent, malgré la banalité des arrangemens, un charme incomparable par la sincérité délicate de l'émotion poétique. Corot reste encore bien classique par la tranquillité heureuse avec laquelle il impose son interprétation personnelle aux objets qu'il étudie. Qu'il rêve à Ville-d'Avray, qu'il rêve dans la campagne romaine, c'est toujours le même rêve qui se prolonge, un rêve délicieux, léger, insinuant, qui, en flottant autour des choses, leur enlève leurs aspérités et leurs individualités, pour les concilier et les confondre dans l'unité idéale d'une sérénité harmonieuse.

Les vrais romantiques et les vrais naturalistes eurent d'autres façons d'agir. C'est avec passion et avec scrupules, avec une inquiétude qui, chez quelques-uns, comme chez La Berge, tourne à l'angoisse, avec une soumission qui, chez les plus grands, comme chez Th. Rousseau, devient de l'humilité, qu'ils se mirent à étudier la terre, les eaux et le ciel. Les paysagistes anglais, qui exposèrent en 1822 à Paris, leur avaient révélé, par leur manière brillante, libre, passionnée, l'insuffisance des procédés en usage et tourné leurs yeux vers les vieux Hollandais et Flamands, dont ils procédaient eux-mêmes. Paul Huet, C. Flers, MM. Jules Dupré, Cabat, les premiers, entrèrent en lice. Paul Huet expose dès 1827; il est salué, en 1830, par Sainte-Beuve comme un rénovateur; c'est entre 1830 et 1840 que s'établit sa réputation. Voici la *Vue générale de Rouen*, du Salon de 1833, où Gustave Planche admirait « l'habile combinaison des lignes, l'immensité de la perspective, la forme heureuse et vraie des dunes, la solidité des premiers plans, la pâte légère et floconneuse du ciel ne laissant rien à désirer. » Cette belle peinture a gardé sa force, sa majesté et sa

chaleur. Les *Bords de l'Allier*, par C. Flers, dénotent une personnalité moins puissante; Flers fut pourtant, à ce moment, un de ceux qui indiquèrent le plus simplement la bonne route à prendre. Les deux petites toiles de M. Cabat, le *Jardin Beaujon* (1834), le *Buisson* (1835), d'une exécution si consciencieuse et si fouillée, nous ravissent encore aujourd'hui par l'intensité et la sincérité d'observation qu'elles supposent; on ne peut être surpris du succès qu'elles obtinrent parmi les esprits indépendans. M. Jules Dupré a une exposition considérable, comprenant douze toiles anciennes et quatre toiles récentes. Pour lui, comme pour Corot, cette exposition est un triomphe, mais de tout autre genre. Ce qu'il faut admirer en lui, depuis 1830 jusqu'en 1889, pendant soixante années de production, c'est l'énergie opiniâtre avec laquelle cet observateur passionné s'est efforcé de nous révéler la grandeur intime et profonde qui éclate, pour le grand artiste, dans les spectacles les plus communs d'une nature peu accidentée, les plaines de Normandie ou les plaines d'Angleterre. Autant Corot met de discrétion à nous communiquer rapidement ses impressions douces et vagues, autant M. Jules Dupré met d'insistance, une insistance parfois pénible, mais toujours grave et pénétrante, à nous préciser les siennes, qui sont toujours fortes et nettes. Dans les *Environs de Southampton* et les *Pacages du Limousin*, de 1835, deux toiles d'une couleur énergique et d'une ordonnance grandiose, la structure des arbres, des terrains, des nuages, est accentuée avec une résolution hautaine qui ne nous paraît dure, peut-être, que parce que, depuis un certain temps, nos yeux se sont amollis au contact des délayages impressionnistes. Mais qui retiendrait un cri d'admiration devant la *Mare dans la forêt de Compiègne au soleil couchant?* Quelle fermeté dans ces branchages! quelle souplesse, en même temps, dans ces feuillées! Comme tout cela miroite, frémit, s'apaise sous la dernière caresse, chaude, lente, passionnée, des rayons mourans! Et l'*Orage en mer!* Trouverait-on dans Delacroix même une orchestration si hardie des verts : le vert des eaux, le vert du ciel? Encore chez Delacroix soupçonnerait-on, peut-être avec raison, cette harmonie d'être une conception cérébrale plutôt qu'une observation visuelle, une invention séduisante du coloriste plutôt qu'une constatation rigoureuse du paysagiste! Chez Jules Dupré on sent, au contraire, sous le labeur audacieux du rendu, une intensité d'exactitude et un acharnement de conscience vraiment merveilleux et touchans. Dans cet *Orage en mer*, la force lente, sûre, irrésistible de tous les élémens déchaînés est exprimée, sans fracas de brosse, sans tumulte de couleurs, avec une puissance extraordinaire. Jules Dupré, de tous nos paysagistes,

est celui qui, par instans, fait le mieux sentir l'éternité calme, durable, mais non pas insensible, des choses. On peut pardonner à un pareil artiste, si profond et si varié, de n'avoir pas le style coulant d'un improvisateur.

Il y a moins de chaleur, d'intensité passionnée, d'interprétation personnelle chez Théodore Rousseau, mais par combien de nouveaux et rares mérites se trouve compensé ce manque d'imagination! Personne, depuis Hobbema, n'avait analysé le paysage avec une acuité si obstinée et si pénétrante. La conscience, chez Rousseau, arriva même, sur la fin de sa vie, à de tels excès de scrupules qu'il perdit le sens des ensembles à force de minuter le détail. Son travail de rendu, dans la *Maison de garde* et l'*Allée de village*, par exemple, devient une sorte de tapisserie au petit point, un tatillonnage puéril et agaçant. Mais ce sont les œuvres de sa maturité qu'il faut regarder, et celles-là sont, de tout point, admirables tant pour la netteté de l'expression que pour la justesse de l'impression. Seize toiles portent son nom, et l'on en voudrait trouver davantage. Avec lui on est sûr de la variété autant que de la sincérité. Les effets de printemps, par exemple, ces verdures fines, légères et fraîches, qui frissonnent dans la lumière entre des eaux transparentes et un ciel limpide, comme dans les *Bords de l'Ain* et le *Matin*, sont d'une exactitude et d'un charme prodigieux. Lorsqu'il entre en pleine forêt, il n'a pas non plus son pareil pour donner aux troncs des chênes leur solidité, aux feuillages des hêtres leur majesté, aux branchages des bouleaux leur légèreté, pour rendre, avec une précision incomparable, les traînées de soleil sur les clairières et les profondeurs de l'ombre sous les futaies. La sincérité patiente, chez Rousseau, devient presque du génie.

Avec Diaz, Troyon, Daubigny, on n'a pas affaire à des artistes d'une si haute trempe que Jules Dupré et Théodore Rousseau. Il y a chez eux moins d'autorité, moins de hardiesse, plus de bonhomie familière, mais quels beaux peintres encore, francs et chaleureux! Est-ce Diaz qui imite Rousseau? Est-ce Rousseau qui imite Diaz? Toujours est-il que le *Matin sous bois*, signé Diaz, est un chef-d'œuvre, pour lequel nous donnerions volontiers toutes les fantaisies érotiques, toutes les nymphes laiteuses et les amours mollasses, qui ont fait de Diaz le Corrège des grisettes. Les paysans de Troyon peuvent être des lourdauds, mais toutes ses bêtes, vaches, bœufs, moutons, sont des personnages extraordinairement intéressans. On ne saurait les faire vivre, simplement, puissamment, en pleine herbe et en pleine lumière, avec plus de vérité et plus de charme. La *Vallée de la Touque* est l'exemple le plus complet de cette représentation loyale, saine et robuste de la campagne

française. Presque toutes les études de Troyon, solides et chaudes, le *Bœuf dans une prairie*, la *Vache blanche*, etc., enchantent par cette même franchise large et heureuse.

Les deux maîtres de cette période auxquels on a fait la plus large part sont Millet et Courbet. Tous deux se rattachent à l'école des paysagistes. L'importance qu'ils ont prise dans le mouvement général est précisément due à l'idée qu'ils ont poursuivie, eux, peintres de figures, d'associer les figures au paysage et d'appliquer à l'étude des figures les principes simples et clairs de la méthode paysagiste. Il n'est pas d'ailleurs deux natures d'esprit plus opposées. Millet, comme Corot, est un classique. Dans sa jeunesse, il ne rêvait que mythologie, belles musculatures, scènes plastiques et héroïques. Sa *Nymphe et Satyre*, son *Œdipe détaché de l'arbre*, de 1847, le montrent sous cet aspect. Il conserva, de ces débuts studieux, un goût profond pour les maîtres simples et graves. On a depuis longtemps remarqué les affinités de ses procédés, dispositions par larges masses, simplifications des modelés, tonalité grise et sourde, avec ceux des fresquistes italiens, ou plutôt de Le Sueur. L'étude des graveurs puissans d'Italie et de Hollande, de Marc-Antoine, des traducteurs de Michel-Ange, de Van Ostade est visible dans tous ses dessins. La *Tondeuse de moutons* du Salon de 1853, par la majesté large et sévère de l'exécution, semble un morceau détaché d'une muraille; personne n'est plus près, pour la haute simplicité de la vision, de la grande renaissance et de la grande antiquité, que ce solitaire de Barbizon, vivant au milieu d'une plaine dénudée et de paysans misérables. Les *Glaneuses*, qui resteront son chef-d'œuvre, réunissent l'ensemble des beautés classiques, la clarté rythmique de l'ordonnance, la puissance sculpturale des attitudes, la simplicité noble des expressions, la tranquillité chaude de l'enveloppe lumineuse. C'est dans l'*Homme à la houe* qu'il a peut-être atteint son maximum d'intensité chaleureuse. La transformation de la laideur abêtie par la force de la sensation ressentie et par le rayonnement du paysage y est opérée avec une sincérité et une simplicité magistrales. Il faut reconnaître d'ailleurs que Millet est fort inégal, comme peintre et même comme dessinateur. L'Exposition générale de ses œuvres l'avait déjà montré. La simplification massive du dessin enlève parfois à ses figures engoncées toute apparence de musculature, de mouvement, de vie. Sa peinture est souvent pénible, tâtonnée, plâtreuse, sans accent et sans air. Dans les dessins et les pastels, ce faire laborieux est moins sensible et moins choquant; on en ressent, de plus près et plus à l'aise, l'extrême conscience et la grande sincérité. Presque tous les dessins exposés, représentant des scènes de la vie champêtre, étaient déjà

connus ; mais on éprouve grand plaisir à les revoir, car, en aucun temps, les scènes les plus banales de la vie rustique ne furent comprises avec une intelligence si fraternelle et si cordiale, avec un sentiment plus profond de la saine et grande poésie qui émane de la simplicité des âmes et de la simplicité des choses. C'est avec un respect attendri qu'on salue la mémoire de ce noble artiste qui n'a dû sa gloire qu'à son honnêteté et qui nous a laissé, avec les germes d'un art nouveau, l'exemple d'une vie grave, digne et silencieuse.

Rien n'est absolument nouveau sous le soleil, même sous le soleil de la peinture. On peut voir au Champ de Mars une *Veillée* d'un peintre inconnu, Cals, exposée en 1844, que Millet a pu connaître et qui le prépare singulièrement. Un collectionneur y a aussi envoyé une *Foire de Saint-Germain* par le sieur Garbet, non moins obscur, exposée en 1837, où l'on est surpris de trouver d'avance un diapason d'accords solides et durs, un sens fort et brutal de l'observation triviale, qui se retrouveront plus tard chez Courbet. La valeur de Courbet qui, au point de vue technique, est réelle et durable, et qui eut sur les pratiques amollies de l'école une influence utile, n'est cependant point telle qu'il se plaisait lui-même à le dire, et à le faire dire. La réclame, naïve ou intéressée, a joué un trop grand rôle dans l'établissement de sa renommée pour qu'il n'en faille pas rabattre. Bien qu'il se proclamât l'élève de la nature, il ne l'a vue, en réalité, ni très vite, ni très naïvement. La facture l'a surtout préoccupé, et ce n'est pas dans les maîtres simples qu'il l'a d'abord apprise. Quoiqu'il ait passé sa vie à médire des Italiens, c'est chez les moins candides d'entre eux, chez les Bolonais, qu'il s'est formé. Son beau *Portrait* du Louvre, qu'il exposa comme une « étude d'après les Vénitiens, » est une étude d'après Caravage et le Guide, qu'il prenait peut-être pour des Vénitiens. Les *Demoiselles des bords de la Seine*, de 1848, ses nudités, la *Femme au perroquet*, le *Réveil*, ont perdu aujourd'hui l'éclat et la fraîcheur dans les parties claires, qui trompèrent sur leur compte, lors de leur apparition. Le noir des ombres s'y étant exaspéré, l'on y sent surtout la dureté des formes, l'insuffisance des modelés, l'inexactitude des proportions, le manque d'air, la grossièreté des intentions. Dans les figures masculines et habillées comme les *Casseurs de pierre*, ces défauts sont moins blessans, et l'on peut y admirer la virtuosité robuste d'une brosse sans hésitation comme sans émotion ; mais c'est le paysage seul qui nettoie bien les yeux de ce praticien acharné. La *Biche forcée sur la neige*, les *Braconniers*, les *Bords de la Loire*, à défaut de ces puissantes études de verdures humides où il excelle vraiment, témoignent, dans ce cas, de la netteté énergique et même délicate de sa vision. Encore ne

faut-il pas chicaner beaucoup sur la justesse des perspectives, linéaire ou atmosphérique.

Comme celle de Courbet, la réputation de Manet est due en bonne partie à la réclame directe ou indirecte. Il a eu sans doute, comme Courbet, l'intelligence de comprendre à temps la nécessité, pour l'école, d'en revenir à des procédés plus fermes, plus variés, plus souples, à des moyens d'exécution plus vraiment pittoresques, et, comme il était plus cultivé, il alla droit à des professeurs moins lourds et moins durs, aux vrais maîtres de la brosse, Hals, Velasquez, Goya. Ce serait rechigner à son plaisir que de nier l'agrément avec lequel s'accordent les taches vives et joyeuses dans toutes ces ébauches, hardies et provocantes, de l'*Espagnol jouant de la guitare*, du *Toréador tué*, du *Bon bock*. Toutefois, il n'est guère possible de trouver, dans ces morceaux de bravoure, œuvres d'un dilettantisme habile, aucune explosion de génie personnel. L'individualité de Manet se marque mieux, à la fin de sa vie, dans ses études parisiennes. Le *Portrait de Jeanne au printemps* et le canotier et la canotière *En bateau* sont, sous ce rapport, très caractéristiques. Les visages n'y comptent pas, le dessin en est plus que sommaire; mais il y a dans le choix des tons frais, délicats, vifs, subtils, savamment mariés, dans l'enveloppement des formes par une atmosphère vibrante et lumineuse, toutes sortes de finesses justes et charmantes qui n'ont rien à dire à l'esprit, mais qui sont ravissantes pour les yeux. L'une des évolutions les plus marquées de la peinture contemporaine, nous l'avons mainte fois constaté au Salon, est celle qui la pousse à l'analyse de plus en plus délicate des phénomènes lumineux et notamment du mouvement de la figure humaine en plein air. Manet est peut-être, de tous, celui qui a le mieux poussé dans ce sens. C'est un titre de gloire suffisant, sans qu'il soit nécessaire de lui en chercher d'autres.

Entre Millet, ce silencieux, et Courbet, ce tapageur, apparaissait et grandissait, à la même époque, un troisième campagnard, M. Jules Breton, qui allait bientôt se faire une place considérable. Moins austère et plus souple que le premier, moins systématique et plus délicat que le second, plus habile que tous les deux à disposer, varier et poétiser ses compositions rustiques, il a contribué, autant et plus qu'eux, à faire pénétrer, dans le public, le goût des paysanneries. La *Plantation d'un calvaire*, de 1859, les *Sarcleuses*, de 1851 (on aurait pu montrer des œuvres antérieures) prouvent qu'il fut, lui aussi, un précurseur, joignant très vite, à une connaissance intime de la vie rustique, un sentiment délicat de la beauté plastique ou expressive dans les races saines et pures, une science supérieure de l'association harmonieuse entre les

figures et le paysage qui devaient lui assurer une rapide et durable popularité. A l'heure actuelle, l'action de M. Jules Breton est aussi visible dans les sections étrangères que dans la section française.

IV.

On voit par quelles suites d'actions et de réactions, de poussées alternatives dans le sens de la tradition ou de l'observation, de luttes entre les principes qui se partageront éternellement l'esprit des artistes, le principe imaginatif et le principe descriptif, l'école contemporaine de peinture est entrée en possession d'une liberté sans limites et sans contrôle qui donne à sa production incessante une variété surprenante. Les événemens de 1870-1871, en reportant, d'une part, beaucoup d'artistes vers des pensées plus viriles et plus graves, en constituant, d'autre part, une société résolument démocratique, ne pouvaient qu'activer la double tendance déjà marquée de la peinture à prendre un rôle plus important dans la vie publique et à raconter avec plus de sympathie les joies et les douleurs du peuple. Déjà en 1878, on a pu remarquer combien les nouveaux-venus inclinaient soit du côté décoratif, soit du côté naturaliste, tantôt s'abandonnant à une liberté extrême de brosse, tantôt s'emprisonnant dans d'étroites études. On pouvait déjà alors constater aussi combien, en revanche, devenaient de plus en plus rares les ouvrages, à la fois sentis et composés, où l'imagination ne marche qu'en s'appuyant sur la science, où la science ne se montre qu'exaltée par l'imagination, des tableaux dans le genre de ceux qui fixent longtemps l'attention dans les galeries de l'exposition rétrospective.

La situation, depuis dix ans, ne s'est pas sensiblement modifiée. Lorsqu'on visite les galeries contemporaines où l'on n'aperçoit guère d'ailleurs que des peintures ayant déjà paru au Salon, on remarque d'abord plusieurs faits : en premier lieu, la grande dimension des figures et la pâleur fondante du coloris, ce qui donne à la plupart des toiles l'apparence de peintures murales plus que de tableaux; en second lieu, la prédominance des études de mœurs contemporaines sur les sujets historiques, allégoriques ou plastiques. D'une part, l'imagination des peintres est moins excitée, leurs aspirations sont moins lointaines et moins complexes que dans les diverses périodes que nous avons parcourues. Il n'y a plus rien chez ceux qui ressemble aux exaltations scolaires de l'école académique, ni aux élans passionnés de l'école romantique. D'autre part, si leur technique est plus variée, elle est aussi plus

superficielle, moins approfondie et moins sûre, et, si la querelle entre les théoriciens de la ligne et les théoriciens de la couleur passe à l'état de souvenir, l'émulation féconde qui en était le résultat fait trop souvent place à une indifférence visible et toute disposée à se contenter d'à-peu-près dans les formes comme d'à-peu-près dans la peinture. On a donc laissé perdre en chemin quelques-unes des qualités traditionnelles qui ont fait tour à tour la force de l'école classique et de l'école romantique : l'approfondissement des sujets, l'ordonnance longuement réfléchie, la plénitude dans la composition, l'intensité dans l'expression. On en a aussi gagné quelques-unes : la liberté absolue de l'imagination et de l'observation, une intelligence plus rapide et plus vive des réalités immédiates, un respect grave et sympathique pour toutes les manifestations, physiques et morales, de l'être humain à tous ses degrés de conscience et de culture. C'est cet amour puissant, général, indestructible de la sincérité chez nos peintres, c'est cette honnêteté consciencieuse de l'étude et du travail, transmise, comme un héritage inaliénable, par David, Prud'hon, Gros, Géricault, Ingres, Th. Rousseau et leurs successeurs, qui, joints à la persistance d'un enseignement scolaire solidement organisé, frappent et surprennent les étrangers et les obligent à reconnaître encore, malgré notre affaiblissement sur certains points, la supériorité dans son ensemble de la section française.

Il serait oiseux de revenir, en détail, sur des œuvres dont la *Revue* a rendu compte lors de leur première apparition. Nous avons seulement à constater que le nombre et le groupement de ces ouvrages permettent d'établir, beaucoup mieux qu'au Salon, la valeur absolue et relative des capitaines, vieux ou jeunes, qui se partagent aujourd'hui la direction de l'art national. Il est tel qui gagne singulièrement à présenter ses œuvres en masse, il est tel autre, au contraire, dont la personnalité s'atténue et s'efface par la monotonie ou la médiocrité multipliée de ses productions. Parmi les survivans de la période romantique MM. Jules Dupré, Français, Meissonier, tiennent encore la tête avec une autorité qui ne se ressent point du nombre des années. M. Meissonier, en particulier, résiste à la fois au double courant d'alanguissement décoratif ou de niaiserie naturaliste qui menace d'emporter les habitudes de travail et de réflexion, avec une énergie obstinée. La précision, physiologique et psychologique, avec laquelle il construit et fait mouvoir ses figures ou figurines, les plaçant toujours, avec une incomparable justesse, dans la vérité de leur milieu, avec leur vérité d'attitude, de geste, de physionomie, assure à toutes ses œuvres actuelles, comme à toutes ses œuvres passées, une valeur

solide et durable. Il est possible, sans doute, d'avoir plus de brillant dans le coloris, plus de fusion dans les teintes, plus de souplesse dans le modelé; mais n'est-ce pas justement parce qu'il est facile d'abuser de ce brillant, de cette fusion, de cette souplesse, et parce qu'il est de mode aujourd'hui d'en abuser, que la protestation un peu sèche d'un dessinateur, si attentif et si rigoureux, est un contrepoids salutaire et indispensable à des entraînemens périlleux? En examinant les écoles étrangères, on remarque que les maîtres qui y font actuellement autorité, les Menzel, les Liebermann, les Leibl, les Alma Tadema, procèdent presque tous de M. Meissonier. Il serait facile de constater en France que, parmi les jeunes hommes de la génération dernière, son influence chez les peintres d'histoire, de mœurs, et même de paysages tend plutôt à s'étendre qu'à s'affaiblir. MM. Detaille, Morot, Le Blant, François Flameng, tous les peintres militaires, se rattachent visiblement à lui. MM. J.-P. Laurens, Merson, Maignan, H. Pille et la plupart des historiens archéologues ont puisé chez lui la passion de l'exactitude. Toute l'école des anecdotiers et des costumiers, en commençant par M. Heilbuth, en finissant par MM. Vibert et Worms, marche, depuis trente ans, à sa suite et, parmi les peintres de mœurs contemporaines, soit à la ville, soit à la campagne, c'est à qui lui demandera conseil. Ce n'est pas beaucoup s'avancer que de regarder MM. Dagnan-Bouveret, Lhermitte, Friant, Dawant, Dantan, Adan et bien d'autres, sans parler de MM. Béraud, Raffaelli, Gœneutte comme des admirateurs sagaces de son talent d'analyste et de metteur en scène. Il a suffi qu'il s'arrêtât, il y a quelques années, en Provence, et qu'il en fixât les roches ensoleillées de son regard hardi et pénétrant, pour qu'il en sortît à sa suite tout un groupe de paysagistes, de Nittis, MM. Moutte, Montenard, etc. L'artiste, savant et réfléchi, qui expose aujourd'hui l'aquarelle épique de *1807*, le *Guide de l'armée du Rhin et Moselle*, le *Voyageur* et les études d'intérieurs et de paysages qu'on voit au Champ de Mars, n'est pas près, pour notre bien, de perdre ni sa surprenante fécondité, ni son action nécessaire.

Les maîtres de la génération suivante gardent, presque tous, leurs positions acquises. Quelques-uns s'élèvent à un degré supérieur. On regrette, parmi eux, l'absence de MM. Gustave Moreau et Gérôme, qui, tous deux, tiennent une place considérable dans les arts, l'un, par l'originalité poétique de son imagination, l'autre par la sévérité salutaire de son enseignement. Les peintres historiques sont peu nombreux, nous en connaissons la raison. C'est dans les monumens publics que, depuis quinze ans, s'est exercée l'autorité de la plupart d'entre eux, notamment celle de M. Puvis

de Chavannes qui se contente de rappeler dans le catalogue ses grands travaux de Lyon, Amiens et Paris. Quatre seulement, MM. Bouguereau, Henner, Carolus Duran, Jules Lefebvre, se livrent à l'étude du nu et conservent encore, pour la beauté des formes, quelque reste de l'ardeur qui était la passion dominante des écoles classiques. L'*Andromède* et l'*Éveil* de M. Carolus Duran, l'*Andromède*, la *Femme qui lit*, le *Saint Sébastien* par M. Henner, ne sont que des figures isolées, des prétextes pour le premier à faire vibrer le jeu de ses tons éclatans, pour le second à enchanter le regard par l'harmonie subtile et douce de ses pâleurs mystérieuses. La *Jeunesse de Bacchus* par M. Bouguereau et la *Diane surprise* de M. Lefebvre sont des compositions, dans le vrai sens du mot, supposant une somme d'études, d'expérience, de talent, très supérieure à celle qu'on a l'habitude de dépenser aujourd'hui pour couvrir des toiles de cette taille. Qu'on puisse imaginer des bacchantes plus sanguines, mieux musclées, moins doucereuses que celles de M. Bouguereau, des nymphes plus ardentes et plus nerveuses que celles de M. Jules Lefebvre, cela va sans dire; mais nous voudrions aussi bien savoir où l'on trouverait, à l'heure présente, en France ou à l'étranger, des dessinateurs aussi habiles ou aussi consciencieux de la forme humaine. M. Jules Lefebvre étudie la beauté féminine avec un respect et une délicatesse qui deviennent de plus en plus rares. Sa *Psyché* est un morceau d'une grâce et d'une candeur extrêmes. Il apporte, dans ses portraits, à défaut de la touche brutale ou sommaire à la mode aujourd'hui, un scrupule d'exactitude, une obstination d'analyse, une finesse d'exécution, qui en assureront la durée. Nous savons, par l'exposition rétrospective, combien les modes changeantes de l'exécution importent peu à la postérité, et que toutes les peintures sont bonnes qui disent bien ce qu'elles veulent dire en un bon langage de dessin ou de couleur. Le *Portrait de miss Lawrence* et celui du *Centenaire Pelpel*, l'un par son exquise et printanière harmonie de dessin, de couleur, d'expression, l'autre par la fermeté de l'accent, seront toujours des œuvres hors ligne. C'est, du reste, dans le portrait qu'excelle tout ce groupe. Nous avons déjà dit quel rang y tient M. Delaunay; MM. Bonnat, Carolus Duran, Henner, Paul Dubois, Fantin-Latour, ne méritent pas une moindre estime. On ne saurait imaginer plus de façons différentes de comprendre et d'exprimer la physionomie de ses contemporains, mais toutes assurément sont bonnes lorsqu'elles arrivent à produire des résultats tels que le *Portrait de mes enfans* par M. Paul Dubois, un chef-d'œuvre incomparable de simplicité savante, les vigoureuses et définitives effigies de *Victor Hugo*, de MM. *Puvis de*

Chavannes, Alexandre Dumas, Jules Ferry par M. Bonnat, les triomphantes et vives images de *Mme la comtesse de V..*, de *Mlle Carolus Duran*, de *M. Français* par M. Carolus Duran, les graves et expressifs visages de *Mme Karakehia* et du *Portrait de mon frère* par M. Henner, les physionomies honnêtes et intelligentes de *M. et Mme Edwin Edwards* par M. Fantin-Latour.

Dans la génération contemporaine, celle dont les plus âgés ont commencé de se montrer entre 1870 et 1878 et dont les plus jeunes se sont révélés depuis dix ans, les bons portraitistes sont nombreux aussi ; mais ils ne prennent plus, en général, leur point de départ, comme les précédens, dans quelque maître de la pleine renaissance ou du XVIIe siècle. L'exemple de Bastien-Lepage (1848-1884) qui, avec son instinct juste et net de campagnard indépendant, s'inspira résolument de la candeur hardie et avisée des primitifs flamands et français pour retrouver les complications minutieuses du visage humain dans son milieu habituel, n'a pas été perdu pour ses camarades. La valeur absolue et suggestive de ses portraits, si subtilement analysés, est confirmée par l'exposition actuelle. On ne saurait faire mieux, on n'a pas fait mieux, dans ce genre, depuis Clouet et Holbein, que les portraits de *M. Émile Bastien Lepage*, de *M. André Theuriet*, de *Mme Sarah Bernhardt*, de *Mme Juliette Drouet*. Il y aurait plus de restrictions à faire sur la façon dont il comprenait les figures rustiques en plein air, bien qu'il ait apporté, là aussi, une acuité énergique de vision et un sentiment hardi de la vérité dont plus d'un a profité. Il n'avait pas encore trouvé, comme on peut s'en assurer par les *Foins*, les *Ramasseuses de pommes de terre*, la *Jeanne d'Arc écoutant des voix*, le point juste où commence la nécessité de simplifier le détail et de désencombrer les entours des personnages, non plus que la juste proportion à établir entre l'ampleur du faire et l'ampleur des dimensions. Il n'est pas douteux que, s'il eût vécu, ce travailleur sagace et obstiné, enlevé à l'âge où beaucoup des meilleurs tâtonnent encore, n'eût transporté, dans ses études rustiques, la sûreté avec laquelle il conduisait ses portraits. Son influence, jointe à celle de Manet, qu'elle complète et corrige par un soin rigoureux de la précision linéaire et plastique, et par une sincérité d'observation constamment grave et délicate, exerce incontestablement, à l'heure actuelle, l'action la plus sérieuse sur les jeunes naturalistes. Pour ne citer que les deux triomphateurs du Salon dernier, MM. Dagnan-Bouveret et M. Friant ne sont-ils pas tous deux des émules, plus ou moins directs, de Bastien-Lepage ? M. Dagnan, sans doute, a des origines assez compliquées ; c'est un esprit studieux qui s'est formé par des études multiples et des tentatives variées. Plus

préoccupé que Bastien de la composition ingénieuse et équilibrée, de la variété intéressante des expressions, de l'agrément coloré de la peinture, il s'est rencontré, à un moment donné, avec lui dans la recherche commune de la simplicité expressive et de l'exécution juste, sobre et précise. M. Friant tient de plus près à Bastien, cela saute aux yeux dans sa collection de portraits, petits ou grands, dont l'ensemble accuse nettement une personnalité déjà fort intéressante. On trouverait aussi quelques tendances identiques chez M. Raphaël Collin, dont la réputation, un peu plus ancienne, ne peut qu'être confirmée par le charme fin et distingué de la plupart de ses peintures.

C'est du côté de la représentation des mœurs contemporaines, mœurs de campagne ou mœurs de ville, que se tourne, nous le savons, la principale activité de l'école nouvelle. Pour un certain nombre de théoriciens, il semblerait même que le naturalisme direct, ce qu'ils appellent « la modernité, » fût la condition exclusive du développement de la peinture. Il y a beaucoup d'aveuglement ou d'ignorance, selon nous, dans cette affirmation. S'il est constant qu'aucune école ne peut vivre longtemps sur des formules scolaires et ne peut se développer que par un commerce régulier avec la nature, il n'est pas moins constant que l'art n'apparaît qu'au moment où l'artiste impose, volontairement ou à son insu, son interprétation personnelle à la réalité, et qu'il n'est aucune époque productive où l'on ne constate un mouvement d'imagination dans un sens déterminé, un soulèvement de l'enthousiasme artistique dû à quelque haute aspiration vers un idéal religieux, héroïque, intellectuel ou moral. L'Exposition de 1889 prouve que la vitalité actuelle de l'école ne se produit pas en dehors des lois constatées par l'expérience, et que la prétention vaniteuse où se complaisent certains naturalistes d'échapper à la tyrannie démodée d'un idéal n'est qu'une prétention enfantine et erronée.

Il suffit d'une promenade attentive dans les galeries de peinture pour voir que, si l'idéal poursuivi, avec une conscience plus ou moins nette, par nos jeunes peintres, n'est plus ni l'idéal religieux, ni l'idéal antique, ni l'idéal romantique, ni l'idéal académique, la présence d'un idéal général n'en est pas moins visible dans les aspirations intellectuelles et matérielles de la plupart d'entre eux. La glorification de l'humanité, de l'humanité présente et passée, dans ses joies et dans ses souffrances, dans ses labeurs et dans son génie, dans ses devoirs les plus humbles comme dans ses actes les plus héroïques, n'est-ce pas l'œuvre qu'ont pressentie et préparée Géricault, Delacroix, Millet, tous les génies sains et puis-

sans du XIXᵉ siècle? N'est-ce pas celle que poursuivent aujourd'hui, avec plus ou moins d'élévation et de force, mais avec la même volonté, dans la peinture rustique et populaire, MM. Jules Breton, Lhermitte, Roll, Dagnan, dans la peinture historique MM. Puvis de Chavannes, J.-P. Laurens, Morot, Cormon, François Flameng? Nous ne citons là que les chefs de colonne. Autour d'eux s'agite une multitude, active et toujours grossissante, de talens qui, sans subir une discipline rigoureuse, marchent nettement dans la même voie.

Ces aspirations vers un idéal de vérité, de simplicité, d'humanité, c'est, en grande partie, nous l'avons vu, aux paysagistes que nous les devons. Corot, Rousseau, Millet, Courbet, Jules Breton, les premiers, les ont clairement formulées. Aussi n'est-il pas surprenant que leur influence s'étende de plus en plus et que, dans les genres les plus différens, dans ceux où la nature extérieure ne pénétrait guère autrefois, dans les scènes historiques, dans les compositions allégoriques, dans le portrait même, ce soit le paysage qui joue fréquemment le rôle principal, et surtout l'habitude que donne l'exercice du paysage d'attribuer une importance extrême à la justesse de l'action atmosphérique, à l'exactitude du mouvement lumineux, à la fusion harmonieuse de l'ensemble. Les remarquables expositions de MM. Jules Breton, Roll, Lhermitte, Dagnan, sans parler de celles des paysagistes, MM. Français, Harpignies, Bernier, Busson, Pelouze, Rapin, Vollon, sont bien faites pour leur assurer toujours cette prépondérance. Si, en regard de la façon large, élevée, sympathique, presque grandiose avec laquelle les premiers étudient les paysans et les ouvriers, on se rappelle la façon vulgaire dont les traitaient, au XVIIᵉ siècle, les artistes flamands et hollandais, les seuls dans le passé qui ressemblent à nos Français par leur goût de vérité et leur amour du présent, on saisit vite la différence, toute en notre faveur, qui distingue les deux écoles. Sauf en quelques tableaux de corporations patriotiques, hospitalières, savantes où Hals, Van der Helst, Rembrandt ont réuni des personnages intéressans, avec quelle étroitesse bourgeoise, parfois avec quel mépris aristocratique, y sont traités les gens du peuple! Hors du train-train coutumier du ménage et de l'intérieur, que Pieter de Hoogh, Metzu, Ter Borch racontent avec une bonhomie incomparable, ce ne sont que tabagies, cabarets, mauvais lieux où l'ouvrier et le paysan ne paraissent qu'en des attitudes crapuleuses ou grotesques. Avec quel sentiment supérieur de l'élévation morale et de l'intelligence grave qui peuvent habiter des âmes simples, de la grandeur salubre du travail et des noblesses douces de la vie domestique, tous les artistes dont

nous venons de parler abordent les sujets familiers! Quand MM. Roll et Lhermitte, s'efforçant de reprendre l'œuvre de Géricault, avec une franchise et une virilité auxquelles s'ajoute peu à peu la science nécessaire, donnent à leurs travailleurs des proportions épiques, ne justifient-ils pas souvent leurs ambitions par l'ampleur sérieuse et forte avec laquelle ils ont su les voir?

La peinture historique est en train de se modifier par l'introduction des mêmes élémens. La vérité ethnographique, le caractère individuel, le paysage, tendent à y jouer un rôle de plus en plus important. Il n'y a donc pas, à l'heure actuelle, entre les peintres de la vie contemporaine et réelle, et les peintres de la vie antérieure ou idéale de l'humanité, cette scission que des esprits superficiels y voudraient constater, mais, au contraire, une tendance très marquée à un rapprochement fécond, par la mise en commun des études positives et des saines aspirations. Qu'on étudie toutes les œuvres de M. J.-P. Laurens, qu'on regarde attentivement les peintures sérieuses et savantes de MM. Olivier Merson, Wencker, Morot, qu'on se rappelle les travaux de MM. François Flameng, Lerolle, Benjamin Constant pour la Sorbonne, ceux de M. Cormon au musée du Luxembourg, on constatera que partout l'étude scrupuleuse de la réalité vivante appliquée à l'intelligence des documens historiques est l'élément qui domine, anime, vivifie. Prétendre que, sous prétexte de vérité, l'artiste doit se confiner dans la copie indifférente du milieu contemporain et qu'il n'en peut sortir sans cesser d'être artiste, n'est donc qu'un paradoxe, à peine séduisant par sa simplicité pour des esprits étroits ou blasés, mais qu'il est impossible de soutenir dans une société depuis longtemps cultivée comme la nôtre. Ce n'est pas dans un temps où le développement de la culture littéraire, l'échange rapide des communications entre les différentes races, la facilité inconcevable des voyages, excitent, remplissent, affinent de toutes façons l'imagination qu'il serait possible de l'arrêter net et de lui dire : « Tu es inutile! »

La meilleure preuve, en fait, de l'inanité de ces théories, c'est que, dans la plus récente période, chez les artistes qu'on nous présente comme leurs défenseurs, chez les rêveurs un peu languissans aux surnoms barbares, les *pleinairistes*, les *impressionnistes*, les *luminaristes*, qu'on peut comparer, par certains côtés, aux *décadens* de la littérature, les qualités réelles qu'on y peut admirer, sont des qualités d'indépendance personnelle et poétique vis-à-vis de la nature, qui ne ressemblent en rien à du réalisme. La plupart, de près ou de loin, procèdent de Corot et de Puvis de Chavannes, et ne se gênent pas plus qu'eux avec la réalité. Vouloir nous faire voir des travaux réalistes, par exemple, dans les fantaisies délicates, d'un

charme souvent exquis, délicieusement maniérées, de M. Cazin, ou dans les excentricités lumineuses de M. Besnard, fréquemment sauvées par un fonds résistant de science et par une originalité intéressante de composition, c'est, à proprement parler, vouloir nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Il n'y aurait donc pas, en vérité, à s'effrayer beaucoup de tout ce tapage et de tout ce verbiage à propos de *modernité*, si ces paradoxes, encourageans pour l'ignorance, n'avaient pour effet d'arracher trop vite les jeunes peintres à leurs études indispensables, et, sous prétexte de les rendre plus libres devant la vie, de leur enlever les moyens nécessaires pour la comprendre et pour l'exprimer. Malgré la supériorité relative de notre exposition, il ne faudrait pas s'abuser sur les causes qui l'établissent et qui sont surtout d'ordre technique et matériel, d'ordre scolaire. L'enseignement, chez nous, a été, depuis un siècle, soit dans les ateliers, soit dans les écoles publiques, donné avec conscience et reçu avec respect. C'est par le fonds de savoir et par les qualités de faire, non par l'intelligence ou l'imagination, que nous dominons sur les étrangers. Dessinateurs ou coloristes, MM. Meissonier, Bonnat, Delaunay, Jules Breton, Henner, Carolus Duran, Jules Lefebvre, Jean-Paul Laurens, Morot, Ferrier, Roll, Gervex, sont, avant tout, de bons ouvriers, sachant leur métier et s'y perfectionnant chaque jour. Si l'indifférence pour la précision du dessin et pour la force de la couleur, si le goût malsain pour l'indécision des formes et l'alanguissement du rendu, que nous voyons se répandre dans certains groupes, devaient se généraliser et gagner toute l'école, nous toucherions promptement à une de ces crises de fatigue assez fréquentes dans l'histoire de la peinture, à la suite des périodes productives. C'est le phénomène qu'on a vu se produire en Italie à la fin du XVI[e] siècle, en France à la fin du XVIII[e], état singulier et morbide d'anarchie, d'inquiétude, d'anxiété qui mène vite à une décadence définitive, à moins qu'il ne surgisse, pour rétablir l'ordre et diriger l'activité, quelque praticien un peu rude et étroit, quelque magister énergique et convaincu, un Carrache, un Caravage ou un David!

GEORGE LAFENESTRE.

UN

AMOUR PLATONIQUE

AU XVIIIe SIÈCLE

MADAME DE COIGNY ET LAUZUN.

Lettres de la marquise de Coigny; Jouaust, 1884. — *Mémoires de Lauzun.* — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* t. IV. — Mme de Tracy, *Essais divers,* t. Ier. — Pallain, *la Mission de Talleyrand à Londres en 1792,* 1 vol. in-8°; Plon. — Lescure, *Rivarol et la Société française.* — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits.*

I.

Il peut sembler étrange qu'on vienne parler d'amour platonique au XVIIIe siècle, plus étrange encore qu'un sentiment pareil ait eu pour héros Lauzun, duc de Biron : Lauzun, le descendant de l'homme qui sut toucher le cœur de la Grande Mademoiselle, séducteur en quelque sorte par droit héréditaire, le roué des roués, l'auteur de ces Mémoires tellement indiscrets, que beaucoup, pour l'honneur de son nom, peut-être aussi pour l'honneur de leurs familles, de leurs amis, proclamèrent apocryphes ou falsifiés; Lauzun, le favori de ces grandes dames auxquelles leurs maris permettaient tout, sauf les *princes et les laquais*, qui, interrogé sur ce qu'il dirait à sa femme, si celle-ci lui annonçait une grossesse (il ne l'avait pas vue depuis plusieurs années), répondit cyniquement : « Je lui écrirais : je suis charmé que le ciel ait enfin béni notre union,

soignez votre santé, j'irai vous faire ma cour ce soir! » Du libertinage, de la galanterie sensuelle, des feux follets allumés par la vanité, le caprice, éteints bien vite par l'inconstance, voilà ce qu'on accorde communément au XVIIIe siècle : parfois, un de ces attachemens dont la durée atténue l'irrégularité, amitiés décentes, revêtues d'une sorte de mystère et d'ailleurs pleines de charme, qui, par exemple entre la marquise de Lambert et Saint-Aulaire, Mme de Rochefort et Nivernois, Mme de Sabran et Boufflers, Mme du Marchais et d'Angivilliers, corrigent les amertumes d'unions mal assorties, donnent l'illusion du bonheur conjugal, et, tolérées, respectées même par le monde, se légitiment souvent par un mariage. Et comment ne pas juger sévèrement cette époque, lorsqu'on entend ses moralistes, ses philosophes fulminer eux-mêmes sa condamnation, lorsqu'on les voit donner l'exemple des faiblesses, de l'immoralité qu'ils reprochent aux accusés? Mlle de Lespinasse se lamentant d'avoir perdu la seule vertu qui lui restât, la *vertu de la fidélité ;* la marquise de Mirabeau remettant à ses amans des certificats de ses relations avec eux, cette duchesse répondant à un vieil adorateur timide : « Que ne le disiez-vous? vous m'auriez eue comme les autres, » ce mari qui, surprenant sa femme, observe simplement : « Quelle imprudence! si un autre que moi fût entré! » les mémoires du temps, l'orgie de la régence, les vices de Louis XV, tant d'autres témoignages, composent le plus imposant dossier, ont fourni la matière du terrible réquisitoire prononcé en 1789 contre l'ancien régime, répété sans cesse avec succès depuis cent ans.

Les faits sont des courtisans commodes : ils démontrent presque toujours ce qu'on veut qu'ils démontrent, se prêtent à toutes les hyperboles, se métamorphosent en pamphlets et en éloges, en satires et en apothéoses. Chacun de nous, du plus au moins, réédite à sa manière l'apologue du voyageur et de la femme rousse : très peu s'inquiètent de comparer, d'aller au fond des choses, de tenir compte des exceptions, des argumens qui contredisent leur opinion. Sans aller jusqu'à nommer avec Michelet le XVIIIe siècle : le grand siècle, je trouverais aisément de quoi le célébrer; on a ramassé vingt mille faits contre lui, on peut en citer tout autant qui le réhabilitent et le magnifient. Qu'on lise Tallemant des Réaux, Saint-Simon, les historiens du XVIIe siècle, ses prédicateurs ; la cour et la ville retentissent de bien nombreux scandales, seulement le vice alors est guindé, majestueux en quelque sorte et grandiose. Et les vices du XIXe siècle, plus répandus peut-être, plus démocratiques et moins élégans, nous permettent-ils de le prendre de si haut avec ceux du précédent? Oui, sans doute, il y a à cette époque quelques milliers de personnes dont le plaisir est l'unique loi, dont les fantaisies

avilissent les règles de la morale, qui, avec Besenval, considèrent le mariage comme un acte utile à la fortune et comme un inconvénient dont on ne peut se garantir qu'en en retranchant tous les devoirs, qui, en un mot, vivent dans un tourbillon perpétuel de corruption. Et malheureusement elles remplissent de leurs aventures les Mémoires, les oreilles de la foule : ce sont toujours les mêmes qui aiment, qui sont aimées, qui séduisent et qui sont séduites. Une partie de la noblesse de cour, des abbés à bénéfices, quelques membres du haut clergé vivent en dehors du devoir : mais, dans la noblesse de province, dans la haute bourgeoisie, l'église de France, l'armée et la magistrature, quelle dignité de mœurs, que de fortes vertus, quel respect des saines traditions! Combien demeurent irréprochables, sans fracas, sans ostentation; combien ressemblent à cette amie de la princesse de Lamballe que le vicomte de Sérent courtisait, l'assurant qu'entre honnêtes gens la plus tendre amitié succède; elle lui répondit avec grâce : « Eh bien! succédons dès aujourd'hui; nous nous épargnerons les remords. » Seulement les ménages heureux n'ont pas d'histoire, les travers de la société s'étalent au grand soleil, ses qualités restent cachées à l'ombre, et personne ne s'avisera d'énumérer les soupirans éconduits par une femme honnête, tandis qu'on commente avec empressement la moindre faiblesse ou la simple hypothèse d'une faiblesse; deux pies dans un bois y mèneront toujours plus de tapage que trois cents tourterelles. Que dirait-on d'un Chinois qui prétendrait écrire notre histoire en étudiant la seule *Gazette des tribunaux?* Combien font comme ce Chinois, quand ils jugent leurs adversaires, quand ils accueillent les systèmes qui flattent leurs préjugés!

Mais ceux-là mêmes qui ont failli, doit-on les accabler sans miséricorde, les décréter à tout jamais incapables d'une bonne action, et, comme nos faiseurs de tragédies, faut-il proclamer l'unité du caractère? Les libertins seront-ils toujours des libertins, les héros n'auront-ils que des heures d'héroïsme, les honnêtes gens n'hésiteront-ils pas quelquefois entre Dieu et le diable, cet état qui semblait si naturel à Mme de Sévigné? Et n'est-ce pas le premier principe d'une psychologie sérieuse que cette diversité ondoyante des idées, que ces contrastes perpétuels entre la volonté et le cœur, entre l'imagination et la raison? Des personnages tout d'une pièce, qui sont toujours eux-mêmes, dont on peut prédire la conduite à coup sûr dans chaque circonstance, on en rencontre assurément, mais comme on rencontre des phénomènes. M. de La Fayette et moi, disait Charles X en 1830, nous sommes les deux seuls qui n'ayons pas changé depuis 1789. Chaque homme est un monde, et chaque

tombe recouvre une petite histoire universelle : selon l'événement, selon le jour et l'âge, selon la femme qu'il aime, cet homme sent sa personnalité s'agrandir, se dissoudre ou se confondre, tantôt original et tantôt copie, tantôt rayon et tantôt reflet, tour à tour acteur et spectateur, juge et prévenu.

Tel, par exemple, le duc de Lauzun-Biron, mauvais sujet et grand homme en amour, doué de ce délicieux et fatal don de plaire, élevé pour ainsi dire sur les genoux de Mme de Pompadour, et de bonne heure initié aux faciles mystères de cette galanterie mondaine que Chamfort définit si crûment : « L'échange de deux fantaisies, le contact de deux épidermes, » beau, brave, spirituel, ami dévoué, conteur charmant, devinant d'instinct ce qu'il ne savait pas, avec des talens militaires que l'occasion, cette dame d'honneur de la fortune, ou peut-être l'absence d'une volonté forte ne permirent pas de mettre en pleine lumière, attirant les regards par sa magnificence et ses prodigalités à une époque où les grands seigneurs se piquaient de dépenser sans compter, où, après la *sérénissime banqueroute*, M. de Guéménée se targuait avec une étrange fierté qu'un Rohan pût *seul manquer de vingt millions*; aimable d'ailleurs et dangereux parce qu'il est passionné, ayant plus de roman que de tempérament et séduit aussi souvent qu'il est séducteur. Il a l'âme d'un héros, d'un chevalier : au moyen âge, il aurait pris la croix pour conquérir en terre sainte le paradis, la gloire et l'amour de sa belle; au temps de la Ligue, il eût combattu à côté du Béarnais, rivalisé de bravoure avec Crillon ; pendant la Fronde, il eût, pour plaire à Mmes de Chevreuse ou de Longueville, suivi les drapeaux d'un Condé, d'un Turenne ; au XVIIIe siècle, son éducation, ses qualités, ses défauts firent de lui un homme à bonnes fortunes, rôle qui, porté à un tel degré de perfection, confère une sorte de célébrité, ouvertement dédaignée, secrètement enviée par la plupart, la célébrité de don Juan, de Bassompierre, de Richelieu. Sait-on, en somme, quelle réunion de talens variés, de délicatesses infinies, de dévoûmens obscurément héroïques, exige la conquête entière ou seulement la demi-conquête de certaines femmes, que l'orgueil, le sentiment du devoir, placent à des hauteurs morales presque inaccessibles? L'amour a sa stratégie, sa tactique, ses champs de bataille, semés d'autant de surprises, de larmes, de deuils, hérissés d'autant d'obstacles que ceux où les nations jouent leurs destinées : là aussi, il y a des inspirations subites qui sont en quelque sorte la partie divine de l'art de plaire. Quelques moralistes reprochent à Lauzun le nombre de ses succès féminins ; mais avec un homme comme lui, le nombre ne fait rien à l'affaire et n'empêche nullement la sincérité. Certains êtres résu-

ment, condensent une portion de la puissance humaine : Shakspeare a dix mille âmes, Napoléon enferme en lui cent mille volontés, Lauzun possède la force de vingt séducteurs ordinaires. D'ailleurs, en dehors de ses *passades* avec des filles ou avec ces belles dévergondées qui trouvaient de bon goût d'*avoir eu* ce roi de la mode, et que la marquise de Gontaut représente prenant leurs amans par convenance, les gardant sans attachement et les quittant sans regrets, il n'a guère que des liaisons romanesques, des passions dignes d'un preux du temps jadis et d'un amoureux de 1830; et, chose remarquable, il est quitté bien plus qu'il ne quitte, il éprouve au moins autant d'amour qu'il en inspire. Quelqu'un a dit plaisamment : il y a quatre manières d'aller à un rendez-vous; avant l'heure, à l'heure, après l'heure, pas du tout, cette dernière est la sublime, on est alors un amant à la mode. Lauzun est fidèle à ses rendez-vous, et ses maîtresses y manquent parfois : lui-même le confessait un jour, en contant cette jolie anecdote, pour exprimer la difficulté que les étrangers rencontrent à entendre le français. Milady B..., avait eu la bonté de lui donner un rendez-vous au bois de Boulogne et l'inhumanité d'y manquer : après deux heures d'attente, il rentre à son hôtel et envoie un billet pour se plaindre qu'elle lui ait ainsi *fait croquer le marmot*. Milady, qui savait assez mal le français, recourt à son dictionnaire, et, trouvant que croquer signifie manger, que marmot est synonyme d'enfant, en conclut que, dans sa fureur, son amoureux a mangé ou voulu manger un enfant; si bien qu'une de ses amies entrant à ce moment, elle ne put se retenir et lui cria : « C'est un monstre que ce duc de Lauzun; je ne veux le voir de ma vie; lisez ce qu'il m'écrit. »

Lauzun a cet imprévu gracieux, cet art des découvertes piquantes, des moyens extraordinaires qui vont droit au cœur des femmes, et composent à leur inventeur une sorte d'auréole de fascination. Jugez-en d'après un détail de son intrigue avec miss Marianne Harland, une jeune Anglaise, spirituelle et coquette, fort insensible aux règles du *cant*, qui préférait un amant français à un mari anglais. Son prétendant est un grand chasseur de renards devant l'Éternel, sir Marmaduke Hewel, que « ses petites jambes enflées transportent difficilement près d'elle et par malheur y laissent longtemps. » Cette *énorme masse de chair* a imaginé cette galanterie pour la reine de ses pensées : il a commandé une coupe d'or magnifique qui sera gagnée aux courses d'Ipswich par un cheval de deux mille louis, et qu'il veut offrir à Marianne : « Pourquoi ne viendrais-tu pas aux courses? écrit-elle à Lauzun... Non; toutes réflexions faites, n'y viens pas; tu serais capable de tuer ce vilain

animal ; attends au moins que je sois sa femme... » Que fait notre héros ? Il avait à New-Market de bons chevaux de courses ; il envoie l'un des meilleurs à Ipswich. Un petit garçon vêtu de noir suivit à merveille ses instructions, resta modestement toute la course derrière le cheval de sir Marmaduke, et, à cent pas du but, passa comme un éclair. On lui donna la coupe, qu'il présenta aussitôt à Marianne, avec un petit billet contenant cette seule phrase : « Sir Marmaduke étant arrivé un instant trop tard, permettez-moi de suivre ses intentions et de mettre la coupe à vos pieds. » L'Anglais pensa étouffer de rage, et les femmes des trois royaumes répétèrent à l'envi le mot de miss Harland : « Il est charmant ! » Lauzun avait reçu, presque comme un héritage de famille, ces manières nobles, cette galanterie ingénieuse, qui éveillent la sympathie, captivent les esprits, et, dans la vie d'un homme, jouent le rôle des fortes pensées dans un ouvrage. Lors du voyage du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie, son oncle, le maréchal de Biron, ayant offert un cheval au prince pour assister à une revue de gardes françaises, celui-ci l'assura gracieusement qu'il n'en avait jamais monté de plus agréable. En rentrant à Pétersbourg, il trouva à la porte de son palais le même cheval, et trois piqueurs à la grande livrée du maréchal : le premier, chapeau bas, tenait la bride ; le second, genou en terre, présentait l'étrier, le troisième avait à la main une respectueuse lettre d'hommages. Telle était la politesse d'alors.

Étudions maintenant Lauzun aux prises avec la passion, Lauzun amoureux de pied en cap ; mettons-le en présence de lady Sarah Lennox, de la princesse Czartoryska, les deux femmes qu'il a vraiment adorées avant de rencontrer Mme de Coigny. Lady Sarah, sœur du duc de Richmond, avait tourné la tête du roi d'Angleterre, qui songea un moment à l'épouser : on ne l'admirait pas moins à Paris qu'à Londres. Présenté par son protecteur le prince de Conti, Lauzun, tout d'abord, ne tombe pas sous le charme, et, lorsque les jeunes gens qui voient en lui l'arbitre de toutes les élégances lui demandent son avis, il observe ironiquement : « Si elle parlait bien le français et qu'elle vînt de Limoges, personne n'y prendrait garde. » Bientôt il se ravise, risque une déclaration et n'obtient que cette réponse : « Je ne veux pas avoir d'amant. Jugez si je puis avoir un amant français qui en vaut bien dix pour le bruit qu'il fait et par les peines qu'il cause,.. ne parlez pas d'amour si vous ne voulez pas que je vous fasse fermer ma porte. » Lauzun obéit, mais déjà fort énamouré, il ne se rebute point et se décide à attendre des temps plus heureux. Un incident le servit à souhait : Mme de Stainville, son ancienne maîtresse, restée son amie, avait une fan-

taisie violente pour l'acteur Clairval (1); de tels goûts n'étaient pas rares alors, et l'on sait la réplique hautaine de Baron à la question d'une grande dame courroucée qu'il osât se présenter chez elle un jour de réception : « Ce que je viens chercher ici? Mon bonnet de nuit! » Cette fâcheuse affaire s'étant ébruitée, le roi donna l'ordre d'enfermer Mme de Stainville dans un couvent, et Lauzun se brouilla tout net avec son propre père et avec le duc de Choiseul, beau-frère de la comtesse, qui lui reprochaient amèrement d'avoir reçu les confidences de son amie. Très attristé des malheurs de celle-ci, il les raconte à lady Sarah et lit dans ses yeux la plus tendre compassion. Le même jour, en sortant d'un souper, elle lui remet un papier sur lequel elle avait écrit : *I love you!* Lauzun alors ne savait pas un mot d'anglais : « Il me paraissait bien que cela devait signifier : je vous aime; mais je le désirais trop vivement pour oser m'en flatter. » Dès six heures du matin, il courut acheter un dictionnaire, qui confirma son désir. Depuis ce moment, Sarah ne lui cache plus sa tendresse, mais elle ne lui accorde rien et ne renonce point aux hommages des autres hommes : lui se consumait de jalousie. En repartant pour l'Angleterre, elle adresse une lettre bizarrement sentimentale au prince de Conti pour qu'il autorise son ami à venir la retrouver; en même temps, elle écrit à ce dernier : « Viens par ta présence combler ta maîtresse de la plus grande joie qu'elle peut attendre. Je n'ai pas peur que tu ne comprendras pas mon ridicule français; ton cœur et le mien s'entendront toujours. » Observez qu'en donnant son âme à Lauzun, elle continue à se montrer fort avare de sa personne; c'est en Angleterre seulement, après une longue épreuve, qu'elle consent à combler ses vœux. Le lendemain, pendant une promenade à cheval, elle lui propose de tout abandonner, de partir avec elle pour la Jamaïque, où elle a un parent riche qui les recevra avec plaisir. Il allait accepter avec transport, mais elle lui déclare qu'elle ne veut connaître sa réponse que dans huit jours; l'idée lui vint qu'étant un peu coquette, elle pourrait cesser de l'aimer, regretter un parti si violent. Il lui confia ses craintes : « C'est bon, mon ami, dit-elle assez froidement; vous êtes plus prudent, plus prévoyant que moi; vous avez peut-être raison; n'en parlons plus. » Elle ne lui pardonna point sa prévoyance, ne vint pas à un rendez-vous, puis lui reprocha de n'avoir pas eu confiance, d'avoir dé-

(1) On raconte que Clairval consulta Caillot sur cette liaison : « M. de Stainville, dit-il, me menace de cent coups de bâton si je vais chez sa femme; madame m'en offre deux cents si je ne me rends pas à ses ordres. Que faire? — Obéir à la femme, opina Caillot; il y a cent pour cent à gagner. » Stainville fit enfermer sa femme parce que Clairval était en même temps le favori de sa maîtresse, Mlle Beaumesnil, de l'Opéra; indignée d'une telle conduite, celle-ci déclara qu'elle ne reverrait jamais le comte.

chiré son cœur et détruit l'amour, le priant de quitter l'Angleterre et de ne plus compter que sur une amitié très tendre. Lauzun *s'évanouit longuement, vomit beaucoup de sang* et resta plusieurs mois plongé dans une mélancolie sauvage. Plus tard, ayant appris que lady Sarah était malade à Londres, il partit seul à cheval, sans congé, sans passe-port, pour passer vingt-quatre heures auprès d'elle. Six ans après, il la revit avec une grande émotion : elle s'était perdue pour lord William Gordon, et, retirée du monde, habitait une petite ferme dans le parc du duc de Richmond : « Embrassez ma fille, Lauzun, dit-elle, ne la haïssez pas, pardonnez à sa mère ; et songez que, si elle me perdait, il ne lui resterait d'autre protecteur que vous. » Il promit de se charger de cette enfant quand elle voudrait.

Plus romanesque, plus curieusement mouvementée, semblerait encore la passion de Lauzun pour la princesse Czartoryska, qui, charmante et poétique sans être jolie, toujours sincère dans ses variations, savait si bien se parer de ce qui lui manquait, et qui, afin de payer de retour le prince Repnine, lequel avait, pour lui plaire, encouru la ruine et la disgrâce de Catherine II, le suivit en exil, oubliant tout, mari, enfans, parens, patrie. C'est l'amour werthérien, avec ses infinis de douleur, avec ses infinis de félicité : évanouissemens prolongés, accès de fièvre, convulsions de rage, de désespoir jaloux, duels, crachemens de sang, aveux pleins de délicatesse, promesses de chasteté acceptées de bonne foi, subtilités de sentimens, situations extraordinaires, où, partagé entre son cœur et son caractère chevaleresque, le duc agit comme certains héros de Corneille ou de Mlle de Scudéri : rien ne manque à cette aventure, plaidoyer inconscient en faveur du droit divin de la passion. Par instans même, notre paladin savoure l'amère volupté du sacrifice, et comprend qu'à l'amour seul il appartient d'inspirer des tristesses dont on le remercie, de payer des mois de peine par un regard, une parole, une main furtivement pressée. J'ai cru que chaque fois ce serait la dernière, gémissait une jolie femme à qui on reprochait mainte faiblesse : Lauzun, lui, est convaincu qu'il aimera toujours celle qui vient d'enchaîner sa pensée. La princesse part-elle pour la Pologne, il l'accompagne jusqu'à deux lieues de Varsovie. Apprend-il qu'elle est souffrante, il part secrètement, arrive sans être reconnu : « Les besoins de mon cœur, lui dit-elle, me font toujours deviner tes actions. » Une seconde fois, il revient, et, caché dans une grande armoire, derrière le lit de la princesse, assiste pendant trente-six heures à ses couches ; puis il passe un mois incognito dans une ferme, à quelques lieues de son château. De belles Polonaises, l'électrice de Dresde, s'efforcent de lui faire

oublier son amie : il résiste à leurs envoûtemens. Afin de se rapprocher, dans l'espoir d'être ambassadeur de France à Varsovie ou à Pétersbourg, il se met à lire une foule d'ouvrages sur les affaires de Pologne et de Russie, rédige des mémoires pour les ministres, essaie de négocier une alliance entre Catherine II et Louis XVI. Et comment finit cette belle passion? Par la faute de la femme, cette fois encore. « Les lettres de la princesse devinrent plus courtes et moins fréquentes; on me manda de Varsovie qu'elle était entièrement subjuguée par la palatine de Polosk et que M. Braniski (grand général de la couronne) passait sa vie chez elle : je lui en écrivis fortement; mes représentations furent mal reçues. J'osai redemander mon enfant; je ne pus l'obtenir. Nous nous brouillâmes et cessâmes de nous écrire. Une profonde tristesse m'accablait... » Comment, après une telle épreuve, ne l'aurait-on pas reçu par acclamation membre de l'*Ordre de la Persévérance*, établi par Mmes de Genlis et Potocka, sur les ruines d'un ordre de Pologne? Marie-Antoinette désira un instant faire partie de cet ordre dont les statuts, le costume, étaient charmans, les membres nombreux et triés sur le volet : sa société intime prit de l'ombrage, le tourna en ridicule, et elle n'y pensa plus.

II.

Pendant la guerre d'Amérique, Lafayette et Lauzun avaient été logés chez un colon : par désœuvrement, par habitude, le duc adressait des complimens très tendres à l'une de ses filles, qui finit par lui dire : « Vos discours me surprennent, car on m'assure que vous êtes marié en France. » — « Marié, oui, répondit-il, mais si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Demandez plutôt à Lafayette. » — Marié, oui, à peu près contre son gré, avec une femme parfaite, mais dont les manières *froides et dédaigneuses* le rebutèrent (la timidité joue fréquemment le personnage de la froideur), et *qui ne lui avait apporté que cent cinquante mille livres de rentes*. Elle eut beau croître sans cesse en grâces et en vertus, se parer de vie et de mouvement, jamais il ne revint de ses préventions. « Le mariage, chez les grands, observe Chamfort, n'est qu'une indécence convenue, » et vraiment il n'avait pas tout à fait tort. L'autorité paternelle s'exerce d'une façon si despotique, que les enfans, mariés au couvent, avant de s'être connus, appréciés, en appellent trop souvent de l'hymen à l'amour. Jacques de Choiseul-Stainville, étant à l'armée, reçoit l'ordre de rentrer à Paris : six heures après son arrivée, on lui fait épouser Mlle de Clermont-Resnel. Mainte union se présente sous un aspect comique : ainsi

celle du prince de Nassau, âgé de douze ans, avec Mlle de Montbarrey, âgée de dix-huit ans ; comme il refusait de voir la future, il fallut le menacer du fouet et l'accabler de dragées pour qu'il prît part à la noce. Je trouve dans une comédie du comte de Forcalquier cette description d'un mariage entre gens du bel air : « On se rassemble le soir tout à l'ordinaire, on fait un excellent souper en bonne et petite compagnie. On se garde bien de rassembler une sotte famille qu'on ne connaît point. On évite de parler de la platitude qu'on va faire. Après souper, on se rend à une petite église particulière où toute la France est invitée, hors les parens ; on va de l'église au bal dans une mascarade d'invention. Le lendemain, on prend une espèce de congé de son mari, en prenant son nom et sa livrée. On court à Versailles exciter la curiosité et réveiller l'attention par un nouveau titre. » Dans de telles conditions, le mariage devient une sorte de loterie où le hasard tient toute la place, parce que la famille se soucie médiocrement de multiplier les chances de bonheur des époux ; s'ils tirent le mauvais numéro, ils auront la ressource d'invoquer le défaut de libre arbitre, leur complète ignorance, et cette morale facile si joliment définie par Saint-Évremond :

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs ;
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait point crime,
Les vices délicats se nommaient des plaisirs.

Amélie de Boufflers, duchesse de Lauzun et de Biron, avait été admirablement élevée par sa grand'mère, la maréchale de Luxembourg, et ce chef-d'œuvre d'éducation put passer pour la rançon d'une conduite plus que légère, d'un caractère fort inégal, car son nom, sa fortune et son esprit aidant, la maréchale, malgré ce passé orageux, réussit, dans son âge mûr, à s'établir l'oracle du bon ton, des bienséances et « de ces formes qui composent le fond de la politesse. » Dans son salon, devenu en quelque sorte une institution sociale, on tranchait sans appel des usages, des étiquettes, on discutait à merveille les questions de philosophie et de morale : La Harpe venait y lire ses *Barmécides,* Jean-Jacques sa *Julie,* Gentil-Bernard son *Art d'aimer.* « C'était chez elle, observe le duc de Lévis, que se conservait intacte la tradition des manières nobles et aisées que l'Europe venait admirer à Paris et tâchait en vain d'imiter. Jamais censeur romain n'a été plus utile aux mœurs de la république que la maréchale de Luxembourg l'a été à l'agrément de la société pendant les dernières années qui ont précédé la Révolu-

tion. On avait d'autant plus besoin alors d'une pareille censure, que l'anglomanie, avec ses clubs, ses fracs et sa rudesse, envahissait déjà la bonne compagnie. » Comme la maréchale de Beauvau, elle avait l'*esprit de principauté*, et l'on eût pu, elle aussi, l'appeler *la Dominante;* cette volonté, plus encore que ses autres avantages, lui fut d'un grand secours pour retourner l'opinion. Joignez-y le trait caustique, le don de repartie, l'aptitude à saisir la réalité des choses et des personnes, et cette promptitude de l'esprit qui, soudain, condense la pensée dans une formule incisive. C'est elle qui reprenait Tressan, l'auteur du fameux quatrain (1) : « Vous avez dit de moi que j'étais galante, je vous le pardonne ; mais vous avez dit de ma sœur qu'elle était laide ; elle ne vous le pardonnera pas; » elle qui répondait au Dauphin, comme il demandait si elle savait tous les exploits des Montmorency : « Monseigneur, je sais l'histoire de France. » Elle croyait connaître aussi les usages, le cérémonial du Paradis, car elle dit un jour à Mme de Genlis que Dieu, en fait de prières, avait égard à l'intention, aux paroles et au ton. Sa petite-fille lui ayant donné les portraits de deux de ses auteurs favoris, La Fontaine et Molière, quelqu'un demanda lequel paraissait le plus grand : « Celui-ci, répondit-elle sans hésiter en montrant le fabuliste, est plus parfait dans un genre moins parfait. » Sa conversation (2) abondait en saillies de tout genre, rappelant

(1) Quand Boufflers parut à la cour
On crut voir la mère d'Amour;
Chacun s'empressait à lui plaire,
Et chacun l'avait à son tour.

Besenval dit tout aussi crûment qu'il fallait que tout homme de bon air la mît sur sa liste.

(2) Je tiens cette agréable anecdote de la bienveillance de M. le marquis de Nadaillac. A l'occasion de son mariage avec Mlle de la Borde, le chevalier d'Escars avait été invité par le roi à prendre le titre de baron. Quelques jours après, faisant une visite à la duchesse de Grammont, il s'y rencontra avec la maréchale de Luxembourg et le baron de Besenval. La maréchale, de sa voix cassée, appelle : M. le baron, M. le baron! Pensant qu'elle s'adresse à Besenval, d'Escars, qui était fort peu de sa connaissance, reste immobile. « Est-ce l'ancien baron ou le nouveau que vous appelez? demande Besenval.— Non, répond-elle, quand je dis M. le baron, c'est le baron d'Escars,» et elle fait approcher celui-ci de très près comme pour dire un secret. « Monsieur le baron, articule t-elle bien haut, comment n'avez-vous pas deviné que, quand je disais M. le baron, c'est à vous que je voulais parler? J'ai une petite histoire à vous raconter : Feu M. de Montmorency avait un hôtel à Paris; le dérangement de ses affaires l'obligeant à le vendre, M. de Mesmes l'acheta, fit effacer de dessus la porte : Hôtel de Montmorency, et graver ces mots : Hôtel de Mesmes. Le public s'en aperçut, et des malins ajoutèrent : *Cela n'est pas de même.* Il y a baron et baron, mais entre le baron de Besenval et vous, *cela n'est pas de même.*» Et la maligne maréchale murmura longtemps encore : *Cela n'est pas de même.*

celle de son amie, *la femme Voltaire*, la marquise du Deffand, cette illustre ennuyée qui divisait le monde en trois parts : trompeurs, trompés et trompettes.

A côté de cette éclatante personnalité, la duchesse de Biron se recommande par sa douceur et sa bonté, par la pureté intérieure d'une âme qui rayonne sans cesse sur un visage angélique, par un mélange original de finesse et de naïveté. Il s'élève autour d'elle comme une clameur d'admiration et de sympathie attendrie : sans efforts, sans calcul, par la dignité de son attitude, elle obtient la considération générale, captive les amis et les indifférens, les hommes et les femmes ; seul son mari resta insensible au charme pudique de l'épouse qui l'aimait et n'osait peut-être pas lui montrer son cœur. Mme de Lauzun, écrivait Mme Necker, rougit dès qu'on la regarde et rougit encore de s'être aperçue qu'on la regardait... Les portraits d'imagination sont les seuls qui lui ressemblent. Rousseau raconte que la maréchale, la jugeant trop timide, faisait ses efforts pour l'animer, et qu'elle lui permit plusieurs fois de l'embrasser, « ce que je fis, avoue-t-il, avec ma maussaderie ordinaire. » « Au lieu de gentillesses qu'un autre eût dites à ma place, je restais là, muet, interdit, et je ne sais lequel était le plus honteux de la pauvre petite ou de moi (elle avait alors onze ans). Un jour, je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château ; elle venait voir Thérèse, avec laquelle sa gouvernante était encore. Faute de savoir que lui dire, je lui proposai un baiser, que, dans l'innocence de son cœur, elle ne refusa pas, en ayant reçu un, le matin même, par l'ordre de sa grand'maman et en sa présence... Rien de plus aimable et de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre et de plus chaste que les sentimens qu'elle inspirait. » Quand elle se sépara de Lauzun, elle retourna chez la maréchale, qui lui fit une société quotidienne, composée de Mmes de Boufflers, de Choiseul, du Deffand, de Broglie, des princesses de Poix, de Bouillon, d'Hénin, de l'abbé Barthélemy, du président Hénault. Riouffe, le cousin Jacques, le dictionnaire biographique, affirment, et après eux Lacour, Sainte-Beuve, ont répété qu'elle fut guillotinée en 1794. L'éditeur des lettres de Mme de Coigny soutient au contraire qu'elle vécut jusqu'en 1823, mais il semble avoir confondu la duchesse Amélie de Biron avec Amélie de Boufflers, belle-fille de la comtesse de Boufflers, l'idole du Temple, l'*amie* du prince de Conti, dont Mme de Genlis rapporte la mort touchante avec des détails très précis. Dans ses dernières années, Amélie de Boufflers connut en effet la ruine et la détresse. Deux femmes de chambre, deux amies, Mme Morta et Mme Martin, restèrent auprès d'elle jusqu'à la fin ; en vain leur disait-elle : « Je puis bien mou-

rir toute seule! » Elles refusaient de la quitter, et, pour soulager sa misère, mettaient au mont-de-piété leurs robes, leurs bijoux. Se laissant oublier par ses anciens amis, la comtesse s'était retirée dans une petite chambre de blanchisseuse, au cinquième étage, dont la fenêtre donnait sur l'hôtel qui lui avait appartenu; cette vue ravivait en son âme les mélancoliques souvenirs, les belles années de bonheur (1). Elle avait voulu demeurer là, mourir là, comme le vieux marin, qui, libéré du service, vient terminer sa carrière dans un port, en face de la mer, de cette mer qui lui a pris tant d'amis, de parens, qui souvent a failli le prendre lui-même.

III.

C'est le défaut de beaucoup de Mémoires qu'ils livrent au public non-seulement la confession de l'auteur, mais surtout celle des autres, que de tels ouvrages semblent des plaidoyers et des réquisitoires destinés à habiller parfois de fort vilaines actions ou à enlaidir les contemporains, selon les goûts, les haines ou les préjugés de l'écrivain. Certes, en racontant son odyssée anacréontique, Lauzun ne songea nullement à la postérité, puisqu'il composait son récit pour une femme (la marquise de Coigny, je pense, ou Aimée de Coigny); sans doute aussi, la liberté de langage était extrême à cette époque, et d'autres ouvrages, bien autrement inconvenans, faisaient les délices de cette fraction de la société française, où l'on trouvait tout naturel d'afficher sa maîtresse, de lui emprunter de l'argent. Rien cependant ne justifie une telle débauche d'indiscrétions, qui fait songer au mot cynique d'un grand seigneur du XVIIe siècle, avec lequel venait de *s'embarquer* une belle dame : « Je voudrais déjà être levé pour l'aller dire à tout le monde. » Et puis, il y perce une pointe de fatuité qu'on a peine à concevoir aujourd'hui. Un jour, par exemple, Mme de Boisgelin lui donne ce singulier conseil : « Faisons venir Mlle de Cambise; écrivez-lui un mot, j'ai beaucoup de raisons de croire qu'elle a envie de vous, et elle viendra. » Il n'y avait que l'excès de l'extravagance et de la fatuité qui pût excuser ce que je fis. J'écrivis sur un morceau

(1) Dans sa jeunesse elle jouait à merveille de la harpe, et elle avait beaucoup d'empire sur sa belle-mère, la désolant parfois par ses caprices, la désarmant ensuite par des mots délicats et profonds. Un jour qu'elle se moquait de son mari en sa présence : « Vous oubliez, interrompit celle-ci, que vous parlez de mon fils! — Ah! s'écrie la comtesse Amélie, je crois toujours qu'il n'est que votre gendre! » Une autre fois on jouait au jeu à la mode, le jeu des bateaux, dans lequel la supposant prête à chavirer avec les deux personnes qu'elle devait aimer le mieux, sa mère et sa belle-mère, ne pouvant en sauver plus d'une, on lui demanda quel choix elle ferait : « Je sauverais ma mère, répondit-elle, et je me noierais avec ma belle-mère. » — Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. IV. — De Goncourt, *la Femme au XVIIIe siècle*.

de papier : « M. de Lauzun ordonne à Mme de Cambise de venir lui tenir compagnie à Versailles, où il est de garde, et où il s'ennuie à mourir. » A mon grand étonnement, elle arriva quatre heures après le départ de mon billet. On peut juger qu'après tant d'empressement, les arrangemens ne furent pas longs entre nous. » Lauzun confesse l'extravagance, mais vous sentez fort bien que cet enfant gâté du dieu malin use d'une précaution oratoire et s'étonne pour la forme, car les grandes impudiques de son temps en commettent bien d'autres. On voudrait croire que ses Mémoires sont dénaturés, comme l'affirma Talleyrand en 1818, comme d'aucuns le prétendent aujourd'hui : ces Mémoires, hélas! sont bien adéquats à la personne, ils portent témoignage contre les travers d'une époque, et, parce qu'ils déplaisent, il serait trop commode de les récuser. D'ailleurs, ils n'ont pas un cachet de corruption, de perversité préméditée, comme ceux de Besenval, de Tilly, auquel le prince de Ligne (1) écrivait cependant, en l'engageant à les publier : « Votre recueil est fait pour tous les temps, pour tous les pays, et n'a pas besoin d'indulgence. » Certes, le prince en montrait infiniment trop; mais son jugement donne la mesure de ce qu'on pouvait écrire sans offusquer le goût des gens de cour les plus raffinés. Sous prétexte de tuer la calomnie, de justifier Marie-Antoinette des monstrueuses imputations dont on a noirci sa vie, Tilly lui attribue deux amans seulement : le duc de Coigny, le comte de Fersen. Là-dessus, il se rengorge, peu s'en faut qu'il s'imagine avoir terrassé l'imposture, et il ajoute cette phrase incroyable : « Il en coûte à mes principes et à mon cœur de rendre cette justice rigoureuse à des mânes offensés. Il était donc réservé à ce genre d'apologie de blesser malgré moi ce que je veux faire absoudre. » Une telle prétention se passe de tout commentaire. N'oublions pas cependant que les plus odieux pamphlets contre la reine partirent de ceux-là mêmes que leur rang, leur intérêt, devaient le mieux préserver de semblables excès.

Ce qui semble assez vraisemblable, c'est que, obéissant à la loi de notre nature, Lauzun se donne involontairement le beau rôle; qu'habitué à plaire, il tire parfois des inductions graves de paroles qui n'ont pas la même portée dans la pensée de ceux qui les prononcent; que, très modeste lorsqu'il raconte ses campagnes en Corse, au Sénégal, en Amérique, pendant la révolution, il devient présomptueux et talon rouge quand il s'agit de l'*éternel féminin.* « Croyez-vous, demandait un grand à Chamfort, que M. de Lauzun ait Mme de Stainville? — Il n'en a pas même la prétention, répliqua

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er avril, l'article sur le prince de Ligne et, dans les *Causeurs de la révolution,* la notice sur Tilly.

le bel esprit; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, n'en soyez pas la dupe. C'est avec cela qu'on a des reines. » Le public, en effet, le regarda comme le favori de Marie-Antoinette, tandis que la société intime de celle-ci s'efforçait de le discréditer, de le ridiculiser par mille contes bleus; ainsi, on raconta qu'il s'était présenté sous la livrée de la reine; qu'au moment où il mettait un genou en terre afin qu'elle posât le pied sur l'autre pour monter en carrosse, elle l'avait bafoué. Mme Campan affirme qu'elle le chassa de sa présence parce qu'il avait osé lever les yeux sur sa majesté, et qu'elle entendit l'exécution : d'où, paraît-il, le refus de la survivance du régiment des gardes françaises que commandait son oncle, le maréchal de Biron, refus impolitique qui rejeta Lauzun dans le parti d'Orléans. Mme Campan ne nie pas l'anecdote de la plume de héron, mais elle voit au microscope ce que d'autres ont peut-être vu au télescope. Le récit du duc est entre les deux opinions : remarqué par la reine en 1775, la voyant sans cesse à la chasse, à la cour, dans le salon de Mme de Guéménée, il prétend seulement la couvrir de gloire, qu'elle devienne l'arbitre de l'Europe en concluant un traité avantageux avec la Russie, et il obtient un instant de Catherine II *des pouvoirs sans limites*. Lui-même n'est pas insensible à l'honneur qui lui reviendra d'une telle entreprise menée à bien; le héros de roman voudrait se transformer en héros d'histoire, mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'un tel rôle pour cette jeune reine dépasse ses forces et son courage. Déçu de ce côté, attiré par la tsarine, qui lui fait les offres les plus glorieuses s'il veut entrer à son service, il se rend aux instances de Marie-Antoinette et refuse, par désintéressement, de devenir son premier écuyer, prend une maîtresse pour donner le change à la médisance, et se donne les airs de ne protéger personne, bien que beaucoup de gens le pressent d'employer son crédit en leur faveur. Il lui conseille de jouer moins gros jeu dans les cabinets, de s'occuper davantage du roi; mieux encore, il l'avertit des bruits qui courent et la supplie de diminuer les marques de ses bontés : « Elle me tendit la main, je la baisai plusieurs fois avec ardeur, sans changer de posture; elle se pencha vers moi avec beaucoup de tendresse. Elle était dans mes bras lorsque je me relevai. Je la serrai contre mon cœur, qui était fortement ému; elle rougit, mais je ne vis aucune colère dans ses yeux. — Eh bien! reprit-elle en s'éloignant un peu, n'obtiendrai-je rien? — Le croyez-vous, répondis-je avec beaucoup de chaleur; suis-je à moi? N'êtes-vous pas tout pour moi? C'est vous seule que je veux servir, vous êtes mon unique souveraine. Oui, continuai-je plus tristement, vous êtes ma reine, vous êtes la reine de France. »

Ses regards semblaient me demander encore un autre titre. Je fus tenté de jouir du bonheur qui paraissait s'offrir. Deux réflexions me retinrent : « Je n'ai jamais voulu devoir à une femme un instant dont elle pût se repentir, et je n'eusse pu supporter l'idée que Mme Czartoryska se crût sacrifiée à l'ambition... » Quelque temps après, Mme de Guéménée demanda au duc une plume de héron blanc qu'il avait portée à son casque : « La reine meurt d'envie de l'avoir, dit-elle, la lui refuserez-vous? » Il envoya aussitôt un courrier la chercher à Paris ; Mme de Guéménée l'apporta à la reine, qui la mit le lendemain et remercia le donateur en ces termes : « Jamais je ne me suis trouvée si parée ; il me semble que je possède des trésors inestimables. » Le duc de Coigny, ayant remarqué et la plume et le propos, se plaignit à Mme de Guéménée, observant qu'il était inouï de *faire aussi publiquement l'amoureux* de la reine, et incroyable qu'elle eût l'air de le trouver bon. Avec les Polignac, Mme de Grammont, Besenval, il monta une cabale contre Lauzun. Il fallut près de deux ans pour venir à bout de lui ; le comte d'Artois, *thermomètre sûr de la faveur de la reine*, ne pouvait se passer du duc et l'accablait de prévenances. Marie-Antoinette eut envie d'un de ses chevaux monté par un piqueur anglais, et lui dit qu'elle voulait l'avoir ; il répondit en plaisantant qu'il ne voulait pas ; elle appela le piqueur, lui ordonna de changer de cheval, et, se retournant vers Lauzun : « Puisque vous ne voulez pas me le donner, je le prends. » Il faisait courir pour une somme considérable contre le duc de Chartres, elle vint à la course et lui dit : « J'ai tant de peur que, si vous perdez, je crois que je pleurerai. » Une autre fois elle pariait dans une course contre le duc de Chartres, lui contre le comte d'Artois ; elle perdit, et, s'adressant à Lauzun : « Oh! monstre! Vous étiez sûr de gagner. » De telles paroles entendues, commentées, augmentaient les craintes et les intrigues des envieux.

J'omets bien des détails : en admettant même que les faits aient été enjolivés, n'a-t-on pas le droit d'en conclure que, sensible aux hommages, étourdie, coquette, élevée par l'impératrice sa mère dans le dédain de l'étiquette, entourée d'une cour aimable où l'esprit suppléait au sens moral, assez délaissée par un mari médiocre qu'absorbaient la politique, la serrurerie et la chasse, Marie-Antoinette a voulu essayer sa puissance de séduction sur un homme si brillant, qu'elle a éprouvé pour lui un goût particulier, une amitié émue, une de ces affections intermédiaires, aux nuances infinies, fondues comme les couleurs de l'arc-en-ciel, que nieront toujours les esprits absolus ou enfoncés trop avant dans la matière. Ces sentimens délicats, qui font le désespoir des psychologues et le triomphe des femmes, beaucoup de celles-ci les ont

éprouvés; mais elles ne les avouent pas toujours, parce qu'elles redoutent la moquerie, ou craignent que l'objet de leur pensée intime ne se prévaille de l'aveu pour les entraîner plus loin; celles qui amènent un homme à s'en contenter font souvent son bonheur et remportent en tout cas la plus grande victoire qu'il leur soit donné d'obtenir. En réalité, il n'y a que des nuances, il n'y a que des variétés dans les caractères, et le plus médiocre des raisonnemens consiste à appliquer aux autres la parabole du lit de Procuste, à déclarer impossible ce que nous ne comprenons pas, ce que nous n'avons point ressenti. Reine et femme, forte de sa réelle honnêteté, Marie-Antoinette se sentait plus qu'une autre sûre de demeurer dans ces régions idéales, entourées de tant de précipices : on ne parlait pas devant Louis XIV, on parlait tout bas devant Louis XV, on parlait tout haut devant Louis XVI; mais le prestige royal n'avait pas disparu, et la fille de Marie-Thérèse put se flatter qu'on l'aimerait comme un fakir aime son dieu, comme l'artiste aima Galatée avant le miracle, comme le poète aime la femme incomparable de ses rêves, celle à qui son cœur a élevé des autels, et qu'avec tout son génie, il ne pourra évoquer complètement dans ses vers. Par quelle fatalité advint-il qu'en voulant se mêler plus tard de politique, elle ne sut ni « modérer sa gloriole de briller aux dépens du roi, » ni empêcher aucun mal, ni produire aucun bien profond? Pourquoi, hélas! ses antipathies et ses sympathies, ses défauts et ses nobles qualités furent-ils également compromettans pour la royauté?

IV.

La roue de la fortune avait tourné depuis longtemps, et Lauzun était en pleine disgrâce en 1780, au moment de la guerre d'Amérique. « Je n'ai pu parvenir à faire ce que vous désiriez, lui écrivait le frivole Maurepas. Vous n'aviez dans cette occasion pour vous que le roi et moi. Voilà ce que c'est que de s'encanailler. » Un soir, à Marly, la reine le traitant avec un dédain plus absolu que jamais, la marquise de Coigny, qui venait à peine d'être présentée à la cour, osa lui parler : pénétré de reconnaissance, il l'avertit qu'elle déplairait en lui témoignant de l'intérêt; elle répondit qu'elle le savait bien. Sa grâce, son esprit, son caractère hardi, frondeur, enchantèrent Lauzun, qui ne tarda pas à se sentir bien plus certain « d'être sans espoir que sans amour. » Il n'avait encore rencontré aucune femme qui lui ressemblât; et, dès ce moment, elle remplit son cœur et son esprit. Il lui fut aussi bien cher, mais se heurta toujours à cette maxime dont la marquise avait fait la règle de sa vie : ne pas prendre d'amans, parce que ce serait abdiquer.

Elle appartenait par son père à la plus haute noblesse d'épée, par sa grand'mère à la noblesse de robe : pour redorer son écusson, le marquis de Conflans, maréchal d'Armentières, avait épousé Françoise de Bouteroue, richissime héritière, fille d'un ancien procureur au Châtelet, secrétaire et intendant de la princesse des Ursins. Compagnon de plaisirs et en quelque sorte directeur de conscience galante du prince de Galles, son père, d'après les Mémoires du comte Valentin Esterhazy, faisait parade de plus de vices qu'il n'en avait : homme de talent et d'esprit, obligeant, menteur sans être faux, ivrogne sans aimer le vin, et libertin sans tempérament. Le duc de Lévis l'appelle un Lovelace militaire, et raconte qu'à un repas de corps, voyant un vieil officier de hussards se servir d'un verre qui tenait près d'une pinte, il ôta une de ses bottes, la remplit de vin et la but à sa santé. Le comte de Lautrec se faisant suivre par un jeune loup en guise de chien, M. de Conflans achète un de ces ours qui dansent, et l'établit gravement derrière sa chaise, en habit de hussard, avec une assiette entre ses pattes de devant : dans les excès comme dans le reste, il ne souffrait point qu'on le dépassât. Grande, belle et bien faite, avec un air hautain, une intelligence virile, un esprit très orné, Mlle de Conflans montre de bonne heure son humeur impérieuse, son âme rebelle à toute domination; élevée à l'Abbaye-aux-Bois avec la princesse Hélène Massalska, et, dès l'enfance, indocile au frein, prompte au sarcasme, au mépris, à la haine, aspirant naturellement aux premiers rôles, et tentée de se croire d'une essence différente des autres femmes. Un tel est-il simple avec simplicité? interrogeait Mme Geoffrin. Admettons, avec le prince de Ligne, qu'elle était simple, qu'elle ne courait pas après l'épigramme qui venait sans cesse la chercher, qu'elle eut l'esprit de Mme du Deffand, le goût de la maréchale de Mirepoix; mais quand il proclame sa bonté, on sent trop qu'il se soucie de plaire, à l'exemple des courtisans qui vantent les qualités absentes auxquelles prétend l'objet de leurs flatteries. Non qu'elle fût méchante, dans le sens absolu du mot : elle hait bien ses ennemis, elle aime bien ses amis; mais la bonté consiste dans un état général du caractère, et, non contente d'exercer sa finesse sur les choses, la marquise la déploie assez volontiers contre les personnes. Sa sœur cadette avait, en 1781, épousé le jeune prince de Rohan-Guéménée, duc de Montbazon et de Bouillon : elle ne pardonna pas à la reine d'avoir fait retirer aux Guéménée leurs charges et pensions lors de la fameuse banqueroute. La disgrâce du cardinal de Rohan, après la mystérieuse affaire du collier (la reine n'a pas le caractère franc du collier, disait-on), le refus d'accorder à son père les ordres du roi, lui furent de nouveaux motifs de se poser en adversaire irréconciliable. Louis XVI avait eu le mauvais goût de ré-

pondre au marquis de Conflans : « Il faut convenir que le cordon bleu te serait nécessaire, car tu ressembles à un serrurier. » Aussi ne se gêne-t-elle point pour traiter de *racaille aristocratique* l'entourage de la reine, et ses coups de langue vont si loin qu'un de ses oncles, craignant sans doute d'être compromis, lui adressa les plus vifs reproches. « Ne pourriez-vous me donner tout cela en pilules? » répliqua la marquise en lui tournant le dos. Sa rancune contre les Bourbons devait survivre au 10 août, au Temple, à la guillotine.

Les gens qu'elle malmène de la sorte lui rendent avec usure la monnaie de sa pièce : on raconte que sa coquetterie va jusqu'à la légèreté, on commente malignement certain duel entre le comte Roger de Damas (1) et le vicomte de Broglie à propos d'une rose tombée des mains de la marquise ; on fait courir cette épigramme que l'auteur met dans la bouche d'un amant disgracié :

Vous voltigez de conquête en conquête,
Plus vous fuyez, plus nous nous éloignons.
Pour moi, je cours de coquette en coquette :
Chemin faisant nous nous retrouverons.

Coquette, elle l'est assurément, mais à la façon de l'héroïne du *Misanthrope*, voulant donner l'amour, non le prendre, surtout ne pas aller au-delà des prémisses. Lauzun avait adopté un cachet allégorique représentant une rose épanouie, entourée d'une légion d'abeilles et de papillons, avec cette légende qui rendait hommage à la vertu de la marquise : *Voilà ce que c'est que d'être rose;* car elle préférait les abeilles aux papillons. Et, dans une lettre datée *de ma galère,* sur la mer Noire, le prince de Ligne compose le tableau satirique de ces prétendans qui se disputent vainement le cœur de Célimène : « Voilà le sort, madame la marquise. Je vous ai laissée au milieu d'une douzaine d'adorateurs qui ne vous entendent pas ; et moi, qui sais vous comprendre, je ne vous entendrai pas de longtemps. Me voici à douze cents lieues de vos charmes, mais toujours près de votre esprit, qui vient sans cesse se retracer à ma mémoire. Je vous vois envoyer un de ces messieurs pour faire mettre vos chevaux ; vous impatienter du compte qu'il vous rend des siens ; accabler un autre d'épigrammes et de plaisanteries ;

(1) Roger de Damas, ce type du chevalier errant au XVIII[e] siècle, était en correspondance avec M[me] de Coigny. A la veille de monter à l'assaut d'Ocsakow, il écrivit à sa sœur, M[me] de Simiane, une lettre qu'il appelle *son petit testament sentimental,* et la pria, s'il mourait, de rendre ses lettres à la marquise. Rien d'ailleurs n'indique qu'il ait été autre chose qu'un soupirant idéal. (Voir sur Roger de Damas le travail si complet de M. Léonce Pingaud.)

permettre à un autre de vous suivre au spectacle ; encourager un cinquième dans son amour malheureux ; ne point désespérer le fougueux qui prend sa violence pour de la passion et qui espère vous séduire en vous disant qu'il fait sauter des fossés à son régiment. Je vous vois enfin faire des frais pour un ou deux qui vous comprennent, mettre votre esprit à fonds perdu pour les autres, mais je ne vois pas votre cœur en jeu dans tout cela. Deux ou trois menteurs de profession vous font des contes dont vous n'êtes plus la dupe. Deux ou trois faiseurs se flattent de vous faire prendre leur parti dans les affaires qui commencent à s'embrouiller... »

Voilà, peint sur le vif, le manège d'une jolie femme qui gouverne par son regard et son esprit, et tient en haleine des prétendans qu'à l'instar de Mme de Montesson, elle renvoie *toujours mécontens, jamais désespérés*. Sa dictature gagne de proche en proche, les salons philosophiques, littéraires, politiques sont à sa dévotion, elle entre dans la société intime du duc d'Orléans, et l'on s'empresse chez elle comme on courait à Chanteloup après la disgrâce du duc de Choiseul. « Je suis la reine de Versailles, soupirait Marie-Antoinette, mais c'est Mme de Coigny qui est la reine de Paris. » Vainement le prince de Ligne essaiera-t-il de la mettre en garde contre le libéralisme à la mode, vainement l'engagera-t-il à ne prendre que le parti des gens qui l'amusent, à adopter pour opinions politiques celles qui lui inspirent les mots les plus piquans, à se moquer *du tiers et du quart ;* elle se lance de plus en plus dans l'opposition, et, ce qui n'étonne pas, ses sympathies pour certains principes ne sont que des antipathies contre certaines personnes.

Elle sème les mots à l'emporte-pièce avec une prodigalité de millionnaire, et, comme il arrive d'ordinaire aux gens célèbres, on lui en attribue peut-être plus qu'elle n'en fait. Après la publication des *Liaisons dangereuses* (1782), elle ferma sa porte à Laclos qu'elle recevait auparavant, et dit à son suisse : « Vous connaissez bien ce grand monsieur maigre et jaune, en habit noir, qui vient souvent chez moi? Je n'y suis plus pour lui ; si j'étais seule avec lui, j'aurais peur. » Elle disait du baron de B... : « Ce n'est, parbleu, pas une bête que le baron, c'est un sot. » D'Allonville rapporte que, racontant un jour à Diane de Polignac les détails d'une entrevue assez dangereuse dont elle était sortie à son honneur : « Savez-vous, observa celle-ci, que vous avez joué là très gros jeu? — Un jeu d'enfer, reprit-elle. » Il serait d'elle aussi, le fameux : « Quand finira-t-elle? » en réponse à Rulhière qui prétendait n'avoir fait en sa vie qu'une méchanceté. Et comme l'académicien se récriait : « Que je vous trouve méchante vous-même ! » elle riposta : « C'est que vous me prenez pour votre miroir. »

Elle avait épousé en 1775 le fils du duc de Coigny : mariage conclu sous de singuliers auspices, si l'on accepte une anecdote assez originale. « Le mariage du marquis de Coigny avec Mlle de Conflans a donné lieu à des soupers de famille, dans lesquels nous avons vu renaître l'ancienne gaieté française. Lorsqu'il fut question de ces repas, le duc de Coigny dit à M. le marquis de Conflans : « Sais-tu que je suis fort embarrassé? — Et pourquoi? — C'est que je n'ai jamais soupé de ma vie chez ta femme! — Ma foi, ni moi non plus. Nous irons ensemble et nous nous soutiendrons. »

L'amour, qui n'avait point été la cause de cette union, n'en devint pas non plus l'effet : la marquise supporte fort bien les petites infidelités de son mari, et ne lui reproche guère que sa lésinerie. Et même, sept ans après le mariage, elle lui témoigne encore de l'attachement : lorsqu'il se décida tout d'un coup à mettre son épée au service des États-Unis, elle ressentit beaucoup de chagrin, et, n'ayant pu le détourner de ce projet, l'accompagna jusqu'à Rennes. Elle savait qu'on l'accuserait d'exagération, d'affectation, de fausseté même, et elle avait écrit à Lauzun un billet qui se termine ainsi : « Sachez défendre ce que vous savez si bien aimer. » Le duc obéit et la défendit *de bonne foi*.

Il n'avait cessé de penser à elle, mais avant son départ pour l'Amérique il n'ose pas se déclarer. Chargé de porter en France la nouvelle de la capitulation de lord Cornwallis, bien accueilli par le roi, assez maltraité par les ministres qui s'empressent d'oublier les recommandations de Maurepas en sa faveur, il retrouve Mme de Coigny plus aimable, plus séduisante que jamais. Il a beau se dire qu'il n'est pas raisonnable de l'aimer, que cela le rendra fort malheureux : *aucun bonheur ne lui convient autant*. Ce qui ne l'empêche pas de rendre des soins à Mme Robinson, célèbre par ses amours avec le prince de Galles, sous le nom de Perdita, et *de l'avoir*. Et il ne le cache nullement à la marquise. « Qu'importent mes actions, se dit-il sans cesse, si elle peut lire dans mon cœur? » Perdita partant pour Londres, il l'accompagne jusqu'à Calais, et il a l'air de lui sacrifier la marquise avec qui il devait dîner chez Mme de Gontaut. Cependant il lui écrit et saisit cette occasion bizarre de l'assurer qu'il l'adorera toute sa vie. « Il n'y avait pas d'autre femme qui pût m'entendre. Mme de Coigny me comprit parfaitement, me crut et m'écrivit, sans répondre à ma déclaration... Je voyais beaucoup de gens occupés d'elle ; quelques-uns étaient redoutables pour moi, je savais tout ce que j'avais de désavantage ; je n'avais plus ni la grâce, ni la gaîté de la jeunesse, mais j'avais un cœur qu'elle connaissait, qui ressemblait beaucoup au sien, et j'espérais de tous deux. Je trouvais à l'aimer sans rien prévoir un bonheur que ne m'avait jamais donné l'amour. Je m'efforçais d'être

prudent, patient, circonspect, j'étais prêt à tout sacrifier sans balancer à la crainte de la compromettre; rien n'était perdu avec cette âme céleste, rien ne lui échappait, tout était senti et par conséquent récompensé; je n'allais pas chez Mme de Coigny, je ne la voyais pas seule; je pouvais rarement lui dire que je l'aimais, mais je pouvais le lui écrire... »

Il obtient la permission de faire des visites et la voit presque tous les jours chez la princesse de Guéménée, chez Mme de Gontaut et chez elle. Mais M. de Ségur le renvoie brusquement en Amérique, et, afin qu'on ne devine pas le motif qui l'eût retenu, il ne tente aucune démarche pour rester. Mme de Coigny semblait attristée de son départ, mais elle continua d'être « sensible et sévère. » Le soir où il prit congé d'elle, il coupa une mèche de ses cheveux; elle les lui redemanda, il les rendit aussitôt et vit des larmes dans ses yeux.

Lauzun s'embarqua le 14 juillet 1782; il écrivait aussi souvent que possible à la marquise. Causant un jour avec Bozon de Talleyrand, celui-ci l'entretint de Mme de Coigny, de ses agrémens, ajoutant que M. de Chabot était fort amoureux d'elle et qu'elle avait sans aucun doute du goût pour lui : malgré sa confiance, Lauzun se sentit percé jusqu'au fond du cœur et tomba bientôt malade d'une violente fièvre avec des accès de délire. Craignant de se trahir, il défend qu'on laisse entrer personne dans sa cabine, à l'exception de deux domestiques anglais qui parlaient à peine le français. Tandis que la fièvre le consume, sa frégate rencontre un vaisseau anglais de 74 avec lequel elle soutient une lutte des plus acharnées : il avait attaché sur son cœur les lettres de Mme de Coigny, en ordonnant qu'on le jetât tout habillé à la mer s'il était tué pendant le combat. Pouvant à peine se soutenir, condamné par les médecins, on le débarque sur les côtes de Pensylvanie, avec les paquets de la cour, l'argent, les passagers, au moment où une escadre ennemie va s'emparer de la frégate. Cependant il réussit à se rétablir.

Des lettres de France arrivèrent; rien de Mme de Coigny, et, pour surcroît d'ennui, les plus tristes nouvelles : la mort de deux amis bien chers, M. de Voyer d'Argenson et Mme Dillon, la faillite de Guéménée. Il ne doute pas un instant de la marquise; elle lui a écrit, ou elle a été dans l'impossibilité de lui écrire; il se dit à chaque instant : « Elle peut ne pas m'aimer; elle ne peut pas ne pas vouloir me consoler. » Enfin, pendant le mois de mars 1783, deux lettres lui parviennent, la première datée du 26 juillet 1782, la seconde du mois d'octobre. « Quelles lettres! avec quelle simplicité touchante elles peignaient son âme! Elle n'aimait point M. de Chabot; elle me plaignait de l'avoir cru. Tous les éclaircis-

semens qui pouvaient me rendre ma tranquillité, elle me les donnait avec tant de grâce!.. Elle ne me disait pas qu'elle m'aimait, mais elle me disait qu'elle comptait tant sur mes sentimens pour elle, qu'elle me faisait presque autant de plaisir. »

Elle le lui dit cependant, peut-être lorsqu'il rentra définitivement en France, après la signature de la paix, peut-être plus tard, mais sans renoncer à cette amitié amoureuse, à cette idéalité tendre dont elle s'était juré de ne point franchir les bornes : la durée de cette affection mutuelle, l'indifférence de la marquise à l'égard des maîtresses que Lauzun continua d'avoir, l'opinion si autorisée du prince L.., tout atteste qu'elle voulut rester l'amie du cœur et de l'esprit, garder l'âme seule de celui qu'elle avait distingué, abandonnant aux autres *la papillonne,* les caprices, le ramage banal de la galanterie. Cet amour ardemment platonique trouve son expression touchante dans les vingt et une lettres qu'elle lui écrivit de Londres en 1791-1792, lettres qui, en même temps qu'elles respirent une sensibilité exquise, révèlent une brillante épistolière, un penseur humoristique, perspicace quand la haine ne l'aveugle pas, un moraliste habile à revêtir ses idées d'une forme originale et personnelle. Donnons d'abord quelques fragmens de ce reliquaire du sentiment, ceux où vibre cette âme attendrie par l'absence, par les dangers de tout genre qui planent sur une tête si chère.

De loin comme de près, vous êtes vraiment la lumière et la douceur de ma vie... Vos plaisanteries seules entretiennent la gaîté de mon caractère et l'intelligence de mes esprits... Adieu, vous qui n'êtes guère plus capable que coupable de prudence. Écrivez-moi votre destinée, et qu'elle ne me soit pas si inconnue qu'elle me semble étrangère.

Votre lettre a pris le chemin de Londres, tout aussi directement qu'elle a trouvé le chemin de mon cœur. Elle m'est arrivée avec toute la promptitude, non pas d'une réponse, mais d'une repartie... Vous pensez bien que je n'en partirai (d'Angleterre) que pour retourner en France. Tant de choses m'y appellent qu'il est bien juste qu'il y en ait une qui m'y ramène. Adieu, donnez-moi l'espérance de vous revoir, dussiez-vous même la tromper. J'aime l'illusion : la réalité m'y attache chaque jour davantage.

Votre cœur est aimable comme votre esprit, et vous avez l'air de m'aimer pour mon plaisir, quand vous ne le pouvez pas pour mon bonheur.

Je ne veux pas finir l'année sans vous dire combien je regrette de ne la pas commencer avec vous... Je vous jure que *quatre heures* n'ont pas encore frappé mes oreilles sans me donner un serrement de cœur. Si rarement ce moment de ma journée se passait sans vous! Vous me plaisiez, vous m'intéressiez et vous m'amusiez tant... Adieu... vous

êtes mes mémoires et mes gazettes. Je ne crois qu'à vos découvertes et à vos opinions.

Quelle aimable créature que votre esprit, et que vous êtes heureux, au milieu de vos malheurs, de l'avoir pour consolateur! Je ne crois pas, depuis les deux dernières lettres que j'ai reçues de vous, que je me trouve à plaindre, même de votre absence... De grâce, continuez à vous rendre ainsi présent à moi, en dépit de la distance qui nous sépare.

Vraiment la tête me tourne de votre silence, et mon cœur tremble de n'avoir pas à vous le reprocher... Adieu, aimez-la (sa fille Fanny), aimez-moi, en attendant que nous puissions nous dire : aimons-nous.

Je ne crois pas que nous soyons les premiers à lire nos lettres. Les vôtres restent un temps en chemin, qui me prouve qu'elles s'y arrêtent. Pourvu qu'un beau jour elles ne s'y fixent pas jusqu'à s'y confisquer. Ah ! je vous avoue, par exemple, que, si telle chose arrivait, je deviendrais plus anti-révolutionnaire qu'aucun aristocrate. (La commune de Paris avait, au nom de la liberté, continué la tradition du cabinet noir.)

Il y a quinze jours que je n'ai reçu de vos nouvelles, mais je le regrette trop pour vous donner, par ma paresse, la même cause d'inquiétude et de chagrin. Donnez-moi des momens de tranquillité le plus que vous le pourrez... Les uns disent que vous êtes en trêve; d'autres, en guerre; mais tout cela ne saurait me laisser en paix... Adieu, je n'ai que le temps de vous assurer que mon tendre intérêt ne permettra pas plus à mon souvenir qu'à mon cœur de se détacher ou de se distraire de vous.

Par grâce, faites-moi donner de vos nouvelles,.. chaque poste, ne serait-ce que par votre laquais. J'ai besoin d'en recevoir exactement, pour ne pas mourir d'inquiétude. Je vous assure que c'est bien assez d'être condamnée à en vivre.

Je reviendrai vendredi pour le jour de la poste. Voilà le véritable intérêt de ma vie, le reste n'en est que le remplissage.

Songez que mon âme est tellement en vous que je ne sens rien en moi que souffrance et inquiétudes, lorsqu'elle n'est pas rassurée sur vous.

Mon intérêt pour vous est l'âme de mon existence; ainsi ne me sachez pas plus gré de vous aimer que de vivre... Adieu, croyez que mon cœur, mon âme et mon esprit sont tout à vous et en vous...

Tandis que les Coigny jouissaient de la plus grande faveur à la cour, et se partageaient un million de pensions sur la cassette royale, la marquise avait, comme Lauzun, pris parti pour le duc d'Orléans, pour la révolution. Elle assistait volontiers aux séances de l'assemblée nationale, dans la salle du manège. Un jour qu'avec Diane de

Polignac, elle blâmait hautement les principes exposés par Maury, l'abbé se serait écrié, en désignant du doigt les causeuses : « Monsieur le président, faites taire ces deux sans-culottes! » La peur, elle l'avoue dans une de ses lettres au duc, la décida à émigrer en Angleterre; le 22 juin 1791, le jour où l'on apprit à Paris la fuite de Varennes, la curiosité l'attira au Carrousel, avec un de ses amis, M. de Fontenilles; sans doute son grand air la désigna aux soupçons de la foule : menacée, maltraitée peut-être, elle fut conduite au château des Tuileries, gardée prisonnière de onze heures à quatre dans le cabinet du roi, jusqu'à ce que M. de Biron vînt de l'assemblée pour les délivrer, elle et son compagnon. Un fragment de lettre du prince de Ligne nous apprend le genre d'insulte qu'elle craignit de subir.

Remettez-vous ici de ces outrages
Qui pourtant ne menaçaient pas
Votre tête, dit-on, mais de secrets appas,
Que des gens curieux, prétextant la vengeance,
Voulaient voir et montrer, pour l'honneur de la France.

Recherchée, admirée par l'aristocratie anglaise autant qu'elle l'était dans les salons de Paris, fêtée par le prince de Galles qui lui avait voué une amitié enthousiaste (au moment où il devint régent d'Angleterre, il lui avait adressé un joli chapeau à la régence), Mme de Coigny regrette sa peur et ne peut détacher sa pensée de l'absent. « Comment, écrit-elle, comment l'idée d'un danger possible m'a-t-elle fait renoncer à tant de biens certains? Je crois sincèrement que la fatalité s'en est mêlée et m'a fait une prudence de circonstance, comme une destinée d'occasion. D'honneur, d'honneur, je ne sais que faire, et je crois que, ni plus ni moins que le roi, je vais jouer mon avenir à tête ou couronne. » Malgré ses angoisses, elle a toujours un bon mot tout prêt, au service de ses amis, au détriment des indifférens et des ennemis : « Est-il vrai, demande lady Jersey, que vous vous soyez permis de soutenir que j'étais une sotte? — Madame, répond-elle, il est vrai que je l'ai entendu dire; mais je ne l'ai point répété. » Ayant appris que la populace parisienne avait brûlé le buste de son ancien favori, d'Espréménil, elle observe ironiquement : « Il n'y a rien qui brûle sitôt que les lauriers secs. » Elle écrit à Rivarol après sa brochure contre le marquis de Limon : « De mémoire d'émigrée, je ne me rappelle point avoir ri d'aussi bon cœur et d'aussi bon goût : c'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, et plus drôle que le burlesque. » Triste ou gaie, émigrée ou non, avant et après 1789, elle emporte son esprit avec elle, et l'emploie en toute occasion, tantôt comme

un bouclier, tantôt comme une épée, comme une parure ou comme un instrument de règne.

Confident du duc d'Orléans, lancé par esprit de vengeance dans le mouvement, député à l'assemblée nationale, chargé de missions diverses en Corse, dans le nord de la France, en Angleterre, lieutenant général à l'armée du Nord sous les ordres de Rochambeau, puis à l'armée du Rhin, commandant en chef de l'armée des Alpes, envoyé enfin en Vendée où l'indiscipline des troupes, l'insuffisance des moyens d'action, la jalousie des Ronsin, des Rossignol, lassèrent son énergie et anéantirent ses plans, le duc de Biron-Lauzun devint comme tant d'autres le jouet de la fatalité révolutionnaire. A Metz, en 1791, le marquis de Bouillé lui ayant reproché de n'avoir pas su prendre assez d'ascendant sur le duc d'Orléans pour le diriger utilement, il répond avec tristesse qu'il n'approuve pas sa conduite, mais qu'étant son ami, il n'a pas cru de son honneur de l'abandonner. D'ailleurs, ajoute-t-il, si le duc d'Orléans est faible, je le suis encore plus que lui; et sa faiblesse l'a mis à la discrétion des hommes les plus dangereux, qui en ont abusé; mais croyez que c'est notre parti qui sauvera le roi et la France. — Le lendemain; il revint chez Bouillé, lui remit un écrit rapportant leur conversation : « Gardez cet écrit que j'ai signé, dit-il, et faites-en usage, si moi et mon parti nous ne tenons pas tout ce que je vous promets. » Et Mme Elliott affirme qu'il eut un véritable accès de désespoir en apprenant la condamnation du roi, le vote de Philippe-Égalité.

Dans sa correspondance avec Talleyrand, Narbonne, de Grave, Dumouriez, Biron révèle des qualités assez rares : coup d'œil politique, connaissance des cours étrangères, plans ingénieux, style animé, rapide, plein de choses, sentiment très vif des difficultés pratiques, des moyens de les surmonter. Son rapport sur la retraite de Mons peut passer pour un modèle du genre : sa conduite avec le soldat est ferme, habile; son activité, malgré l'usure de sa santé, infatigable; son désintéressement, sa modestie absolus; malheureusement on ne lui laissa nulle part le temps de donner sa mesure, sauf à l'armée de Savoie où, de concert avec Custine, il acheva la soumission du comté de Nice. Il refuse de succéder à Rochambeau, supplie les ministres ses amis de ne pas le laisser partir, bien qu'il n'ait eu à se louer du maréchal ni en Amérique ni en France, que celui-ci n'ait jamais rendu un compte avantageux de lui, ne lui ait jamais dit un mot aimable en *le crevant à plaisir*. A peine lui échappe-t-il une plainte, lorsque Narbonne, lui ayant confié la mission d'acheter 4,000 chevaux en Angleterre, la retire presque aussitôt, et laisse Biron aux prises avec des créanciers qui le font

arrêter à Londres et conduire en prison. Mme de Coigny, qui se défiait à peu près autant des amis que des ennemis du général, trouva la réponse de Narbonne *aussi plate et aussi suspecte que sa conduite;* du reste, observe-t-elle, le défaut de caractère dans les grandes places entraîne avec soi tous les inconvéniens de la perversité de cœur. Quant à Talleyrand, que son ami *aime mieux*, qu'*il n'estime guère davantage*, et qui *ne marche pas plus droit*, la marquise n'entretient pas beaucoup plus d'illusions sur lui. Biron ne récrimine point contre Dumouriez qui lui a envoyé le plan de campagne le plus étrange, un plan qu'on aurait cru imaginé par un ennemi et qui amène l'échec de Mons ; du reste Dumouriez, qui le traite assez mal dans ses Mémoires, lui témoigne dans ses lettres beaucoup d'estime et d'affection. « Vous êtes un des plus forts arcs-boutans de ma machine politique et militaire... Laissez-moi saisir les occasions de vous mettre à la main le bâton qu'ont honoré vos pères. C'est la seule velléité aristocratique qui puisse être d'accord avec mon civisme et ma philosophie... Je voudrais avoir un Biron à mettre partout. J'en voudrais surtout un dans mon cabinet, et encore mieux, à ma place. » Ne pas s'en remettre à la médiocrité de Lafayette, acheter les entours du roi de Prusse en ouvrant au négociateur un large crédit de corruption, tenir une armée prête à entrer dans le Brabant afin d'y susciter la révolution, de la propager en Hollande, organiser une escadre capable de faire voile sur l'Inde, afin d'en imposer à l'Angleterre (cette flotte remporterait de grandes victoires politiques sans sortir de la rade de Brest), ne pas livrer le nord de la France, Paris, et ce qui est plus dangereux, *l'opinion*, voilà l'ensemble des vues du citoyen général Biron pendant l'année 1792. Il est d'ailleurs convaincu, il ne cesse de répéter qu'en ce moment lenteur est trahison, et qu'il a fallu se donner autant de peine pour établir l'indiscipline que pour rétablir la discipline.

Vous pensez bien qu'il n'a garde d'oublier une recommandation de la marquise, ce qu'il appelle lui-même *une importante petite chose*, expression fort juste, car on ne saurait énumérer le nombre des grandes entreprises qui échouent parce qu'on néglige *les importantes petites choses*, parce que les joueurs n'ont pas le respect des basses cartes. Les deux frères du roi George III avaient épousé, le premier une fille naturelle de Walpole, l'autre une fille de lord Carhampton : tous les ministres étrangers allaient chez elles à l'exception du chevalier de La Luzerne, auquel Marie-Antoinette avait enjoint de ne pas *visiter ces deux femmes*, parce que leurs mariages n'étaient pas dans les règles de tous les chapitres, parce qu'aussi la duchesse de Cumberland témoignait quelque sympathie

pour la révolution. Révoquer cette défense, c'est faire d'une pierre deux coups : rétablir de bons rapports avec deux frères du roi, impatienter « cette insolente et vindicative » Marie-Antoinette, et l'ôter de la place de Louis XVI qu'elle voulait usurper, à l'exemple des autres filles de Marie-Thérèse qui, à Bruxelles, à Naples, à Parme, gouvernaient leurs maris. N'est-il pas absurde d'ailleurs que, renversant tous les préjugés pour instituer l'égalité, les Français viennent chez les autres choquer toutes les convenances pour soutenir une distinction rejetée parmi eux? De son côté, la marquise épouse les sentimens de Lauzun : la lettre de Lafayette à l'assemblée lui semble pouvoir être *signée Monck et soupçonnée Cromwell.* Quant à la petite cour de Coblentz, dont lord Malmesbury lui a conté les intrigues, elle lui inspire ce trait aigu : « Vraiment, le Français est alternativement l'enfant ou la vieille femme de l'Europe. » Le 10 août la glace d'effroi, non certes à cause de la déchéance du roi *qui la laisserait très philosophe*, mais à cause de l'effet qu'il produira sur l'armée, — l'armée où Biron commande, où cet événement va accroître l'indiscipline, augmenter les embarras, les périls des généraux. O liberté! s'écrie-t-elle, quel mal tu nous causes pour les biens que tu nous as promis! Dix-huit mois après, au pied de l'échafaud, Mme Roland rencontrera la même pensée.

Mme de Coigny, qui se savait mieux et autrement aimée, ne s'inquiète nullement des maîtresses de Biron (1) ; et, ce qui paraîtra plus étrange, elle lui parle d'elles, demande, donne de leurs nouvelles; ainsi fait-elle pour Mlle Laurent, pour sa propre cousine Aimée de Coigny, duchesse de Fleury. Mlle Laurent, de la Comédie-Française, était la maîtresse en titre de Biron, qui demeura avec elle en 1793, avant d'aller en Vendée, invitant ses amis à des dîners dont elle faisait les honneurs. Il écrit un jour à Talleyrand qu'il va la mander à Valenciennes, « ayant besoin d'elle pour le soigner et de Juliette pour le divertir. » Elle n'était guère jolie, jouait assez piètrement la comédie; mais, disait-il, « si vous saviez comme elle est bête, et comme cela est commode! On peut parler devant elle

(1) Mme de Genlis rapporte une anecdote piquante à propos de Mme de Rechteren que Lauzun-Biron courtisa, en 1787, aux eaux de Spa : « C'était une jeune Espagnole, à la fois spirituelle, ingénue et jolie, mariée à un homme qui aurait pu être son père, mais qu'elle aimait véritablement. Comme il était fort difficile de l'approcher, le duc s'établissait derrière, au milieu des hommes qui avaient la galanterie de servir les dames. Un jour, au déjeuner, il lui fit rapidement, tout bas, une déclaration d'amour, très formelle. Mme de Rechteren, après l'avoir tranquillement écouté, lui répondit : « Monsieur le duc, j'entends fort mal le français; mais mon ami (elle désignait ainsi son mari) est bien plus savant que moi; allez lui répéter ces jolies choses, il me les expliquera parfaitement. »

des choses les plus importantes avec une sûreté! » Ne croyez-vous pas entendre la paraphrase des vers de Rivarol à Manette, cette Manette à qui il promit, si elle mourait, une lettre de recommandation pour la servante de Molière :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
Et de l'esprit comme une rose.

Un jour dans le salon de Mme Gabriel Delessert, femme du préfet de police, on vint à parler d'André Chénier, et l'on se demanda quelle femme avait inspiré *la Jeune captive*. — Je vais satisfaire votre curiosité, dit le comte de Montrond ; c'est Aimée de Coigny, fille du comte de Coigny, frère cadet du duc de Coigny. — Mais comment êtes-vous si bien instruit?.. — J'ai épousé la Jeune Captive, répondit-il à ses interlocuteurs étonnés. — Zilia, Nigretta, la Lune (Aimée de Coigny s'était donné ou avait reçu ces surnoms) épousa d'abord le duc de Fleury, avec lequel elle divorça pendant la Terreur, pour se marier avec Montrond, qu'elle connut à Saint-Lazare ; un nouveau divorce lui rendit une liberté dont elle usa et mésusa fort largement. « On ne peut pourtant pas les épouser tous, » aurait-elle répliqué, quelqu'un observant que le divorce rend l'adultère inutile. Son visage était enchanteur, écrit Mme Vigée-Lebrun, son regard brûlant, sa taille celle qu'on donne à Vénus, son esprit supérieur. Mais une âme romanesque, une imagination ardente, excentrique, l'exposaient à mille dangers auxquels elle s'empressa de succomber. Un soir, chez Mme de Guéménée, venant de faire sa cour, elle ôte devant cinquante personnes son bas de robe (une queue de plusieurs aunes), et la princesse l'ayant invitée en riant à se défaire aussi de son immense panier, elle relève le défi, reste pendant quatre heures « avec son grand corps et sa palatine, et en petit jupon court de basin, sur lequel ballottaient ses deux poches. » Voyant tout le monde s'occuper d'elle et rire de ses folies, Horace Walpole remarquait fort justement : « Elle est fort drôle ici, mais que fait-on de cela à la maison ? » Aimée de Coigny eut pour Biron un fort vif et assez long accès de tendresse, et elle lui écrivit d'aimables lettres, de Naples, par exemple, « où la lune est plus notre divinité qu'ailleurs... La mer semble être là exprès pour la réfléchir et l'adorer ; à peine veut-elle être agitée, et on voit bien seulement quand elle gémit, que c'est l'amour uniquement qui l'agite. » Quelques-unes de ces lettres indiquent que Biron ressentit quelque ennui d'une correspondance fort dangereuse avec cette enfant terrible, émigrée rentrée en France sans autorisation. « Tuons-nous pour qu'il n'en soit plus question, ou aimons-nous tendrement, sans objection, sans contrainte. » La contrainte devait assu-

rément déplaire à une créature si fantasque et galante qui, en 1813, à l'âge de quarante-trois ans, s'éprenait de l'Ermite de la Chaussée d'Antin, d'Étienne de Jouy : du moins son roman d'*Alcar*, ses lettres, son esprit alerte, font-ils regretter que ses Mémoires manuscrits, ses portraits de contemporains ne nous soient point parvenus. Sous l'empire, elle va aux réceptions de la cour, après avoir fréquenté avec Montrond les salons du directoire et du consulat. — Aimez-vous toujours les hommes? lui demanda Napoléon. — Oui, sire, quand ils sont polis, osa-t-elle riposter. — Elle est de la famille intellectuelle de cette Mme de Coislin qui rabroua si lestement Fouché : reçue fort cavalièrement par le ministre auquel elle venait demander la radiation de sa sœur, elle prend un siège qu'on ne lui offre pas, et, avec la plus aristocratique désinvolture, répond à Fouché qui objecte les propos hostiles, les imprudences de Mme d'Avaray : « Ma sœur, imprudente! Oh! monsieur, je vois bien que vous ne la connaissez pas. Qui donc a pu vous la peindre ainsi? Mais elle est poltronne au point que, si elle était à ma place, reçue par vous comme je le suis en ce moment, elle n'oserait pas seulement vous dire que vous êtes un impertinent. » Mme de Coislin obtint tout ce qu'elle désirait.

Abreuvé de dégoûts de tout genre, souffrant de la goutte et de rhumatismes, dénoncé au comité de salut public, Biron envoya sa démission le 10 juillet 1793 et vint à Paris pour répondre en personne à ses accusateurs. Il fut aussitôt arrêté, conduit à Sainte-Pélagie, puis transféré à l'Abbaye. Jean-Bon Saint-André, qui demandait son rappel, sans toutefois l'accuser d'une manière positive, observa que les hommes doivent toujours être proportionnés aux choses. Devant la convention, son ami Lecomte-Puyraveau eut le courage de solliciter pour lui la faveur accordée à Anselme, à Ferrand, c'est-à-dire qu'on convertît sa détention à l'Abbaye en détention chez lui : quelqu'un s'y opposa et la question préalable fut adoptée. Dès lors Biron ne songea plus qu'à bien mourir. « Il y a trop longtemps que ces gens-là m'ennuient, disait-il à Beugnot, ils vont me faire couper le cou, mais du moins tout sera fini. » Lorsqu'il comparut devant le tribunal révolutionnaire comme suspect d'avoir favorisé les Vendéens, on lui demanda son nom ; il répondit : Chou, navet, Biron, comme vous voudrez ; tout cela est fort égal. — Comment! s'exclamèrent les juges, vous êtes un insolent! — Et vous des verbiageurs ; allez au fait ; « guillotiné, » voilà tout ce que vous avez à prononcer, et moi je n'ai rien à répondre. » Quand il quitta les autres prisonniers, il les salua avec une dignité chevaleresque et leur dit : « Ma foi! mes amis! c'est fini! je m'en vais! » Et son intrépidité ne se démentit pas un instant ; il buvait deux bouteilles de vin blanc et mangeait des huîtres au moment où

l'exécuteur entra. « Bien, mon ami, dit-il; je suis à vous; laissez-moi finir mes huîtres, je ne vous ferai pas attendre longtemps. Vous allez boire un verre de vin; vous devez avoir besoin de forces au métier que vous faites. » Et tandis que le guichetier Langlois allait chercher un verre, il causait avec le fonctionnaire Sanson de l'instrument du supplice. Langlois revint; le duc remplit de nouveau le verre du guichetier, le sien, celui de l'exécuteur. « Maintenant, mon ami, partons, » dit-il en se levant. Et il se livra tranquillement. Ceci se passait le 11 nivôse an II, en style esclave le 1er janvier 1794 : Biron était âgé de quarante-six ans.

V.

La marquise de Coigny avait sans doute tenté les derniers efforts pour retarder le jugement de son ami, pour favoriser son évasion : elle ne se consola jamais d'une telle perte, qui dut lui paraître « la mort placée au milieu de la vie. »

Cependant elle devait lui survivre bien des années encore. En 1797, allant de Douvres à Calais, la duchesse de Gontaut rencontra sur le bateau une dame fort peu remarquable, qui se lamentait d'avoir un nom fameux, d'avoir été *tant soit peu émigrée* et d'être trop connue à Calais. « Dame, soupirait-elle, ça fait quelque chose d'y retourner; si je pouvais changer de nom, ça me ferait assez de plaisir. » Une dame couchée près d'elle s'offrit avec empressement : « Changeons, dit-elle, le mien est à votre disposition; veuillez, je vous prie, me dire le vôtre. — Roussin, madame, un nom connu, comme vous voyez. — Connu! sans doute, repartit la dame couchée; mais n'ayant jamais été à Calais, je m'y trouverai en toute sécurité. » Mme Roussin, charmée, fit l'échange des passeports, et, lisant tout haut celui de la citoyenne Coigny : « Conny! Conny! oh! cela ne peut pas me compromettre, mais il y a une chose qui me chiffonne, j'ai un trait dans l'œil indiqué par le signalement; vous n'en avez pas. — C'est égal, dit la marquise de Coigny, je clignoterai. »

La marquise arriva ainsi à Paris, mais elle y venait incognito, parce qu'elle restait toujours sous le coup des lois contre les émigrés, et, bien qu'elle eût divorcé, bien que ces lois fussent sensiblement adoucies dans leur application, elle eut, le 18 fructidor, un nouvel accès de cette terreur qui l'avait poussée en Angleterre six ans avant. « En sortant de ma chambre (1), nous rencontrâmes

(1) Cette anecdote se trouve, comme la précédente, dans les *Mémoires* autographes de la duchesse de Gontaut.

la marquise de Coigny, très effarée; elle arrivait par le jardin et mourait de peur; mon beau-frère lui dit que l'hôtel de Gontaut, tellement en vue, était une mauvaise retraite : « Parfaite, dit-elle, votre belle-sœur sort par la porte, tout le monde la voit; j'entre par la fenêtre, personne ne m'a vue. » Elle obtint ainsi ce qu'elle venait réclamer. On l'établit très haut, dans un cabinet éclairé seulement par une petite lucarne sur l'escalier, d'où, quelques heures après, elle sut que les agens de police me cherchaient, ce qui la fit frémir. Tous les domestiques protestèrent que Mlle de Montault était partie pour retourner dans sa province, et Mme de Coigny en fut quitte pour la peur... Elle courut un autre danger, celui de mourir de faim; mon beau-frère l'avait si bien cachée qu'il l'oublia; elle vit passer le déjeuner, le dîner, sans oser faire un signe de détresse, et ce ne fut qu'à minuit qu'il se souvint d'elle. »

En 1802, ayant obtenu sa radiation, elle rentre définitivement à Paris, où elle retrouve bien vite ses succès d'autrefois. Le premier consul l'abordait volontiers, lui demandant avec une ironie mêlée d'inquiétude : « Comment va la langue? » D'ailleurs elle avait pour lui une sorte de culte, et son enthousiasme s'accrut encore lorsqu'en 1806 le général comte Sébastiani, un des favoris de Napoléon et son ambassadeur en Turquie, épousa sa fille, cette ravissante Fanny, qui devait mourir un an après, à Constantinople, en donnant le jour à celle qui fut plus tard la duchesse de Praslin-Choiseul. L'ange gardien de la France, disait-elle, est l'ange gardien de Napoléon : les héros de l'antiquité et des temps modernes, tout lui semble mesquin à côté de l'empereur. Elle a une autre admiration, Voltaire : « le plus grand génie littéraire qui ait paru, » répond-elle à Mlle Newton (1), qui ne l'aime pas. Et avec cela elle est devenue dévote, mais d'une dévotion assez particulière, car tout en lisant chaque jour son bréviaire, *son bon Dieu,* elle croit au diable un peu plus qu'il ne faudrait.

Dans l'aimable récit de son voyage à Plombières avec Mme de Coigny, Mlle Sarah Newton peint à merveille la nature morale de la marquise parvenue à l'âge crépusculaire, *à l'âge d'argent*, assombrie et désenchantée, avec des accès de gaîté soudaine pendant lesquels elle professe que s'ennuyer est quelque chose de méprisable, que l'on a tort de regretter le passé parce que tous les âges ont leurs joies; restée humoristique, hautaine avec des mots terribles qui semblent des coups de bec de jeune aigle, mettant d'ailleurs tout son esprit à stimuler celui des autres, mais voulant qu'on parle (car c'est sa manière de connaître les gens), grand amateur

(1) Mlle Newton, mariée d'abord au général Letort, puis au comte de Tracy.

de promenades à travers tout pour n'arriver à rien, et infatigable avec son fameux sac qui aurait pu « tenir douze pains de quatre livres, » curieuse de toutes choses, même de la nature, bien qu'elle ne fût pas *champêtre*, suivant le mot du prince de Ligne, écrivant à chaque instant ce qui lui vient à l'esprit, épistolière au point d'*être tout entière dans l'encrier* à certains jours, un peu peureuse comme jadis, fort gourmande, frileuse et préférant le soleil aux temps modestes, interrogeant tous ceux qu'elle rencontre : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que faites-vous? Que pensez-vous? » charmant d'ailleurs et sa compagne et ses auditeurs par la conversation la plus ingénieuse et la plus variée. On lit ensemble Rulhière, *l'Histoire de Colin et Jeannot*, *Mlle de Clermont*, Vertot, *la Guerre de trente ans* de Schiller, *Zadig, le Siècle de Louis XIV*, *le Doyen de Killerine*, etc. Si quelques-uns de ces ouvrages enchantent Mlle Newton, d'autres l'ennuient franchement; mais Mme de Coigny la soutient en assurant qu'il est bon de lire de temps en temps des livres ennuyeux. Les *Révolutions romaines* de Vertot plaisent à la jeune fille, mais elle n'aime pas les Romains : « C'est, observe la marquise, l'orgueil natif anglais qui vous rend si difficile pour les autres peuples. » En rentrant dans le salon de l'hôtel à Lausanne (1), on trouve un gros bouquet de lilas blanc tout fleuri comme en mai, que deux messieurs ont apporté pour Mlle Newton, sans vouloir se nommer. « Ah! sourit la marquise, voilà les vrais romans qui vont commencer. » (Elles lisaient alors *Malvina*, de Mme Cottin.) Mme de Coigny donne à son amie des leçons de prononciation, de ponctuation, lui recommande de prendre des notes sur ses lectures, d'écrire ses pensées, « c'est une façon de savoir si on est bête. » Penser ses lectures, ne pas lire *comme si on mangeait des cerises*, quoi de plus sage, mais aussi quoi de plus rare?

Elle a tous les genres d'esprit, et cultive le plus infime, l'esprit des calembours et des rébus. Une vieille marquise avait un chien favori, son toutou, qui fait, dit Mme de Coigny, le tout de son existence. Par exemple, la jeune Anglaise se gardera bien de lui conter ceux qui courent contre Napoléon : le triomphe ou Trajan (outra-

(1) Le maître de l'*hôtel du Léopard*, à Avallon, leur dit que Mme de Staël avait logé quelque temps chez lui, qu'elle était toujours aux fenêtres pour voir partir le coche placé en face, ou bien dans la cour de l'auberge pour guetter les voyageurs venant de Paris; elle les emmenait dans la salle d'en bas, afin de causer politique, ne se couchait pas, parlait à tout le monde de toute sorte de choses et se mettait à écrire dès qu'elle ne parlait plus. Mme de Coigny reprochait à M. de Staël de poétiser l'odeur, la couleur et la vue des ruisseaux de Paris, oubliant que cette ville était vraiment la patrie de son esprit, de son génie.

geant) qu'on avait affiché un soir; et l'empereur sur un trône sans glands (sanglant). Ce qu'elle ne peut retenir, ce sont ces boutades féroces, familières aux grandes dames de l'ancien régime, et qui déchirent la victime. En Suisse, elle rencontre un monsieur bien vêtu qui s'obstinait à la reconnaître en la saluant d'un air sans façon, ce qu'elle lui rendait d'un air sec, sans s'arrêter. Le soir, au moment d'une lecture fort intéressante, l'importun se fait annoncer comme un parent de son ami le sénateur Casabianca; elle le reçoit assez froidement, lui ne s'aperçoit de rien, commence à demander des nouvelles du général Sébastiani, parle de sa belle conduite à Constantinople, puis il ajoute maladroitement : « Je connais bien cette famille; le père de votre gendre était un commerçant qui a fait son chemin lui-même. — Vraiment, éclate la marquise, eh bien! votre père, à vous, a fait un imbécile! »

Malgré sa force d'âme et sa gaîté naturelle, elle n'avait pas le cœur aussi philosophe que l'esprit et retombait souvent dans une douloureuse mélancolie. Un jour de promenade, elle voulut gravir une montagne escarpée malgré le vent, les ronces et mille difficultés. On espérait le soleil, il ne parut pas : « Eh bien! dit-elle, ce que nous venons de faire là est l'image de la vie, et c'est assez triste, n'est-ce pas? » Sa compagne le trouvait, au contraire, très amusant, car elle avait le soleil en elle-même. Une autre fois la marquise reprenait : « C'est le temps qui nous fait ce que nous sommes; il nous faut le soleil et l'air pour être dans notre valeur. On devrait dire à ses amis : Quel temps fait-il chez vous? » Elle a de grandes crises de tristesse : Mlle Newton l'aidant à faire quelques fleurs de tapisserie, elle dit « qu'il n'y a plus à présent d'autres fleurs pour elle dans le monde que celles qu'elle fait à l'aiguille, mais que le monde est plein devant moi de véritables fleurs. » Un jour de pluie, elle imagine des devises de cachet et demande à la jeune fille de lui dessiner une fontaine avec cette devise autour : *Profonde, mais cachée;* c'était pour elle et son chagrin. Puis, pour Sarah : une hermine avec cette légende : *Douce, blanche et fine.*

Pendant une de leurs promenades, celle-ci retrouve soudain un arbre cherché longtemps en vain, sur lequel, deux ans auparavant, Fanny avait gravé son nom. « Je pousse un cri; Mme de Coigny, croyant qu'une bête me mordait, crie de son côté; je lui montre l'arbre, et alors elle se met à fondre en larmes : « Dieu soit loué! m'a-t-elle dit, la hache a respecté ce gage muet et parlant de ma chère fille. » Nous l'avons garni d'une foule de branches roulées autour, afin de le retrouver. En rentrant, Mme de Coigny a chargé le médecin d'aller chez l'administrateur des domaines afin d'obtenir l'ordre de conserver cet arbre précieux. Si cela ne réussit pas,

elle le demandera au ministre dès qu'elle sera à Paris, et peut-être même à l'empereur... Nous avons été dès le matin voir ce pauvre arbre, et j'en ai emporté des feuilles pour en faire une guirlande solide, afin de l'orner un peu plus convenablement. Nous nous sommes assises sur le serpolet, au haut d'un chemin désert, et Mme de Coigny m'a raconté mille choses sur le temps de l'émigration et sur la mort de sa seconde fille, la petite Rosalba, qu'elle pleure toujours à Noël, jour où elle est morte, pour avoir peut-être été trop gâtée, agitée, soignée et câlinée. Mme de Coigny l'amenait partout et la montrait à tout le monde, même la nuit, dans son berceau. Ah ! comme c'est triste ! »

En quittant Plombières, elles passèrent par Luxeuil ; et, sur la route de Vesoul, elles aperçurent les ruines poétiques du château de Montaigu, au haut d'un rocher qui perce les nuages. Mlle Newton aurait voulu savoir tout ce que ces tours ont vu : « Sans doute, dit Mme de Coigny, ce qu'on voit à présent dans les châteaux modernes, car l'humanité a toujours les mêmes passions, quoique les murs changent de forme. » Oui, sans doute, l'homme sera toujours l'animal qui se bat et qui se querelle, qui aime et qui hait, qui, au réel et au figuré, boit de la folie rouge et blanche, et succombe plus aisément à l'ivresse morale qu'à l'ivresse physique ; mais il est aussi *le roseau pensant* qui combine, invente sans cesse des moyens de bonheur et de malheur ; mais les murs, en changeant de forme, en devenant successivement château féodal, maison bourgeoise ou rustique, entraînent aussi des changemens de fond, des idées nouvelles qui, à leur tour, engendrent de nouveaux sentimens. Les causes et les effets ont leurs actions réflexes ; ils sont emportés dans le tourbillon de l'histoire universelle, la cause d'un événement se métamorphosant en effet d'un autre, les anciennes passions cédant la place aux jeunes passions, comme les vieilles modes disparaissent devant la mode d'aujourd'hui. Et si l'on prétend que la mode nouvelle n'est qu'un retour à une mode déjà oubliée, ne peut-on répondre que l'homme moderne ne ressemble guère à l'homme d'autrefois, que chaque siècle a son empreinte, sa gloire, ses étonnemens, ses découvertes, ses défauts, différens de ceux des siècles précédens ? Aussi les vieilles tours de Montaigu, si elles avaient pu parler, auraient-elles révélé des mystères, raconté des drames, des épopées qui, par la variété du panorama, eussent charmé la questionneuse de Mme de Coigny. Le voyageur qui fait le tour du monde voit partout de l'eau, de la terre, des arbres, des maisons, des montagnes, des plaines : qui donc oserait cependant soutenir que son horizon reste toujours le même ? Mais le monde moral est infiniment plus vaste, plus compliqué que le

monde matériel, et comment oublier que le sentiment de l'infini, du divin, ce magicien par excellence, donne aux âmes la diversité et les empêchera toujours de se fixer dans un moule uniforme?

Pour se moquer des idées féodales de Mlle Newton, Mme de Coigny signe sur le livre d'un hôtel de Genève : Mme et Mlle d'Armentières, puis elle lui dit malignement que le nom de Coigny est devenu trop célèbre depuis qu'elle a pour gendre le général Sébastiani; d'ailleurs, les vieilleries lui déplaisaient davantage à mesure qu'elle vieillissait. Et de rire, en songeant que Mme de Staël et *tutti quanti* vont se mettre l'esprit à la torture pour deviner Mme et Mlle d'Armentières, attendu qu'il n'y a plus de ce nom-là *qu'un seul mâle rabougri,* selon sa propre expression. « O mânes des Conflans, gémit l'aimable écrivain, voyez-vous, du fond de vos sépultures, votre nom servir de déguisement pour voyager incognito au temps de l'empereur Napoléon! » Mais si elle respectait encore ses propres préjugés, la marquise ne s'inclinait guère devant les préjugés des autres; et, sans doute, elle aurait applaudi au trait du comte de Gramont écrivant sur la maison délabrée de Montlosier à Randanne : *Féodalité du XXe siècle.*

Toujours célébrée, toujours redoutée pour la verve de son esprit, Mme de Coigny traversa la Restauration et ne cessa de causer qu'en 1832, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir vu les Bourbons, objets de son éternelle rancune, auxquels elle reprochait non d'être partis, mais d'être revenus, reprendre une troisième fois le chemin de l'exil. Elle emportait avec elle la tradition des habitudes et des salons du XVIIIe siècle, de cet esprit particulier, fait des qualités les plus délicates et aussi de quelques travers, cultivé à loisir comme l'art et la science suprêmes, où dominent la grâce, le goût, l'élégance, l'art de conter, le besoin de plaire, et qui tirait aussi de piquans contrastes du choc des spéculations philosophiques et libérales avec les idées d'ordre et d'autorité. Mme de Rémusat, Mme de Girardin, ont eu autant d'esprit que Mme de Coigny ou Mme du Deffand; elles ont un autre esprit, l'esprit de leur temps, de leur société, l'esprit moderne enfin, avec tout son éclat, sa sève et sa richesse, mais dépouillé d'un je ne sais quoi, d'un charme indéfinissable, qui manquent aux hommes plus encore qu'aux femmes de notre XIXe siècle, siècle inquiet, fiévreux, impatient du despotisme du bon ton comme de tous les vieux despotismes, mais trop jaloux peut-être de la liberté de se forger de nouvelles chaînes avec les instrumens mêmes qui ont servi à briser les anciennes.

VICTOR DU BLED.

L'ASIE

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I.

Exactes au rendez-vous donné par la France, l'Europe et la vieille Asie, la jeune Amérique et l'Océanie sont venues dresser sur les bords de la Seine leurs palais regorgeant de richesses, leurs villages et leurs tentes de nomades. Palais d'un jour, villages improvisés comme ceux que Potemkin édifiait sur le passage de sa royale maitresse, mais d'un grand et puissant effet, éblouissant l'œil, impressionnant l'imagination, transportant le spectateur dans un monde féerique et lointain, aux rives du Gange sacré et de l'Amazone, reine des fleuves.

Elles ont rivalisé de luxe et de goût, et la grande capitale ne leur ménage ni l'admiration reconnaissante ni le sympathique accueil. Fière du résultat de son colossal effort, la France laborieuse et travailleuse salue ces étrangers d'hier, ses hôtes d'aujourd'hui. A leur coopération cordiale est dû, dans une large mesure, l'étonnant succès de sa gigantesque Exposition, ce succès, qui, dès le premier jour, dépassant toute attente, grandit encore, empruntant les mille voix de la renommée, réduisant les détracteurs au silence, entrainant les hésitans; succès répercuté par l'écho de la presse en tous pays, éveillant au loin les plus paresseuses curiosités et faisant affluer dans nos murs les représentans de cent races diverses.

Ils sont venus; leur attente n'a pas été déçue. Le prodigieux tour de force est accompli, la France a mené à bien sa tâche pacifique. Ni l'hostilité de ses ennemis ni les insinuations perfides de ses envieux n'ont pu faire échouer l'œuvre entreprise. Si les gouvernemens ont douté, les peuples ont cru; si la date choisie entravait le bon vouloir des cabinets européens, pour qui cet anniversaire, aurore radieuse de la liberté, saluée à son apparition des unanimes applaudissemens d'un peuple entier, réveillait aussi les souvenirs de crimes sanglans et de conquêtes sans pareilles, elle apparaissait aux nations comme la date inoubliable d'une ère nouvelle, entachée comme toute chose humaine de violences et d'excès, mais ère de vie et de prospérité, dont les remords ne sont qu'à nous et les bienfaits à tous.

Ils ont pu venir, souverains et hommes d'État, nobles et bourgeois, industriels, commerçans et prolétaires, ils n'ont rien vu qui insulte leurs souvenirs ou déconcerte leurs espérances. Ils ont vu un peuple qui, après avoir, en un siècle, subi l'épreuve également redoutable de la fortune la plus étonnante et des revers les plus imprévus, vivant et debout, confiant dans l'avenir et le triomphe de l'éternelle justice, poursuit en paix son œuvre de civilisation et de progrès.

Il a trop vécu pour croire aux malheurs irréparables, aux défaites sans lendemain. La fortune inconstante ne lui a ménagé, dans le cours de sa longue existence, ni les élévations vertigineuses ni les épreuves douloureuses. Il sait qu'elle n'abandonne jamais les peuples qui ne s'abandonnent pas eux-mêmes, et, qu'à se rendre compte des fautes commises, on est en bonne voie de les réparer.

La France a conscience des siennes, et, de son mieux, les répare. A ceux qui l'accusent de menacer le repos de l'Europe, elle répond en élevant un palais aux arts de la paix, en conviant l'univers à dresser avec elle le bilan des richesses et des conquêtes scientifiques communes, à mesurer l'étape franchie en un siècle dans tous les domaines de l'intelligence et à se demander quels miracles ne réaliserait pas l'humanité le jour où, affranchie du pesant fardeau de la guerre, elle pourrait consacrer ses milliards et ses bras au bien-être des générations présentes et à venir.

Qu'on le veuille ou non, qu'on l'écoute ou se refuse à l'entendre, c'est là ce que dit cette grande Exposition : ces machines merveilleuses centuplant la puissance créatrice de l'homme, économes de son temps et de ses peines; ces matières premières accumulées; ces métaux assouplis et façonnés par son génie; le temps et l'espace asservis à sa volonté. Les choses ont une voix; rarement elles ont parlé plus haut, plus intelligiblement à tous, à chacun dans sa

langue, empruntant au puissant effort qui rapproche, unit et confond les produits divers des sols, des climats et des races les plus disparates une souveraine éloquence.

II.

A nos yeux éblouis, l'Asie, berceau du genre humain, déroule ses splendeurs, splendeurs bizarres, conceptions étranges d'un cerveau et d'un œil autrement conformés que les nôtres, d'une organisation sociale et politique consacrée par des siècles, immuable en apparence, mais dont les sourds craquemens révèlent que les jours sont comptés. Là aussi, l'idée subtile, insaisissable que la France a jetée au vent, idée d'indépendance, de progrès, de vie nationale, germe et grandit. Dans l'Inde, en apparence assoupie sous la *pax britannica,* soumise à l'Européen invisible et anémique, réfugié dans son *bungalow,* gouvernant, comme à Calcutta, au nombre de 300, une population de 800,000 Indiens; à Madras, enfouie sous la verdure; à Bombay, la Capoue asiatique, où les femmes parsis à la taille svelte, aux yeux alanguis, rappellent par leurs bras nus et leurs bustes élancés les belles filles de la Grèce; à Bénarès et à Delhi; du cap Comorin à l'Himalaya, 260 millions d'êtres humains s'éveillent.

La façade marmoréenne et grandiose de l'imposant édifice construit par l'Angleterre se lézarde de crevasses profondes. Sur ce sol mouvant et tant de fois conquis, que d'etablissemens éphémères qui se croyaient éternels et dont les ruines seules subsistent! Que de dynasties écroulées, que de grands noms dont il reste à peine un souvenir! Toujours conquise et jamais possédée, l'Inde a subi tous les jougs sans cesser d'être elle-même, souple et résistante, prodiguant à chacun de ses maîtres d'un jour l'antique respect que lui inspire la force et qui ne dure qu'autant qu'elle dure.

Puis les révoltes terribles succédant aux soumissions abjectes, les attentats odieux aux génuflexions serviles; le viol, la torture, le massacre à des hommages presque divins; le fauve surgissant dans l'esclave; le croyant traînant son idole d'hier dans la boue, l'en gorgeant et l'y noyant; Delhi et Cawnpore en feu, les femmes outragées et coupées en morceaux, les enfans jetés par les fenêtres sur la pointe des baïonnettes, les supplices les plus monstrueux infligés à ceux devant qui l'on se prosternait la veille. L'Angleterre a vu cela en 1857. Si la répression a été impitoyable et l'effort prodigieux, si d'une main de fer elle a dompté la brute exaspérée et

étouffé l'insurrection dans le sang, les idées, les traditions, les croyances et les passions des Hindous sont restées les mêmes.

Sur ces millions d'hommes l'Angleterre règne encore, et ce miracle est dû à la sagesse et à l'audace de quelques diplomates, à l'intrépidité de quelques milliers de soldats, à l'habileté, à la prudence des fonctionnaires, administrateurs et magistrats. Mais c'est un miracle, et si le prestige de l'Angleterre, un moment ébranlé, semble raffermi, il serait imprudent de se fier à l'apparence trompeuse. Elle ne l'a accompli qu'à la condition d'enrôler les vaincus au service des vainqueurs, d'imiter Rome recrutant parmi les Barbares les légions qui tenaient les Barbares en échec : conception téméraire, qui, longtemps, réussit à l'empire romain et qui repose tout entière sur le prestige des vainqueurs aux yeux des vaincus. Mais le prestige a deux ennemis à redouter : l'échec, n'importe où, n'importe comment, puis la discussion. La discussion le mine, l'échec le ruine, et ce prestige, si laborieusement, si péniblement conquis, peut être compromis, perdu par un insuccès sur quelque point du monde que ce soit.

Puis, danger plus imminent, l'esprit d'examen et de libre discussion importé par elle-même gagne chaque jour du terrain; l'instruction, largement donnée aux classes moyennes de la population indienne, réveille les souvenirs et éveille des aspirations d'indépendance. L'idée témérairement mise en avant d'une future nation indienne que l'Angleterre aurait pour mission de former, implique l'idée d'émancipation. L'Inde attendra-t-elle d'être mûre pour vouloir se gouverner elle-même, et, le voulant, le pourra-t-elle? Ce serait la première fois depuis cinquante siècles. Ou bien, suivant son immémoriale tradition, passera-t-elle sous le joug d'un nouveau maître? Déjà, à l'extrémité de l'Afghanistan, ce champ de bataille de tous les conquérans asiatiques, aux portes d'Hérat, la clé de l'Inde, comme l'appelait lord Wellington, on entend retentir les pas des soldats du tsar. Des steppes des Kirghiz à Khiva, à Khokand, à Samarcande, ils avancent et touchent à la *frontière scientifique* du nord-ouest. Les arrêtera-t-elle, ou, mieux qu'elle, les complications européennes suspendront-elles leur marche?

III.

Dans le frais patio du palais des Indes, sous ce jour tamisé qui, tombant de haut, repose l'œil fatigué de l'éblouissant soleil du dehors, au susurrement léger de l'eau qui s'épanche dans sa vasque de marbre, sur les dalles des larges corridors ombreux,

nu-pieds, silencieux comme des fantômes, comme eux vêtus de blanc, les serviteurs hindous passent et repassent. Sous les arcades cintrées, boîtes et coffrets ouvragés, éventails et porte-cartes en bois de santal, sachets de santal, imprègnent l'air de leurs parfums poivrés. Statuettes indiennes, coupes et vases d'argent ciselé, casques de bronze damasquinés d'argent, plats et aiguières de Bénarès, en cuivre repoussé, éparpillent leurs notes blanches, rouges et jaunes. Les meubles en bois noir de Bombay et en bois de teck, fouillés, sculptés, rappellent l'art chinois; les riches tapis de Peschwar caressent le regard. Ici les fins coquillages de Madras étalent leurs changeans reflets d'opale, les cuivres de Cachemire leurs teintes rougeâtres, et, dans les devantures, les parures en pierres de Lune évoquent le souvenir d'une Inde ruisselante de diamans, du maharaja de Mysore, du mélancolique et beau Wadyar Bahadour, surchargé de pierreries, idole immobile et muette sur son trône qu'entoure un peuple prosterné.

Les punkahs de Kuss-Kuss secouent dans l'air ces parfums subtils auxquels les Indiens attribuent de mystérieuses influences : leurs paillettes d'or et de soie miroitent, et les aériens tissus de soie des jungles de Tussor, si légers que la main les sent à peine, parlent de journées brûlantes sous un ciel blanc semé de poussière d'or, de longues soirées sur les vérandas embaumées, de nuits étoilées, de contemplation et de repos.

Autour des bras et des chevilles de quelles nautchies, aux seins voilés d'or et de soie transparente, aux larges plis flottans, aux hanches nues, devaient s'enrouler ces bracelets de pierreries, ces topazes de l'Himalaya, ces émeraudes du Malabar, ces saphirs et ces rubis de Ceylan, ces turquoises de Nichâpour, ces cercles d'argent ciselé bruissant aux mouvemens de leurs danses énigmatiques, de leurs poses voluptueuses et extatiques? Devant quel puissant nizam entouré de statues vivantes, dorées ou argentées, laquées de bleu, de vert ou de rouge, personnifiant les divinités de la mythologie indienne, devaient se dérouler leurs théories onduleuses parées de soies d'un grand prix?

De Bénarès, la ville sainte, étagée aux rives du Gange, sont venues ces étoffes brodées qui entourent, sans les cacher, les tailles sveltes et les hanches souples; ces idoles bouffies et somnolentes; ces statuettes de fakirs aux cheveux hérissés, aux membres décharnés, immobiles et accroupis sous un ciel de feu, entourés d'un cercle de charbons ardens d'où, pendant quarante jours, ils ne sortiront pas. De Bénarès, aux quatorze cents temples, ces statuettes de jeunes filles vêtues de rose et de blanc, le front ceint d'un voile dont les bouts dénoués flottent au vent, de femmes

remontant d'un pas léger les roides escaliers, les *ghâts* qui mènent au Gange sacré, portant sur leurs têtes, comme les antiques canéphores, le vase luisant qui contient l'eau trouble du fleuve.

Madras nous envoie ces effigies de brahmes aux fronts zébrés de raies, ces éléphans lourdement caparaçonnés, ces princes feudataires vêtus de blanc, portant sur leurs noires chevelures des aigrettes de diamans; Bombay, ces derviches au regard louche et haineux, voilant de haillons leur maigre nudité; ces parsis millionnaires, dont les cadavres, hissés sur les tours du silence, serviront de pâture aux vautours hideux, immobiles et noirs, en rangs serrés sur le sommet des tours massives, auxquelles ils font une sinistre couronne; à l'approche du convoi ils hérissent leurs plumes immondes, et, repus, bavant le sang, s'envolent pesamment.

De Delhi, aux sanglans souvenirs, de Delhi, porte de l'Inde ouverte sur la steppe, viennent ces miniatures d'ivoire où le sculpteur inconnu a reproduit le trône de la dynastie de Timour, ce trône, au socle de marbre lamé d'or, dont le dossier était formé de plumes de paon serties de pierres précieuses d'une valeur fabuleuse; cette autre où la mosquée des Perles et la mosquée Jama-Merjid dressent leurs éblouissantes coupoles, œuvres immortelles des artistes d'Aurengzeb, le grand empereur.

Reine du Bengale, Calcutta, la ville des palais, qui sommeille dans sa tranquille et nonchalante magnificence sur les rives de l'Hougly, étale ses riches et soyeuses *saris*, dont le prix atteint des milliers de roupies, parure et seul vêtement des voluptueuses nautchies, qui l'enroulent autour de leurs reins, et, ramenant en arrière ses plis légers, en recouvrent le bizarre échafaudage de leur chevelure.

Sur l'esplanade des Invalides, dans le Palais des colonies, Pondichéry, capitale de l'Inde française, pour qui Dupleix rêva de si hautes destinées; Pondichéry, prise et reprise par le Hollandais et l'Anglais, débris d'un empire éphémère, pierre d'attente d'un retour possible de la fortune inconstante, dresse, à l'entrée du péristyle, sa collection de divinités indiennes. Dieux farouches ou endormis, monstrueuses et fatalistes conceptions du cerveau asiatique, de l'homme faible et nu sur un continent où tout est mystère et danger, où la vie intense grouille et pullule dans les forêts et les jungles, où les grands pachydermes et les redoutables félins, les serpens au corps visqueux, à la tête aplatie, les crocodiles au museau grêle, allongé, les tortues molles, sans écailles, voraces, insatiables, s'entre-tuent et se dévorent, où le singe d'Amber et le bandar du Gange glissent dans les hautes ramures, où les insectes

bruissent comme un vent d'orage, encerclant l'Indien de hordes ailées, menaçantes et redoutables.

Sous ce ciel embrasé, dans ce fourmillement de la vie animale, péril incessant pour la sienne, il se meut avec lenteur, circonspect et prudent, réprimant tout geste d'impatience et de colère qui pourrait déchaîner sur lui des milliards d'insectes insaisissables ou d'irrésistibles adversaires. Patient et résigné, il incarne dans ses dieux et les menaces qu'il sent autour de lui et l'immobilité contemplative qu'elles lui imposent.

Observez dans ce char en bois curieusement sculpté, peinturluré, aux tons criards, verts, rouges, jaunes, traîné par quatre chevaux fantastiques, supporté par de hideuses et grimaçantes cariatides, ce Bouddha engourdi dans son triple réduit ombreux qu'entourent de légères colonnettes et des bêtes accroupies. Sur cette face somnolente et béate, pas d'autre sentiment humain que celui du repos, de l'engourdissement de la volonté, de la torpeur intellectuelle. Le dieu digère et sommeille, idéal indien figé en idole.

L'Européen, lui, lutte et travaille. Les sacs de café, les monceaux de vanille, les bois précieux attestent son incessante activité. Étoffes brochées d'or, plateaux et sonnettes de cuivre jaune, aiguières de cuivre rouge brun, lourds bijoux d'argent, poteries et potiches offrent aux regards un ensemble brillant, miroitant, comme caressé par le lumineux soleil de l'Inde.

IV.

Quelques pas plus loin, le Palais de la Cochinchine offre aux yeux son gigantesque fronton doré, colorié, fouillé et sculpté. C'est encore l'Asie, mais ce n'est plus l'Inde. Entre l'Inde des Védas et la Chine que nous abordons, l'Himalaya, *ceinture rocheuse du monde*, demeure de Siva, dresse son éternelle barrière, son mur de montagnes dont les cimes altières, les plus hautes de l'univers, défient les efforts de l'homme. Dans les trois défilés qui serpentent entre ces masses énormes, l'air est empoisonné, mortel pour l'Indien comme pour le blanc. Derrière ce mur infranchissable, les hordes jaunes des fils du Céleste-Empire ont passé maintes fois sans que leurs retentissantes clameurs aient réveillé l'Inde assoupie. Par le Turkestan elles se déversaient, refoulant jusque sur l'Europe les peuples éperdus qui se pressaient, à les faire craquer sous leur puissant effort, sur les frontières de l'empire romain. De l'Inde védique ou de la Chine, laquelle voit le plus haut remonter ses annales? Au seuil de l'histoire ces deux figures apparaissent,

agglomérations humaines sans précédens, inépuisables réservoirs de vie, berceaux des antiques traditions. « L'empereur de Chine et moi, disait un vice-roi des Indes, nous gouvernons à nous deux la moitié du genre humain. » Et il disait vrai.

Ici, nous sommes au seuil de ce mystérieux empire; les produits et l'art de la Cochinchine nous annoncent le voisinage des fils de Hán. Dans ce fronton qui couronne si merveilleusement le palais de la Cochinchine se révèle un aspect différent de l'Asie. De ce linteau de terre cuite émaillée qui mesure vingt mètres de longueur sur trois de hauteur surgit une ville grouillante. Les personnages circulent et se croisent devant les maisons aux toits de pagodes, aux extrémités recourbées; aux étroites fenêtres apparaissent des faces curieuses, l'Asie étonnée, regardant défiler devant elle, dans cette large avenue sablée, ombragée de velum, l'Européen en costume noir et étriqué, l'Arabe dans son burnous, l'Hindou, blanc fantôme à la ceinture bariolée, le nonchalant Parsis, le Canaque insouciant, le planteur de l'Amérique du Sud, le yankee affairé, cent races et cent peuples divers.

Sur cette fresque en saillie se déroule un monde nouveau, vivant et agissant, amusant comme un kaléidoscope, étonnant par son infinie variété de costumes, de poses et d'attitudes. Puis, surplombant et encadrant la fresque, couronnant le faîte du palais, des dragons verts et bleus aux croupes relevées, des chimères ailées, des antilopes sacrées et des poissons monstrueux, des dieux, des déesses et des démons, toute une mythologie asiatique, le ciel et l'enfer, s'enlacent dans un étonnant fouillis de formes et de couleurs. Sur les murs, deux panneaux bizarres. Ici, sur un fond blanc où flamboie un ciel de désert, des chevaux affamés sautent pour saisir des feuilles d'arbre et retombent sur le dos agitant leurs sabots dans l'espace; là, coqs et poules lâchés dans un parterre, voletant comme des papillons, se posent comme eux sur des branches chargées de fleurs. A l'entrée, au centre de la cour, une fontaine égoutte l'eau dans une vasque tumulaire qu'entourent des pylônes coloriés.

Franchissez le seuil où, baïonnette au canon du fusil, sveltes et bien pris dans leurs légères tuniques, les noirs soldats de la France asiatique regardent, immobiles, passer la foule qui les salue d'un sympathique sourire. Tout un ameublement indo-chinois : large lit en bois noir ouvragé comme une dentelle, aux colonnes torses, au sommier de marbre, que recouvre sa fantastique couverture de plumes de paon : tables, armoires, lavabos, un mobilier d'Europe ciselé, travaillé, fouillé par un artiste indien. Dans ces objets, d'un usage familier et banal pour nous, il a mis son inépuisable fantaisie, tor-

dant et contournant le bois, y incrustant ses bizarres conceptions et ses nacres aux reflets changeans. Du meuble, il a fait ce qu'il fait de nos idées, brodant sur l'un comme sur les autres ses ingénieuses arabesques, le métamorphosant à son goût, le façonnant à sa mode, lui donnant l'empreinte de son génie particulier.

Sur les murs, en panoplies, s'étalent des écailles aux reflets verdâtres, tachées de noir, épingles, peignes, agrafes d'un travail achevé et délicat. Observez dans les vitrines les représentans de ce monde d'insectes qui peuplent l'Inde, ces *copris colossi*, lourds, massifs, aux formes éléphantesques, ces répugnans *xylotrapes gédeon*, à faire fuir malgré leur taille minuscule, tant en eux se résument et se concentrent des formes hideuses qu'involontairement l'imagination grossit. Sur les étagères d'un merveilleux travail, des potiches de bronze étalent leurs reliefs contournés et les pagodes leurs étages superposées.

Un jour discret, voilé, filtre dans le frais palais, éclairant d'une lueur mystérieuse les salles profondes, et, dans le silence, on entend bruire les sons étouffés et traînans, les mélopées sourdes ou aiguës qui guident les pas des danseuses de Java.

C'est l'extrémité de l'Asie, l'Asie des îles de la Sonde, aux noms sonores et doux, à la flore enivrante, aux forêts vierges, à la faune d'une infinie variété. Le royaume des Épices, cette riche et fertile contrée dont, au XVIe siècle, l'Europe rêva, que ses hardis navigateurs cherchaient par-delà le cap Horn, et dont est sortie la race canaque qui peuple la Polynésie, la populeuse Java, miroir où se reflètent l'Inde et la Chine, étale derrière le palais de la Cochinchine son Kampong exotique, ses cases rudimentaires. Sur un théâtre improvisé, elle nous montre son *gamelang*, orchestre bizarre, ses *tandaks*, danseuses énigmatiques et souriantes.

En file indienne les musiciens parcourent le village, agitant en mesure leurs instrumens criards d'où se dégage une symphonie que l'oreille perçoit avec effort. Immobiles sur l'estrade, les danseuses, tandaks du sultan de Solo; les jambes, les bras et les pieds nus, le haut du torse découvert, laissent voir une peau de safran, d'un jaune invraisemblable et morbide. Êtres inquiétans, leurs yeux obliques dont la courbe remontante va rejoindre l'arc des sourcils dardent des regards perçans sous leurs chaudes paupières orientales; leurs lèvres pourprées s'entr'ouvrent railleusement. Entre les joues pleines le nez large, épaté, leur donne l'aspect de Bouddhas femelles. Du casque sarrasin ou de la tiare dorée qui, recouvrant leurs têtes, ne laisse voir de leur chevelure que deux mèches noires sur les tempes, des pendeloques descendent; au cou, une plaque d'or, puis un fouillis d'étoffes éclatantes qu'enserre autour de la

taille le kemben, large ceinture lamée d'or aux pans flottans. De cet ensemble où les formes se perdent et se noient, se dégage un être hybride, à l'anatomie d'androgyne, aux membres grêles, mais d'une souplesse merveilleuse, quelque chose d'onduleux et de serpentin.

L'orchestre revient. Accroupi devant ses instrumens d'airain, il prélude, et, debout, rejetant les voiles dont elles couvrent leurs épaules, les tandaks s'avancent. Elles ne dansent ni ne marchent. Elles glissent, lentement, ondulant du torse, agitant en cadence leurs bras nus et leurs doigts effilés. Étrange mimique que la leur, d'une décence apparente et d'une irréprochable correction. Rien qui puisse choquer les regards les plus sévères, rien que l'œil inhabile de l'Européen puisse saisir et comprendre. Et, sous cette mimique savante tout un drame de passion se déroule qu'à Java les indigènes suivent haletans, perdus dans une muette contemplation. Pour eux parlent ces doigts effilés, ces bras sveltes, ces tailles souples. En un langage mystérieux, ils redisent le poème éternel de l'amour et de la passion, des coquettes hésitations et des ardens désirs, pendant qu'en une mélopée tour à tour traînante et précipitée le violoncelle à deux cordes, le tambourin d'écorce et les sons de l'airain martelé vibrent et soulignent les gestes des tandaks et le monologue du chanteur nasillant son incompréhensible récit.

Des vêtemens aromatisés de fleurs sauvages, des écharpes pliées et dépliées, des corps maquillés de boreh et enduits d'essence, émane un parfum étrange, pendant que les bijoux, les soies lamées d'or, les kotang à boutons brillans, miroitent aux yeux. La danse finie, les tandaks regagnent leurs sièges, promenant sur la foule qui les applaudit leur indéfinissable regard. A quoi rêvent-elles ? A Java embaumée, au Dalem de leur prince, aux longues heures somnolentes des chaudes journées, aux nuits étoilées ou aux fêtes brillantes? Peut-être à l'étrange destinée qui, des mers bleues de l'archipel d'Asie, les a transportées sur les rives de la Seine où la mystérieuse pagode d'Angkor profile sur leur Kampong ses sept étages superposés, ses éventails d'or et ses massives pierres rouges ?

V.

Rameaux détachés du tronc mongolique, l'Annam et le Tonkin abritent dans la cour centrale d'un palais-pagode aux tons crus et violens le colossal Bouddah d'Hanoï. Moulé sur la statue enfouie dans une grotte où l'obscurité la soustrait aux regards des profanes incapables d'en soutenir l'éclat, le masque du dieu s'épanouit dans sa puissante obésité sous un riche baldaquin formant dais. Dé-

calque fidèle des pagodes tonkinoises, le palais reproduit, en les agrandissant, les formes architecturales en usage pour les édifices religieux, empruntant au temple de Quan-Yen sa porte centrale et aux plus curieux spécimens tonkinois ses portes latérales. Sur les hauts plafonds soutenus par des traverses curieusement sculptées, des nattes peintes par des artistes indigènes; sur les façades extérieures, des peintures, des incrustations de faïences, des motifs de sculpture moulés sur ceux des palais de Tu-Duc et de Gia-Long, sur les tombeaux de Minh-Mauh, nous initient à cet art composite où se fait sentir, à des degrés divers, l'influence du royaume de Siam et de l'empire de la Chine. C'est Siam que nous retrouvons dans ces panoplies d'armes et ces longs boucliers, dans ces peaux de tigres et ces bizarres parasols. C'est la Chine qui apparaît dans cet autel des ancêtres en bois rouge incrusté de cuivre, dans ces écrans de marbre aux teintes vagues et noyées d'ombre, dans ces lanternes emmanchées, dans ce Siva hindou aux bras multiples, idole antique, présent de la Chine à l'Annam, dans cette cloche d'airain, envoi de M. Herminier.

Grêle et petite, maigre et glabre, cette race, dont la langue dérive de celle du Céleste-Empire, n'a emprunté au Chinois ni sa prodigieuse âpreté au gain, ni sa passion pour le commerce. Agriculteur par instinct, l'Annamite a peu créé, peu inventé dans le domaine artistique. Copiste ingénieux, il a reproduit ce qu'il voyait chez ses voisins, qui d'ailleurs ne lui laissaient guère à innover.

Limitrophe à la Chine, dont le séparent des pentes douces, peu élevées, sillonnées de riches vallées, voies ouvertes et naturelles qui débouchent sur le Kwang-si et le grand réseau de la rivière de Canton, le Tonkin est la tête de ligne indiquée de la voie ferrée qui donnerait accès dans la Chine méridionale, voie ferrée que les Anglais rêvent d'établir par la Birmanie en escaladant des massifs montagneux de 2,000 mètres d'attitude et en effectuant un parcours de 1,500 kilomètres. Par le Tonkin, un tracé de 200 kilomètres sur des pentes de 600 mètres au maximum permettrait d'atteindre les mêmes points et de déverser dans le golfe français les produits d'un sol peuplé de 80 millions d'habitans, produits qui mettent aujourd'hui, par la Chine, de soixante à quatre-vingts jours pour gagner la mer. En exposant, il y a quelques jours, aux applaudissemens d'un auditoire d'élite réuni dans la salle des conférences de la Société de géographie, ce projet grandiose et les moyens de le réaliser, M. le marquis de Morès a bien mérité de la France. Laissant de côté des récriminations intempestives et vaines, le jeune et hardi explorateur, le vaillant officier a relevé, par son éloquente plaidoirie, bien des espérances défaillantes; il a montré le rôle que

la France est appelée à jouer et la place qu'elle peut occuper dans cette Indo-Chine dont l'évolution du Céleste-Empire va prochainement et profondément modifier les destinées.

VI.

Aux derniers rayons du soleil couchant, les civilisations vieillies empruntent d'étranges reflets. Du choc des antiques traditions et des idées nouvelles l'éclair jaillit, donnant à ce qui fut et va cesser d'être une intensité de vie et de lumière, à ce qui vient les formes indécises, les contours vagues d'une ébauche inachevée. Ainsi, dans sa lente évolution commencée il y a plus de trente années et dont la marche chaque jour s'accélère, apparaît la Chine. Non qu'elle soit menacée de disparaître ; aucune race ne saurait et ne pourrait remplacer la race prolifique des fils de Han sur ce sol, depuis tant de siècles pétri et façonné par elle, imprégné de son odeur et de ses traditions.

Mais, au travers de la brèche ouverte par les canons de l'Europe, les idées de l'Europe pénètrent et, si réfractaire que soit ce peuple à l'influence d'un génie aussi profondément différent du sien, il est trop sagace observateur et les faits parlent trop haut pour qu'il ne cherche pas à s'expliquer et à s'assimiler les procédés industriels, les conquêtes scientifiques de ces *diables étrangers*, parvenus intelligens, qu'il méprise en tant que parvenus et dont il admire le savoir. Arrachés à leur séculaire isolement, les Chinois émigrent, et leurs masses profondes de laborieux prolétaires débordent sur l'Océanie et sur l'Amérique. Les représentans des classes élevées viennent, eux aussi, étudier les institutions politiques, les mœurs, les lois, les coutumes et les sciences de l'Europe. Une lueur s'est faite dans leur esprit; une évolution dont on ne saurait encore mesurer les conséquences est en voie de s'accomplir dans ce vaste empire. Sorti de sa torpeur, il vient apporter sa quote-part à l'inventaire des richesses de l'univers.

Longtemps inconnus des masses, appréciés d'un petit nombre de connaisseurs qui s'en procuraient avec peine quelques rares échantillons, aujourd'hui leurs objets d'art, leurs bibelots ont envahi l'Europe. Ils affluent, et, dans toutes les villes on les trouve, à tout prix, de toutes qualités. Pas de demeure si modeste qui n'en possède, où l'on ne rencontre les plateaux de laque, les éventails, les dessins bizarres, les bambous travaillés, les bronzes, les potiches du Céleste-Empire. Par cargaisons entières il déverse sur le monde les innombrables productions de sa main-d'œuvre ingé-

nieuse, ne lui demandant guère que son or en échange, se suffisant à lui-même, appréciant peu nos arts, ne goûtant pas notre peinture, dédaignant notre sculpture, leur préférant ses images aux couleurs éclatantes, ses ivoires minutieusement sculptés.

C'est au Champ de Mars, à l'entrée de la rue du Caire, que le pavillon chinois, improvisé à la dernière heure, étale sur ses murs extérieurs ses panneaux de bois sculptés et enguirlandés, où un fouillis de personnages circulant dans les rues étroites reproduit fidèlement l'aspect bariolé de leurs grandes villes. Entrez, et dans l'allée transversale du bazar vous retrouvez les mêmes personnages, dans les mêmes attitudes et le même costume. Ouatés de soie, ils passent sans bruit dans leurs épaisses babouches feutrées; si, d'aventure, vous les heurtez, vous éprouvez la sensation que donne un corps mou, rembourré, sans résistance et sans consistance. Leur regard oblique, en se croisant avec le vôtre, vous laisse l'impression de quelque chose de glissant et de fuyant, d'un œil qui voit et se dérobe. Parlez-leur, et dans leur irréprochable courtoisie asiatique perce une nuance de dédain pour la curiosité banale dont ils se sentent l'objet. Ne vous y trompez pas : nous les étonnons plus qu'ils ne nous étonnent. Ils ne comprennent et ne comprendront jamais nos costumes qu'ils trouvent hideux, incommodes et bêtes, cette livrée démocratique qui n'est un vêtement ni de travail ni d'apparat, qui n'est appropriée à aucun usage pratique, à aucun climat spécial. En tant qu'Asiatiques, c'est par les yeux surtout que le respect pénètre dans leur esprit, et, à leurs yeux, nous manquons de prestige.

Le peu qu'ils savent de nous et de notre histoire n'est pas pour le faire naître. Ils ne comprennent et ne comprendront jamais rien à nos incessantes agitations politiques, tressauts d'écureuils en cage. Fatalistes, ils s'inclinent devant le succès et devant lui se courbent aussi longtemps qu'il dure, soumis à leur empereur parce qu'il représente la Divinité et que la Divinité l'a fait empereur, bon ou mauvais, puis parce que la rébellion est un crime. Mais si la rébellion réussit, si un usurpateur s'assied sur le trône et s'y maintient, c'est que le ciel l'a voulu, et le succès qui vient du ciel confère du même coup l'indiscutable légitimité. Aux faits accomplis, soumission immédiate et passive obéissance.

Superstitieux sans être fanatiques, ils admettent toutes les religions dans la même tolérance sceptique, et, s'ils ont persécuté les chrétiens, ce n'était pas en tant que chrétiens, mais en tant que sectateurs d'une religion étrangère, professée par l'Europe, importée par elle et dans laquelle ils voyaient un instrument politique, menaçant pour leurs institutions sociales. Disciples de Confucius,

taoïstes ou bouddhistes, ils vivent paisiblement les uns auprès des autres, indifférens aux controverses théologiques, déclinant poliment, comme Confucius, leur apôtre, toute discussion sur un monde futur.

Dans les statues et les images de leurs divinités, aucun idéal ne se révèle. Sous ces pagodes découpées à jour, incrustées de nacre, d'un travail fantastique, l'idole joufflue, repue, accroupie, étale son large ventre et ses riches draperies. Dans sa pose béate, dans ses yeux clignotans et bridés, dans sa bouche largement entr'ouverte, rien que l'animal satisfait qui digère dans une somnolente tranquillité. Les chimères et les monstres aux yeux saillans, aux gueules sanguinolentes, aux griffes recourbées se déroulent ou se dressent en tortueux replis, conceptions monstrueuses d'un art dont les traditions se perdent dans un obscur lointain et qui n'a conservé des grandes époques de son passé que la beauté du coloris et le minutieux fini du travail.

C'est surtout dans leurs merveilleux écrans que ces qualités se révèlent. Tout un monde de fleurs et d'oiseaux s'épanouit et flotte dans un indescriptible pêle-mêle de couleurs. Les paons, les ibis, les hérons se détachent en relief, brodés sur un fond blanc satiné. Un cadre en bois de noyer découpé en feuilles, fleurs, fruits, animaux de toute sorte, argentés ou dorés, entoure le tissu aérien dont il rehausse le coloris. C'est aussi dans ces potiches merveilleuses qui défient le temps, dans ces terres cuites qui, plus durables que l'or et le fer, que le bronze et le marbre, ont transmis jusqu'à nous l'art étrusque et égyptien, que l'art chinois brille d'un incomparable éclat. Art symbolique par excellence, exprimant sous des formes multiples un sens abstrait; art libre, affranchi de toute convention, ne s'immobilisant dans aucune formule ni dans aucun moule, laissant libre carrière à la fantaisie de l'artiste, donnant un corps au rêve, à la vision entrevue, au cauchemar subi. Dans ces potiches aux surfaces tournantes et fuyantes, l'artiste, préoccupé avant tout de l'harmonie de son œuvre, évite les saillies qui accrochent l'œil, les modelés en relief; il s'en tient aux teintes plates et au dessin sommaire qui, se prêtant aux courbures, ne faussent pas les lois de l'optique. Son œil oblique embrasse un champ plus vaste et lui donne une plus nette appréciation de l'effet à obtenir et des proportions à observer.

Est-ce à cette vision particulière qu'est dû ce sentiment exquis des courbures et des rondeurs qu'il imprime à l'ivoire, au bois, aux métaux, au granit même? Avec quelle habileté il découpe, taille et polit le jade aux arêtes aiguës, si résistant qu'il ne cède qu'à des outils d'une trempe exceptionnelle, avec quelle dextérité il met en

pleine valeur par ses sinuosités savantes le velouté de ses teintes vert pâle! Son étonnante fantaisie semble se jouer de toutes les difficultés; du rapprochement des tons les plus variés et les plus inattendus, de l'imprévu des lignes, des combinaisons les plus singulières d'êtres ou de matériaux les plus disparates, il excelle à faire jaillir sa pensée capricieuse.

Sur ce papier de moelle de sureau du Yunnan, sur cette surface d'un blanc d'ivoire, doux à l'œil, qui met si bien en valeur leur coloris éclatant, personnages, oiseaux, fleurs se détachent, lumineux et clairs, amusans à voir, curieux à détailler, d'une vérité parfaite. Dans le goût que l'Europe témoigne pour ces manifestations d'un art si différent du sien, dans la vogue dont jouissent les productions chinoises et japonaises, même auprès des masses, il y a plus qu'un engouement passager pour une civilisation qui se révèle à nous, plus qu'une curiosité éphémère pour ce qui contraste si étrangement avec nos traditions artistiques. Il y a la sensation de l'imprévu, de l'exubérante fantaisie, de la nature et de la vie vues, interprétées et rendues par des yeux, des cerveaux et des mains autres que les nôtres, non plus expérimentés et plus habiles, mais différens. Leurs notes gaies et brillantes chantent aux regards; jusque dans leur grotesque, la pensée se fait jour, violente et outrée, mais vraie malgré son exagération; dans leurs paysages, l'observation reste exacte, et, si quelques-unes de leurs œuvres amènent un sourire sur les lèvres des blasés, elles parlent à l'imagination de la foule, sensible à la fidélité des détails, séduite par l'harmonie des couleurs et la note claire qui s'en dégage.

Leur architecture est à la nôtre ce que leur costume est au costume européen. Rien de plus caractéristique, rien qui s'harmonise mieux avec eux-mêmes. On ne se la figure ni ailleurs ni autre. Puis cette architecture, logique en tous ses détails, proclame son antique origine. Quel autre qu'un descendant des Touraniens nomades eût aussi fidèlement assis sur des piliers de bois sans chapiteaux ni bases, représentant les pieux primitifs d'une tente, cette toiture à forme convexe qu'affectent les peaux de bêtes ou les toiles étendues sur des cordes, soutenues par des bambous? Jusque dans les saillies recourbées des angles de leurs toits, on retrouve le retroussis que formaient les crochets retenant les peaux déployées. Leurs palais eux-mêmes, par leur construction centrale, rappellent un campement de nomades autour de la tente du chef, et, dans les pagodes et les tours élevées l'œil devine encore des tentes superposées, étagées en pyramides.

Si dans leurs peintures et leurs écrans, dans leurs potiches et

dans leurs fresques, ils se montrent admirateurs passionnés de la nature, c'est à la condition qu'elle aussi se ploie à leurs modes d'expression, qu'elle désapprenne sa langue et parle la leur, que ses chênes séculaires n'aient qu'un pied ou deux de hauteur, que leurs branches noueuses, tordues, ombragent de leurs feuilles minuscules un sol de pygmées, que le règne végétal capricieusement taillé, bizarrement forcé, affecte les formes du règne animal et donne aux sens l'impression de plantes ailées, de chimères et de dragons feuillus ondulant au vent, battant l'air de leurs croupes fleuries.

Il semble que, chez ces races asiatiques, courbées depuis des siècles sous un joug pesant, enfermées dans un cercle étroit de traditions et de rites, la pensée et le besoin inné de l'exprimer n'aient trouvé d'autre issue que le domaine de l'art. Là, leur libre fantaisie s'est donné carrière, d'autant plus exubérante qu'en tout autre domaine elle était plus comprimée. Le symbolisme est devenu pour ces peuples, non ce qu'il est pour d'autres : un langage d'initiés parlant à des initiés, mais une langue usuelle, exprimant des idées intelligibles à tous, d'autant plus éloquente qu'elle paraît plus compliquée à nos yeux habitués à des formes plus simples. Ce qui nous étonne a un sens pour eux, ce qui ne fait que distraire et amuser nos regards, ce que nous estimons la conception d'un cerveau opiacé ou fumeux, hanté de rêves, de cauchemars et de visions, n'est que l'impression voilée de la pensée humaine qu'aucune force ne saurait étouffer et qui, dans tous les temps, chez toutes les races, défiant barrières et lois, a su trouver, à défaut des modes usuels : la parole et l'écriture, des formules nouvelles.

Ces temps ne sont plus et ces barrières croulent, moins encore sous les coups répétés de l'Europe que sous l'irrésistible pression des idées modernes. La France, par l'Annam et le Tonkin, l'Angleterre par la Birmanie, la Russie par la Sibérie, sont venues successivement se heurter à ce grand corps immobile, à cet empire du Milieu qui leur barrait la route. Par le nord et le sud, par terre et par mer, par les brèches ouvertes de ses frontières démantelées, l'idée a pénétré, insaisissable et subtile, échappant aux douanes et aux fonctionnaires. Idée de progrès, de civilisation, d'émancipation; idée de solidarité des peuples, de libre circulation des produits, d'association contre la faim, la misère, l'ignorance, la maladie; idée religieuse et morale, intellectuelle et scientifique, aspiration à réunir en un faisceau commun les forces vives de l'humanité pour les opposer aux forces destructrices, à rendre impossibles les famines qui tuent des millions d'êtres sur un point donné, en faisant refluer par le commerce sur ce point menacé le surplus des récoltes du monde entier.

Si réfractaire que soit une nation aux idées du dehors, elle est sans force contre la logique des faits et des intérêts. Vaincue par l'Europe, la Chine demandait à l'Europe des moyens de résistance autres que ceux dont l'impuissance lui était démontrée; mais, en lui empruntant ses armes, elle lui empruntait aussi ses moyens de locomotion rapide, ses navires à vapeur et ses voies ferrées, et l'inconsciente évolution s'accélère d'autant. Le jour est proche où, officiellement admis et représenté dans le concert européen comme il l'est au pacifique tournoi auquel la France l'a convié, le Céleste-Empire, entraîné, lui aussi, par l'irrésistible mouvement qui emporte le monde vers un avenir meilleur, s'y associera dans la mesure de ses forces et de son génie. Cet appoint d'un quart du genre humain rallié à l'œuvre commune constituera l'une des étapes les plus importantes que le monde ait franchies; mais l'exode de ces masses profondes, laborieuses, économes et sobres présage une évolution économique dont les redoutables conséquences se dressent, comme le Sphinx antique devant Œdipe, posant à nos hommes d'état et à nos économistes un problème de vie ou de mort.

VII.

A quelques pas du pavillon de la Chine, nous abordons l'exposition japonaise. Si tout d'abord l'œil est frappé par une certaine analogie extérieure, autant dans la forme des objets que dans la nature des matériaux employés, cette impression superficielle s'évanouit à l'examen. Si le cadre demeure, si la race et le milieu se ressemblent, si les grandes lignes asiatiques persistent, autre est le portrait, bien différent est le peuple.

Peuple arrivé à l'âge d'homme et gardant les traits caractéristiques de l'éternelle jeunesse, passionnément épris de l'art, passablement dédaigneux de la science, qu'il n'a jamais acceptée pour guide, si peu réfractaire à l'influence du dehors, à la civilisation extérieure, qu'il accepte tout et de toute main, greffant sur la souche primitive les plus hétérogènes rejetons. Ils ont grandi, détournant à eux la sève. Retirez au Japonais ce que, depuis trente ans, l'Europe a superposé d'idées et de faits sur le fond primitif de la race, et vous aurez son ancêtre, le Japonais d'il y a un siècle, bien différent de celui d'aujourd'hui, s'assimilant rapidement, reproduisant fidèlement, mais être composite sur qui le Coréen, le Chinois, l'Européen, ont laissé une empreinte indélébile, être intelligent et souple, d'une exquise courtoisie et d'une gaîté d'enfant, sympathique, épris de tout ce qui est nouveau.

Être impersonnel s'il en fut. Tracez sur la mappemonde deux lignes parallèles entre le vingtième et le soixantième degré de latitude nord, et vous observerez, tout d'abord, que, dans cette zone étroite, vous aurez enfermé toutes les nations qui, jusqu'à ce jour, ont joué un rôle important dans l'histoire de l'humanité ; puis qu'à mesure que vous progressez vers l'est, la personnalité humaine va décroissant. Elle atteint, de nos jours, son maximum d'intensité dans la grande république des États-Unis ; plus pondérée et mieux équilibrée en Europe, elle faiblit dans le Levant, diminue encore en Perse et aux Indes, subsiste à peine en Chine et semble disparaître dans le Japon. L'impersonnalité est la marque distinctive de l'habitant de l'Empire du soleil levant.

Les produits de son art, comme sa pensée, comme son langage écrit ou parlé, reflètent cette étonnante impersonnalité. Lisez ou écoutez, et ce qui vous frappera tout d'abord, c'est l'absence de pronoms ; le *moi* n'existe pas plus que le *vous* ou le *lui*, et c'est par le contexte de la phrase que vous comprendrez s'il est question de lui, de vous ou d'un autre. Vous devinerez qu'il parle de sa maison, de sa famille ou de ce qui lui appartient par les termes dédaigneux dont il fera usage : de vous et de ce qui est à vous par l'emphase complimenteuse des qualificatifs : d'un tiers, présent ou absent, par la formule méprisante, simple ou exaltée, suivant son rang, dont il le désignera. Le « père imbécile, » le « fils bon à rien, » le « marchand incapable, » c'est lui, en tant que père, fils ou commerçant ; « le père vénérable, le fils désirable, l'homme intègre, » c'est vous à qui il s'adresse, de même que « ce personnage auguste, cet être honorable, ou ce rebut de l'humanité bon à mettre au coin, » c'est autrui.

Examinez maintenant les merveilleux produits que le Japon étale à nos yeux, interrogez les voyageurs, ils vous diront, les uns et les autres, que l'art est universel au Japon, que le Japonais, d'instinct, embellit ce qu'il touche, insouciant de la personnalité matérielle ou morale à rendre, préoccupé avant tout et surtout de la forme gracieuse, indifférent à ce que voile cette forme. Ce n'est pas que la raison des choses lui échappe, il ne la cherche pas, n'y applique pas son intelligence et n'a cure de pénétrer au-delà de la surface. L'art est pour lui la langue universelle, entendue de tous, mais une langue impersonnelle ne s'adressant ni à un initié ni à un érudit, ne transmettant à personne en particulier une sensation individuelle, personnelle à l'artiste. Il contemple plus qu'il n'observe, et la Muse dont il s'inspire ne revêt pas, comme la Muse antique, les traits d'un être humain, d'une femme, mais l'aspect essentiellement impersonnel de la nature.

Ce qu'elle lui dicte, il l'écrit, sans que « le méprisable artiste, » comme il se désigne, songe un instant à faire intervenir dans son œuvre son *moi* intellectuel ou moral. Le paysage revit sous son pinceau docile sans qu'aucun de ses détails lui serve à rendre autre chose que ce qu'il voit, sans que l'idée lui vienne d'imprimer à l'ensemble une note individuelle, reflet de son état d'âme. Ainsi que lui, son originalité demeure impersonnelle ; elle est dans son amour ardent de la nature qui charme ses yeux, à laquelle il rend caresse pour caresse. Comme le Chinois, mais amoureusement et non brutalement, il la façonne, l'assouplit ; par la culture savante il la ramène à sa taille, à son niveau. Dans l'enceinte de bambous qui entoure, sur les pentes du Trocadéro, l'exposition d'horticulture japonaise, regardez ces jardins minuscules dessinés dans une île artificielle, ces ponts d'un seul tronc jetés sur un mince filet d'eau, ces cèdres et ces sapins séculaires de $0^{m},50$ de hauteur, rochers moussus, grottes ombreuses, kiosques, arbres de pygmées surgissant d'une potiche vert pâle, donnant l'illusion d'arbres géans, nature bizarre et contournée, docile à la main de l'homme qui comprime son effort et se fait un jouet d'enfant des forces qu'elle met en œuvre, enfermant une forêt dans quelques pieds carrés, mais lui conservant et se donnant à lui-même l'illusion d'une exubérante végétation. Dans ces cadres de bois vermoulu auxquels il donne les formes les plus fantaisistes, les fougères s'enlacent, ouvrant leurs feuilles délicates, dessinant, autour du bois humide où elles puisent leur sève, les plus charmantes arabesques.

Dans la section japonaise, au Champ de Mars, vous retrouverez cette faune et cette flore miniature sur les hautes potiches de porcelaine, sur ces vases aux teintes perlées, à fonds laiteux semés de poussière d'or d'où se détache dans un étonnant fouillis de fleurs la face torse des singes grimaçans. Vous les retrouverez sur ces laques d'un noir profond et velouté. L'une d'elles étale aux yeux éblouis toute une forêt d'or ; entre les troncs et les feuilles dorés, des lianes d'or s'épanouissent en fleurs aux nuances exquises ; elles jaillissent en relief adouci sur la laque polie, s'y reflétant comme dans un miroir. Plus loin, sur les hauts panneaux de laque formant écran, des cavaliers chevauchent des buffles impatiens, ramassés sur eux-mêmes ; les membres vigoureux, les muscles tendus se dessinent en saillies puissantes.

Ici tout est symbolique : ces monstrueux *yémas*, ces tortues et ces grues, emblèmes de longévité, ces *foôs*, oiseaux mythologiques personnifiant le bonheur éternel, ces fleurs empruntées au poétique almanach féminin et représentant chacune un jour de l'année. Sur les riches étoffes brodées d'or, d'argent et de soie,

chefs-d'œuvre des ouvriers de Kioto, l'iris, le nénuphar et le lotus entr'ouvrent leurs corolles parlantes; sur les plaques d'or, d'argent, de bronze ou de métal Siwa, dont les bijoutiers décorent les poignées et les fourreaux de sabre des yakounines, sur les selles et les harnais, les écritoires portatives et les pipes, sur les meubles usuels, plateaux de laque, vaisselle et porcelaines, les symboles s'unissent et se mêlent, accentuant et soulignant l'idée par leur imprévu rapprochement. Ils excellent à la rendre tangible, même à nos yeux et jusque dans leurs modes. Ces riches poupées vêtues de brocart d'or, aux cheveux dénoués, flottant sur leurs épaules, aux longs pans de robe qui dépassent à droite et à gauche les plis ondoyans du manteau, obéissant aux mouvemens cadencés de deux petits pieds invisibles, semblent marcher à genoux, nonchalamment balancées sur leurs hanches souples. Cette bizarrerie est voulue; il faut que, debout en présence du mikado, elles paraissent agenouillées devant sa majesté sainte.

Il faut aussi que les objets usuels évitent de heurter l'œil par de vives arêtes; cette préoccupation est surtout sensible dans les objets d'art ancien. La forme quadrangulaire en était rigoureusement bannie; nos angles droits blessent leurs yeux obliques qui se plaisent aux lignes ondoyantes; ils éveillent en eux la sensation pénible d'un contour brutalement interrompu dont le regard ne peut suivre le tracé; ils éveillent aussi l'impression physique d'une arête aiguë, d'un contact désagréable, d'un choc douloureux entre le corps humain et l'objet usuel. Plateaux, écrins, étagères, boîtes, cabinets offrent les angles rabattus, légèrement arrondis qu'ils affectionnent, et empruntent au règne végétal ou animal leurs motifs d'ornementation. Les oiseaux et les fleurs leur inspirent des compositions ravissantes de vérité, de grâce et d'harmonie, qualités qu'ils ne retrouvent plus dans la conventionnelle expression de la figure humaine. Sous leurs mains agiles le bronze s'anime et vit; sur sa surface unie, courent de légers dessins de fleurs, de capricieuses arabesques en fil d'or incrusté au marteau, et les vases de bronze niellés d'argent, couronnés de feuilles de lotus, façonnés avec un art savant, captivent les yeux par leur incomparable fantaisie.

Toute cette partie de l'exposition japonaise est merveilleuse, du goût le plus fin et le plus délicat, le plus sobre et le plus épuré. On ne peut qu'applaudir aux efforts de ce peuple si profondément sympathique. Dans la vieille Asie, il personnifie le mouvement et la vie, la civilisation de l'Europe, qu'il s'assimile avec une prodigieuse souplesse, ses idées et ses mœurs, ses coutumes et son costume, qu'il adopte au détriment de son originalité. Au Japon mo-

derne, impatient de progrès, ses détracteurs reprochent de marcher trop vite dans une voie nouvelle. Il cède au courant qui l'emporte en le rapprochant de nous, et, sur les ruines d'un régime féodal qui a fait son œuvre et son temps, d'une théogonie usée, d'un dualisme despotique écroulé, un nouvel empire du Soleil Levant apparaît, ambitieux d'apporter son concours à l'œuvre commune, plus fier de son évolution rapide, de l'avenir qu'il entrevoit, que des trésors d'art que lui a légués le passé.

VIII.

Au sortir de l'exposition japonaise on entre, sans transition, dans la section réservée au royaume de Siam. Ici, l'or et l'ivoire, le cuivre et la soie dominent. L'œil est ébloui par les notes jaunes et blanches, par les couleurs éclatantes. Le fantastique pavillon que le souverain a fait ériger au dehors, à l'intérieur, ces meubles dorés, ajourés, fouillés, sur lesquels défilent en fresques d'or des guerriers aux mines farouches, aux poses d'acrobates, fantoches équilibristes en costumes dorés, constellés de pierreries, ces chaises, ces fauteuils, bureaux, tables, étagères, scintillans, éveillent l'idée d'un rêve des Mille et une nuits. Tout cela flamboie, rutilant, reflétant une lueur d'or dans laquelle apparaissent des figures peintes, vertes, rouges, brunes, aux yeux saillans de langoustes.

Sur des socles dorés, de fantastiques guerriers d'or, dans des poses de clowns, enlèvent des femmes revêtues de cottes de mailles, écailles squameuses d'or qui moulent leurs formes. Elles se débattent aux bras de leurs ravisseurs; leurs bustes sveltes se tordent en replis serpentins qui contrastent avec les attitudes funambulesques des saltimbanques qui les étreignent. Ces *panungs* de soie aux vives couleurs, ce luxe asiatique, ces conceptions bizarres aveuglent nos yeux, déroutent notre goût et nos idées. En revanche, le cuivre tordu, repoussé, ciselé, revêt sous les doigts des artistes de Siam les formes les plus étonnantes; les détails, fins et déliés, en sont d'une rare perfection. S'ils excellent dans la fabrication des tissus d'or et de soie, ils déploient dans le travail de l'ivoire une habileté égale, sinon supérieure, à celle des Chinois qui ne font plus que reproduire leurs anciens modèles sans en créer de nouveaux. Les Siamois, d'autre part, semblent leur avoir emprunté leurs divinités cornues, crochues, chevelues, leurs gigantesques idoles dont une, entre autres, retrouvée dans les ruines de l'antique Ajuthia, avait exigé pour sa confection 25,000 livres de cuivre, 2,000 d'argent et 400 d'or.

Dans Bangkok, aux pagodes élancées, aux dômes arrondis, aux maisons flottantes qui voguent sur le Mé-Nam, aux magasins dont les panneaux mobiles, chaque matin démontés, laissent plonger la vue dans les salles ouvertes, bazars des produits de l'Indo-Chine, où, sur les théâtres innombrables, acteurs et actrices poudrés de blanc, aux bonnets pointus, aux costumes de polichinelles asiatiques, débitent d'une voix nasillarde d'interminables récits, 600,000 habitans travaillent les métaux, étirent les fils d'or et de soie, confectionnent ces somptueux mobiliers. Épris des formes laborieuses, complexes et tourmentées, leurs ancêtres ont fait surgir du sol ces prodiges de l'art khmer, dont la porte d'angle de la pagode d'Angkor-Wat peut, sous sa forme réduite, nous donner une idée. Le Champ de Mars eût à peine suffi à une reproduction exacte de l'étonnant monument. Sur ce fragment de l'œuvre gigantesque, il faudrait le soleil de l'Inde pour mettre en relief ces effets alternatifs de clair et de sombre qui s'harmonisent si heureusement avec la lumière intense et l'intense végétation des tropiques. Il faudrait, par l'imagination, recréer cette forêt de 1,800 colonnes monolithes couvertes de sculptures, ces 24 coupoles, puis ces palais, ces harems, ces jardins, ces pièces d'eau, sanctuaires, forts, édicules de tout genre, pagodes à tours dentelées, pyramides étagées, surmontées de flèches sans nombre.

Une civilisation gît sous ces ruines dont nous admirons à l'esplanade des Invalides l'un des plus beaux débris, civilisation qui se survit à elle-même dans les produits que Siam étale à nos yeux et dont les Thaïs disparus ont transmis la tradition à leurs descendans. De ce passé qui a jeté tant d'éclat que ses lueurs illuminent encore l'Indo-Chine, que sortira-t-il au contact de la civilisation européenne? Par l'Annam et la Birmanie, par le Mé-Nam, mère des eaux, des idées nouvelles pénètrent. Les Amazones, gardes-du-corps du roi, déposent leurs arcs et leurs carquois pour se livrer à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie ; l'esclavage fait place au demi-servage, le commerce à l'isolement, et les produits abondans d'un sol fertile prennent rang parmi les richesses de l'Asie. Ici encore, d'un pas plus lent, d'une allure moins impétueuse, la civilisation en marche s'avance dans ces régions lointaines dont les ambassadeurs apportaient à Louis XIV l'hommage de leur souverain. Deux siècles se sont écoulés depuis lors, et le successeur de Piatak, tenant à honneur d'inscrire le nom de Siam parmi ceux qui figurent à l'Exposition du centenaire, a pris sur lui tous les frais d'organisation et d'installation de la section siamoise.

Par sa tonalité plus discrète, par ses teintes plus adoucies, la Perse repose les yeux qu'ont éblouis les richesses du royaume des

Thaïs. Ici, tout est plus sobre, moins éclatant. C'est encore l'Asie, mais une Asie voisine de l'Europe, une Asie islamite, belliqueuse et brave. Aussi nous montre-t-elle ses armes damasquinées, ses cimeterres recourbés, ses yatagans, cottes de mailles, casques, qui, involontairement, nous reporteraient à l'époque des Croisades, n'étaient ces longs fusils à pierre et à bassinet. Sur les étagères en bois sculpté, les belles aiguières de cuivre profilent leurs formes élancées, et sur les murs les riches tapis déploient leurs dessins harmonieux.

De cette revue rapide des merveilles que l'Asie déroule à nos regards, de cette fête des yeux et de l'imagination, de cette évocation vivante et brillante d'un monde lointain si différent du nôtre, il nous reste un regret et un espoir. Ce regret, c'est l'éparpillement de toutes ces belles choses, disséminées ici et là, séparées, sans lien entre elles, sans lien avec ce qui les avoisine; c'est aussi l'espoir de voir un jour réunis dans un palais d'Asie ces produits de l'art asiatique, ces éblouissantes féeries. Quel magicien de génie élèvera, dans une de nos futures Expositions, un de ces temples de l'Inde, étrange comme le gynécée des princes de Marvar, fantastique et grandiose comme Darbar-Sahil, le temple d'or du Pendjab, ou comme Jama Mesjid, la mosquée d'Aureng-Zeb? Sous ces voûtes profondes, sous le jour tamisé, tombant de haut, quel charme de rassasier ses yeux des richesses de l'Inde et de la Chine, du Japon et des îles de la Sonde, de la Perse, de Siam et de la Cochinchine, de remonter sans interruption le cours des siècles, de voir revivre dans son cadre la mystérieuse et contemplative Asie, berceau de l'humanité, dont le nom éveille le souvenir d'un monde féerique entrevu, l'écho mélancolique d'un grand passé qui fuit!

C. DE VARIGNY.

LES

THÉORIES COSMOGONIQUES

ET

LA PÉRIODE GLACIAIRE

• *La Période glaciaire, étudiée principalement en France et en Suisse*, par A. Falsan, Paris, 1889; Alcan. — II. *Sur l'origine du monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes*, par H. Faye, de l'Institut, 2e édition, Paris, 1885; Gauthier-Villars.

« Ceci est un livre de bonne foi; » il s'agit d'un ouvrage récent dont je voudrais rendre compte, parce que, écrit en dehors des partis-pris de théorie ou d'école, il résume en un seul volume toutes les particularités, infiniment curieuses, d'une portée parfois sans égale, relatives à ce qu'on nomme « le glaciaire, » c'est-à-dire concernant l'ancienne extension des glaciers bien au-delà de leurs limites actuelles. Cette extension, dont la vraie raison d'être n'a cessé de rester problématique que lorsqu'on a bien voulu renoncer à l'esprit de système ou à des efforts d'imagination inouïs pour s'en tenir aux seuls faits judicieusement observés, coïncide avec un âge certainement antérieur aux dates historiques les plus reculées et cependant plus récent que la dernière des trois périodes géologiques entre lesquelles on a pris l'habitude de partager les temps tertiaires; de plus, elle coïncide avec la première apparition de la race humaine, dont elle jalonne, pour ainsi dire, l'arrivée sur notre continent. Que faut-il de plus pour attirer l'at-

tention sur le sujet traité par M. Falsan et recommander son livre aux penseurs, aux savans, aux curieux mêmes, à tous ceux enfin que le désir de connaître et le besoin de réfléchir entraînent vers la contemplation des perspectives nouvelles qui s'ouvrent de toutes parts, comme l'aube d'un jour encore incertain, mais destiné à nous éblouir bientôt de sa radieuse clarté?

I.

Ce qui intéresse dans l'œuvre très condensée de M. Falsan, c'est que, loin de chercher les effets de théâtre, loin de s'attacher à ces changemens à vue pour lesquels on se sentait du faible autrefois quand on se figurait la nature armée d'une baguette magique, multipliant les déluges, faisant intervenir la chaleur et le froid à la façon de forces ennemies se combattant, se poursuivant, entraînant à leur suite des populations antagonistes d'animaux et de plantes, le savant lyonnais se préoccupe avant tout de définir l'origine du phénomène décrit par lui. A ses yeux, quelque grandiose qu'ait été le « *processus* glaciaire, » et personne n'était mieux porté que l'explorateur passionné de l'ancien glacier du Rhône à en faire ressortir les proportions colossales, à ses yeux, le phénomène tout entier relève, à titre de conséquence, d'une cause générale. Il a été gouverné par une impulsion dont l'origine remonte à la constitution même du système solaire. Cette cause à laquelle sont dues les roches d'eau solide et cristalline qui forment les glaciers, c'est dans le soleil, c'est dans l'excès de chaleur et les effets de cette chaleur, rayonnant sur le globe terrestre, qu'il convient de la chercher. Là certainement est le côté original des déductions de M. Falsan : cette façon de considérer la glace et les glaciers, par suite leur extension momentanée, il n'en est pas assurément l'inventeur; mais il a le mérite incontestable de l'avoir saisie et développée, d'en avoir fait la base et la conclusion de ses études sur la période dont il vient de nous tracer l'histoire. — Quel est le principe et le lien qui rattachent la période glaciaire à la cosmogonie, qui obligent d'avoir recours, pour l'expliquer, à l'action du soleil, comme à une source permanente, à un foyer toujours actif de lumière et de chaleur? Ce principe est celui qui a présidé à la marche même de la chaleur, qui, après lui avoir donné naissance, a gouverné son intensité, et, après l'avoir fait croître, a entraîné sa décroissance, en déterminant son rôle vis-à-vis des élémens, d'abord raréfiés et gazeux, puis graduellement condensés, qui ont formé notre planète. — Toutes les substances matérielles passent effectivement ou du moins se présentent sous trois états : gazeux, liquide, finalement solide, soit que ces substances demeurent sim-

ples, ce qui est rare, soit qu'elles se combinent entre elles, selon des modes très variés d'affinité ou de réaction chimiques. L'eau, elle aussi, passe par ces trois états, et contrairement à ce qui a lieu pour d'autres substances, depuis longtemps fixées à l'état solide, telles que la plupart des métaux, elle s'offre encore à nous sous les trois états : de vapeur invisible; de liquide à peu près incolore, c'est l'eau; de corps solide, transparent et cristallin, ou glace. Il existe même, entre les états gazeux et liquide, un état intermédiaire, semi-gazeux, qui se présente dans les nuages, et un autre, opérant la transition entre l'eau et la glace, qui est la neige. De la neige floconneuse, on passe à la neige finement granuleuse ou « névé » qui finalement se convertit en glace solide et consistante, celle des glaciers. L'eau, si l'on remonte à des temps très éloignés, où le globe, après avoir été incandescent, conservait encore une chaleur propre très élevée, a été certainement tout entière à l'état de vapeur répandue au sein de l'atmosphère, et l'on sait que, dans cet état, elle est d'une transparence parfaite; puis, un moment est venu où elle a pu former des nuages, ruisseler en pluie et se rassembler à l'état liquide, d'une façon d'abord momentanée, ensuite permanente. Mais, de même que l'eau liquide a dû rester longtemps inconnue sur la terre, l'eau solide, neige ou glace, l'a été longtemps aussi, autant que l'est pour nous l'oxygène, l'azote ou l'hydrogène, que les efforts obstinés de la science ont pu seulement nous faire entrevoir dans cet état il y a peu d'années.

La glace est donc venue à son tour, à son heure, et ce fut un événement immense, sur le globe, que le jour où la neige blanchit les hauteurs pour la première fois. Comment se produisit-elle? Sans doute et avant tout par les progrès du refroidissement, sur lequel nous reviendrons tantôt; mais enfin à la faveur de quelles circonstances? M. Falsan a soin de nous l'apprendre : au moyen de ce qu'il nomme les « condenseurs ou condensateurs réfrigérans, » c'est-à-dire les points du globe accidentellement ou normalement plus froids que le reste de la surface. Sur ces points et dans ces endroits, l'abaissement de la température dut, à un moment donné, atteindre un degré équivalent à celui de la congélation. Or ces points du globe terrestre sur lesquels le froid a dû se localiser sont nécessairement de deux sortes : les pôles, d'une part, et, d'autre part, les hauteurs ou aspérités superficielles, soit les élévations montagneuses. — Aux pôles, c'est l'obliquité des rayons solaires, effet direct de l'inclinaison de l'axe sur le plan de l'orbite, diminuant leur force calorifique; sur les montagnes, c'est l'altitude atteignant à des régions atmosphériques où l'air trop raréfié cesse de retenir la chaleur, qui entraînent l'abaissement. Sur les hauteurs rapprochées des régions polaires, les deux causes

réunies concourent à un seul et même résultat : l'accumulation de la neige; et, dès que la chaleur du jour ou celle des saisons est impuissante à faire fondre la neige accumulée, celle-ci, devenue permanente, aboutit aux glaces massives, sujettes à s'accroître d'année en année, à s'étendre en recouvrant le sol, à glisser et à s'avancer sur les déclivités qui les encaissent jusqu'au moment où l'équilibre entre la fusion et l'accumulation se trouve rétabli. C'est alors le glacier; et c'est à des circonstances entraînant la formation, sur le flanc des montagnes, de plus de glaces que l'été ne pouvait en faire fondre, qu'est due en définitive l'extension glaciaire, et, avec elle, l'ensemble des phénomènes relevant de cette cause et compris sous le nom de période glaciaire.

Ainsi, tant que le globe que nous habitons, en plongeant au fond du passé, n'a pas été assez froid pour que, au moins aux pôles, la température s'abaissât jusqu'au point de la congélation, c'est-à-dire jusqu'au zéro de notre échelle thermométrique, et, d'autre part, tant que l'atmosphère est restée assez dense et assez étendue pour qu'il fût impossible aux reliefs montagneux d'atteindre la limite où la raréfaction de l'air devient sensible, la glace est demeurée inconnue sur notre planète; et même, il est permis de l'affirmer, au début du phénomène, elle a dû être aussi exceptionnellement rare que le mercure solide l'est maintenant encore sous nos yeux. L'ancienne élévation de la température terrestre, aussi longtemps qu'elle s'est traduite par une absence de froid relatif, mettant obstacle à la congélation de l'eau, constitue donc en soi un phénomène qui domine, on peut le dire, le passé entier de notre globe et qui répond à un état primitif; de même que l'altération graduelle de ce phénomène correspond aux préludes d'un état nouveau, succédant à l'autre, destiné à s'accentuer toujours davantage, et dont l'extension des glaciers n'est, aux yeux de M. Falsan comme aux nôtres, qu'une dernière conséquence et la plus extrême de toutes. Compris de cette façon et dans une acception très générale, le phénomène en question, nous le voyons d'ici, se rattache sans effort à deux ordres très différens d'idées et de recherches, destinés pourtant à se prêter un mutuel secours, à se contrôler et finalement à s'accorder un jour, de façon à ce que l'homme appuyé sur eux devienne capable de saisir et d'atteindre la vérité tout entière. Ces deux ordres d'idées sont, d'une part, l'ordre géologique qui fournit les indices, qui livre les documens et permet de saisir un long enchaînement de faits antérieurs à nous; d'autre part, l'ordre astronomique fondant ses théories sur l'interprétation des faits actuels, de ceux qu'elle découvre au fond des espaces célestes. En définitive, l'astronomie, par le pouvoir qu'elle a d'établir une comparaison

féconde du présent avec le passé, est seule en mesure de donner la clé des phénomènes d'autrefois.

Ramené à ces termes, le problème a une double portée, et sans vouloir sortir du cadre dans lequel M. Falsan s'est placé, il est permis de se demander, dès à présent, à quel point les théories cosmogoniques s'accordent ou ne s'accordent pas avec les données de la géognosie pure, en vue d'une solution, sinon absolue et immédiate, tout au moins approximative des questions que nous venons de poser. Il s'agit, remarquons-le, de ce qu'il y a de plus haut dans la science des choses, et, par une coïncidence qui ne saurait échapper, l'homme lui-même s'y trouve intéressé. Les notions relatives à l'origine de la race humaine semblent effectivement dépendre en partie de l'éclaircissement des difficultés que présente le phénomène de l'extension glaciaire; et l'influence due à cette extension n'a pas été certainement sans portée aucune sur l'avenir des peuplades dont la présence se trouve constatée alors en Europe, pour la première fois.

Comment a dû se constituer, non pas l'univers entier, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les choses visibles, — l'imagination effrayée recule devant l'immensité insondable des cieux, — mais notre petit univers à nous, le système solaire dont la terre fait partie, dont le soleil occupe le centre et dont les limites actuellement connues s'étendent jusqu'à l'orbite de la planète Neptune? Avant de répondre à cette question, il faut savoir que, dans cette réunion de mondes épars dont l'univers se trouve composé, sous le regard perçant des astronomes et en se confiant à l'un de ceux qui ont le mieux réussi à analyser les notions résultant de l'usage des plus puissans instrumens (1), on observe une classification au moyen de laquelle les mondes ont été répartis en plusieurs catégories distinctes, autant d'après leur aspect que d'après la nature de leur lumière et, par cela même, des élémens qu'ils comprennent. M. Faye distingue d'abord les nébuleuses, soit entièrement diffuses, soit régulières et condensées en anneaux ou en sphères, mais toujours formées de substances gazeuses d'un pouvoir comburant très faible (2) et que la moindre chaleur suffit à maintenir parfaitement fluides. Il distingue ensuite des nébuleuses vraies (3), les formations stellaires plus riches en substances variées, les unes gazeuses, les autres tendant à devenir solides, se prêtant par leur rapprochement à des combinaisons variées, susceptibles de brûler

(1) Voir, dans le livre de M. Faye, *Sur l'Origine du monde*, le chapitre XI, intitulé : *l'Univers et la Classification des mondes.*

(2) Telles que l'hydrogène ou l'azote.

(3) Dites encore : non résolubles.

avec une lumière et une chaleur bien plus intenses, à former enfin en se condensant des foyers ardens : ces foyers sont alors des soleils comme le nôtre. Notre système appartient, en effet, à cette seconde catégorie de formations ; mais il en existe de plus d'une sorte, plus avancées vers leur terme final ou plus voisines de leur origine première, qui correspond toujours à un état diffus, ou bien encore constituées autrement que notre système solaire. Il en est ainsi, par exemple, des « amas stellaires, » dans lesquels, au lieu d'un astre central, on aperçoit une multitude de points lumineux, égaux entre eux, distribués avec régularité et dont l'attraction mutuelle, en se balançant, assure la stabilité, sans qu'il soit possible de se rendre compte des particularités inhérentes à un système cosmique aussi éloigné de celui auquel nous appartenons. Ensuite viennent les étoiles doubles, c'est-à-dire les soleils lumineux, autour de chacun desquels circule une planète également lumineuse et presque aussi grande que l'astre qu'elle accompagne, en décrivant une orbite toujours plus ou moins excentrique. Les étoiles isolées, à lumière blanche, comme Sirius, jaunes comme Aldébaran et le soleil lui-même, ou rougeâtres et touchant, à ce que l'on croit, à une phase plus avancée de refroidissement, peuvent et doivent effectivement avoir autour d'elles des planètes obscures, mais impossibles à apercevoir à de pareilles distances. Quoi qu'il en soit, c'est à cette dernière catégorie de mondes et à celle des étoiles jaunes plus particulièrement, qu'il faut rapporter notre soleil avec son cortège de planètes.

La théorie astronomique, admise d'un consentement universel depuis Laplace, entrevue déjà par Emmanuel Kant, fait naître chacun des systèmes dont nous venons de parler de la condensation graduelle des élémens, originairement répandus à l'état de matière diffuse, qu'ils comprenaient. C'est de ce rapprochement, de cette concentration, qu'est sorti le mouvement et avec lui la chaleur et la lumière, finalement la circulation des différentes sphères, principales ou secondaires, obéissant à l'appel de la gravitation, les masses les plus faibles dépendant toujours des plus fortes et se trouvant retenues autour de celles-ci. L'incandescence et la fluidité ont résulté nécessairement de ce mouvement condensateur et du pouvoir comburant des substances destinées à réagir les unes sur les autres et finalement à se combiner. Les planètes ou corps obscurs, tels que la terre, ne diffèrent réellement pas de l'astre central lumineux, dont elles dépendent ; il s'ensuit qu'elles ont eu aussi leur période d'incandescence et de fluidité ignée, pendant laquelle elles n'ont cessé de briller et de se comporter en tout à la façon d'une étoile secondaire par rapport au foyer central, tout en jouant le rôle de ce dernier à l'égard de leurs propres satellites.

Dans toute conception cosmogonique, il faut nécessairement en venir à l'idée d'un mouvement initial, d'une impulsion première de tout le système, et, en remontant encore, au-delà des mondes particuliers, à un état marquant le point de départ de toutes choses; après quoi, il ne reste plus à la pensée humaine qu'à invoquer l'intervention d'un Dieu créateur. C'est là l'hypothèse dont Laplace, assure-t-on, aurait affirmé pouvoir se passer, mais peut-être uniquement parce que, bornant ses vues à l'explication de l'origine de la nébuleuse solaire, il avait ainsi évité de se trouver en face du problème que pose inévitablement la considération du commencement de tout, nous voulons dire de la substance indéfinimens et également distribuée et diffuse. C'est là un stade auquel l'esprit humain aboutit toujours comme nécessairement antérieur à tous les autres, et, selon une belle pensée de M. Faye, la voie lactée représenterait un délaissement, un résidu vague des matériaux dont l'univers aurait été primitivement constitué et qui seraient restés en dehors des impulsions très diverses auxquelles les mondes auraient dû leur naissance. On sait que Laplace fait venir le système solaire d'une condensation centrale de la nébuleuse primitive, dont l'atmosphère prodigieusement étendue aurait ensuite donné naissance aux planètes, au moyen de délaissemens ou zones abandonnées successivement, qui auraient pris d'abord la forme d'anneaux avant de se convertir en autant de sphères fluides et lumineuses à l'origine, puis encroûtées et solidifiées. Il se trouve pourtant que, dans l'hypothèse de Laplace, le soleil est déjà en voie de formation et de condensation bien avant que le globe terrestre, né après lui, cessant d'être fluide, ait pu atteindre un degré de refroidissement de sa masse suffisant pour maintenir l'eau à l'état liquide à sa surface et permettre à la vie de s'y manifester et de s'y maintenir. On connaît les conditions indispensables à ce développement de la vie, qui ne saurait avoir lieu tant que l'eau est assez chaude pour coaguler l'albumine, cet élément essentiel à tous les êtres organisés. D'autre part, comme il n'est pas impossible de calculer la quantité de chaleur acquise par le soleil en vertu de la condensation graduelle des élémens compris dans sa sphère d'attraction et renfermés dans son orbite actuelle; comme on sait également la masse de chaleur annuellement dépensée par ce même astre, on arrive à cette conclusion que « le soleil n'a pu rayonner la chaleur et la lumière, avec l'intensité actuelle, pendant plus de quinze millions d'années (1). » Ce chiffre

(1) Dix-huit millions d'années, en admettant les calculs de sir William Thomson. (Voyez les *Hypothèses cosmogoniques, Examen des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes*, par L. Wolf, de l'Institut, Paris, 1885, p. 28.) — M. Wolf cite des calculs de géologues portant à 500 millions d'années le temps nécessaire à la forma-

effrayant est cependant notoirement inférieur à celui qu'adoptent la plupart des géologues, lorsque, supputant ce qu'il a fallu de temps pour le dépôt des couches accumulées, depuis que la vie existe sur le globe, ils réclament une vingtaine de millions d'années, en adoptant les calculs les plus modérés (1). M. Faye n'a pas manqué de faire ressortir, dans son livre, l'existence d'une contradiction frappante entre les données de l'astronomie, admettant avec Laplace l'émission successive des planètes sorties de la masse solaire, et les exigences de la géologie et de la biologie. Il est vrai que le docteur Blandet, tout en retenant l'hypothèse de Laplace, avait essayé de l'interpréter de telle façon qu'elle pût s'adapter à l'explication de l'histoire de la vie sur le globe : il supposait un accroissement du diamètre apparent du disque solaire, assez considérable aux époques primaire et secondaire pour annuler les effets de l'obliquité de l'axe terrestre, en projetant sur les pôles une illumination permanente. Le globe du soleil, encore loin de sa contraction actuelle, aurait alors coïncidé avec l'orbite de la planète Vénus. M. Faye affirme cependant que, dans le système de Laplace, l'atmosphère raréfiée de l'astre central aurait seule occupé, avant sa contraction finale, les régions où se tiennent les planètes inférieures, tandis que sa photosphère, seule partie de l'astre qui dispense la chaleur et la lumière, n'aurait présenté, aux époques marquées par le docteur Blandet, qu'un diamètre apparent triple tout au plus de ce qu'il est maintenant, et non pas quatre-vingt-six fois plus grand qu'aujourd'hui, comme il aurait fallu pouvoir le supposer. Mais si, malgré ses côtés faibles, l'hypothèse du docteur Blandet reçut un accueil favorable de la part de beaucoup de géologues, au nombre desquels MM. d'Archiac et de Lapparent tiennent le premier rang, combien à plus forte raison la théorie de M. Faye ne se recommande-t-elle pas à l'adhésion de ceux à qui est familier le passé de la terre, tellement elle rend raison des scènes dont celle-ci fut autrefois le théâtre.

L'éminent astronome conçoit le lambeau chaotique, d'où notre monde serait sorti, comme à peu près rond et homogène à l'origine, ayant une partie de ses élémens affectés d'un faible et lent mouvement tourbillonnaire ou giratoire, dans un milieu d'une densité à peine sensible. De ces premiers mouvemens ou girations étendus et régularisés, il fait naître des anneaux qui tournent, dans un sens déterminé, autour d'un centre vide encore et pour longtemps de l'astre qui devra plus tard s'y placer. Puis, dans chacun

tion des terrains stratifiés de l'écorce terrestre; mais cette supposition lui paraît avec raison entachée d'exagération.

(1) *Traité de géologie*, par A. de Lapparent, p. 1255.

de ces anneaux, des tourbillons partiels en amènent la décomposition, sans altérer le sens du mouvement giratoire qui les entraîne, jusqu'au moment où, les plus forts de ces tourbillons attirant et absorbant les autres, l'un d'entre eux se substituant finalement à l'anneau, celui-ci fait alors place à une masse sphérique tournant sur son axe, dans une direction plus ou moins perpendiculaire au plan de l'anneau, et la nouvelle planète se trouve formée. Mais lente est cette formation, et il lui reste à traverser une longue période de concentration de tous les élémens encore diffus qu'elle comprend, période au cours de laquelle elle donnera naissance, vers les limites extrêmes d'un globe encore nébuleux, aux anneaux d'où sortiront les satellites; d'autre part, et en même temps, les particules élémentaires les plus denses, destinées à se liquéfier les premières et à engendrer le plus de chaleur, viendront occuper la région centrale de la planète, pour longtemps ardente et lumineuse. C'est à ce moment de la formation, relativement avancée, du système que M. Faye entrevoit la première ébauche du soleil. Au centre, demeuré vide de ce chaos à peine organisé, viendront se rendre de toutes parts, en décrivant des ellipses aussi allongées ou plus excentriques encore que celles des comètes de nos jours, tous les matériaux qui n'auront pas été compris dans les anneaux ou englobés décidément par les planètes, et il se constituera ainsi une masse centrale démesurée en diamètre, mais n'exerçant encore, à raison de sa très faible densité, qu'une action attractive à peine sensible, tendant vers la forme sphérique, luisant d'une pâle clarté, n'ayant encore aucune force radiante, tandis que, vers les limites extérieures du système, les zones qui donneront naissance aux planètes les plus éloignées persistent à l'état d'anneau, leur formation plus tardive expliquant l'existence des anneaux de Saturne.

Nous assistons ainsi aux débuts des temps géologiques, de ceux qui précédèrent immédiatement l'éclosion de la vie sur le globe terrestre, incandescent à l'origine, mais se refroidissant peu à peu. Les eaux, d'abord entièrement vaporisées, commencent à retomber en flots liquides; la croûte superficielle, remaniée à plusieurs reprises et injectée par les matériaux en fusion venus de l'intérieur, tend à se consolider, bien qu'elle garde encore un pouvoir de transmission calorique qu'elle perdra plus tard. L'ébauche solaire achève parallèlement de se constituer; sa masse s'accroît par la chute de tous les matériaux extérieurs à l'orbite terrestre, qui vont la rejoindre de toutes parts. On ne peut songer sans étonnement à l'énormité des chiffres qui représentent la somme de chaleur acquise provenant de ces chutes de matières arrivées des régions les plus lointaines et tombées du fond des espaces plané-

taires. L'incandescence et la lumière du soleil, d'abord très faibles et semblables au plus pâle crépuscule, commencèrent ainsi à briller; elles percèrent enfin la densité de l'atmosphère terrestre, tandis que la surface de notre globe, après avoir abaissé sa chaleur propre au-dessous d'une trentaine de degrés, se trouvait dans des conditions de nature à admettre les premières manifestations de la vie.

Il semble que maintenant il nous soit facile de saisir comment le soleil et la terre se trouvèrent en présence l'un de l'autre : celle-ci en voie de refroidissement, déjà couverte par les eaux, sous une lourde et dense atmosphère de vapeurs, attendant les premiers êtres vivans, dont les germes ne tarderont pas à éclore, pour se répandre et se multiplier; le premier, — nous voulons dire le soleil, — ayant absorbé tous les matériaux de la nébuleuse, perdant peu à peu sa forme ellipsoïdale originaire, attirant à lui, par sa force attractive plus puissante, les trois planètes les plus voisines : Terre, Vénus, Mercure, dont les orbites tendent à se rapprocher de la sienne. Celle-ci prend, en se rétrécissant progressivement, une figure sphérique, tandis que sa température s'élève par le fait même de cette condensation et que les radiations lumineuse et calorifique, de plus en plus énergiques, percent enfin l'atmosphère terrestre, encore encombrée de vapeurs d'eau, et font luire à la surface de notre globe une lumière diffuse qui s'étend sans obstacle jusqu'aux contrées polaires et qui doit avoir éclairé les premières plantes. N'est-ce pas, effectivement, ce qui frappe dans la végétation des époques reculées, de celles du temps des houilles en particulier? Ne comprenait-elle pas, avant tout, des fougères, celles de toutes les plantes encore vivantes qui recherchent l'ombre de préférence, qui redoutent le plus les rayons directs du soleil, l'éclat d'une lumière trop vive? Adaptées sans doute, dès l'origine, à la brume tiède du ciel voilé des premiers âges, elles choisissent encore sous nos yeux les conditions qui s'en rapprochent le plus.

Ce qui va suivre n'est qu'une conséquence nécessaire des prémisses que nous venons de poser à la suite de M. Faye. Il est aisé de concevoir que la lumière et la chaleur déversées par le soleil n'aient cessé de croître en intensité à mesure que l'astre allait en se contractant, à mesure aussi que, parallèlement, l'atmosphère terrestre épurée gagnait en transparence et se dépouillait de vapeurs, à mesure enfin que le sol perdait les derniers restes de sa chaleur propre et cessait de pouvoir aider au maintien d'une température égale sur toute la surface du globe. Il vint donc un moment où, le disque solaire étant réduit à un diamètre apparent assez peu éloigné de celui qu'il présente sur notre ciel, et l'atmosphère se trouvant ramenée à une moindre étendue, la prépondérance fut désormais

acquise à la seule action du foyer central; mais on conçoit aussi l'existence longtemps prolongée, immense sans doute en la supputant par myriades d'années, qui dut s'écouler entre les premières contractions de la masse solaire, déjà lumineuse et parfaitement sphérique, et l'âge où cette masse, sensiblement rapprochée de sa dimension actuelle, décidément impuissante à déverser des radiations assez vives pour neutraliser les effets de leur obliquité vers les pôles, fit apparaître les saisons, d'abord très faiblement accusées, mais ensuite et graduellement plus accentuées, livrant les pôles à l'envahissement du froid.

D'accord avec la théorie astronomique et lui prêtant l'appui de ses notions, la géologie est là pour attester que les saisons ne se prononcèrent en effet, et que les alentours du pôle ne se refroidirent réellement que vers la fin des temps secondaires, que ce mouvement fut très lent à s'accentuer et qu'encore dans le cours du premier tiers de la période tertiaire, une riche végétation forestière, analogue à celle des parties boisées de la zone tempérée actuelle, s'avançait soit dans la direction du Groënland, soit du côté du Spitzberg, jusqu'aux approches du 80e degré de latitude nord. A cette époque cependant, la neige devait avoir fait, depuis longtemps, son apparition dans les régions circumpolaires; déjà, sans doute, elle avait couvert la cime des plus hautes montagnes, sinon formé des glaciers jusqu'au pied de certaines vallées. Si l'Europe d'alors, celle qu'une vaste mer coupait par le milieu, avec ses palmiers, ses lauriers, ses canneliers, ses chênes verts et sa température subtropicale, avait aussi des neiges et de la glace permanentes, ce qu'il est possible de conjecturer, mais non de connaître positivement, ce ne pouvait être que sur le sommet des chaînes les plus élevées, et nous ignorons les proportions de celles qui pouvaient exister à cette époque. Il semble qu'il y ait eu à cet égard une sorte de gradation et que la date d'érection des plus hautes chaînes, de celles au moins qui dominent actuellement le continent européen, soit relativement récente. C'est certain en ce qui touche les Alpes. La mer éocène, celle du Flysch qui termine cette période, ont laissé des vestiges de leurs dépôts bouleversés jusque sur la crête des montagnes alpines, dont le soulèvement est postérieur, postérieur même au retrait de la mer mollassique. En s'opérant, cette érection gigantesque a accumulé des masses prodigieuses de matériaux charriés et remaniés par les eaux, et dont le Righi paraît entièrement formé. Alors seulement, c'est-à-dire dans le cours du pliocène, put se manifester le phénomène glaciaire proprement dit, celui du moins qui eut les Alpes pour théâtre et qui précéda de très peu la venue en Europe de la race humaine. De là en particulier le glacier de la vallée du Rhône

qui procédait du Mont-Blanc et que M. Falsan a choisi comme type de son étude. Le phénomène, quand il eut pris naissance, à l'exemple de la plupart de ceux dont il a été question jusqu'ici, progressa lentement, mais aussi ne s'arrêta pas, une fois inauguré. Originairement au moins, il ne semble avoir apporté aucun trouble à la marche insensible, mais destinée à ne jamais subir d'arrêt ni de recul, de l'abaissement des climats, de la dégradation lente, mais inexorable, de la température, qui devait aboutir à l'exclusion de tant de végétaux éliminés du centre ou du midi de l'Europe, tout en en épargnant quelques-uns çà et là, à titre d'épaves et de vestiges, menacés de disparition et persistant malgré tout sur certains points du littoral méditerranéen.

II.

Nous voyons maintenant comme tout se lie, depuis la distribution en anneaux planétaires des élémens de la nébuleuse et la première ébauche du noyau central, jusqu'aux dernières contractions de l'orbite solaire. Les phénomènes se suivent et s'enchaînent dans une étroite dépendance les uns des autres. Ils tendent et par la raréfaction de l'atmosphère et par l'élévation croissante des sommets et par les conséquences extrêmes de l'obliquité des radiations vers les pôles, à l'établissement des saisons, puis à la différenciation des climats par zones, finalement à la naissance du froid, soit polaire, soit altitudinaire; et ce froid, comment vint-il à se manifester sinon par la conversion en neige, puis en glace d'un élément jusqu'alors demeuré liquide, mais influencé jusqu'à la congélation dans deux sortes d'endroits ou régions, jouant le rôle de « condenseur: » de là, en dernière analyse, les glaciers. Ceux-ci, une fois formés, s'étendront inévitablement et sur une échelle d'autant plus vaste que les conditions auxquelles ils doivent leur origine seront plus favorables à cette extension. Autour des pôles, où le froid altitudinaire se combine avec celui qu'engendre la latitude, elle aboutira à la constitution d'une calotte presque continue de masses glacées, ne laissant en dehors d'elle qu'un petit nombre de points et, à la vie, que de rares et étroites stations qui lui permettent de persister. De plus, les glaces polaires, lorsqu'elles auront pris possession de leur domaine, comme au Groënland, au Spitzberg et ailleurs, pourront bien osciller dans certaines limites, mais sans jamais être véritablement refoulées. Ailleurs, au contraire, sur les montagnes des pays naturellement tempérés, là où l'altitude seule permet à la glace de devenir permanente, son extension à l'état de glaciers et les retraits possibles de ces mêmes glaciers tiennent à des causes ou facteurs soumis à des lois plus complexes : de là, tout un en-

semble de circonstances directement ou indirectement liées au phénomène glaciaire, que nous essaierons de résumer, en prenant pour guide M. Falsan.

Rien de plus multiple en soi que le phénomène, par les conséquences de toutes sortes qu'il a engendrées, et dont la revue, un peu complète, demanderait des volumes. Les effets matériels, c'est-à-dire les transports et accumulations de particules solides, n'ont pas eu moins d'importance que les effets d'influence provenant du climat local modifié, du régime et des conditions de milieu offerts aux animaux aussi bien qu'à l'homme. Les glaciers marchent, ils s'avancent, ils s'étendent et, comme des radeaux en mouvement, ils opèrent la transmission, à partir des plus hauts sommets jusque dans le fond des vallées, des plateaux, des plaines envahies par eux, de tous les blocs, de tous les débris rocheux, de tous les amas boueux ou détritiques mis à leur portée et soumis à leur action. On le sait de reste; mais on ne l'a pas toujours su, et le livre de M. Falsan énumère les théories, analyse les recherches dont furent l'objet les déjections glaciaires, le lehm, les blocs erratiques et les amas morainiques, dont la vraie nature échappa si longtemps à la perspicacité même des hommes de génie, tels que Cuvier; jusqu'au jour où J. de Charpentier et L. Agassiz saisirent le lien entre le terrain erratique et les glaciers actuels.

L'ensemble de tous ces matériaux de transport a formé dans certaines régions, autrefois complètement envahies, une sorte de manteau répandu au loin et s'élevant à une hauteur déterminée. L'action et l'impulsion glaciaires une fois disparues, après le ravinement des eaux, une partie de ces élémens ont persisté sur le sol; et, dans beaucoup de cas, ils sont assez puissans, assez nettement caractérisés, pour imprimer aux pays dont ils occupent la surface un aspect spécial, que M. Desor désignait sous le nom de « paysage morainique. » Le voyageur qui traverse l'Écosse ou la Scandinavie, même en chemin de fer, et pour peu que son attention soit éveillée, découvre cette physionomie, et les anciennes moraines démantelées lui apparaissent comme les ruines encore debout de monumens dus aux seules forces de la nature, déployant toute son énergie, sans autre limite que celle des lois qui la gouvernent. Insouciante et brutale, elle marche écrasant la vie sur son passage, impuissante pourtant à l'anéantir, et celle-ci, à son tour triomphante, est venue reprendre possession de son premier domaine; elle y règne de nouveau d'autant plus fraîche, d'autant plus gracieuse, que certaines plantes ne se développent et ne fleurissent nulle part mieux que sur le sol morainique, favorisées par le mélange de particules siliceuses qu'il renferme.

Mais ce sont les blocs erratiques, ces témoins irrécusables de

l'énergie des anciens glaciers, qui fixent l'attention par leur singularité même. Distribués sans ordre, tantôt épars, tantôt amoncelés, ils étonnent souvent par leur masse. Posés sur le sol, comme par une main invisible, avec leurs angles vifs, leurs accidens à peine émoussés, ils durent frapper la vue de très bonne heure et devenir l'objet, de la part des populations ignorantes, d'une sorte de culte superstitieux. Des signes mystérieux, des creux intentionnels, même des bas-reliefs grossiers furent gravés jadis sur leurs faces.

Certains d'entre eux, tels que celui de la vallée d'Oo, dans les Hautes-Pyrénées, se trouvent surmontés d'une croix. Appuyés et comme suspendus sur d'autres blocs ou fichés en terre de façon à toucher à peine le sol par une base anguleuse, ils offrent un rapport frappant avec les dolmens et les menhirs, ces œuvres de l'homme primitif qui, en les érigeant, imitait, peut-être inconsciemment, celles de la nature. Il est du moins certain que dans la Scandinavie du sud, la plupart des dolmens ou sépultures mégalithiques dont la région est peuplée, ne consistent le plus souvent que dans des blocs erratiques utilisés et régulièrement assemblés, tellement ces sortes de matériaux, s'offrant d'eux-mêmes aux regards de l'homme primitif, l'invitaient à s'en servir pour ses rites funéraires. Les instrumens de pierre, retirés de ces dolmens scandinaves, sont innombrables, et leur polissage dénote un âge bien postérieur à celui de l'extension glaciaire, l'accès des régions du nord n'ayant été ouvert à l'homme qu'au moment où elles cessèrent d'être obstruées et inaccessibles. Les noms vulgaires de : « Enfans trouvés, Pierre-du-Diable, Galet-de-Gargantua, » mentionnés par M. Falsan, traduisent cette impression superstitieuse des populations, et le bloc perché de La Motte-Servolex, en Savoie, horizontalement suspendu sur deux pierres obliquement fixées au sol, réveille invinciblement dans l'esprit l'idée d'un véritable dolmen, bien que l'action glaciaire soit en définitive la seule cause à invoquer. Plusieurs de ces blocs atteignent des proportions colossales ; il en est qui mesurent jusqu'à 11,000 mètres cubes ; ceux de 1,000 à 2,000 mètres ne sont pas très rares ; ceux de 500 à 600, assez répandus ; mais on conçoit que ces dimensions soient sujettes à diminuer à mesure que l'on s'écarte du point d'origine ; et pourtant les environs de Lyon, les vallées de la Bresse et celles du Bas-Dauphiné en comprenaient un grand nombre d'intacts, il y a peu de temps encore, dont plusieurs cubant jusqu'à 600 mètres et au-delà. La facilité de débiter ces blocs, comme matériaux de construction, aurait à la fin entraîné leur destruction, si des savans de premier ordre, en Suisse, en Allemagne, aussi bien qu'en France, ne s'étaient entendus pour en obtenir la préservation, à titre de monumens « nationaux. » De là, une commission dite des « blocs er-

ratiques » chargée d'inventorier soit dans la région des Alpes, soit au pied des Pyrénées, les blocs les plus remarquables, marqués de grands numéros et confiés à la garde ou à la protection bienveillante de l'état. Lorsque, aux blocs erratiques de toute dimension, on ajoute le lehm ou loess, ou autrement le limon glaciaire, formé de toutes les particules ténues, emportées par les eaux, et exploité sur divers points sous le nom de « terre à pisé, » et que l'on reconstitue ainsi l'ensemble des matériaux arrachés en divers temps aux sommets alpins et charriés par les anciens glaciers, l'esprit demeure confondu de la masse énorme entraînée par l'érosion glaciaire et que les montagnes ont dû perdre, masse certainement suffisante pour faire croire à la diminution de celles-ci en étendue verticale, par le fait d'une ablation opérée graduellement, sur une vaste échelle et durant un temps très long. De là, à la notion théorique que le phénomène glaciaire lui-même et plus tard son retrait auraient pu relever en entier de cette cause, il n'y a qu'un pas, et ce pas a été effectivement franchi; nous le verrons bientôt.

Que l'on invoque la théorie de la surélévation antérieure et de l'ablation subséquente, celle-ci agissant en sens inverse de l'autre, théorie dont l'honneur reviendrait, d'après M. Falsan, à J. de Charpentier qui la formulait en 1834, ou que l'on s'en tienne à l'observation stricte des faits, il est difficile, nous l'avons dit plus haut, de ne pas rattacher directement la naissance, puis l'extension des glaciers de l'Europe centrale au soulèvement des Alpes, événement que tous les géologues placent dans le dernier tiers de l'époque tertiaire et dont le résultat immédiat fut de constituer des « condenseurs » jusqu'alors inconnus, et par suite d'établir sur tous les points supérieurs à une altitude déterminée (1) des champs de névé, par conséquent des glaciers, formation auparavant impossible, mais ne cessant dès lors de progresser à raison même de la douceur relative et de l'humidité générale des conditions de climat dont l'Europe d'alors jouissait. Ce dernier fait est attesté par les flores contemporaines, particulièrement celle de Meximieux, près de Lyon, explorée avec tant de soin par M. Falsan, et celles du Cantal, dont la connaissance est due à M. B. Rames. Une fois constitués, les glaciers n'eurent qu'à descendre, qu'à prendre de l'extension, jusqu'à atteindre les proportions énormes que les explorateurs leur ont reconnues. La cause qui leur donnait naissance était aussi celle qui influait sur leur marche en avant, sans autre limite à cette marche

(1) La hauteur ou niveau au-dessus duquel la neige devenue permanente peut donner naissance à un glacier dont elle représente la source et assure l'alimentation, varie selon les temps. — Actuellement cette limite est placée entre 2,700 et 2,800 mètres sur les Alpes et les Pyrénées; sur le Caucase, elle est fixée à 3,300 mètres, et remonte jusqu'à 5,000 mètres sur l'Himalaya.

que celle tenant à l'intensité même de la cause qui la provoquait. Pour que la progression d'un glacier cesse d'être illimitée, il faut avant tout que la fusion diurne et estivale balance la congélation nocturne et hivernale. Le glacier devra s'arrêter dans ce cas; il ne reculera que si la fusion dépasse en activité la puissance de la congélation. On voit que l'étendue des superficies couvertes par le névé et la proportion de neiges annuellement départie, proportion en rapport nécessaire avec l'humidité du climat, influent directement sur le phénomène dont elles déterminent l'intensité. En définitive, un climat relativement égal et pluvieux en toutes saisons, en apportant beaucoup de neige sur les sommets et ne produisant qu'une chaleur trop faible pour pousser à la fusion, a dû être le plus favorable de tous à l'extension glaciaire.

Tels sont en quelques lignes, et sans entrer dans des détails qui entraîneraient trop loin, l'explication et le vrai sens de la période glaciaire ; mais si les glaciers étaient alors et furent pendant longtemps les appendices obligés des grandes chaînes, même des médiocres, telles que les Vosges et le Cantal, si, dans le nord du continent, une immense mer de glaces prit possession et de l'Écosse et de la Scandinavie, il ne s'ensuit pas que notre continent fût alors inhabitable : loin de là, il fourmillait d'habitans, et les populations d'animaux, l'homme lui-même, offraient sur notre sol un spectacle et des particularités, que les savans appliqués à l'étude du quaternaire se sont efforcés de définir et de préciser. Il y a là, au premier abord, une sorte de mêlée confuse d'élémens de toutes sortes, qu'il a fallu, non sans beaucoup de peine, distribuer et répartir, tout en reconstituant les véritables traits de l'ensemble; en empruntant pour cette œuvre le secours des diverses branches de la science, mais aussi en se défiant des vues partielles, des préjugés d'école et des conclusions prématurées.

Les contrastes, les anomalies apparentes sont loin de faire défaut : tandis que des vestiges de plantes alpines ont été signalés à des niveaux très inférieurs à ceux qu'elles occupent de nos jours, comme si l'abaissement du climat eût entraîné jusque dans les plaines les espèces indigènes des hautes régions, le figuier, le laurier, le gainier, se rencontrent indigènes près de Paris. En Provence, en revanche, le tilleul, le pommier sauvage, divers érables, descendus au fond des vallées, formaient avec les arbres méridionaux une association insolite. Les animaux étonnent encore plus, puisque le renne, si étroitement adapté au climat glacé du nord, à qui le voisinage de la neige est, pour ainsi dire, indispensable, se mêlait ou du moins se juxtaposait à des proboscidiens, tels que l'éléphant antique et le mammouth, à des rhinocéros, à un hippo-

potame à peine distinct de celui des fleuves africains. Ce grand hippopotame (*hippopotamus major*) fréquentait les eaux de la Somme; l'éléphant antique et le mammouth s'avançaient jusque dans le sud de l'Angleterre, où la forêt ensevelie de Cromer garde leurs restes; et dans le temps même où les troupeaux de rennes étaient répandus partout, aussi bien au pied des versans pyrénéens que dans les vallées sous-alpines et sur les rives mêmes de la Seine, l'éléphant « intermédiaire » du professeur Jourdan, dont le squelette intact a été retiré du lehm, auprès de Lyon, fréquentait les abords immédiats du plus puissant des glaciers européens, celui de la vallée du Rhône. Toutes ces particularités, contradictoires en apparence, s'expliquent naturellement dès que l'on pénètre, à la suite de M. Falsan, au sein d'un état de choses qui, n'ayant rien d'exclusif, comportait des scènes très diverses, réunies dans le cadre d'un seul et même tableau, assez vaste pour les comprendre toutes. De nos jours encore, en remontant de quelques kilomètres au-dessus de Cannes, de Grasse, d'Antibes, ne laisse-t-on pas les palmiers et les orangers pour atteindre bientôt les sapins et la neige des Alpes-Maritimes? Y a-t-il si loin des bords enchantés du Lac-Majeur aux pentes sévères qui dépendent du Mont-Rose, et des rives tièdes du Léman aux contreforts du Mont-Blanc? Ces contrastes et bien d'autres étaient alors plus fortement marqués que de nos jours. Les phénomènes, plus grandioses, se heurtaient et s'entremêlaient davantage, et les saisons, en se succédant, accentuaient encore les divergences locales dont les grands animaux de ce temps, libres du joug de l'homme, dans la pleine indépendance de leur instinct, savaient tirer profit, ainsi du reste qu'ils le font encore sur les points du globe où rien ne contrarie leurs tendances ni leurs mouvemens. Ce n'était pas sans doute en plein hiver, ni pour courir sur la glace que les éléphans européens s'aventuraient jusqu'au pied des moraines du glacier du Rhône ou s'avançaient dans les profondeurs boisées de l'Angleterre méridionale, à la recherche des meilleurs pâturages; non, ils mettaient à profit la belle saison pour entreprendre ces excursions, et sans doute aussi les rennes choisissaient l'hiver, qui les chassait des plus hautes cimes, pour accourir dans les vallées inférieures et y vivre dans une abondance relative. Ces translations annuelles, que l'homme, encore trop faible, ne pouvait entraver, ne trouvaient d'obstacle que dans les carnassiers, à qui elles fournissaient des proies assurées, et dans aucun temps les fauves ne furent plus abondans qu'alors. Le lion, le tigre, l'hyène et l'ours des cavernes, ces fauves redoutables dont la puissance étonne et dont la férocité devait égaler la force, suivaient les troupes innombrables

de cervidés, de bovidés, d'équidés, répandues partout, et leurs attaques se trouvaient en rapport direct avec la proportion d'herbivores aux dépens desquels ils vivaient. L'homme était là pourtant, semblable à très peu de choses près à ce qu'il est aujourd'hui, du moins d'après les restes encore bien incomplets qu'il a été donné de recueillir.

Chose non pas singulière, mais digne de remarque, ce sont ses armes ou plutôt les instrumens primitifs dont il se servait qui nous révèlent sa présence. Sans ces instrumens de silex, taillés à grands éclats, si, par exemple, l'homme eût alors négligé la pierre pour s'en tenir au bois, nous ne saurions presque rien de lui, notre ancêtre déjà bien éloigné, tellement les débris de ses ossemens sont rares, tellement aussi leur état de conservation et jusqu'à leur authenticité laissent à désirer. Mais grâce à ces instrumens qui, en l'absence d'une division intelligente du travail, cette loi dont l'expérience seule démontrera plus tard la nécessité, paraissent avoir servi autant à frapper qu'à fendre, l'homme d'alors, le contemporain de l'éléphant antique, se découvre à nous comme tenant déjà une certaine place qu'il a réussi à s'assurer. Il fait, à ce qu'il semble, assez bonne contenance vis-à-vis de cette multitude d'animaux effrayans soit par leur masse, soit par leur force et leur cruauté, soit simplement par leur façon de vivre en groupes sociaux. L'homme de cet âge est pêcheur et chasseur; la fréquence relative des instrumens délaissés par lui sur quelques points prouve qu'il choisissait de préférence certains cantons, qui l'attiraient par la facilité d'y vivre, l'abondance du gibier, la douceur du climat. Les instrumens « chéléens, » c'est la dénomination appliquée par M. de Mortillet à ceux de la race dont nous parlons, sont rares ou inconnus dans le voisinage immédiat des anciens glaciers. Jusqu'ici, le bassin du Rhône ni les environs de Lyon n'ont fourni aucun débris de l'industrie chéléenne, qui paraît ne pas avoir pénétré au-delà du département de Saône-et-Loire. C'est dans l'ouest, ou plutôt dans le nord-ouest de la France et plus loin, dans le sud de l'Angleterre, alors réunie au continent, surtout dans les vallées de la Seine, de l'Oise et de la Somme, dans des lits de gravier, que ces instrumens ont été recueillis avec le plus d'abondance. Si l'on se souvient de ce que nous avons dit de l'existence du figuier et du laurier près de Paris, si l'on tient compte également de l'éloignement de cette région de toute chaîne assez haute pour donner naissance à un glacier, de la distance qui la sépare des Alpes, enfin, de l'influence du Gulf-Stream, très sensible le long des côtes de la Normandie, on trouvera tout simple que l'homme européen primitif soit venu s'y établir, comme dans une sorte de paradis ter-

restre ; — vivant à l'air libre, sous un ciel clément, exempt de saisons extrêmes, n'ayant devant lui aucun obstacle physique trop puissant, placé au bord de cours d'eau poissonneux, sur des plages fréquentées par toutes sortes d'animaux, l'homme de cet âge a dû passer des jours heureux dans des cabanes de bois léger, à peine couvert et gouverné par ses instincts de chasse qui sans doute le portaient à entreprendre tantôt au nord, tantôt vers le sud, des excursions combinées d'après l'ordre des saisons et les chances favorables à l'existence qu'il avait adoptée. Cette vie précaire dans un sens, mais libre, mouvementée, soumise à l'imprévu et non exempte d'entraînement, ni de cet amour de l'inconnu, de cette soif d'aventures propres à façonner l'intelligence, était bien faite pour ouvrir à l'homme des perspectives nouvelles, en sollicitant ses efforts en vue de l'avenir.

Nous terminerions ici un résumé déjà long, en renvoyant au livre de M. Falsan le lecteur curieux d'en savoir davantage, si M. Faye, dont nous avons exposé les vues cosmogoniques, n'avait pris soin de leur donner un complément, en les appliquant à la période glaciaire, dans une note récente, communiquée par lui à l'Académie des Sciences (1). L'analyse de cette note servira de conclusion à nos idées interprétatives sur la période glaciaire et les causes générales dont elle a dû relever. — Remontant à la plus éloignée, mais à la plus effective de ces causes, comme aussi à la plus permanente, M. Faye la rencontre dans cette donnée géogénique, formulée par lui, et consistant à admettre que, *sous les mers, à toutes les époques, le refroidissement du globe va plus vite et plus profondément que sur les continens.* Admettons un instant, avec lui, cette supposition qui n'a rien par elle-même que de fort vraisemblable, et tout le reste s'en déduira comme par enchantement, puisque du même coup nous aurons obtenu des corollaires d'une importance décisive : d'abord, l'étendue continentale cédant plus facilement que le fond des mers, par suite d'une moindre consolidation, aux efforts de l'intérieur, les accidens orogéniques se trouveront plus prononcés et iront en croissant, c'est-à-dire qu'ils se traduiront à la surface des continens par des montagnes de plus en plus élevées, de mieux en mieux disposées pour donner naissance à des champs de névé, et cela dans la mesure même de la densité croissante des portions correspondant au fond des mers. Or il est parfaitement exact que cette consolidation relative, et, par elle, les effets qu'elle était destinée à produire, se seront accentués par le fait même des progrès du refroidissement des eaux, et, d'autre

(1) Séance du 19 août 1889, *Comptes-rendus*, t. CIX, p. 287-290.

part, ce refroidissement dut forcément augmenter, à partir du moment où les pôles donnèrent naissance à des courans toujours plus froids, entraînés au fond des mers par leur pesanteur relative (1). C'est par l'effet de cette circulation, qui ne s'arrête jamais, que, même sous l'équateur, la température des profondeurs océaniques s'abaisse au-dessous même de zéro. On voit donc, en résumant tous ces traits, pourquoi la terre, après avoir eu originairement des ébauches de montagnes, aurait présenté graduellement des accidens orogéniques de plus en plus considérables, et en rapport avec l'énergie des forces internes agissant pour rompre l'écorce; jusqu'à ce qu'enfin, dans la dernière moitié du tertiaire, les causes réfrigérantes ci-dessus énoncées ayant accompli leurs effets, les plus grandes chaînes se seraient soulevées. De plus, elles auraient acquis, en se soulevant, le surexhaussement nécessaire pour rendre compte de l'extension glaciaire qui suivit et qui aurait persisté jusqu'au moment où l'ablation mécanique des roches les plus élevées aurait ramené les glaciers aux proportions, relativement restreintes, qu'ils ont sous nos yeux. D'autre part, et l'on aurait tort de négliger ce facteur, l'extension à un moment donné aura elle-même influé sur le climat des parties du globe où elle s'effectuait, en rendant ce climat plus humide, et cette humidité, augmentant la quantité de neiges des hauts sommets, aura contribué à accroître encore la masse des glaciers et à favoriser leur marche expansive. — Selon cette manière de voir, qui n'est autre que celle de M. Falsan, l'atténuation graduelle des phénomènes généraux, d'où était sortie l'extension des glaciers, aurait suffi pour réduire insensiblement ceux-ci à des proportions plus modestes; mais le retour possible de la même cause, c'est-à-dire une nouvelle poussée interne, non pas brusque, si l'on veut, mais de nature à surexhausser les accidens de l'écorce terrestre et le relief continental, si l'on y joint une humidité convenable, ramènerait invinciblement une période semblable, par les apparences physiques qu'elle présenterait, à celle que l'homme enfant a certainement traversée, du moins en Europe; car il n'est pas établi que le phénomène ait eu partout la même intensité, encore moins qu'en dehors des points de l'étendue continentale qui en étaient affectés, les autres régions du globe, à latitude égale, s'en soient véritablement ressenties au-delà d'un certain périmètre.

G. DE SAPORTA.

(1) Les courans d'eau tiède superficiels qui marchent du sud au nord et font sentir leur effet sur les côtes occidentales de notre continent ne sont que la contre-partie des courans froids et profonds qui remontent à la surface, en se réchauffant, entre les tropiques, constituant ainsi une circulation complète et régulière des pôles vers l'équateur et de celui-ci vers les pôles.

LATUDE

Mémoires de Henri Masers de Latude, nouvelle édition avec préface et notes, par George Bertin. Paris, 1889.

Peu d'hommes ont pris dans l'imagination populaire une plus grande place que Masers de Latude. Le célèbre prisonnier semble avoir résumé dans sa vie de souffrances toutes les iniquités d'un gouvernement arbitraire. Les romanciers et les dramaturges du XIXe siècle en ont fait un héros, les poètes ont chanté ses malheurs, que nos plus grands historiens ont racontés, et de nombreuses éditions de ses *Mémoires* se sont succédé jusqu'à nos jours. Les contemporains de Latude le regardaient déjà comme un martyr, et la postérité n'a pas découronné sa tête blanchie dans les prisons de cette auréole sacrée. Tout le monde a été trompé par la légende que Latude lui-même a formée autour de son nom. Lorsqu'en 1790 il dicta l'histoire de sa vie, il se servit de son imagination méridionale plus que de sa mémoire. Les documens qui composaient son dossier au greffe de la Bastille sont demeurés, pour la plus grande partie, inédits. Ils se trouvent aujourd'hui dispersés dans diverses bibliothèques, à l'Arsenal, à Carnavalet et à Saint-Pétersbourg. Il est, grâce à eux, facile de rétablir la vérité.

I.

Le 23 mars 1725, à Montagnac, en Languedoc, une pauvre fille, Jeanneton Aubrespy, mettait au monde un enfant qui fut baptisé trois jours plus tard. Jean Bouhour et Jeanne Boudet, les parrain et marraine, donnèrent au nouveau-né les prénoms de Jean-Henri. Quant à un nom de famille, le pauvret n'en avait pas, enfant illé-

gitime d'un père inconnu. Quelques bonnes âmes entouraient le lit de l'accouchée : celle-ci pleurait. Les commères actives mêlaient aux bons soins, aux bonnes paroles, leurs reproches pieux.

Jeanneton venait de passer la trentaine; elle était de famille bourgeoise et demeurait près de la porte de Lom, dans une petite maison qui semble lui avoir appartenu. Plusieurs de ses cousins occupaient des grades dans l'armée. Mais, du jour où elle fut devenue mère, sa famille la repoussa. Son existence devint misérable. Heureusement qu'elle était femme de courage, qu'elle avait sa quenouille et son dé, et, filant et cousant, elle éleva son gamin, qui poussait intelligent, vif, très ambitieux. Elle parvint à lui faire donner quelque instruction, et nous trouvons le jeune Jean-Henri, à l'âge de dix-sept ans, garçon chirurgien dans l'armée du Languedoc. Il est vrai qu'au XVIIIe siècle les chirurgiens n'étaient pas grands personnages : leur temps se passait à faire la barbe, arracher les dents et pratiquer les saignées. Néanmoins la place était bonne. « Les garçons chirurgiens des armées, écrit l'exempt du guet Saint-Marc, qui ont travaillé de leur profession, ont gagné beaucoup d'argent. » Dès cette époque, ne voulant pas porter le nom de sa mère, le jeune homme avait ingénieusement transformé son double prénom en Jean Danry. C'est ainsi qu'il est déjà désigné dans un passeport à destination de l'Alsace, délivré le 25 mars 1743 par le commandant des armées royales en Languedoc. Danry suivit, en cette année 1743, les troupes du maréchal de Noailles dans leurs opérations sur le Mein et le Rhin, et, vers la fin de la saison, le maréchal lui donna un certificat attestant qu'il l'avait bien et fidèlement servi pendant toute la campagne.

En 1747, nous trouvons Danry à Bruxelles employé dans l'hôpital ambulant des armées de Flandres, aux appointemens de 50 livres par mois. Il assista au fameux assaut de Berg-op-Zoom, la citadelle imprenable que les colonnes françaises enlevèrent avec tant de bravoure sous le commandement du comte de Lowendal. Mais la paix d'Aix-la-Chapelle fut signée, les armées furent licenciées et Danry vint à Paris. Il avait en poche une recommandation pour le chirurgien du maréchal de Noailles, Descluzeaux, et un certificat signé par Guignard de La Garde, commissaire des guerres, qui témoignait de la bonne conduite et des capacités « du nommé Dhanry, garçon chirurgien. » Ces deux certificats composaient le plus clair de sa fortune.

Danry arriva à Paris vers la fin de l'année 1748. On le voyait se promener les après-dîner aux Tuileries en habit gris et veste rouge, portant bien ses vingt-trois ans. De moyenne taille, un peu fluet, ses cheveux bruns « en bourse, » il avait l'œil vif et la phy-

sionomie intelligente. Peut-être aurait-il été joli garçon si des traces de petite vérole n'avaient grêlé sa figure. Un accent gascon assaisonnait ses paroles, et nous voyons, par l'orthographe de ses lettres, que non-seulement il n'avait aucune éducation littéraire, mais encore que son parler était celui de la classe populaire. Néanmoins actif, habile dans son métier, bien vu de ses chefs, il était en passe de se faire une situation honorable et d'arriver à soutenir sa mère, qui vivait à Montagnac abandonnée, ayant réuni sur lui toute son affection et toutes ses espérances.

Mais Paris agit sur l'esprit du jeune homme d'une manière funeste. La vue de la vie brillante et luxueuse, les robes de soie et de dentelles le faisaient rêver. Il trouvait les Parisiennes charmantes. Il leur donnait de son cœur sans compter, et de sa bourse sans compter aussi. Le cœur était riche; la bourse l'était moins. Danry eut bientôt dépensé tout ce qu'il avait et tomba dans la misère. Il fit de mauvaises connaissances. Son meilleur ami, un nommé Binguet, garçon apothicaire, partage avec lui un taudis, cul-de-sac du Coq, chez Charmeleux, qui tient chambres garnies. On ne trouverait pas plus grands coureurs de filles, libertins et mauvais sujets que nos deux amis. Danry, colère, fanfaron et batailleur, s'est rapidement fait connaître de tout le quartier. Mourant de faim, menacé d'être jeté à la porte du logement dont il ne paie pas les termes, il écrit à sa mère pour demander quelque argent; mais c'est à peine si la pauvre fille a de quoi se suffire à elle-même.

Nous voilà loin, comme on le voit, du bel officier de génie que chacun a dans son souvenir, loin aussi du brillant tableau que Danry traça plus tard de ces années de jeunesse pendant lesquelles il reçut, « par les soins du marquis de La Tude, son père, l'éducation d'un gentilhomme destiné à servir sa patrie et son roi. »

Dénué de toute ressource, Danry imagina qu'au siège de Berg-op-Zoom des soldats l'avaient dépouillé tout nu, hors la simple chemise, et volé de 678 livres. Il fabriqua une lettre à l'adresse de Moreau de Séchelles, intendant des armées de Flandres, espérant la faire signer par ce Guignard de La Garde, commissaire des guerres, sous lequel il avait servi. Danry demandait à être indemnisé de ces pertes qu'il avait faites tandis qu'il s'exposait, sous le feu de l'ennemi, à soigner des blessés. Nous lisons, malheureusement, dans les *Mémoires* écrits plus tard par Danry, que, loin d'avoir été, à Berg-op-Zoom, « dépouillé tout nu et volé de 678 livres, » il y acheta une quantité considérable d'effets de tout genre qui se vendirent à bas prix au pillage de la ville. Quoi

qu'il en soit, la tentative ne réussit pas; mais Danry était homme de ressources; quelques jours passés, il trouva un autre moyen de battre monnaie.

On parlait beaucoup de la lutte entre les ministres et la marquise de Pompadour. Celle-ci venait de triompher, Maurepas partait en exil; mais on le croyait homme à tirer vengeance de son ennemie. La favorite elle-même avouait sa crainte d'être empoisonnée. Une lueur se fit dans l'esprit du garçon chirurgien : il se vit tout à coup, lui aussi, en habit doré, roulant carrosse sur la route de Versailles.

Le 27 avril, sous l'arcade du Palais-Royal attenant le grand escalier, il acheta à un marchand, qui étalait en cet endroit, six de ces petites bouteilles, appelées larmes bataviques, dont s'amusaient les enfans. C'étaient des bulles de verre fondu qui, jetées dans l'eau froide, y avaient pris la forme de petites poires. En brisant leur queue en crochet, on les faisait éclater avec bruit et se réduire en poussière. Il disposa quatre d'entre elles dans une boîte de carton et relia leurs petites queues par une ficelle qu'il fixa au couvercle. Il répandit par-dessus de la poudre à poudrer, qu'il recouvrit d'un lit de poussière de vitriol et d'alun. Il entoura son paquet d'une double enveloppe. Sur la première il écrivit : « Je vous prie, madame, d'ouvrir le paquet en particulier; » et sur la seconde, qui recouvrait la première : « A Mme la marquise de Pompadour, en cour. »

Puis il courut jeter son paquet, le 28 avril, à huit heures du soir, à la grand'poste, et partit immédiatement pour Versailles. Il espérait parvenir jusqu'à la favorite, mais fut arrêté par son premier valet, Gourbillon. D'une voix émue, Danry raconta une histoire effrayante : s'étant trouvé aux Tuileries, il avait aperçu deux hommes qui causaient avec animation; s'étant approché, il les avait entendus proférer contre Mme de Pompadour des menaces effroyables. Les hommes se levèrent, il les suivit; ils s'en furent droit à la grand'poste, où ils jetèrent un paquet dans la grille. Quels étaient ces hommes? quel était ce paquet? Il ne pouvait le dire. Mais, dévoué aux intérêts de la marquise, il était accouru immédiatement révéler ce qu'il avait appris!

Pour comprendre l'impression produite par la dénonciation du jeune homme, il faut se rappeler l'état où les esprits étaient en ce moment à la cour. Maurepas, le ministre enjoué et spirituel que Louis XV, l'homme ennuyé, aimait entre tous pour le charme qu'il savait donner à l'expédition des affaires, venait d'être exilé à Bourges. « Pontchartrain, lui mandait le roi, est trop près. » La lutte entre le ministre et la favorite avait été d'une violence ex-

trême. Maurepas chansonnait la fille parvenue jusqu'aux marches du trône, la poursuivait de ses reparties hautaines et cruelles. Sa muse ne reculait pas devant les insultes les plus brutales. La marquise ne ménageait pas davantage ses paroles; elle traitait ouvertement le ministre de menteur, de fripon, et déclarait à tous qu'il cherchait à la faire empoisonner. Aussi fallait-il qu'un chirurgien fût toujours auprès d'elle, qu'elle eût toujours un contre-poison à sa portée. A table, elle ne mangeait rien la première; et dans sa loge, à la comédie, elle n'acceptait de limonade que celle préparée par son chirurgien.

Le paquet mis à la poste par Danry arriva à Versailles le 29 avril. Quesnay, médecin du roi et de la marquise, fut prié de l'ouvrir. Il le fit avec grande prudence, reconnut la poudre à poudrer, le vitriol et l'alun, et déclara que toute cette machine n'avait rien de redoutable; que, néanmoins, le vitriol et l'alun étaient matières pernicieuses, et qu'il était possible que l'on se trouvât en face d'une tentative criminelle maladroitement exécutée.

Il n'est pas douteux que Louis XV et sa maîtresse aient été terrifiés. D'Argenson, qui avait soutenu Maurepas contre la favorite, avait lui-même grand intérêt à éclaircir au plus tôt cette affaire. Le premier mouvement fut tout en faveur du dénonciateur. D'Argenson écrivit à Berryer qu'il méritait récompense.

Aussitôt l'on chercha à découvrir les auteurs du complot. Le lieutenant de police choisit le plus habile, le plus intelligent de ses officiers, l'exempt du guet Saint-Marc, et celui-ci se mit en rapport avec Danry. Mais Saint-Marc n'avait pas passé deux jours en compagnie du garçon chirurgien, qu'il rédigeait un rapport demandant son arrestation. « Il n'est pas indifférent de remarquer que Danry est chirurgien et que son meilleur ami est apothicaire. Je crois qu'il serait essentiel, sans attendre plus longtemps, d'arrêter Danry et Binguet, en leur laissant ignorer qu'ils sont tous deux arrêtés, et en même temps de faire perquisition dans leurs chambres. »

Danry fut mené à la Bastille le 1er mai 1749; on s'était assuré de Binguet le même jour. Saint-Marc avait pris la précaution de demander au garçon chirurgien d'écrire le récit de son aventure. Il remit ce texte à un expert, qui en compara l'écriture avec l'adresse du paquet envoyé à Versailles: Danry était perdu. Les perquisitions opérées dans sa chambre confirmèrent tous les soupçons. Enfermé à la Bastille, Danry ignorait ces circonstances, et quand, le 2 mai, le lieutenant-général de police vint l'interroger, il ne répondit que par des mensonges. Le lieutenant de police Berryer était un homme ferme, mais honnête et bienveillant. « Il inspirait la confiance, écrit Danry lui-même, par sa douceur et sa bonté. »

L'excellent homme se chagrinait de l'attitude prise par Danry, lui montrait le danger auquel il s'exposait, le conjurait de dire la vérité. Mais, dans un nouvel interrogatoire, le prisonnier maintenait ses affirmations. Puis tout à coup il changea de tactique et refusa de répondre aux questions qu'on lui posait. « Danry, lui disait le lieutenant de police pour lui donner courage, ici nous rendons justice à tout le monde. » Mais les prières n'eurent pas un meilleur résultat que les menaces; Danry gardait un silence obstiné; d'Argenson écrivait à Berryer : « Cette affaire est trop importante à éclaircir pour ne pas suivre toutes les indications qui peuvent faire parvenir à cet objet. »

Danry, par son silence, avait trouvé le moyen de donner un air de complot ténébreux à une tentative d'escroquerie sans grande conséquence.

Il ne se décida que le 15 juin à faire un récit à peu près exact, dont le procès-verbal fut immédiatement envoyé au roi, qui le relut plusieurs fois et « pocheta » toute la journée. Ce détail montre l'importance que l'affaire avait prise. Les soupçons ne furent pas dissipés par la déclaration du 15 juin. Danry avait altéré la vérité dans les deux premiers interrogatoires, on craignait qu'il ne l'eût altérée également dans le troisième. C'est ainsi que son silence et ses dépositions contradictoires le perdirent. Six mois plus tard, le 7 octobre 1749, le docteur Quesnay, qui avait témoigné beaucoup d'intérêt au jeune chirurgien, fut envoyé auprès de lui à Vincennes afin d'en apprendre le nom de celui qui l'avait poussé au crime. Au retour, le docteur écrit à Berryer : « Mon voyage n'a été d'aucune utilité; je n'ai vu qu'un hébété, qui cependant a toujours persisté à me parler conformément à sa déclaration. » Et deux années se seront écoulées que le lieutenant de police écrira encore à Quesnay : « 25 février 1751. — Vous feriez grand plaisir à Danry si vous vouliez lui rendre une visite, et par cette complaisance vous pourriez peut-être l'engager à vous découvrir entièrement son intérieur, et à vous faire un aveu sincère de ce qu'il m'a voulu cacher jusqu'à présent. »

Quesnay se rendit immédiatement à la Bastille, promit au prisonnier la liberté. Danry se désespère, jure que « toutes ses réponses au lieutenant de police sont conformes à la vérité. » Quand le docteur a pris congé de lui, il écrit au ministre : « M. Quesnay, qui m'est venu voir plusieurs fois dans ma misère, m'a dit que Votre Grandeur croyait qu'il y avait quelqu'un de complice avec moi quand j'ai commis mon péché, et que je ne voulais pas le dire, et par cette raison que Monseigneur ne me voulait point donner la liberté que je ne l'eusse dit. A cela, Monseigneur, je souhaiterais du

profond de mon cœur que votre croyance fût véritable, en ce qu'il me serait bien plus avantageux de jeter ma faute sur un autre, soit pour m'avoir induit à commettre mon péché, ou ne m'avoir pas empêché de le commettre. »

Dans la pensée des ministres, Danry avait été l'agent d'un complot contre la vie de la marquise de Pompadour dirigé par quelque grand personnage ; au dernier moment il aurait pris peur, ou bien dans l'espoir de tirer profit des deux côtés à la fois il serait venu à Versailles se dénoncer lui-même. Il faut tenir grand compte de ces faits pour comprendre la vraie cause de sa détention. Danry fut donc maintenu à la Bastille. Il subit des interrogatoires dont les procès-verbaux furent rédigés régulièrement et signés par le lieutenant de police. Celui-ci, sous l'ancien régime, était un véritable magistrat, les documens de l'époque ne le désignent pas autrement, il rendait des arrêts et punissait au nom de la coutume qui, à cette époque, comme aujourd'hui encore en Angleterre, faisait loi.

L'apothicaire Binguet avait été remis en liberté immédiatement après la déclaration faite par Danry le 14 juin. A la Bastille celui-ci était entouré de toute sorte d'égards. Les ordres de Berryer sur ce sujet étaient formels. On lui avait donné livres, pipe et tabac ; on lui permettait, faveur singulière, de jouer de la flûte ; et, comme il exprimait son ennui de vivre seul, on lui donnait deux compagnons de chambre. Il recevait chaque jour la visite des officiers du château, et le 25 mai, le lieutenant de roi vint lui répéter les ordres du magistrat : « on aurait en conséquence bien soin de lui ; s'il avait besoin de quelque chose, on le priait de le dire, on ne le laisserait manquer de rien. » Le lieutenant de police espérait sans doute, à force de bontés, le déterminer à dévoiler les auteurs du malheureux complot qu'il avait imaginé lui-même.

Danry ne demeura pas longtemps dans la prison du faubourg Saint-Antoine ; dès le 28 juillet, Saint-Marc le transféra à Vincennes, et nous voyons par le rapport que l'exempt rédigea combien le marquis Du Châtelet, gouverneur du donjon, s'étonna « que la cour se fût déterminée de lui envoyer un pareil sujet. » C'est que Vincennes était, comme la Bastille, réservé aux prisonniers de bonne société : notre compagnon y fut mis par faveur. Le chirurgien qui a soin de lui le lui répète pour le consoler. « On ne met dans le donjon de Vincennes que des personnes nobles et de la première distinction. » Danry est, en effet, traité comme un gentilhomme. La meilleure chambre lui est réservée, il peut jouir du parc, où il se promène chaque jour deux heures. Lors de son entrée à la Bastille, il souffrait d'une infirmité, dont il attribua plus tard la cause à sa longue détention. A Vincennes il s'en plaignit, il prétendit

également que le chagrin l'avait rendu malade. Un spécialiste et le chirurgien du donjon le soignèrent.

Cependant le lieutenant de police revenait le voir, lui renouvelait l'assurance de sa protection et lui conseillait d'écrire directement à Mme de Pompadour. Voici la lettre du prisonnier :

A Vincennes 4 novembre 1749.

Madame,

Si la misère, pressé par la faim, m'a fait commettre une faute contre votre chère personne, ça n'a point été dans le dessein de vous faire aucun mal. Dieu m'est témoin. Si sa divine bonté voulait aujourd'hui, en ma faveur, vous faire connaître mon âme repentant de sa très grande faute et les larmes que je répands depuis cent quatre-vingt-huit jours à l'aspect des grilles de fer, vous auriez pitié de moi, madame, au nom de Dieu qui vous éclaire. Que votre juste courroux daigne s'apaiser sur mon repentir, sur ma misère, sur mes pleurs; un jour Dieu vous récompensera de votre humanité. Vous pouvez tout, madame. Dieu vous a donné pouvoir auprès du plus grand roy de la terre, son bien-aymé : il est miséricordieux, il n'est point cruel, il est chrétien. Si sa divine puissance me fait la grâce d'obtenir de votre générosité la liberté, je mourray plutôt et mangerai que des racines, avant que de l'exposer une seconde fois. J'ay fondé toutes mes espérances sur votre charité chrétienne, soyez sensible à ma prière, ne m'abandonnez point à mon malheureux sort. J'espère en vous, madame, et Dieu me fera la grâce que toutes mes prières seront exaucées pour accomplir tous les désirs que votre chère personne souhaite.

J'ay l'honneur d'être, avec un repentir digne de grâce,
Madame,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
DANRY.

Nous avons cité cette lettre avec plaisir; elle se distingue avantageusement de toutes celles que le prisonnier écrivit plus tard, que l'on a publiées. Il est vrai que Danry ne voulait pas attenter aux jours de la favorite; bientôt, devenant plus hardi, il écrira à Mme de Pompadour que, s'il lui a adressé cette boîte à Versailles, c'était par dévoûment pour elle, pour la mettre en garde contre les entreprises de ses ennemis, « pour lui sauver la vie. »

La lettre du prisonnier fut remise à la marquise, mais demeura sans résultat. Danry perdit patience, il résolut de se procurer lui-même la liberté qu'on lui refusait : le 15 juin 1750, il s'était évadé.

II.

Il a raconté dans ses *Mémoires* cette première évasion du donjon de Vincennes d'une manière aussi spirituelle que fantaisiste. Il échappa à ses geôliers le plus simplement du monde. Étant descendu au jardin à l'heure de sa promenade, il y trouva un épagneul noir qui faisait des bonds en aboyant. Il arriva que le chien se dressa contre la porte d'entrée du donjon et la poussa de ses pattes. La porte était ouverte. Danry sortit, passa devant les sentinelles qui ne firent aucune attention à lui, et il se mit à courir à travers champs. Il courut droit devant lui, à toute vitesse, « jusqu'à ce qu'il fût tombé par terre de fatigue du côté de Saint-Denis, vers les quatre heures après-midi. »

Il resta dans cette situation jusqu'à neuf heures du soir. Puis il prit le chemin de Paris et passa la nuit sur le bord de l'aqueduc du côté de la porte Saint-Denis. Au point du jour il entra dans la ville.

Nous savons quelle importance la cour attachait à la détention du prisonnier, elle espérait encore qu'il se déciderait à parler de ce grave complot dont il possédait le secret. D'Argenson écrit immédiatement à Berryer. « Rien n'est plus important ni plus pressé que d'user de toutes les voies imaginables pour tâcher de rattraper le prisonnier. » Et toute la police se met sur pied; le signalement du fugitif est imprimé à un grand nombre d'exemplaires. L'inspecteur Rulhière l'envoie à toutes les maréchaussées.

Danry s'était logé chez Cocardon, au *Soleil d'or;* mais il n'ose demeurer plus de deux jours dans la même auberge. Il pense que son camarade Binguet lui viendra en aide : Binguet ne se soucie plus de la Bastille. C'est une jolie fille, Anne Benoist, que Danry a connue au temps où il logeait chez Charmeleux, qui se dévoue à lui tout entière. Elle sait fort bien qu'elle risque d'être mise elle-même en prison, et déjà des inconnus de mauvaise mise sont venus demander au *Soleil d'or* qui elle était. Qu'importe! elle trouve assistance chez des compagnes; les jeunes filles portent les lettres, se mettent en quête d'un gîte bien sûr. En attendant, Danry va passer la nuit sous les aqueducs; dès le lendemain il va s'enfermer dans le nouveau logement que ces demoiselles lui ont choisi, il y demeure deux jours sans sortir : Annette lui vient tenir compagnie. Mais le jeune homme n'a plus d'argent, comment paiera-t-il son écot? « Que faire, que devenir? dit-il plus tard; j'étais sûr d'être découvert si je me montrais, si je fuyais je courais également des

risques.» Il écrit au docteur Quesnay, qui lui témoigna tant de bontés à Vincennes, mais la police a eu vent de cette correspondance, et Saint-Marc vient saisir le fugitif dans l'auberge où il est caché. Le malheureux est ramené à la Bastille. Annette se voit arrêter chez Cocardon au moment où elle demandait les lettres venues pour Danry; elle est enfermée à la Bastille aussi. Les porte-clés et les sentinelles de Vincennes, de service le jour de l'évasion, sont jetés au cachot.

En se sauvant de Vincennes, Danry avait doublé la gravité de sa faute. Les règlemens voulaient qu'il fût descendu au cachot, réservé aux prisonniers insubordonnés. « M. Berryer vint encore adoucir mes maux, au dehors il demandait pour moi justice ou clémence, dans ma prison il cherchait à calmer ma douleur, elle me paraissait moins vive quand il m'assurait qu'il la partageait. » Le lieutenant de police ordonna que le prisonnier fût nourri comme par le passé, qu'on lui laissât ses livres, du papier, ses bibelots, et les deux heures de promenade dont il jouissait à Vincennes. En retour de ces bontés, le garçon chirurgien envoya au magistrat « un remède contre les accès de goutte. » Il demandait en même temps qu'on lui permît d'élever des petits oiseaux dont le gazouillement et l'animation le distrairaient. La demande lui fut accordée. Mais au lieu de prendre sa peine en patience, Danry s'irritait de jour en jour. Il se laissait aller à sa nature violente, faisait du vacarme, criait, se démenait, à faire croire aux ministres qu'il devenait fou. Sur les livres de la bibliothèque de la Bastille qui passaient de chambre en chambre, il écrivait des poésies injurieuses contre la marquise de Pompadour. Il prolongeait ainsi son séjour dans le cachot. Peu à peu ses lettres changeaient de ton. « C'est un peu fort qu'on me laisse quatorze mois en prison et une année entière qui finit aujourd'hui dans un cachot où je suis encore. »

Cependant Berryer le remit dans une bonne chambre vers la fin de l'année 1751. En même temps il lui donna, rare privilège, un domestique pour le servir.

Quant à Annette Benoît, elle avait été mise en liberté après quinze jours de détention. Le domestique de Danry tomba malade; comme on ne voulait pas que le prisonnier manquât de société, on lui donna un compagnon de chambre. C'était un nommé Antoine Allègre, détenu depuis le 29 mai 1750. Les circonstances qui avaient déterminé son incarcération avaient été à peu près les mêmes que celles qui avaient fait enfermer Danry. Allègre était maître de pension à Marseille lorsqu'il apprit que les ennemis de la marquise de Pompadeur cherchaient à la faire périr. Il imagina un complot où il mêla Maurepas, l'archevêque d'Albi et l'évêque de Lodève, envoya

la dénonciation de ce complot à Versailles, et, pour se donner de l'appui, adressa au valet de chambre de la favorite une lettre d'une écriture contrefaite, qui commençait par ces mots : « Foy de gentilhomme, il y a 100,000 écus pour vous si vous empoisonnez votre maîtresse... » Il espérait obtenir de la sorte un bon emploi ou la réussite d'un projet qu'il avait fait sur le commerce.

Intelligens l'un et l'autre, instruits et entreprenans, Danry et Allègre étaient faits pour s'entendre d'autant mieux que le maître de pension, très supérieur à son camarade, le dirigeait. Les années que Danry passa en compagnie d'Allègre exercèrent sur toute sa vie une influence si grande, que le lieutenant de police Lenoir put dire un jour : « Danry est le tome II d'Allègre. » Les lettres de ce dernier, qui nous sont conservées en grand nombre, témoignent de l'originalité et de la vivacité de son esprit : le style en est fin et rapide, du français le plus pur, les idées exprimées ont de la distinction et sont parfois singulières sans être extravagantes. Il travaillait sans cesse et fut, tout d'abord, ennuyé d'avoir un compagnon. « Donnez-moi, je vous prie, une chambre en particulier, écrit-il à Berryer, même sans feu ; j'aime à être seul, je me suffis à moi-même, parce que je sais m'occuper et semer pour l'avenir. » C'était une nature mystique, mais de ce mysticisme froid et amer que nous trouvons quelquefois chez les hommes de science, les mathématiciens en particulier. Car Allègre étudiait principalement les mathématiques, la mécanique, la science des ingénieurs. Le lieutenant de police lui fit acheter des ouvrages traitant de la conduite des fortifications, de l'architecture civile, de la nouvelle mécanique, des travaux hydrauliques. Le prisonnier les consultait pour rédiger des mémoires sur les questions les plus diverses, qu'il envoyait au lieutenant de police dans l'espoir qu'ils lui procureraient sa liberté. Ces mémoires, que nous possédons, montrent encore l'étendue de son intelligence et de son instruction. Danry l'imita dans la suite en cela comme en tout le reste, mais grossièrement. Allègre était également très habile de ses doigts, dont il faisait, disent les officiers du château, tout ce qu'il voulait.

Allègre était un homme dangereux : les porte-clés en avaient peur. Quelque temps après son entrée à la Bastille il tomba malade ; un garde fut placé près de lui ; les deux hommes firent mauvais ménage. Allègre envoyait à la lieutenance de police plaintes sur plaintes. On fit une enquête qui ne fut pas défavorable au garde-malade, et celui-ci fut laissé auprès du prisonnier, lorsqu'un matin, le 8 septembre 1751, les officiers de la Bastille entendirent dans la tour du Puits du tapage. Ils montèrent en hâte et trouvèrent Allègre occupé à percer d'un couteau son compagnon qui venait

de tomber à la renverse, dans son sang, le ventre ouvert. Si Allègre n'avait pas été à la Bastille, le parlement l'aurait fait rouer en place de Grève; la Bastille le sauva, mais il ne pouvait plus espérer que sa liberté serait prochaine.

Quant à Danry, il lassa à son tour la patience de ses gardiens. Le major Chevalier, qui était la bonté même, écrivit au lieutenant de police : « Il ne vaut pas mieux que d'Allègre, mais il est cependant, quoique plus turbulent et colère, beaucoup moins à craindre, en tout genre, que lui. » Le médecin de la Bastille, le docteur Boyer, membre de l'Académie, écrit également : « J'ai lieu de me méfier du personnage. » Le caractère de Danry s'aigrissait de jour en jour. Il injuriait ses porte-clés. Un matin, on est obligé de lui enlever un couteau et des instrumens tranchans qu'il a dérobés. Il se sert du papier qu'on lui donne pour se mettre en relation avec d'autres détenus et des personnes du dehors. Le papier est supprimé : Danry écrit avec son sang sur des mouchoirs; le lieutenant de police lui fait défense de lui écrire avec du sang : Danry écrit sur des tablettes de mie de pain qu'il fait passer furtivement entre deux assiettes.

L'usage du papier lui est rendu, ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Berryer : « Monseigneur, je vous écris avec de mon sang sur du linge, parce que messieurs les officiers me refusent d'encre et du papier; voilà plus de six fois que je demande à leur parler inutilement. Qu'est-ce donc, monseigneur, avez-vous résolu? Ne me poussez pas à bout, au moins ne me forcez pas à être mon bourreau moi-même. Envoyez-moi une sentinelle pour me casser la tête, c'est bien la moindre grâce que vous puissiez m'accorder. » Berryer, étonné de cette étrange missive, fait des observations au major, qui lui répond : « Je n'ai pas refusé de papier à Danry. »

Ainsi le prisonnier faisait croire de plus en plus qu'il n'était qu'un fou. Le 13 octobre 1753, il écrivait au docteur Quesnay pour lui dire qu'il lui voulait grand bien, mais qu'étant trop pauvre pour lui rien donner, il lui faisait cadeau de son corps, qui allait périr, dont il pourrait faire un squelette. Au papier de la lettre, Danry avait cousu un petit carré de drap et il ajoutait : « Dieu a donné aux habits des martyrs la vertu de guérir toutes sortes de maladies. Voilà cinquante-sept mois qu'on me fait souffrir le martyre. Ainsi il est sans doute qu'aujourd'hui le drap de mon habit fera des miracles : en voilà un morceau. » Cette lettre revint à la lieutenance de police au mois de décembre, et nous y trouvons une apostille de la main de Berryer : « Lettre bonne à garder, elle fait connaître l'esprit du personnage. » Or nous savons de quelle façon on traitait encore les fous au XVIIIe siècle.

Mais subitement, au grand étonnement des officiers du château,

nos deux amis améliorent leur caractère et leur conduite. On n'entendait plus de bruit dans leur chambre, et quand on leur venait parler, ils répondaient poliment. En revanche, ils étaient d'allure plus bizarre encore que par le passé. Allègre se promenait dans sa chambre, à moitié nu, pour ménager ses hardes, disait-il, et adressait lettres sur lettres à son frère et au lieutenant de police pour qu'on lui envoyât des nippes, des chemises surtout et des mouchoirs. Danry de même. « Ce prisonnier, mande Chevalier au lieutenant de police, demande du linge ; je ne vous écrirai pas, parce qu'il a sept chemises très bonnes, dont quatre neuves ; cet article le met aux champs. » Mais pourquoi refuser à un prisonnier de lui passer ses fantaisies? Et le commissaire de la Bastille fit confectionner deux douzaines de chemises de prix, — chacune revint à vingt francs, plus de quarante francs de notre monnaie, — et des mouchoirs de la batiste la plus fine.

Si la lingère du château avait fait attention, elle aurait remarqué que les serviettes et draps qui entraient dans la chambre des deux compagnons en sortaient raccourcis dans tous les sens. Nos amis s'étaient mis en rapport avec leurs voisins de prison, qui demeuraient en dessous et au-dessus d'eux, mendiant des ficelles et du fil, donnant du tabac en échange. Ils étaient parvenus à desceller les barres de fer qui empêchaient de grimper dans la cheminée ; la nuit, ils montaient jusque sur les plates-formes, d'où ils conversaient, par les cheminées, avec les prisonniers des autres tours. L'un de ces malheureux se croyait prophète de Dieu ; il entendit la nuit ce bruit de voix tombant sur le foyer éteint ; il parla du prodige aux officiers qui le crurent encore plus fou qu'auparavant. Sur la terrasse, Allègre et Danry trouvèrent les outils que des maçons et herbiers employés au château y laissaient le soir. Ils se procurèrent ainsi un maillet, une tarière, deux espèces de moufles et des morceaux de fer pris aux affûts des canons. Ils cachaient le tout dans le tambour existant entre le plancher de leur chambre et le plafond de la chambre inférieure.

Allègre et Danry se sauvèrent de la Bastille dans la nuit du 25 au 26 février 1756. Ils grimpèrent par la cheminée jusque sur la plate-forme des tours et descendirent par leur fameuse échelle de corde attachée à l'affût d'un canon. Une muraille séparait le fossé de la Bastille de celui de l'Arsenal. Ils parvinrent, à l'aide d'une barre de fer, à en détacher une grosse pierre, et s'échappèrent par la baie ainsi pratiquée. L'échelle de corde était une œuvre de longue patience et de grande habileté. Plus tard, Allègre devint fou. Alors Danry tira à lui tout le mérite de cette entreprise que son ami avait conçue et dirigée.

Au moment de partir, Allègre avait écrit sur un chiffon de papier,

pour les officiers de la Bastille, la note suivante, qui marque bien son caractère :

« Nous n'avons causé aucun dommage aux meubles de M. le gouverneur, nous ne nous sommes servis que de quelques lambeaux de couvertures qui ne pouvaient être d'aucune utilité, les autres sont dans leur entier. S'il manque quelques serviettes, on les trouvera au-delà de l'eau, dans le grand fossez où nous les emportons pour essuyer nos pieds. »

Nos deux compagnons s'étaient pourvus d'un porte-manteau, et ils s'empressèrent de changer de vêtemens dès qu'ils eurent franchi l'enceinte du château. Un metteur en œuvre, Fraissinet, que Danry connaissait, s'intéressa à eux et les conduisit chez le tailleur Rouit, qui les logea quelque temps. Rouit prêta même à Danry 48 livres que celui-ci s'engagea à renvoyer dès son arrivée à Bruxelles. Un mois passé, nos deux amis étaient au-delà des frontières.

III.

Il nous est très difficile de savoir ce qu'il advint de Danry depuis le moment où il quitta Rouit, jusqu'au moment de sa réintégration à la Bastille. Il nous a, il est vrai, laissé deux relations de son séjour en Flandre et en Hollande ; mais ces relations diffèrent entre elles, et elles diffèrent l'une et l'autre de quelques documens originaux que nous avons conservés.

Allègre et Danry avaient jugé prudent de ne pas partir ensemble. Allègre arriva le premier à Bruxelles, d'où il écrivit à Mme de Pompadour une lettre injurieuse. Cette lettre le fit découvrir. A Bruxelles, Danry apprit l'arrestation de son camarade. Il se hâta de gagner la Hollande, vint à Amsterdam, où il entra en service chez un nommé Paulus Melenteau. De Rotterdam il avait écrit à sa mère ; la pauvre fille, réunissant ses petites économies, lui envoya par la poste 200 livres. Mais Saint-Marc s'était mis en route pour rejoindre le fugitif. « Les bourgmestres d'Amsterdam accordèrent sans nulle difficulté et avec plaisir la réquisition que Saint-Marc fit au nom du roi, de la part de son ambassadeur, pour l'arrêt et l'extradition de Danry. » Louis XV se contentait de réclamer celui-ci comme un de ses sujets. Saint-Marc, déguisé en marchand arménien, le découvrit dans sa retraite. Danry fut arrêté à Amsterdam le 1er juin, conduit dans un cachot de l'hôtel de ville, de là, ramené en France et remis à la Bastille le 9 juin 1756. On mandait de Hollande : « Saint-Marc est ici regardé sur le pied de sorcier. »

Par cette nouvelle évasion, le malheureux Danry avait achevé

de rendre son cas extrêmement grave. Au XVIIIe siècle, l'évasion d'une prison d'état pouvait être punie de mort. Les Anglais, grands apôtres de l'humanité, n'étaient pas plus indulgens que nous; et l'on connaît le traitement infligé par Frédéric II au baron de Trenck. Celui-ci ne devait rester en prison qu'une année. Après sa seconde tentative d'évasion, il fut enchaîné dans une casemate obscure; à ses pieds était la tombe où il devait être enterré, on y avait gravé son nom et une tête de mort.

Le gouvernement de Louis XV ne punissait pas avec autant de rigueur. L'évadé était simplement mis au cachot pour quelque temps. Les cachots de la Bastille étaient des basses-fosses froides et humides. Danry nous a laissé dans ses mémoires une relation des quarante mois passés en ce triste lieu, qui fait dresser les cheveux sur la tête. Malheureusement, son récit est plein d'exagérations. Il dit qu'il passa ces trois années les fers aux pieds et aux mains : dès le mois de novembre 1756, Berryer lui offrit de lui faire ôter les fers des pieds ou des mains, à son choix, et nous voyons par une apostille du major Chevalier qu'on lui enleva les fers des pieds. Danry ajoute qu'il coucha tout l'hiver sur la paille, sans couverture; il avait si bien des couvertures qu'il écrit à Berryer pour demander qu'on lui en donne d'autres. A l'en croire, lors des crues de la Seine l'eau lui serait montée jusqu'à la taille : dès que l'eau menaça d'envahir le cachot, on en fit sortir le prisonnier. Il dit encore qu'il passa ces quarante mois dans une obscurité complète : la lumière de la prison n'était certainement pas très vive, mais elle était suffisante pour permettre à Danry de lire et d'écrire, et nous apprenons par les lettres que celui-ci adressait au lieutenant de police qu'il voyait de son cachot tout ce qui se passait dans la cour de la Bastille. Enfin, il nous parle d'un certain nombre d'infirmités qu'il aurait contractées à cette époque, et cite à ce propos le rapport d'un oculiste qui vint lui donner ses soins. Mais, ce rapport, Danry l'a inventé lui-même, et le reste à l'avenant.

Pour la nourriture, Danry se montrait très difficile. Nous en jugeons par les rapports de Chevalier. « Danry est de fort mauvaise humeur, il nous envoie chercher à huit heures du soir pour nous dire que nous envoyions son porte-clés à la halle pour lui acheter du poisson, disant qu'il ne mange point d'œufs, d'artichauts, ni d'épinards, et qu'il veut manger du poisson absolument, et comme on ne le veut pas, il se met dans des fureurs extrêmes. » Voilà pour les jours maigres, voici pour les jours gras. « Danry a juré comme un diable, c'est-à-dire à son ordinaire, et après la cérémonie faite, il m'a dit: « Monsieur le major, au moins quand on me donne de

la volaille, qu'elle soit piquée. » C'est qu'il n'était pas lui, Danry, un homme du vulgaire, « de ces gens que l'on met à Bicêtre. » Et il prétendait qu'on le traitât d'une manière qui lui convînt.

Il en était de même pour les vêtemens. On s'étonne devant les listes de hardes que la lieutenance de police lui faisait confectionner. Pour le satisfaire, l'administration ne reculait pas devant les dépenses les plus déraisonnables, et c'est en vendant ces effets que Danry se procura dans ses différentes évasions une partie de l'argent qui lui était nécessaire. Il souffrait de rhumatismes, aussi lui est-il fourni des robes de chambre doublées de peau de lapin, des vestes doublées de peluche de soie, des gants et des bonnets fourrés et de bonnes culottes en peau épaisse. Dans ses Mémoires Danry traite tout cela de « lambeaux à moitié pourris. » Le malheureux commissaire de Rochebrune, chargé des fournitures aux prisonniers, ne sait comment le contenter : « Vous m'avés chargé, écrit-il au major, de faire faire une robe de chambre au sieur Danry, qui veut une calemande fond bleu à rayes rouges. J'en ay fait chercher chez douze marchands qui n'en ont point et qui se garderaient bien d'en avoir parce que ces sortes de calemande ne seraient point de débit. Je ne vois point de raison de satisfaire les goûts fantasques d'un prisonnier qui doit se contenter d'une robe de chambre chaude et commode. » D'ailleurs Danry sait se plaindre lui-même. « Je vous prie, écrit-il au gouverneur, d'avoir la bonté de dire mot pour mot à M. de Sartines, que les quatre mouchoirs qu'il m'a envoyés sont bons pour donner à des galériens et que je n'en veux point ; mais que je le prie d'avoir la bonté de m'accorder six mouchoirs d'indienne à fond bleu et grands et deux cravates de mousseline. » Il ajoute : « S'il n'y a pas d'argent au trésor, qu'on en demande à la marquise de Pompadour. »

Le 1er septembre 1759, Danry fut tiré du cachot et remis dans une chambre claire. Il écrivit aussitôt à Bertin pour le remercier et lui annoncer qu'il lui envoyait deux colombes. « Vous avez du plaisir à faire le bien, je n'en aurai pas moins que vous, monseigneur, si vous m'accordez le bonheur de recevoir cette faible marque de ma grande reconnaissance.

« Tamerlan se laissa désarmer par un panier de figues que les habitans d'une ville qu'il allait assiéger lui firent présent. Mme la marquise de Pompadour est chrétienne, je vous supplie de me permettre de luy en envoyer aussi à elle une paire, peut-être qu'elle se laissera toucher par ces deux innocens pigeons. »

Voici la copie de la lettre qui les accompagnera :

« Madame, deux pigeons venoient tous les jours manger le grain de ma paille, je les pris, ils m'ont fait des petits. J'ose prendre la

liberté de vous en présenter cette paire, comme une marque de mon respect et de mon amitié. Je vous supplie en grâce d'avoir la bonté de les recevoir, avec autant de plaisir comme j'en ai à vous les offrir. J'ay l'honneur d'être avec un très profond respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Danry, à la Bastille depuis onze ans. »

Pourquoi Danry n'a-t-il pas toujours usé d'une manière aussi charmante de la permission qu'on lui donnait d'écrire au ministre, au lieutenant de police, à la marquise de Pompadour, au docteur Quesnay et à sa mère? Il écrivait sans cesse et nous avons de ses lettres par centaines. Elles sont bien différentes les unes des autres. Celles-ci sont suppliantes et plaintives : « Par les larmes et le sang mon corps dépérit tous les jours, je n'en puis plus. » Il écrit à la marquise de Pompadour : « Madame, je ne vous ai jamais souhaité que du bien, soyez donc sensible à la voix des larmes, de mon innocence et d'une pauvre mère désolée de soixante-six ans. Madame, vous êtes instruite de mon martyre, je vous supplie au nom de Dieu de m'accorder ma chère liberté, je n'en puis plus, je me meurs, mon sang s'est tout brûlé à force de gémir, vingt fois dans la nuit je suis obligé d'humecter ma bouche et mes narines pour pouvoir respirer. » On connaît la célèbre lettre qui commence par ces mots : « Voilà cent mille heures que je souffre! » Il écrit à Quesnay : « Je me présente devant vous avec un charbon de feu ardent sur ma tête qui vous marque ma pressante nécessité. » Les images dont il se sert ne sont pas toujours aussi heureuses : « Écoutez, dit-il à Berryer, la voix des entrailles équitables dont vous êtes revêtu. »

Dans d'autres lettres le prisonnier change de ton, aux plaintes succèdent les cris de rage et de colère, « il trempe sa plume dans le fiel dont son âme est abreuvée. » Il ne supplie plus, il menace. On ne saurait louer le style de ces épîtres, il est incorrect et vulgaire, mais, par momens, vigoureux et coloré d'images vives. Il dit au lieutenant de police : « Quand il faut punir dans cette maudite prison, tout est en l'air, le tonnerre ne marche pas aussi vite que les punitions; il s'agit de soulager un homme qui n'est pas heureux, je ne vois que des écrevisses ; » et il lui adresse ces vers de Voltaire :

Périssent les cœurs durs et nés pour les forfaits
Que les malheurs d'autrui n'attendrissent jamais.

Il prédit aux ministres, aux magistrats, à la marquise de Pompadour des châtimens terribles. Il écrit à cette dernière : « Vous

vous verrez un jour comme ce hibou du parc de Versailles, tous les oiseaux lui jetaient de l'eau pour l'étouffer, pour le noyer : si le roy venait à mourir, on ne passerait pas deux heures sans mettre cinq ou six personnes à vos trousses, vous iriez vous-même à la Bastille. » L'accusé se transforme peu à peu en accusateur. Il écrit à Sartines : « Je ne suis ni un chien ni un scélérat, mais un homme comme vous ! » Et le lieutenant de police qui le prend en pitié écrit au-dessus d'une de ces lettres envoyées au ministre de Paris : « Lorsque Danry écrit ainsi, ce n'est pas qu'il soit fol, mais désespéré de sa prison. » Le magistrat conseille au prisonnier « de ne pas mettre d'aigreur dans ses lettres, cela ne peut que lui nuire. » Bertin corrige de sa propre main les suppliques que Danry adresse à la marquise de Pompadour, nous lisons en marge de l'une d'elles : « Je croirais lui porter préjudice à luy-même et à son véritable intérêt si je remettais à Mme la marquise de Pompadour une lettre où il ose lui reprocher *d'avoir abusé de sa bonne foi et de sa confiance.* » La lettre corrigée, le lieutenant de police la porta lui-même à Versailles.

Loin que les années de captivité le rendent plus humble, abaissent son orgueil, le prisonnier se redresse de plus en plus ; de jour en jour son audace grandit, il ne craint pas de parler aux lieutenans de police eux-mêmes, qui connaissent son histoire, de sa fortune qu'on a ruinée, de sa carrière brillante qu'on a entravée, de toute sa famille qu'on a plongée dans le désespoir. Les premières fois le magistrat hausse les épaules, insensiblement il se laisse gagner par ces affirmations d'une fermeté inébranlable, par cet accent de conviction ; il finit par croire, lui aussi, à cette noblesse, à cette fortune, à ce génie, auxquels Danry en est peut-être venu à croire lui-même. Alors Danry s'élève plus haut encore : il réclame non-seulement sa liberté, mais des indemnités, des sommes considérables et des honneurs. N'allez cependant pas penser que ce soit par un sentiment de cupidité indigne de lui : « Si je propose un dédommagement, monseigneur, ça n'est point pour avoir de l'argent, ça n'est que pour aplanir toutes les difficultés qui peuvent s'opposer à la fin de ma longue misère. »

Il veut bien, en retour, donner au lieutenant de police des conseils, lui indiquer les moyens d'avancer dans sa carrière, lui enseigner comment il doit s'y prendre pour se faire nommer secrétaire d'État, et lui composer le discours qu'il devra tenir au roi à la première audience. Il ajoute : « Ce temps-cy précisément vous est extrêmement favorable, c'est le quart d'heure du berger, profitez-en. Avant que de monter à cheval, le jour qu'on va faire la réjouissance de la paix, vous devez être conseiller d'État. »

Il veut bien, également, envoyer au roi les projets qu'il a conçus

dans sa prison pour le bien du royaume. Il s'agit de faire porter des fusils aux sergens et aux officiers, les jours de bataille, en place de spontons et de hallebardes, on renforcera ainsi les armées françaises de vingt-cinq mille bons fusiliers. Il s'agit encore d'augmenter le port des lettres, ce qui accroîtra les ressources du trésor de plusieurs millions chaque année. Il conseille de créer dans les principales villes des greniers d'abondance, et dessine des plans de bataille qui donnent à une colonne de trois hommes de profondeur une force inconnue. Nous en passons et des meilleurs. Ces idées sont délayées dans un déluge de mots, une abondance de phrases inimaginables, accompagnées de comparaisons tirées de l'histoire de tous les temps et de tous les pays. Les manuscrits sont illustrés de dessins à la plume. Danry les copie et recopie sans cesse, les envoie à tout le monde, sous toutes les formes, persuade aux sentinelles que ces hautes conceptions intéressent le salut de l'État et lui procureront une fortune immense. Il détermine ainsi ces braves gens, qui compromettent leur position, à les porter secrètement à des généraux, à des ministres, aux membres du parlement, aux maréchaux de France, il les jette par les fenêtres de sa chambre et du haut des tours enveloppés dans des boules de neige. Ces mémoires sont l'œuvre d'un homme dont l'esprit ouvert et actif, d'une activité incroyable, projette, construit, invente, sans cesse ni repos.

Dans ces liasses de papiers nous avons trouvé une lettre bien touchante, elle est de la mère du prisonnier, Jeanneton Aubrespy, qui écrivait à son fils de Montagnac, le 14 juin 1749 :

« Ne me faites pas l'injustice de croire que je vous ai oublié, mon cher fils, mon tendre fils. Seriés-vous exclu de ma pensée, vous que je porte dans mon cœur ? J'ay toujours eu un grand désir de vous revoir, mais aujourd'hui j'en ai encore plus d'envie, je suis sans cesse occupée de vous, je ne pense qu'à vous, je suis toute remplie de vous. Ne vous chagrinés pas, mon cher fils, c'est la seule grâce que je vous demande. Vos malheurs auront une fin et peut-être qu'elle n'est pas éloignée. J'espère que Mme de Pompadour vous fera grâce, j'intéresse pour cela le ciel et la terre. Le Seigneur veut encore éprouver ma soumission et la vôtre pour mieux faire sentir le prix de ses faveurs. Ne vous inquiétés pas, mon fils, j'espère d'avoir le bonheur de vous revoir et de vous embrasser plus tendrement que jamais. Adieu, mon fils, mon cher fils, mon tendre fils, je vous aime et je vous aimerai tendrement jusqu'au tombeau. Je vous recommande de me donner des nouvelles de votre santé. Je suis et serai toujours votre bonne mère,

« DAUBRESPI, *veuve*. »

Cette lettre n'est-elle pas belle dans sa douleur si simple ? La réponse faite par le fils est émouvante également; mais en la relisant, on sent qu'elle devait passer sous les yeux du lieutenant de police; en l'examinant de près, on voit entre les lignes grimacer les sentimens.

Nul n'a su, mieux que Danry, jouer de l'âme des autres, éveiller en eux, à son gré, la pitié, la tendresse, l'étonnement, l'admiration. Nul ne l'a surpassé dans l'art, difficile assurément, d'apparaître en héros, en homme de génie et en martyr; rôle que nous le verrons soutenir pendant vingt ans sans défaillance.

En 1759, arriva à la lieutenance de police un homme qui désormais occupera Danry presque exclusivement, — Gabriel de Sartines. Sartines semble avoir été le type de l'homme distingué. C'était un fin sceptique, de caractère aimable et de manières gracieuses qui charmaient dès le premier abord. Esprit net, il gouvernait avec fermeté. Il était aimé de la population parisienne, qui vantait sa bonté et sa justice. Comme ses prédécesseurs Berryer et Bertin, il s'intéressa au sort de Danry et s'efforça de lui rendre moins cruelles ses années de captivité : « Il m'accorda, écrit celui-ci, ce qu'aucun prisonnier d'État n'a jamais obtenu : la promenade sur le haut des tours, au grand air, pour conserver ma santé. » Il ne cessait de soutenir le prisonnier par de bonnes paroles, l'engageait à se bien conduire, à ne plus mettre d'injures dans les lettres qu'il écrivait : « Votre sort, lui disait-il, est entre vos mains. » Il prenait connaissance de son projet pour la construction de greniers d'abondance, et, après l'avoir lu : « Vraiment il y a de bonnes choses, de très bonnes choses là dedans. » Il le venait voir dans sa prison et lui promettait de faire son possible pour obtenir sa liberté. Il remettait lui-même entre les mains de la marquise de Pompadour le « grand *Mémoire* » que Danry avait rédigé pour elle. Dans ce mémoire, le prisonnier disait à la favorite qu'en retour d'un service qu'il lui avait rendu en lui adressant un « symbole hiéroglyphique » pour la mettre en garde contre les entreprises de ses ennemis, elle l'avait fait souffrir pendant douze années injustement. Aussi, à présent, n'accepterait-il la liberté qu'avec une indemnité de « 66,000 livres. » Il ajoutait : « Soyez sur vos gardes!.. Quand vos prisonniers sortiront et qu'ils divulgueront vos cruautés, ils vous rendront haïssable au ciel et à toute la terre. » On ne s'étonnera pas que ce grand mémoire n'ait pas produit bon effet. Sartines promit au prisonnier de revenir à la charge : « Si malheureusement, lui écrit Danry, vous trouviez quelque résistance aux prières que vous allez faire pour moi, je prends la précaution de vous envoyer la copie du projet que j'ai envoyé au roi. — C'était le mémoire qui proposait de don-

ner des fusils aux officiers et aux sergens. — Or le roi s'est servi de mon projet pendant cinq années de suite et s'en servira encore perpétuellement toutes les fois que nous serons en guerre. » Sartines se rendit à Versailles, ce merveilleux projet en poche. Il le montra aux ministres, parla en faveur de son protégé, qui, du fond des cachots, se rendait utile à son pays. Mais, au retour, il écrivit au major de la Bastille, pour Danry, une note où nous lisons : « On n'a point fait usage, comme il le croit, de son projet militaire. »

Danry avait demandé plusieurs fois qu'on l'envoyât aux colonies. En 1763, le gouvernement s'occupait beaucoup de la colonisation de la Désirade. Nous trouvons une lettre du 23 juin 1763 par laquelle Sartines propose d'envoyer Danry à la Désirade « en le recommandant à l'officier commandant. » Ces tentatives demeuraient infructueuses.

Comme tous les hommes de son espèce, Danry chercha toute sa vie à réussir par les femmes. Il savait fort bien tout ce qu'il y a de tendresse et de dévoûment dans ces têtes légères et qu'en elles le sentiment couvre toujours la raison : « Je cherchais surtout des femmes et je désirais les trouver jeunes, leur âme aimante et douce est plus susceptible de pitié : l'infortune les émeut, les intéresse plus vivement, leur sensibilité s'altère moins vite et les rend capables de plus d'efforts. La nature nous inspire ces vérités, je les sentais alors. »

Tandis qu'il était à se promener sur les tours de la Bastille, respirant l'air frais du matin, il tentait de se mettre en relation par signes et signaux avec les voisins du château. « Je remarquai deux jeunes personnes seules dans une chambre où elles travaillaient : leur physionomie me parut douce et jolie, je ne me trompais pas. L'une d'elles ayant jeté les yeux de mon côté, je lui fis avec ma main un salut que je cherchai à rendre honnête et respectueux ; elle avertit d'abord sa sœur qui me fixa sur-le-champ. Je les saluai alors toutes les deux de la même manière, et elles me répondirent toutes les deux avec un air d'intérêt et de bonté. Dès ce moment, nous établîmes entre nous une sorte de correspondance. » C'étaient deux petites blanchisseuses, nommées Lebrun, filles d'un perruquier. Et le rusé compère, afin de mieux stimuler les petites folles à le servir avec ardeur, frappait à la porte de leur jeune cœur qui ne demandait qu'à s'ouvrir. Il leur parlait de jeunesse, de malheur et d'amour, et, ce qui ne pouvait rien gâter, de sa fortune, dont il leur offrait la moitié. Aussi les jeunes filles n'épargnaient-elles pour lui ni leur temps, ni leurs peines, ni le peu d'argent qu'elles pouvaient avoir.

Le prisonnier leur avait fait parvenir plusieurs de ses projets, entre autres le projet militaire, avec des lettres pour quelques écrivains et grands personnages, en outre, pour le roi, un mémoire terrible contre la marquise de Pompadour où « sa naissance et son opprobre, toutes ses voleries et ses cruautés étaient exposés. » Il pria les jeunes filles d'en faire tirer plusieurs copies qu'elles enverraient aux adresses indiquées. Bientôt de grandes croix noires sur une muraille du voisinage apprennent au prisonnier que ses ordres sont exécutés. Danry ne semble plus douter que ses maux vont prendre fin, les portes de la Bastille vont s'ouvrir devant lui et triomphalement il sortira de la prison pour entrer dans les palais dorés de la fortune : *Parta victoria!* s'écrie-t-il dans un mouvement de bonheur.

Nous arrivons ainsi à une des actions les plus surprenantes de cette vie étrange. Un journal que Danry écrivit à Vincennes : *Rêveries du sieur Masers de La Tude*, dont l'original, encore inédit, est conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, dévoile le curieux état d'esprit dans lequel le prisonnier se trouvait alors. Ces *Rêveries* sont, d'ailleurs, un document des plus précieux pour toute cette période de la vie de notre héros. En les rédigeant, il écrivait pour lui, sans souci du public, et sa plume était sincère; il était encore tout près des faits qu'il rapportait, sa mémoire était fidèle.

En décembre 1763, la marquise de Pompadour tomba gravement malade.

« Un officier de la Bastille monta dans ma chambre et me dit : « Monsieur, écrivez quatre paroles à Mme la marquise de Pompadour, et vous pouvez être certain qu'en moins de huit jours votre liberté vous sera rendue. » Je répondis au major que les prières et les larmes ne faisaient qu'endurcir le cœur de cette cruelle femme et que je ne voulais point lui écrire. Cependant il revint le lendemain et il me tint le même langage, et moi je lui répondis les mêmes paroles que le jour auparavant. A peine fut-il sorti que Daragon, mon porte-clés, entra dans ma chambre en me disant : « Croyez monsieur le major, quand il vous dit qu'avant huit jours votre liberté vous sera rendue; s'il vous le dit, c'est qu'il en est bien certain. » Le surlendemain cet officier revint encore pour la troisième fois. « Pourquoi vous obstinez-vous? » Je remerciai cet officier, c'est-à-dire M. Chevalier, major de la Bastille, pour la troisième fois, en lui disant que j'aimerais mieux mourir que d'écrire encore à cette implacable mégère.

« ... Six ou huit jours après, mes deux demoiselles vinrent me saluer et en même temps elles déployèrent un rouleau de papier où

il y avait en gros caractères ces mots : « Madame de Pompadour est morte. » — « La marquise de Pompadour mourut le 19 d'avril 1764, et deux mois après, c'est-à-dire le 19 juin, M. de Sartines vint à la Bastille, m'accorda audience, et la première parole qu'il me dit fut : de ne plus parler du passé et qu'au premier jour il irait à Versailles et demanderait au ministre la justice qui m'était due. » Et nous trouvons en effet, à la date du 18 juin 1764, dans les papiers du lieutenant de police, la note suivante : « M. Duval, — c'était le premier secrétaire de la lieutenance, — proposer la liberté de Danry au premier travail, en l'exilant dans son pays. »

Rentré dans sa chambre, Danry réfléchit sur ce qui se passait : si le lieutenant de police mettait tant d'empressement à le délivrer, c'est, évidemment, qu'il avait peur de lui, que ses mémoires étaient arrivés à destination, avaient produit un effet redoutable. Le magistrat ne cherchait plus qu'à gagner ses bonnes grâces. Mais lui Danry serait bien bon de se contenter d'une simple mise en liberté, « 100,000 livres » devaient à peine suffire à lui faire oublier les injustices dont il avait été accablé.

Il roula ces pensées dans sa tête plusieurs jours. Accepter la liberté de la main de ses persécuteurs serait pardonner le passé, serait une faute qu'il ne commettrait jamais. La porte s'ouvrit, le major entra, il avait à la main un billet écrit par de Sartines. « Vous direz à la 4e Comté que je travaille à le délivrer efficacement. » L'officier sorti, Danry se mit immédiatement à sa table et écrivit au lieutenant de police une lettre pleine d'expressions grossières, de menaces et d'injures. L'original s'est perdu, nous avons une analyse faite par Danry lui-même. Il terminait en laissant à Sartines « le choix ou de n'être qu'un fou, ou de s'être laissé corrompre comme un misérable par les écus du marquis de Marigny, frère de la marquise de Pompadour. »

« Dès que Sartines eut reçu ma lettre, il m'en écrivit une que le major vint me lire, où il y avait les propres paroles que voici :

« Que j'avais tort de l'accuser de la longueur de ma prison, que, s'il en avait été le maître, il y aurait longtemps qu'il m'aurait rendu la liberté, et il finissait sa lettre en me disant qu'il y avait des petites-maisons pour y mettre les fous. A quoy je dis au major : « Nous verrons si dans quelques jours il aura le pouvoir de m'y mettre. » Il ne m'ôta pas la promenade de dessus les tours; neuf jours après, il me mit au cachot au pain et à l'eau. » Mais Danry ne se laissait pas démonter facilement. On ne voulait sans doute qu'éprouver son assurance. C'est en chantant qu'il descendit au cachot, où il continua pendant plusieurs jours à donner les marques de la gaîté la plus vive.

De ce moment le prisonnier se rendit insupportable à ses gardiens. Ce n'étaient que cris et violences. Il remplissait toute la Bastille des éclats de « sa voix de tonnerre. » Le major chevalier écrit à Sartines : « Le prisonnier userait la patience du plus sage capucin ; » une autre fois, « il est rempli de fiel et d'amertume, c'est un venin tout pur ; » ou bien encore « ce prisonnier est un enragé. »

Le lieutenant de police proposa au ministre Saint-Florentin le transfert de Danry au donjon de Vincennes. Le prisonnier y fut conduit dans la nuit du 15 au 16 septembre 1764. Nous allons entrer dans une nouvelle phase de sa vie. Nous le trouverons plus misérable encore que par le passé, mais agrandissant encore ses exigences et ses prétentions; d'ailleurs avec raison, puisque le voilà anobli. Il avait appris d'une sentinelle de la Bastille la mort de Henri Vissec de La Tude, lieutenant-colonel d'un régiment de dragons, décédé à Sedan le 31 janvier 1761. De ce jour il résolut qu'il était le fils de cet officier. Quelles raisons avait-il pour cela? Vissec de La Tude était de son pays; il était gentilhomme et riche, et il était mort. Danry trouvait ces raisons excellentes. Il est d'ailleurs dans une ignorance complète de tout ce qui concerne son père et sa nouvelle famille : il ignore jusqu'à ce nom de « Vissec de La Tude, » dont il fait « Masers de La Tude; » Masers était le nom d'une terre appartenant au baron de Fontès, parent de Henri de Vissec. Celui-ci n'était pas marquis, comme le croit Danry, mais simplement chevalier; il mourut laissant six fils, tandis que Danry le présente mourant sans postérité. Il va sans dire que tout ce que notre héros raconte de son père dans ses *Mémoires* est pure invention. Le chevalier de La Tude ignora toujours l'existence du fils de Jeanneton Aubrespy; et quand plus tard Danry demanda aux enfans de le reconnaître pour leur frère naturel, ses prétentions furent repoussées. Cependant notre homme signera désormais ses lettres et mémoires Danry, ou mieux Henri Masers d'Aubrespy, puis de Masers d'Aubrespy, puis de Masers de La Tude. Lorsque Danry s'était mis une idée dans la tête, il ne la quittait jamais; il la répétait sans trêve jusqu'à ce qu'il l'eût fait entrer dans la conviction de tous ceux qui l'entouraient, ténacité qui doit faire notre admiration. Dans le brevet de 400 livres de pension que Louis XVI donna à Danry, en 1784, le roi appelle le fils de la pauvre Jeanneton : Vicomte Masers de La Tude.

Comme bien on pense, le vicomte de La Tude ne pouvait plus accepter sa liberté aux conditions faites par Danry. Celui-ci s'était contenté de « 66,000 livres ; » Latude exige « 150,000 livres, » plus la croix de Saint-Louis. Il l'écrit au lieutenant de police. Quant à

Sartines, il était trop homme d'esprit pour tenir longtemps rigueur au prisonnier de ses extravagances. « Je fus transféré dans le donjon de Vincennes la nuit du 15 au 16 septembre 1764. Environ neuf heures après, feu M. de Guyonnet, lieutenant de roy, vint me voir en compagnie du major et des trois porte-clés, et il me dit : « M. de Sartines m'a ordonné de venir vous dire, de sa part, que, pourvu que vous fussiez un peu de temps tranquille, qu'il vous accorderait votre liberté. Vous lui avez écrit une lettre extrêmement forte, il faut lui faire des excuses. » Danry ajoute : « Au surplus, M. de Sartines me traitait bien. » Il lui accordait pour deux heures chaque jour « la promenade extraordinaire des fossés. » — « Quand un lieutenant de police, dit Danry, accordait cette promenade à un prisonnier, c'était pour lui rendre promptement sa liberté. » Le 23 novembre 1765, Danry se promenait ainsi, en compagnie d'une sentinelle, en dehors du donjon de Vincennes. Le brouillard était intense. Il se retourna tout à coup vers son gardien : « Comment trouvez-vous ce temps-ci ? — Fort mauvais. — Et moi je le trouve fort bon pour m'échapper. » Il n'avait pas fait cinq pas qu'il était hors de vue. « Je me suis échappé du donjon de Vincennes, écrit Danry, sans malice, un bœuf en aurait fait autant que moi. » Mais, dans le discours prononcé plus tard à l'assemblée nationale, la scène a changé de caractère. « Regardez, s'écrie-t-il, l'infortuné Latude, dans sa troisième évasion de la tour de Vincennes, poursuivi par plus de vingt soldats, s'arrêter et désarmer à leur vue la sentinelle qui l'avait mis en joue ! »

IV.

Lorsque Latude fut en liberté, il se trouva sans ressource, comme dans sa première évasion. « Je m'étais échappé avec des pantoufles à mes pieds et pas un sou dans ma poche ; j'étais dénué de tout. » Ses jeunes amies, les demoiselles Lebrun, lui donnèrent asile.

Il retrouva chez elles une partie de ses papiers, dont il envoya « un panier » au maréchal de Noailles ; il le priait de lui continuer l'honneur de sa protection et lui faisait part de « quatre grandes découvertes qu'il venait de faire : la première, la véritable cause du flux et du reflux de l'Océan ; la deuxième, la cause des montagnes, sans lesquelles le globe de la terre serait immobilisé et en peu de temps vitrifié ; la troisième, la cause qui fait tourner sans cesse le même globe ; la quatrième, la cause de la salure des eaux de toutes les mers. » Il écrivit également au duc de Choiseul, ministre de la guerre, afin d'en réclamer la récompense de son projet militaire ;

et à Sartines pour lui faire des propositions de paix : en retour de 10,000 écus, avancés sur les 150,000 livres qui lui étaient dues, il oublierait le passé : « J'étais, dit-il, résolu de jouer le tout pour le tout. » En réponse, il reçut une lettre qui lui désignait une maison où il trouverait 1,200 livres obtenues pour lui par le docteur Quesnay. Il se rendit à l'adresse indiquée, où il fut saisi.

Il fut aussitôt ramené à Vincennes. Danry avoue qu'il allait être mis en liberté au moment où il s'évada : c'était une nouvelle détention à recommencer. Nous ne raconterons pas le détail de l'existence qu'il va mener. Matériellement, il continue d'être bien traité, mais son esprit tourne à la folie, ses colères deviennent de plus en plus violentes, en arrivent au paroxysme de la fureur. Voici quelques extraits des lettres et mémoires envoyés à Sartines : « Par tous les diables, cela est un peu fort de café ! Il est vrai, monsieur, qu'à ne vous vanter que médiocrement, on pourrait défier les plus scélérats diables de tout l'enfer de vous donner des leçons de cruauté. » Il écrit une autre fois : « Notre crime à nous tous est d'être instruits de vos friponneries : il faut que nous périssions ! quelle joie pour vous si l'on venait vous apprendre que nous nous sommes étranglés dans nos cachots ! » Danry rappelle au lieutenant de police les supplices d'Enguerrand de Marigny, et il ajoute : « Sachez qu'on en a rompu plus de mille au milieu de la place de grève de Paris qui n'avaient pas commis la centième partie de vos crimes. » — « Il ne se trouverait pas une seule personne d'étonnée en te voyant écorcher tout vif, tanner ta peau et jeter ton corps à la voirie pour être dévoré par les chiens. » — « Mais monsieur se rit de tout, monsieur ne craint ni Dieu, ni le roi, ni le diable, monsieur avale les crimes comme du petit-lait ! »

Latude écrivait dans sa prison des mémoires qu'il remplissait de calomnies sur les ministres et la cour. Ces mémoires étaient composés sur le ton le plus dramatique, avec un accent de sincérité inimitable ; on savait que le prisonnier trouvait mille moyens de les faire passer à l'extérieur, et on craignait qu'ils ne se répandissent dans la foule où les esprits, — nous sommes en 1775, — commençaient d'être excités. Latude venait d'être descendu au cachot à la suite d'une nouvelle algarade à ses geôliers. « Le 19 de ce mois de mars 1775, le lieutenant de roi entra, accompagné du major et de trois porte-clés, il me dit : — J'ay obtenu qu'on vous fît sortir du cachot, mais à la condition que vous me remettiez vos papiers.

— Que je vous remette mes papiers ! Sachez, monsieur, que j'aimerais mille fois mieux crever dans ce cachot que de faire une pareille lâcheté !

— Votre malle est là-haut, dans votre chambre, il ne dépend que de moi d'en faire sauter les cachets que vous y avez mis et de prendre vos papiers.

« Je répliquai : — Monsieur, il y a des formalités de justice auxquelles vous devez vous conformer, et il ne vous est point permis de faire de pareilles violences.

« Il sort cinq ou six pas hors du cachot, et comme je ne le rappelais pas, il rentre en me disant : — Remettez-les-moi tant seulement pour dix jours pour les examiner, et je vous donne ma parole d'honneur qu'au bout de ce temps je vous les ferai rapporter dans votre chambre.

« Je lui répliquai : — Je ne vous les livrerai pas tant seulement pour deux heures.

— Hé bien! me dit-il, puisque vous ne voulez point me les confier, vous n'avez qu'à rester ici. »

Latude n'était pas, comme on le voit, d'humeur accommodante. Il raconte dans ses mémoires, avec grande indignation, l'histoire d'une flûte qu'il s'était faite, dont il jouait, c'était sa seule distraction dans les longues heures de solitude; ses geôliers eurent la barbarie de la lui enlever. Le gouverneur du donjon, par compassion, offrit de la lui rendre. « Mais ce ne sera qu'à la condition que vous n'en jouerez point la nuit, et rien que le jour. » A cet article, écrit Latude dans ses *Rêveries*, je ne pus éviter de le tourner en ridicule, en lui disant : « Mais y pensez-vous, monsieur? il suffit que ça me soit défendu pour m'en donner envie. »

Aussi à Vincennes, comme à Paris, en vint-on à considérer Danry comme un fou. Parmi les livres qu'on lui donnait pour le distraire, il s'en trouva quelques-uns traitant de sorcellerie. Il les lut et relut, et ne vit plus dès lors, dans sa vie, que la perpétuelle intervention des démons évoqués par la magicienne de Pompadour et son frère le magicien, marquis de Marigny.

Sartines revint voir le prisonnier le 8 novembre 1772. Danry le pria de lui envoyer un exempt pour prendre copie d'un mémoire qu'il avait composé pour sa justification; de lui envoyer également un avocat pour l'aider de ses conseils et un médecin pour examiner l'état de sa santé.

L'exempt arriva le 24. Le 29, il écrivit au lieutenant de police : « J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'en conséquence de vos ordres je me suis rendu au château de Vincennes, le 24 courant, pour entendre ce que Danry prétend intéresser le ministre, et il n'est possible d'entendre chose qui l'intéresse si peu. Il a débuté par me dire qu'il fallait, pour que j'écrive tout ce qu'il avait à me dire, que je reste trois semaines avec lui. Il doit me faire l'histoire

de cent quatre-vingts ensorcellemens et me faire copier cette histoire, d'après lui, dans un tas de papiers qu'il a tirés d'un sac, dont le caractère est indéchiffrable. »

Nous savons par Danry comment se passa la visite de l'avocat. Celui-ci entra dans la chambre du prisonnier sur les midi.

Danry lui présente les deux mémoires qu'il a rédigés et lui en explique le contenu. « Sur-le-champ, il me coupa court, en me disant : « Monsieur, je ne crois point du tout aux ensorcellemens. »

« Je ne perdis point courage, et je lui dis : « Monsieur, il ne m'est point possible de vous faire voir le corps du démon, mais je suis très certain de vous convaincre par le contenu de ce mémoire que feu la marquise de Pompadour était une magicienne, et que le marquis de Marigny, son frère, est encore aujourd'hui même en commerce avec les démons. »

A peine l'avocat eut-il lu quelques pages, qu'il s'arrêta tout court, posa le cahier sur la table et me dit, comme s'il s'était éveillé d'un profond sommeil : « N'est-ce pas que vous voudriez sortir de prison ? » Je repris : « Cela n'est point douteux. — Et comptez-vous rester dans Paris ou retourner chez vous ? — Quand je serai libre, je retournerai chez moi. — Mais avez-vous de quoi ? » A ce mot, je le pris par la main et je lui dis : « Monsieur l'avocat, je vous prie de ne pas vous fâcher des paroles que je vais vous dire. — Parlez, me dit-il, dites tout ce qu'il vous plaira, je ne me fâcherai point. — Hé bien, c'est que je me suis aperçu très distinctement que le démon s'est déjà emparé de vous. »

La même année, Malesherbes fit sa célèbre inspection des prisons. « Ce ministre vertueux vint me voir dans le commencement du mois d'août 1775, il m'écouta avec le plus vif intérêt. » L'historien qui a le mieux connu tout ce qui se rapporte à la Bastille, François Ravaisson, a cru que Malesherbes laissa le malheureux en prison par égard pour son collègue Maurepas. « On aurait dit que le premier acte de Maurepas, en reprenant le ministère, avait été de faire sortir son ancien complice. » Une lettre de Malesherbes au gouverneur de Vincennes détruit cette supposition : « Je m'occupe, monsieur, de l'examen des pièces qui concernent vos différens prisonniers. Danry, Thorin et Maréchal sont tout à fait fols suivant les notes qu'on m'a données, et les deux premiers en ont donné des marques indubitables en ma présence. »

Danry fut, en conséquence, transféré à Charenton le 27 septembre 1775, « pour cause de dérangement de tête, en vertu d'un ordre du Roy du 23 dudit mois, contresigné de Lamoignon. Le Roy paiera sa pension. » Au moment d'entrer dans sa nouvelle demeure, Latude prit la précaution de changer de nom une troisième fois et signa sur les registres « Danger. »

En passant du donjon de Vincennes dans la maison de Charenton, Danry ne jugea pas inutile de s'élever encore en dignité. Aussi le voyons-nous s'intituler dorénavant « ingénieur, géographe, pensionnaire du roi à Charenton. » Sa situation s'améliora sensiblement. Il parle des bontés qu'avaient pour lui les pères de la Charité. Il avait des compagnons dont la société lui plaisait. Des salles où l'on jouait au billard, au tric-trac, aux cartes étaient mises à la disposition des pensionnaires. Il prenait ses repas et se promenait en compagnie. Il revit Allègre, son ancien confrère de captivité, qu'il retrouva dans les catacombes parmi les forcenés : on l'avait fait sortir en 1763 de la Bastille où il cassait et brisait tout. A présent Allègre se croyait Dieu. Quant à Danry, il était si bien entré dans son rôle de gentilhomme, qu'à voir son air de noblesse et d'aisance, à entendre sa conversation pleine de souvenirs de famille et de jeunesse, nul ne pouvait douter qu'il n'eût été, en effet, ce brillant officier du génie, tombé, dans la fleur de l'âge, victime des intrigues de la favorite. Il fréquentait la partie aristocratique de la société de Charenton, et se lia intimement avec un de ses compagnons, le chevalier de Moyria, fils d'un lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis.

Cependant le parlement, qui envoyait chaque année une commission faire l'inspection de la maison de Charenton, commission devant laquelle Danry comparut à deux reprises différentes, ne jugea pas qu'il dût être mis en liberté. Mais, un beau jour du mois de septembre 1776, le père prieur, qui s'intéressait tout particulièrement au sort de son pensionnaire, le rencontrant dans le jardin, lui dit brusquement : « Nous attendons la visite de M. le lieutenant de police, préparez un discours court et bon. » Le lieutenant de police Lenoir vit Danry, l'écouta attentivement, et comme le père prieur ne donnait que de bons témoignages, le magistrat promit la liberté. « Alors le père Prudence, directeur, qui était derrière moi, me tira par le bras pour me faire sortir, par crainte que par quelque parole indiscrète, je ne gâtasse le bien qui avait été résolu. » Le trait est charmant et tout à l'honneur du père Prudence.

Mais réflexion faite, il parut dangereux de rejeter ainsi, du jour au lendemain, dans la société, un homme qui ne saurait comment y vivre, n'ayant parens ni fortune, n'ayant plus les moyens de gagner sa vie, et dont on n'avait d'ailleurs que trop de raisons de se défier. Lenoir fit demander si le prisonnier trouverait, une fois en liberté, de quoi assurer son existence, s'il avait quelque bien, s'il pouvait donner les noms de quelques personnes prêtes à répondre de lui.

Comment, s'il avait quelque bien! comment, s'il trouverait des personnes prêtes à répondre de lui! Lui, Masers de Latude! Mais

toute sa famille, quand la marquise de Pompadour le fit embastiller, occupait une situation brillante! Mais sa mère, dont il avait eu la douleur d'apprendre la mort, avait laissé une maison et des biens-fonds considérables! Latude prit la plume et, sans hésiter, écrivit à M. Caillet, notaire royal à Montagnac : « Mon cher ami, je parierais dix contre un que tu me crois mort, vois comme tu t'es trompé!.. Il ne dépend que de toi qu'avant ce carnaval passé nous mangions un bon levraut ensemble. » Et il parle à son ami le notaire de la fortune laissée par sa mère, de toute sa famille qui ne peut manquer de s'intéresser à lui. Latude ne fut peut-être pas très étonné de ne pas recevoir de réponse à cette épître, mais elle devait passer sous les yeux du lieutenant de police.

Le nouvel ami de Latude, le chevalier de Moyria, était en liberté depuis quelque temps déjà. Le prisonnier s'empressa de lui envoyer la copie de sa lettre au notaire. « La réponse se faisait attendre, Me Caillet était mort sans doute. Que devenir? ces vingt-huit années de captivité avaient compromis sa fortune, lui avaient fait perdre ses amis; comment retrouver les débris de sa famille dispersée? Heureusement qu'il lui restait une amitié, une amitié jeune encore, mais déjà forte, en laquelle il mettait toute sa confiance. « Chevalier, il ne dépendrait que de vous de me délivrer, en engageant votre bonne maman à écrire à M. Lenoir. » Le chevalier de Moyria répondit aimablement, Danry écrivit une nouvelle lettre plus pressante et fit si bien que, non-seulement la mère du chevalier, mais encore un vieil ami de la famille de Moyria, Mercier de Saint-Vigor, chef d'escadre, contrôleur général de la maison de la reine, intervinrent, firent des démarches à Versailles. « Le 5 du mois de juin 1777, le roy Louis XVI me rendit ma liberté, j'ay l'ordre de sa main dans ma poche! »

V.

En sortant de Charenton, Danry avait signé l'engagement de partir immédiatement pour le Languedoc, engagement qu'il n'eut garde de remplir. Paris était la seule ville de France où un homme comme lui pouvait se pousser. Il avait alors cinquante-deux ans, mais se trouvait encore jeune, plein d'entrain et de force; ses cheveux, aussi abondans que dans la jeunesse, n'avaient pas blanchi. Bientôt il eut trouvé le moyen d'emprunter de l'argent, et le voilà en campagne s'efforçant d'approcher les ministres, gagnant la protection du prince de Beauvau, distribuant des mémoires où il réclame la récompense de grands services rendus, où il se répand

en invectives contre ses oppresseurs, Sartines en particulier. Le ministre Amelot le fit appeler, et, d'une voix sévère, lui intima l'ordre de partir sur-le-champ. Latude ne se le fit pas répéter. Il se trouvait à Saint-Bris, à quarante-trois lieues de la capitale, quand il se vit appréhendé par l'exempt Marais. Ramené à Paris, il fut écroué au Châtelet le 16 juillet 1777, et le 1er août conduit à Bicêtre. On avait découvert qu'à peine en liberté, il s'était introduit chez une dame de qualité, pour lui arracher de l'argent par des menaces. L'exempt le trouva porteur d'une somme assez forte.

Bicêtre n'était plus une prison d'état comme la Bastille et Vincennes, ou une maison de santé comme Charenton : c'était la prison des voleurs. Danry eut soin en y entrant de changer de nom une quatrième fois, il se fit appeler Jedor. Latude a d'ailleurs soin de nous donner dans ses mémoires la raison de cette nouvelle métamorphose : « Je ne voulais pas souiller le nom de mon père en le mettant sur le registre de ce lieu infâme. » De ce jour commence pour lui une existence vraiment misérable : confondu avec les scélérats, au pain et à l'eau, il a un cabanon pour demeure. Mais son long martyre est terminé : voici l'heure de l'apothéose!

Louis XVI règne depuis plusieurs années et la France est devenue la nation la plus *sensible* de l'univers. Tout le monde pleure et à tout propos. Est-ce la littérature sentimentale mise à la mode par J.-J. Rousseau qui a amené ce résultat touchant, ou bien, au contraire, cette littérature a-t-elle eu du succès parce qu'elle était dans le goût du jour? Quoi qu'il en soit, Latude venait à son moment. Sa récente mésaventure n'était pas faite pour le décourager. Au contraire, c'est avec une énergie plus grande, une plus poignante émotion et des cris plus déchirans qu'il reprend l'histoire de son interminable souffrance. Victime d'oppresseurs cruels, de lâches ennemis qui ont intérêt à étouffer sa voix, les mauvais traitemens ne courberont pas sa tête, il restera fier, sûr de lui, debout devant ceux qui le chargent de fers.

Lors de la naissance du dauphin, Louis XVI voulut faire partager sa joie aux misérables et prononcer un grand nombre de grâces. Une commission spéciale, présidée par le cardinal de Rohan, composée de huit conseillers au Châtelet, vint siéger à Bicêtre. Danry comparut devant elle le 17 mai 1782. Ses nouveaux juges, comme il en témoigne, l'écoutèrent avec intérêt. Mais la décision de la commission ne lui fut pas favorable. Cela ne l'étonna pas autant que nous pourrions le croire. « Le souffle impur du vice, écrit-il au marquis de Conflans, n'a jamais gâté mon cœur; mais il y a des magistrats qui aiment mieux faire grâce en pardonnant à des hommes coupables, que de s'exposer au reproche mérité

d'avoir commis l'injustice la plus révoltante, en retenant l'innocence pendant trente-trois ans dans les fers. »

Pour donner carrière à l'incroyable activité de son cerveau, il compose à Bicêtre de nouveaux projets, mémoires, et relations de ses malheurs. Il envoie au marquis de Conflans un projet de presse hydraulique, « hommage d'un gentilhomme infortuné qui a vieilli dans les fers ; » il fait porter des mémoires par les porte-clés à toutes les personnes qui pouvaient s'intéresser à lui. La première qui le prit en compassion est un prêtre, l'abbé Legal, de la paroisse de Saint-Roch, vicaire de Bicêtre. Il vint le voir, le consoler, lui donner des soins et de l'argent. Le cardinal de Rohan lui témoigna également beaucoup d'intérêt, il lui envoya des secours par son secrétaire. Nous arrivons enfin à Mme Legros. Cette merveilleuse histoire est connue, nous la conterons brièvement. Un porte-clés ivre perd l'un des mémoires de Latude au coin d'une borne de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois ; une femme, une petite mercière, le ramasse, elle l'ouvre, son cœur se serre à la lecture de ces souffrances horribles décrites en traits de feu. Elle fait partager son émotion à son mari ; comme le petit ménage n'a pas d'enfans, tous ses soins vont tendre à la délivrance de l'infortuné, et Mme Legros se consacre à la tâche entreprise avec une ardeur, un courage, un dévoûment infatigables. « Grand spectacle, s'écrie Michelet, de voir cette femme pauvre, mal vêtue, qui s'en va de porte en porte, faisant la cour aux valets pour entrer dans les hôtels, plaider sa cause devant les grands, leur demander leur appui ! » En bien des maisons elle trouve bon accueil, le président de Gourgues, le président de Lamoignon, le cardinal de Rohan, l'aident de leur influence. Sartines lui-même fait des démarches en faveur du malheureux. Deux avocats du parlement de Paris, Lacroix et Comeyras, se dévouent à la cause. Des copies sont tirées des mémoires du prisonnier, elles se répandent dans tous les salons, elles pénètrent jusque dans le cabinet de la reine. Tous les cœurs s'émeuvent aux accens de cette voix déchirante.

Le marquis de Villette, devenu célèbre par l'hospitalité qu'il donna à Voltaire mourant, se prend de passion pour l'infortuné ; il envoie son intendant à Bicêtre offrir à Latude une pension de 600 livres, à la seule condition que le prisonnier lui laissera l'honneur de le délivrer. Latude reçut cette singulière proposition comme il le devait. « Voilà deux ans qu'une pauvre femme se dévoue à ma délivrance, je serais un ingrat en ne laissant pas mon sort entre ses mains. » Il savait que cette pension ne lui échapperait pas, et ce n'est pas pour 600 livres qu'il aurait consenti à laisser dépouiller son histoire du caractère romanesque et intéressant qu'elle prenait de plus en plus.

Voici d'ailleurs l'Académie française qui intervient, d'Alembert est feu et flammes. Et c'est dorénavant dans la prison infâme un flot de visiteurs de la plus haute distinction. Enfin, le roi lui-même est amené à s'occuper de l'affaire. Il se fait apporter le dossier, il l'examine soigneusement. Avec quelle anxiété tous attendent sa décision ! Mais Louis XVI, qui connaît à présent l'affaire, répond que Latude ne sortira *jamais*. A cet arrêt, qui paraît sans appel, tous les amis du prisonnier perdent courage, excepté Mme Legros. La reine et Mme Necker sont avec elles. En 1783, Breteuil, l'homme de la reine, arrive au pouvoir; le 24 mars 1784, la mise en liberté est signée. Le vicomte de Latude reçoit une pension de 400 livres, mais il est exilé dans son pays. Nouvelles instances, nouvelles démarches : on obtient enfin que Latude vivra libre à Paris.

Voici la plus belle époque de la vie d'un grand homme. Latude occupe, au quatrième, un appartement modeste, mais propre et bien rangé. Il vit entre ses deux bienfaiteurs M. et Mme Legros, choyé, entouré de mille gâteries. La duchesse de Beauvau a obtenu de Calonne pour Mme Legros, sur les fonds destinés à soutenir les gentilshommes tombés dans la misère, une pension de 600 livres, la duchesse de Kingston lui fait une autre pension de 600 livres également; outre la pension royale, Latude reçoit 500 livres par an du président Dupaty et 300 livres du duc d'Ayen. De plus, une souscription publique a été ouverte, elle s'est couverte des plus grands noms de France. Une agréable aisance est assurée aux époux Legros et à leur fils d'adoption. Dans la séance du 24 mars, l'Académie française a décerné solennellement à la vaillante mercière le prix Montyon. « La dame Legros est venue recevoir la médaille aux acclamations de toute l'assemblée. »

Le nom de Latude est dans toutes les bouches, on l'admire, on le plaint. Les dames de la plus haute société ne craignent pas de monter les quatre étages, accompagnées de leurs filles, pour apporter à l'infortuné « avec leurs larmes des secours en argent. » C'est une affluence dont le héros nous a laissé avec complaisance la description : duchesses, marquises, grands d'Espagne, croix de Saint-Louis, présidens au parlement, se rencontrent chez lui. Il y a quelquefois six et huit personnes dans sa chambre. Chacun entend son histoire, lui prodigue les témoignages de la plus tendre compassion, et nul ne manque, avant de sortir, « de laisser une marque de sa sensibilité. » Les maréchales de Luxembourg et de Beauvau, la duchesse de La Rochefoucauld, la comtesse de Guimont, sont entre les plus zélées. « D'ailleurs, dit notre homme, il me serait extrêmement difficile de pouvoir connaître laquelle de ces comtesses, marquises, duchesses et princesses a le cœur le plus humain, le plus compatissant. »

Latude devient ainsi l'une des illustrations de Paris, les étrangers affluent à son logis, les maîtresses de maison se l'arrachent; à table, on se tait quand il parle; dans le salon, près de la cheminée où flambent les grandes bûches, il est assis dans un fauteuil doré, au milieu d'un bouquet de robes claires et soyeuses qui se pressent autour de lui. Le chevalier de Pougens, fils du prince de Conti, lui demande avec instances de lui faire le plaisir de venir demeurer chez lui; Latude veut bien y consentir; l'ambassadeur des États-Unis, l'illustre Jefferson, le prie à dîner.

Dans un mémoire demeuré inédit, que nous avons trouvé à la bibliothèque Carnavalet, Latude a laissé une description de cette vie enchantée : « Depuis ma sortie de prison, les plus grands seigneurs de France m'ont fait l'honneur de m'inviter à venir manger chez eux, mais je n'ai pas trouvé une seule maison, excepté celle de M. le comte d'Angevillier, où l'on rencontre les gens d'esprit et de science par douzaines, et toute sorte d'honnêtetés de la part de Mme la comtesse, et celle de M. Guillemot, intendant des bâtimens du roi, l'une des plus charmantes familles que l'on puisse trouver dans Paris, — où l'on soit plus à son aise que chez le marquis de Villette.

« Quand on a, comme moi, éprouvé la rage de la faim, on commence toujours par parler de la bonne chère. Le marquis de Villette a toujours un cuisinier qui peut aller de pair avec le plus habile de son art, c'est-à-dire en deux mots que sa table est excellente. A celle des ducs et pairs et des maréchaux de France, c'est un cérémonial éternel, on n'y parle que par sentences, au lieu qu'à celle du marquis de Villette, fondamentalement il y a toujours des personnes d'esprit et de science. Tous les musiciens de la première classe ont un couvert mis à sa table, et de six jours de la semaine il y en a au moins trois où il y a un petit concert. »

Le 26 août 1788 mourut une des bienfaitrices de Latude, la duchesse de Kingston; elle ne manqua pas de faire à son protégé une bonne place dans son testament, et nous voyons celui-ci assister pieusement à la vente qui se fit des meubles et effets ayant appartenu à la bonne dame. Il acheta même quelques objets et donna en paiement un louis d'or. Le lendemain, à une nouvelle vacation, l'huissier-audiencier représenta à Latude le louis qu'il avait donné : la pièce était fausse. — « Fausse? Hé! prenait-on le vicomte de Latude pour un escroc? La pièce était fausse! Et qui donc avait l'audace d'émettre « une pareille inculpation attentatoire à son honneur et à sa réputation? » Latude élève la voix, l'huissier menace de le faire sortir de la salle. L'insolent! « On met à la porte un coquin et non un gentilhomme! » Mais l'huissier envoie chercher la garde à cheval, qui met « le sieur de La

Tude ignominieusement dehors. » Celui-ci sortit avec calme, et le jour même attaqua l'huissier devant le tribunal du Châtelet « pour avoir une réparation aussi authentique que la diffamation avait été publique. »

L'année suivante (1789), Latude fit un voyage en Angleterre. Il avait entrepris de poursuivre devant les tribunaux Sartines, Lenoir et les héritiers de Mme de Pompadour, afin d'en obtenir les indemnités qui lui étaient dues. En Angleterre, Latude rédigea un Mémoire pour Sartines, dans lequel il fait connaître à l'ancien lieutenant de police les conditions auxquelles il se désisterait de ses poursuites. « M. de Sartines, voulez-vous me donner, en forme de réparation de tous les maux, dommages, que vous m'avez fait souffrir injustement, la somme de 900,000 livres; M. Lenoir, 600,000 livres, et les héritiers de feu la marquise de Pompadour et du marquis de Menars 100,000 écus, ces trois sommes ensemble font 1,800,000 livres; » c'est-à-dire 4 millions d'aujourd'hui.

La révolution éclata. Si l'époque de Louis XVI, tendre et compatissante, avait été favorable à notre homme, la révolution semble avoir été faite pour lui. Le peuple se souleva contre le despotisme royal; les tours de la Bastille furent renversées. Latude, victime des rois, victime de la Bastille et des ordres arbitraires, allait apparaître dans tout son éclat.

Il s'empresse de jeter aux orties sa perruque poudrée et son habit de vicomte; écoutez le révolutionnaire farouche, intègre, indomptable, absolu : « Français! j'ai acquis le droit de vous dire la vérité; et, si vous êtes libres, vous devez aimer à l'entendre.

« Je méditais depuis trente-cinq ans, dans les cachots, sur l'audace et l'insolence des despotes; j'appelais à grands cris la vengeance lorsque la France, indignée, s'est levée tout entière, par un mouvement sublime, et a écrasé le despotisme. Pour qu'une nation soit libre, il faut qu'elle veuille le devenir, et vous l'avez prouvé. Mais pour conserver la liberté, il faut s'en rendre digne; et voilà ce qu'il vous reste à faire! »

Au Salon de peinture de 1789, on vit deux portraits de Latude et la fameuse échelle de cordes. Au bas de l'un de ces portraits, par Vestris, membre de l'Académie royale, on avait gravé ces vers :

Instruit par ses malheurs et sa captivité,
A vaincre des tyrans les efforts et la rage
Il apprit aux Français comment le vrai courage
Peut conquérir la liberté.

Dès l'année 1787 le marquis de Beaupoil-Saint-Aulaire avait écrit, sous l'inspiration du héros, l'histoire de sa captivité. Il parut

de ce livre, la même année, deux éditions différentes. En 1789, Latude publia le récit de son évasion de la Bastille, ainsi que son *Grand Mémoire* à la marquise de Pompadour; enfin, en 1790, parut le *Despotisme dévoilé, ou Mémoires de Henri Masers de Latude*, rédigé par l'avocat Thiery. Le livre est dédié à La Fayette. On voit, en première page, le portrait du héros, la figure fière et énergique, une main sur l'échelle de corde, l'autre étendue vers la Bastille, que des ouvriers sont occupés à démolir. « Je jure, dit l'auteur en commençant, que je ne rapporterai pas un fait qui ne soit une vérité. » Tout l'ouvrage n'est qu'un tissu de calomnies et de mensonges; et, ce qui affecte de la manière la plus pénible, c'est de voir cet homme renier sa mère, oublier les privations dont elle s'est entourée par amour pour son fils, et faire honneur du peu que la pauvre fille a pu faire pour son enfant à un marquis de La Tude, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel au régiment d'Orléans-dragons!

Mais le livre vibrait de cet accent de sincérité et d'émotion profonde que Latude savait communiquer à tous ceux qui l'approchaient. Le succès fut prodigieux. En 1793, vingt éditions étaient épuisées, l'ouvrage était traduit en plusieurs langues; les journaux n'avaient pas assez d'éloges pour l'audace et le génie de l'auteur, le *Mercure de France* proclamait que désormais le devoir des parens était d'apprendre à lire à leurs enfans dans cette œuvre sublime; un exemplaire en était envoyé à tous les départemens, accompagné d'une réduction de la Bastille par l'architecte Palloy, et c'est avec raison que Latude pouvait s'écrier dans l'assemblée nationale : « Je n'ai pas peu contribué à la révolution et à l'affermir. »

Latude n'était pas homme à négliger des circonstances aussi favorables. Il chercha tout d'abord à faire augmenter sa pension et présenta à la constituante une pétition qui fut appuyée par le représentant Bouche. Mais Camus, « l'âpre Camus, » président de la commission chargée d'examiner l'affaire, conclut au rejet; et, dans la séance du 13 mars 1791, le député Voidel prononça un discours très vif : selon lui, la nation avait à soulager des malheureux plus dignes d'intérêt qu'un homme dont la vie avait commencé par une escroquerie et une lâcheté. L'assemblée se rangea à cet avis : non-seulement la pension de Latude ne fut pas augmentée, mais la délibération de la constituante lui fit supprimer la pension que lui avait accordée Louis XVI.

Horreur et infamie! « Quelle démence s'est emparée de l'esprit des représentans de la plus généreuse nation de l'univers!.. Assas-

siner un malheureux dont l'aspect seul éveille la pitié et échauffe la sensibilité la moins expansive,.. car la mort n'est pas aussi terrible que la perte de l'honneur! » Le vaillant Latude ne restera pas sous le coup d'un pareil affront. Bientôt il a amené Voidel à se rétracter; il gagne, au sein de l'assemblée, un défenseur influent, le maréchal de Broglie. L'assemblée législative remplace la constituante, Latude revient à la charge. Il est admis à la barre le 26 janvier 1792; l'affaire est renvoyée et examinée une seconde fois, le 25 février. Nous voudrions pouvoir citer tout au long le discours que Latude composa lui-même pour son rapporteur, voici un fragment de la péroraison :

« Qu'un homme, sans aucun secours étranger, ait pu échapper trois fois, une de la Bastille et deux fois de la tour de Vincennes, oui, messieurs, j'ose dire qu'il n'a pu en venir à bout que par un miracle, ou que Latude a un génie plus qu'extraordinaire. En effet, jetez les yeux sur cette échelle de corde et de bois, et sur tous les autres instrumens que Latude a fabriqués avec un simple briquet, que voilà au milieu de cette chambre. J'ay voulu vous faire voir cet objet de curiosité qui fera sans cesse l'admiration des gens d'esprit. Pas un seul étranger ne vient dans Paris qui n'aille voir ce chef-d'œuvre d'esprit et de génie, de même que sa généreuse libératrice, Mme Legros. Nous avons voulu vous ménager, messieurs, le plaisir de voir cette femme célèbre, qui, pendant quarante mois sans relâche, a bravé le despotisme, qu'elle a vaincu à force de vertu. La voilà à la barre avec M. de Latude, voilà cette femme incomparable, que sans cesse elle fera la gloire et l'ornement de son sexe!.. »

Ne nous étonnons pas que l'assemblée législative se soit laissé émouvoir par cette harangue éloquente et cette exhibition aussi touchante que variée. Elle vota d'une seule voix une pension de 2,000 livres, sans préjudice de la pension de 400 livres précédemment accordée. Désormais, Latude pourra dire : « La nation tout entière m'a adopté. »

D'ailleurs, la petite mésaventure au sein de l'assemblée constituante devait être le seul échec que Latude essuya au cours de sa glorieuse carrière de martyr. Présenté à la société des « Amis de la Constitution, » il en fut nommé membre par acclamation, et la Société envoya une délégation de douze membres porter à Mme Legros la couronne civique. Le président de la députation dit d'une voix émue : « Ce jour est le plus beau jour de ma vie. » Une délégation des acteurs des principaux théâtres de Paris offrit à Latude l'entrée gratuite à tous les spectacles « afin qu'il pût aller souvent oublier les jours de sa douleur. » Une haute considération l'entourait, et les plaideurs le priaient d'appuyer leurs causes devant les

tribunaux de l'autorité morale que lui avait donnée sa vertu. Il en profita pour porter définitivement en justice ses réclamations contre les héritiers de la marquise de Pompadour. Le citoyen Mony plaida la cause une première fois au tribunal du VIe arrondissement le 16 juillet 1793; le 11 septembre, la cause revint devant les magistrats; les citoyens Chaumette, Laurent et Legrand avaient été désignés par la commune de Paris comme défenseurs officieux, et toute la commune vint assister à l'audience. Latude obtint 60,000 livres, dont 10,000 lui furent payées en espèces.

A partir de ce moment, sa vie devint plus calme. Mme Legros continuait à l'entourer de ses soins. Les 50,000 livres qui lui restaient dues par les héritiers de la marquise lui furent payées en bonnes métairies sises en Beauce, dont il touchait les revenus.

Hâtons-nous de dire que la France ne trouva pas en Latude un enfant ingrat. La situation critique dans laquelle le pays se débattait le peinait profondément. Il cherchait les moyens d'y porter remède, et fit paraître en 1799 un « Projet d'évaluation des quatre-vingts départemens de la France pour sauver la république en moins de trois mois; » ainsi qu'un « Mémoire sur les moyens de rétablir le crédit public et l'ordre dans les finances de la France. »

Lorsque les biens ayant appartenu à la marquise de Pompadour furent séquestrés, les métairies données à Latude lui furent enlevées; mais il se les fit restituer par le Directoire. Il fut moins heureux dans une demande de concession de théâtre et de maison de jeu. Il s'en consola. Les secours qu'il ne cessait d'extorquer de droite et de gauche, le revenu de ses métairies, la vente de ses livres, et l'argent que lui rapportait l'exhibition de son échelle, promenée par un impresario dans les différentes villes de France et d'Angleterre, lui procuraient une douce aisance.

La Révolution passa. Latude salua Bonaparte à son aurore, et quand Bonaparte devint Napoléon, Latude s'inclina devant l'empereur. Nous avons une lettre bien curieuse dans laquelle il trace à Napoléon Ier les lignes de conduite qu'il devra suivre pour son bien et celui de la France. Elle commence par ces mots:

« Sire,

« J'ay été enterré cinq fois tout vivant, et je connais le malheur. Pour avoir un cœur plus compatissant que le général des hommes, il faut avoir souffert de grands maux... J'ay eu la douce satisfaction du temps de la Terreur d'avoir sauvé la vie à vingt-deux malheureux... Solliciter Fouquet d'Étinville pour des royalistes, c'était le persuader que j'en étais un moi-même, que si j'ay bravé la mort

pour sauver la vie à vingt-deux citoyens, juge, grand empereur, si mon cœur peut éviter de s'intéresser pour toi qui es le sauveur de ma chère patrie. »

Nous avons des détails sur la fin de la vie de Latude par les mémoires de son ami le chevalier de Pougens et par les mémoires de la duchesse d'Abrantès. Le chevalier nous dit qu'à l'âge de soixante-quinze ans, il était encore en bonne santé, « vif, enjoué, paraissant jouir avec transport des charmes de l'existence. Chaque jour, il faisait de longues courses dans Paris sans éprouver la moindre fatigue. On s'étonnait de ne trouver en lui *aucun vestige* des cruelles souffrances qu'il avait éprouvées dans les cachots pendant trente-cinq années de détention. » L'empire ne lui avait pas fait perdre de sa faveur. Junot lui faisait une pension sur des fonds dont il disposait. Un jour, il le présenta à sa femme, ainsi que Mme Legros, que Latude ne quittait plus.

« Lorsqu'il arriva, nous dit la duchesse d'Abrantès, je fus au-devant de lui avec un respect et un attendrissement vraiment édifians. Je le pris par la main, je le conduisis à un fauteuil, je lui mis un coussin sous les pieds; enfin, il aurait été mon grand-père que je ne l'aurais pas mieux traité. A table, je le mis à ma droite. » Mais, ajoute la duchesse, « mon enchantement dura peu. Il ne parlait que de ses aventures avec une loquacité effrayante. »

Le 20 juillet 1804, Latude rédigea encore une circulaire adressée aux souverains de l'Europe, au roi de Prusse, au roi de Suède, au roi de Danemark, à l'archiduc Charles frère de l'empereur, ainsi qu'au président des États-Unis. A chacun, il envoyait un exemplaire de ses Mémoires accompagné du célèbre projet qui avait fait remplacer par des fusils les hallebardes dont les sergens étaient armés. Il expliquait à chacun de ces souverains que, comme la nation qu'il gouvernait profitait aujourd'hui de ce projet enfant de son génie, il était juste qu'il en reçût la récompense.

Jean Henri, dit Danry, dit Danger, dit Jedor, dit Masers d'Aubrespy, dit de Masers de La Tude, mourut à Paris le 11 nivôse an XIII (1er janvier 1805) à l'âge de quatre-vingts ans.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

A TRAVERS L'EXPOSITION

VII[1].

LA GUERRE. — LA PAIX SOCIALE.

LA GUERRE.

Du haut de la Tour, le regard n'aperçoit d'abord que le gai panorama de l'Exposition, tout lui est image de travail ou de plaisir; dès qu'il se relève sur l'horizon, par-delà le joyeux pêle-mêle des jardins, des pavillons, des dômes bleus ou dorés, derrière l'énorme serre vitrée des machines, il découvre un autre monument, masqué aux visiteurs du Champ de Mars par l'écran fragile de tôle et de verre; maison plus ancienne et plus solide, œuvre élégante de l'architecte Gabriel, qui réapparaîtra dans quelques semaines, quand on aura jeté bas le brillant décor, et demeurera seule; c'est l'École de guerre, embusquée là comme une bête de proie à la lisière d'une forêt. L'arrangement du hasard semble prémédité, tant il est significatif. De même, sur l'esplanade des Invalides, au centre des campemens exotiques et coloniaux, un bâtiment plus sévère domine le pittoresque bazar; tous ces fragmens du globe sont venus s'agréger au palais de la guerre, nos hôtes soumis montent la garde à tour de rôle devant la maison-mère, sans laquelle ils ne seraient pas ici. Beau sujet d'antithèses pour la rhétorique humanitaire; elle ne se fait pas faute de geindre sur ces rapprochemens, et d'affirmer que ceci tuera cela, que la fusion des

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août, du 1er et du 15 septembre.

peuples par la science et le travail aura raison de l'instinct militaire. Laissons-lui caresser la chimère d'un âge d'or qui deviendrait bien vite, s'il pouvait se réaliser, un âge de boue. Toute l'histoire nous enseigne que ceci est créé par cela, qu'il faut du sang pour hâter et cimenter la fusion des peuples. Les sciences de la nature ont ratifié de nos jours la loi mystérieuse révélée à Joseph de Maistre par l'intuition de son génie et par la méditation des dogmes primordiaux ; il voyait le monde se rachetant de ses déchéances héréditaires par le sacrifice ; les sciences nous le montrent se perfectionnant par la lutte et la sélection violente ; c'est des deux parts la constatation du même décret, rédigé en termes différens. Constatation désagréable, à coup sûr ; mais les lois du monde ne sont pas faites pour notre agrément, elles sont faites pour notre perfectionnement. — Entrons donc dans cet inévitable, ce nécessaire palais de la guerre ; nous aurons occasion d'y observer comment le plus tenace de nos instincts, sans jamais rien perdre de sa vigueur, se transforme et se plie aux exigences diverses des momens historiques.

Là-haut, dans les salles rétrospectives du second étage, c'est encore la guerre pimpante et empanachée, celle qui fournissait des couplets d'opéra-comique, des sujets de tableau et de tapisserie, qui tournait les têtes avant de les faire casser. Son arsenal emprunte des moyens de séduction à tous les arts, elle fait une large part à l'inspiration et à l'habileté de l'individu, elle s'incarne dans les figures héroïques. Les collections d'uniformes et d'armes anciennes n'offrent qu'un intérêt secondaire ; on les a vues dans tous les musées, il y a plus et mieux en face, à l'Hôtel des Invalides. Mais la galerie de portraits est longuement suggestive ; elle nous montre l'âme de la profession changeant avec les époques. Chez les capitaines de l'ancien régime, l'exercice du commandement militaire n'imprime point un caractère spécial aux physionomies, pas plus qu'il ne modifie le costume habituel ; pour toute une classe, la guerre n'est pas encore une fonction distincte de la vie sociale, elle est l'état naturel, la seule occupation sérieuse et le plus vif plaisir ; sauf la cuirasse, dont le peintre les affuble parfois comme d'un attribut mythologique, rien ne distingue un de ces maréchaux de l'homme de cour qui le remplacera demain. Il faut arriver aux généraux de la révolution et de l'empire pour trouver un type professionnel caractérisé. A peu d'exceptions près, ces héros ne se piquent pas de simplicité ; comme ils se complaisent dans leurs dignités de fraîche date, comme ils s'admirent dans leurs uniformes chamarrés ! Dès qu'ils ont passé le seuil de l'atelier, chez David, Gérard ou Girodet, ils sont en scène, ils prennent des poses théâtrales ; tel de ces portraits, — Mortier, Bessières, Murat, —

n'est pas moins révélateur que l'étonnante conversation entre Bernadotte et Rochechouart, rapportée dans les mémoires de ce dernier.

Quelques-uns, parmi les survivans de l'épopée, se sont fait peindre sur le tard, dans le fauteuil de pair où la monarchie de juillet les avait assis; leur transformation est saisissante; embaumés dans la Charte, il semble qu'un esprit soit sorti d'eux, emportant l'auréole. En suivant la série chronologique des toiles, depuis celle où Marceau se dandine, avec des grâces de sans-culotte, jusqu'au portrait bourgeoisement solennel de Victor, duc de Bellune, on peut apprendre sans livres un long morceau d'histoire; ces têtes rendent visibles les trois âges sociaux qui ont passé sur elles et les ont modelées successivement, à mesure qu'elles coiffaient le bonnet rouge, le casque timbré d'aigles et changé parfois en couronne, enfin l'autre bonnet. Pourquoi ne nous a-t-on pas apporté de Versailles, avec les tableaux militaires empruntés au château, le portrait de Lafayette peint après 1830, dans le costume et l'attitude de général en chef des gardes nationales? Je suis allé le voir, il vaut le voyage; c'est tout un monde, on dirait le prix de Rome de Gavarni. Cavaignac inaugure une autre époque : tête charmante sous son voile de pensée triste; le regard ne peut s'en détacher. Il s'arrête longtemps aussi sur le visage de Hoche, beau comme un jeune génie funèbre; le général bleu a mis sur ses cheveux un doigt de poudre, sans doute à la prière de la Vendéenne qu'il aimait; la tradition veut qu'elle ait esquissé le modèle original de ce portrait, attribué à La Neuville. Mais il faut se défier des traditions avec Hoche; n'est-il pas devenu le symbole des vertus civiques, ce bel ambitieux qu'une histoire aujourd'hui mieux connue nous montre impatient d'étrangler la république et de devancer Bonaparte?

Le voici, le vrai dieu de la guerre, à l'entrée des salles, très vivant dans la statue de bronze où M. Guillaume l'a représenté, encore lieutenant à Brienne; je ne sais de quelles limbes on a tiré cette œuvre remarquable; elle mériterait le grand jour de la place publique, il est regrettable que la pudeur républicaine le lui interdise. Le bas du visage a déjà toute sa volonté en puissance, mais le front de l'empereur n'a pas encore « brisé le masque étroit; » on sait que la métaphore d'Hugo est rigoureusement exacte : la série des portraits et des bustes montre ce front s'élargissant, à mesure qu'il pense pour une plus large part du monde. Devant le dieu, l'autel et les reliques; des armes, des souvenirs de Sainte-Hélène, une mèche de cheveux. On aurait pu, pour cette occasion, ressortir la redingote grise qui émerveilla notre enfance au musée des souverains. Que craint-on? Les imitateurs qui prennent me-

sure sur cet habit? Ce n'est pas précisément une redingote qu'ils se taillent.

On croira sans peine que la circulation est difficile à cet endroit. Ils sont toujours curieux de lui, les petits-fils de la grand'mère qui l'avait vu. Et il en vient, il en vient! Un aimant attire la foule dans le palais de la guerre: nulle part ses flots ne s'engouffrent aussi épais. Au premier étage tout l'amuse ou l'intéresse; elle stationne, loquace et satisfaite, devant le camp où sont groupés des mannequins de tout uniforme et de tout grade, devant les drapeaux, les tableaux, les grognards de Charlet, les armes des soldats illustres; elle admire la cuirasse de Waterloo, avec son grand trou de boulet par où sortit quelque âme inconnue, et la casquette du père Bugeaud, lamentablement piquée des vers. — Suivons cette foule, tandis qu'elle redescend au rez-de-chaussée, au matériel de la guerre actuelle. L'air des visages change subitement; silencieuse, recueillie devant ces choses redoutables et inintelligibles, la procession défile lentement autour des engins nouveaux et de leurs appendices compliqués; elle défile sans s'arrêter, comme si elle accomplissait un rite, comme si les femmes de ces braves cultivateurs, très nombreux en ce moment à l'Exposition, venaient consacrer aux Molochs de bronze les enfans qu'elles traînent à leur suite. Sur les physionomies reparaît une nuance d'expression qu'on leur voit parfois à la galerie des machines, la stupeur provoquée par la toute-puissance de forces diaboliques.

Et il semble, en effet, que nous rentrions dans un quartier de la galerie des machines. Tous les caractères généraux que nous observions naguère dans les nouveaux engins de production, nous les retrouvons dans les nouveaux engins de destruction: la complication savante, l'absence de tout ornement sur la nudité du métal, l'énergie irrésistible facilement dirigée par le calcul, l'effort collectif substitué à l'effort individuel. Pour compléter l'analogie, l'industrie de la mort forme aujourd'hui une branche de commerce florissante et toute semblable aux autres. Depuis Louis XI jusqu'à 1870, l'État s'était réservé le monopole de la fabrication des armes de guerre; après nos désastres, des besoins urgens le contraignirent de s'adresser à l'industrie privée; la loi de 1885 acheva d'émanciper cette dernière. Nos grandes usines métallurgiques vendent maintenant la force destructrice à qui en veut, elles se sont outillées pour lutter sur tous les marchés du monde avec les Krupp et les Armstrong. Les Forges et chantiers, les maisons Hotchkiss, Bariquand, d'autres encore, exposent leurs dernières inventions. C'est un véritable magasin d'horlogerie de précision, et sur chacune de ces horloges on pourrait graver la devise du cadran d'Urrugne: *Vulnerant omnes*... Voici des canons-revolvers à

tir automatique, des mitrailleuses débitant leurs six cents coups à la minute, une pièce de 40 calibres qui peut envoyer son obus à 21 kilomètres, de Montmartre à Versailles; j'en passe, et des pires. Comme à la galerie des machines, toutes les énergies de la nature, réquisitionnées par toutes les sciences, collaborent au travail. Des canons de marine sont pourvus d'un accumulateur électrique; on presse un bouton; manœuvre, pointage, mise du feu, l'électricité se charge de tout le service. Plus loin, une pompe à air comprimé culbute et replace une énorme pièce de côte, sur affût à éclipse. Des freins hydrauliques suppriment le recul, ou mieux encore, ils l'utilisent pour la remise en batterie. Au dire des gens experts, la balistique n'est devenue une science exacte dans toutes ses parties que depuis quelques années. Jusqu'à ces derniers temps, on tâtonnait encore dans les essais des poudres, des calibres, du poids à donner aux projectiles; il restait des inconnues dans la vitesse et la portée obtenues par les combinaisons de ces trois élémens. Maintenant tout est réduit en logarithmes; le constructeur connaît la puissance de chaque grain de poudre, comme le chimiste celle de chacun des gaz enfermés dans ses éprouvettes. On voit ici les vélocimètres du colonel Sébert, appareils d'enregistrement micrographique d'une extrême délicatesse, dont les diapasons donnent 12,000 vibrations par seconde; grâce à leurs indications, l'artilleur suit à chaque instant tous les phénomènes qui se passent dans l'âme d'une pièce, quand le coup part : pressions, retards d'inflammation de la poudre, vitesse du trajet des projectiles, longueur et durée des reculs, etc. — Voilà qui est parfait; nous ne risquons plus de n'être pas tués selon la formule. Mais quelques objections se présentent à l'esprit.

La guerre nouvelle nous apparaît aussi différente de l'ancienne qu'une épure de géométrie d'un tableau d'Horace Vernet. L'arsenal de cette guerre donne l'impression d'un laboratoire dans une école de hautes études; on a simplifié autant que possible l'emploi de ces instrumens; la théorie de leur mécanisme, indispensable aux chefs, exige des connaissances aussi spéciales, aussi étendues que celles d'un savant vieilli dans les cabinets de l'Observatoire. Et ces instrumens changent en moyenne tous les dix ans, condamnés avant qu'ils aient été mis à l'épreuve, remplacés par des inventions plus ingénieuses chez nous ou chez nos voisins. Je veux croire qu'on recrutera toujours un personnel à la hauteur de sa mission; mais n'y a-t-il pas quelque chose d'anormal et d'excessif à demander aux hommes une pareille tension d'intelligence, dans un ordre d'études où l'objet étudié s'évanouit perpétuellement? dans un ordre d'études où l'application pratique ne s'offrira peut-être que durant quelques heures, au cours d'une longue carrière? Et quand

ces heures sonneront, essayez d'imaginer ce qui se passera dans le laboratoire. Vous l'ouvrirez à des masses si nombreuses qu'on n'en a pas remué de pareilles depuis les débordemens des peuples barbares. C'est l'autre face de la guerre nouvelle, l'exagération du nombre en raison directe de la puissance destructrice des engins. Dans ces derniers, tout est calculé; mais quel mathématicien calculera jamais leur contre-partie, la poussée de ces masses humaines, les mouvemens élémentaires qui les soulèveront, les courans moraux, enthousiasme, panique, déterminés par un coup de clairon ou par un coup de canon dans ces milliards de fibres nerveuses? Vos appareils de précision, qui veulent être maniés avec tout le sang-froid requis pour une expérience scientifique, seront aventurés dans cette tourmente comme ceux d'un navire sur les vagues d'une mer démontée. Parviendra-t-on à concilier l'extrême tension du ressort intellectuel et le déchaînement de la force brutale, sous sa forme la plus primitive? En jetant des peuples entiers les uns contre les autres, vous ramenez l'homme, qui ne change guère, aux conditions de ces époques lointaines où la science n'avait pas de prise sur lui.

A ces époques, le nombre fut souvent convaincu d'impuissance. Ceux-là n'ont peut-être pas tort, qui prédisent le succès final à un noyau de gens résolus, opérant contre ces multitudes et ces machines savantes comme le boulet qui brise la plaque d'acier; à quelques brigades de cavalerie, troublant le jeu des forces compliquées avec l'action de la force la plus simple, la plus maniable, la plus rapide. Il n'est pas bien sûr que la prochaine manifestation du génie militaire soit ce qu'on attend, un cerveau de géomètre habile à lier toutes les coordonnées du problème, capable de mettre en œuvre les instrumens que nous lui avons préparés; le génie est novateur de sa nature, il est, par définition, l'imprévu, le contraire de ce qu'on attend; celui que chaque peuple espère, durant cette universelle veillée des armes, comblera d'autant mieux les espérances qu'il trompera tout d'abord les prévisions; comme tous les grands capitaines du passé, il ruinera le système qui réussissait jusqu'à lui et que les gens entendus proclamaient infaillible; par quelque moyen très simple, par une méthode peut-être très nouvelle et peut-être très ancienne, il trouvera le défaut de la cuirasse que nous forgeons d'avance à sa mesure.

Il n'est pas mauvais que ces doutes, justifiés par les leçons de l'histoire, nous assaillent en ce lieu; ils doivent nous préserver d'une trop grande confiance dans ces engins prodigieux, quand nous les voyons chez nous, d'une trop grande appréhension, quand nous les apercevons chez les autres. Comme on l'écrivait récemment à cette place, un seul élément, l'élément humain, reste toujours prépondérant, toujours invariable

et néanmoins toujours inconnu. Il serait presque banal d'ajouter que le véritable organisateur de la victoire, ce ne sera pas le ministre de la guerre qui fondra des pièces à longue portée et dressera des plans d'une exécution incertaine; ce sera le ministre de l'instruction publique, l'éducateur, quel que soit son titre, qui améliorera l'élément humain; non pas, comme on le dit trop souvent, celui qui enseignera un peu mieux l'alphabet et quelques autres choses, mais celui qui trempera les cœurs pour la tâche suprême. Le seul bon côté du service universel, c'est l'obligation où l'on est désormais d'élever tous les citoyens comme on élevait jadis ceux de la classe noble, en leur donnant pour idéal supérieur la pratique des vertus militaires. Je me propose d'examiner une autre fois si ce que nous considérons comme un fléau n'est pas le remède naturel aux infirmités d'une démocratie. Pour le sujet qui nous occupe, bornons-nous à constater que l'Exposition de la guerre ne peut pas nous renseigner sur les deux facteurs auxquels tous les autres sont subordonnés : la préparation des hommes; la venue d'un homme. Quant à ces canons automatiques, électriques, hydrauliques, en rappelant à l'œil le mobilier de l'Observatoire, ils font penser aux mésaventures trop fréquentes des astronomes. A grands frais d'argent, de travail, de patience, les astronomes construisent pendant plusieurs années des instrumens admirables, ils établissent des théories infaillibles, pour observer un phénomène céleste de première conséquence qui ne se reproduit qu'à de longs intervalles. La minute attendue arrive : tout est prêt, tout est calculé, tout est prévu; tout, sauf la petite nuée d'orage qui passe dans le ciel, dérobe la rencontre des astres et rend inutile le long effort des pauvres savans. Dieu veuille qu'il se forme en notre faveur, le petit nuage qui décidera de l'événement dans les rencontres annoncées pour la nuit de demain.

Il ne faut pas s'éloigner de cette maison de la guerre sans visiter à sa porte les services hospitaliers. La charité, le dévoûment, ce ne sont pas choses neuves; ce qui est neuf, c'est le besoin d'organisation rationnelle que la vertu ressent à notre époque, comme le ressentent toutes les autres manifestations de l'activité humaine. Les femmes de France ont compris qu'elles étaient astreintes au service obligatoire, au même titre que les hommes. Elles apprennent d'une façon pratique leur métier d'ambulancières; elles mettent la science à contribution, elles aussi, pour rendre leur action secourable non moins efficace, non moins rapide que l'action meurtrière du nouvel armement. Le pavillon de la Croix-Rouge abrite sur l'Esplanade les installations de trois sociétés distinctes; je les nomme par ordre chronologique : la Société française de secours aux blessés, l'Association des Dames fran-

çaises, l'Union des femmes de France. M. Maxime Du Camp a raconté le bien qu'elles font et comment chacune le fait. On dit l'émulation un peu vive entre les trois sœurs, d'autant plus vive que nos nuances politiques se retrouvent là sur la charpie. Pourquoi pas? Trois couleurs, c'est le drapeau, et cela n'en fait jamais qu'une dans la fumée de la bataille. Les blessés ne se plaindront pas de la concurrence. Si le lecteur me presse de lui dire quelle est la meilleure des trois Sociétés, je réponds délibérément : celle qui aura le mieux su délier les cordons de votre bourse.

LA PAIX SOCIALE.

A quelques pas du palais de la guerre, on trouve sur l'Esplanade le groupe de l'économie sociale, ou, comme ses organisateurs aiment à l'appeler, « la Paix sociale. » Qui dit paix suppose par là même une guerre antérieure; et en effet, ici comme dans le lieu d'où nous sortons, tout ce que nous verrons sous-entend un autre mode de la lutte pour l'existence; lutte moins violente que les batailles accidentelles du soldat, plus sourde, plus générale, plus continue; lutte du travailleur contre les fatalités économiques, et parfois contre les détenteurs de la richesse, sur lesquels il rejette l'odieux de ces fatalités. — Ces pavillons nous font connaître les palliatifs inventés dans notre siècle pour atténuer le vieux mal du monde. On ne me croirait pas, si je disais qu'ils sont très fréquentés. Beaucoup de gens ne cherchent à l'Exposition, comme dans toutes les choses de la vie, que l'oubli des réalités tristes; ceux-là se hâtent de sortir, quand ils se sont fourvoyés dans ces salles sévères, presque vides, sans autre attrait pour l'œil que des tableaux graphiques, des statistiques, des chiffres, quelques modèles de cités ouvrières. Heureuses gens, qui n'entendent pas sous leurs pieds le bruit de la souffrance et le bruit du danger! Se peut-il qu'un homme de ce temps ne sente pas le besoin d'entrer là? On y étudie les fondations humaines sur lesquelles s'élèvent les merveilles de l'industrie que nous avons passées en revue, on y réfléchit sur un des graves problèmes de la vie terrestre, j'eusse dit le plus grave, si celui qui vient de se dresser devant nous avec les forces défensives de la patrie n'existait pas.

Je confesse ingénument, — et mon cas doit être celui de beaucoup d'autres, — qu'en mettant le pied dans cette section, j'ai été saisi par un vif désir de résoudre la question sociale. Plusieurs raisons m'empêchent de persévérer dans ce dessein. La première, on la devine : je n'ai pas encore trouvé. La seconde, c'est qu'il serait parfaitement ridicule d'entreprendre la cure de l'humanité

durant une halte de notre promenade, dans les quelques pages que je puis consacrer à ce compte-rendu. Il y a encore d'autres raisons. En pareille matière, le papier devient vite criminel. Quand on croit que tout va pour le mieux, dans le plus juste des mondes, on fait très bien de le dire, cela facilite la digestion de ceux qui dînent paisiblement. Quand on croit le contraire, il faut se garder, avec une sainte terreur, de tout ce qui ressemble à la déclamation; c'est un sujet où nul n'est certain de résister à l'entraînement des mots, qui tremblent dans le fond du cœur, demandant à sortir. Il faut même se garer des idées séduisantes, dont on ne voit peut-être qu'un seul côté; elles peuvent faire tant de mal à ceux dont elles se proposent le bien! Quand elles nous tentent, rappelons-nous l'un des épisodes les plus cruels du *Don Quichotte*. Au début de ses aventures, le justicier rencontre un laboureur qui payait les gages de son jeune valet en coups de bâton; il prend feu, arrête l'exécution, menace le rustre et lui fait promettre d'indemniser sa victime, sous peine d'un châtiment exemplaire; puis il s'éloigne, tout réjoui par la pensée qu'il a redressé « un énorme tort. » Il n'est pas sorti du bois que le laboureur reprend le bâton, et se venge du fâcheux en redoublant les coups sur le garçonnet; celui-ci pleure et se lamente, tandis que le noble fou continue de chevaucher, en remerciant le ciel de l'avoir choisi pour faire un si grand bien. « Et c'est ainsi, conclut l'impitoyable écrivain, que le tort fut redressé par le valeureux don Quichotte. » La phrase de Cervantes pourrait servir d'épigraphe à tous ceux qui préconisent des panacées pour le mal social, avant de les avoir soumises à l'épreuve de la pratique. — Il n'y a rien de pareil dans la section économique de l'Exposition; elle ne propose à notre attention que de modestes règles d'hygiène, destinées à prévenir ce mal dans une certaine mesure; elle nous montre leurs effets dans les diagrammes qui couvrent ses murs. Je me bornerai à les signaler; si nous découvrons, après examen, qu'une seule de ces recettes est vraiment efficace, incontestable, susceptible de développemens qui dépassent les limites d'une expérience individuelle, nous n'aurons perdu ni notre visite, ni notre journée.

Au point de vue historique, la simple inspection des dates qui se succèdent sur les tableaux est pleine d'enseignemens; ces dates nous font connaître comment le devoir social a pris conscience de lui-même, et quelles influences ont déterminé ses efforts, pendant trois périodes assez distinctes. Les plus vieilles institutions de patronage ou d'assistance mutuelle commencent de fonctionner aux environs de 1840; on en rencontre fort peu d'antérieures; elles se multiplient à partir de ce moment. C'est le contre-coup du mouvement saint-simonien, dont on ne dira

jamais assez l'importance dans la transformation des sociétés contemporaines. Quelques années après 1848, le nombre des institutions augmente, leur vitalité se déclare par la rapide ascension des courbes; la claire vision du péril a stimulé la bourgeoisie industrielle, le sang des journées de juin n'a pas été versé inutilement. Le développement est régulier pendant toute la durée du second empire; il s'accélère dans la période où nous sommes; la nécessité d'agir s'est imposée à tous les esprits, elle suggère des combinaisons nouvelles; les essais d'organisation rationnelle du travail apparaissent de tous côtés.

L'Exposition nous montre tout d'abord ce qu'on a imaginé pour faciliter au travailleur une précaution nécessaire : l'épargne. Cette préoccupation avait devancé les autres. La Caisse d'épargne fut fondée en 1818. Les survivans de cette époque racontaient volontiers comment les salons s'insurgèrent contre les philanthropes qui avaient pris l'initiative de cette œuvre, MM. de La Rochefoucauld-Liancourt, Benjamin Delessert et leurs amis. « Eh! quoi, leur disait-on, vous trouvez que nos domestiques, nos employés, ne nous volent pas assez? Vous voulez les encourager par l'appât de cette prime? » Le temps a répondu aux salons. La Caisse d'épargne est devenue l'une des maîtresses poutres de notre charpente économique. Nous verrons tout à l'heure comme on s'est récemment avisé du parti salutaire qu'on en pouvait tirer, en la faisant travailler sous une autre forme au bien social. Là vient se déverser en grande partie ce fameux bas de laine que l'Europe nous envie et que tant de gens sont désireux de vider. Le tableau du mouvement des caisses d'épargne a une singulière éloquence; avec de petites lignes noires, il raconte toute notre histoire, toutes nos épreuves. Aux heures critiques, ces lignes se replient sur elles-mêmes. En 1848, un trou profond dans l'échelle ascendante; mais l'arrêt dure peu, la crue recommence aussitôt. En 1870, la dépression est plus creusée, plus prolongée ; il semble qu'on voie la pauvre blessée fléchir les reins sous un faix trop lourd, incapable de se relever. Cinq ou six années passent; les colonnes reprennent leur essor, elles remontent plus rapides qu'auparavant, elles se distancent l'une l'autre comme elles n'avaient jamais fait. Dans ces derniers temps, un autre mode d'épargne est venu disputer la faveur du public à la vieille Caisse ; c'est *la Fourmi;* elle fonde l'accumulation du capital sur des combinaisons un peu différentes, en particulier sur l'achat de valeurs à lots. *La Fourmi* expose ici pour nous allécher un fac-similé de ses piles d'écus prolifiques; les jeunes générations ouvrières sont très séduites par cette nouvelle tirelire, qui s'est fait depuis 1880 une clientèle nombreuse.

Passons au groupe des institutions patronales ; il occupe la ma-

jeure partie de la section. Nos principales entreprises industrielles, nos grandes compagnies, et, à côté d'elles, quelques maisons de commerce plus modestes, ont tenu à honneur de publier ici les mesures qu'elles prennent depuis un quart de siècle, — quelquefois plus, souvent beaucoup moins, — pour améliorer la condition morale et matérielle de leurs ouvriers. Les unes montrent des résultats, les autres de la bonne volonté, les plus paresseuses... du respect humain, et c'est déjà un symptôme. Les combinaisons varient avec les localités, avec les habitudes des patrons et de leurs employés; on peut les ramener toutes à quelques types connus : maisons ouvrières données en loyer à bas prix et parfois en nue-propriété au bout d'un certain laps de temps, caisses de retraite pour la vieillesse, assurances contre les accidens, primes, écoles, assistance hospitalière. Pour la plupart de ces institutions, il est doux et triste de le constater, l'exemple est venu d'Alsace; le germe de la réforme sociale, c'est le legs de la bonne âme partie. Mulhouse fut un foyer de rayonnement pour la France; le nom vénéré de M. Jean Dollfus se retrouve à l'origine de tous les essais pratiques. C'est encore un Alsacien, M. Lederlin, qui expose à l'Esplanade le modèle d'exploitation industrielle le plus satisfaisant. M. Lederlin a repassé les Vosges pour transporter à Thaon de grands ateliers de teinturerie. Il trouva dans cette localité, en 1872, un pauvre village de 600 âmes; aujourd'hui, les maisons avenantes de la cité ouvrière renferment 3,400 habitans, dotés de tous les services désirables pour l'hygiène de l'esprit et du corps. Thaon serait une petite Salente, s'il faut en croire les chiffres donnés par les comptes-rendus pour les naissances légitimes, la mortalité, les salaires, le coefficient de stabilité. Les économistes appellent ainsi le chiffre qui représente le nombre moyen d'années de séjour du personnel dans un atelier. Ils estiment que c'est là le meilleur thermomètre pour apprécier la bonne tenue d'un établissement industriel. La plupart des diagrammes sont dressés de façon à ce que le coefficient frappe l'œil tout d'abord. Plus il est élevé, plus la prévention est favorable à la maison qui sait retenir ses ouvriers.

Le Creusot, Anzin, Montceau-les-Mines font bonne figure, surtout par leur souci des logemens ouvriers. Je nomme ces grands centres de notre industrie en raison de leur notoriété universelle; je m'abstiendrai de citer d'autres noms parmi les nombreux exposans du groupe. Les diagrammes et les notices ne disent pas tout; il faudrait les contrôler par une étude sur place, pour apprécier les prétentions de chacun à représenter le dernier mot du progrès. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de louer des héros. On se ferait une conception bien erronée du sujet qui nous occupe, si l'on vantait

comme un bienfaiteur le chef d'industrie qui accomplit le plus strict de ses devoirs, qui soigne ses intérêts du même coup. L'intérêt seul, si on l'entend bien, commande de perfectionner l'instrument de travail. Presque tous les déposans l'ont reconnu devant la commission, leurs sacrifices du début sont matériellement rémunérés dans la suite. — Je veux pourtant signaler un philanthrope original d'Amérique; il égaie un peu cette salle sérieuse. M. Dolge a passé aux États-Unis, en 1866, avec 8 francs dans sa poche, et fondé une fabrique de feutre, devenue bientôt le centre d'une ville comme il en pousse là-bas, — Dolgeville. L'heureux industriel a imaginé d'exposer dans une caisse à parois de verre ses 8 francs en monnaie, sur des liasses de carrés de papier taillés à la mesure des banknotes américaines; si vous voulez bien transmuter par la pensée les papiers blancs en billets de 100 dollars, vous aurez sous les yeux la fortune de M. Dolge, 50 millions de dollars; si vous vous contentez de les prendre pour des billets de 50 dollars, vous verrez également la somme totale qu'il a prélevée sur ses bénéfices au profit de ses ouvriers : 25 millions. J'admire, et une idée horrible me vient : si l'on se proposait seulement d'attirer mon attention sur l'excellence du feutre fabriqué à Dolgeville! Mais il ne faut jamais supposer le mal, quand on vous montre le bien.

L'ensemble des institutions patronales suggère deux réflexions. La première, c'est que Tolstoï a peut-être émis une de ces vérités décourageantes dont il est coutumier, en affirmant que le premier acte de la réforme sociale doit être de raser les villes et de retourner aux champs. Presque toutes les organisations complètes et vraiment rassurantes sont appliquées en province, autour des établissemens industriels indépendans des agglomérations urbaines. Dès qu'on rentre dans les grandes villes, la meilleure volonté n'arrive qu'à des résultats minimes, le coefficient de stabilité s'abaisse avec tous les autres. A cela point de remède, sinon une révolution des habitudes dont le seul énoncé nous transporte en Utopie. — La seconde distinction est celle qu'il faut faire entre les fabriques, mines, usines, suivant qu'elles sont possédées et dirigées par un grand industriel ou qu'elles appartiennent à des compagnies anonymes. Le devoir social est plus fréquemment accompli dans le premier cas, plus rarement dans le second. Il y a des exceptions : j'ai cité Anzin, j'en pourrais citer d'autres; mais elles n'infirment pas la loi, trop facile à expliquer. Le propriétaire qui réside au milieu d'une famille ouvrière, fût-il cuirassé d'égoïsme, est pourtan un homme, fait de chair et de sang; il s'attache à ses humbles collaborateurs, il peut satisfaire des besoins qu'il connaît, son inté-

rêt suffit à lui conseiller le bien. Les administrateurs qui se réunissent autour d'un tapis vert, dans une salle parisienne, pour toucher des dividendes et donner des ordres à un gérant, sont certainement pétris de bonnes intentions; mais l'ouvrier est pour eux une unité de travail abstraite, ils ne sauraient nourrir la préoccupation incessante de son bien-être.

La section suivante est réservée aux institutions de mutualité : sociétés de crédit et de secours mutuels, syndicats professionnels, sociétés coopératives de consommation et de production. Ici le monde ouvrier est livré à ses propres forces, et malheureusement elles ne semblent pas avoir beaucoup d'efficacité. Seules, les sociétés de secours mutuels sont florissantes et très répandues. Le crédit mutuel n'a pas encore poussé de racines chez nous, sauf dans les associations d'épargne et de prévoyance; mais il est abusif de les ranger sous cette dénomination. Quant aux sociétés coopératives, on se rappelle les espérances qu'elles éveillèrent, il y a vingt-cinq ans: la question sociale paraissait résolue. Elles n'ont pas justifié notre attente. Bien acclimatées sur quelques points, en particulier dans la région du Nord, les sociétés de consommation ont peine à s'implanter ailleurs; les sociétés de production qui ne liquident pas en déficit après peu de temps sont des phénomènes rares. Le type le mieux approprié aux besoins et à l'humeur de la classe ouvrière paraît être l'institution fondée et soutenue par le patron, mais d'où celui-ci s'efface discrètement pour laisser la gestion aux intéressés.

La participation aux bénéfices a les honneurs d'un pavillon spécial, où elle mène grand bruit. On regrette de la décourager, mais il faut bien avouer qu'à part trois ou quatre types d'industries en participation, qui mériteraient d'être discutées, cette enseigne n'est qu'un leurre; elle déguise des augmentations de salaires. D'ailleurs qu'est-ce qu'une participation aux bénéfices sans participation aux pertes? Il n'y a d'association réelle qu'à la condition de courir les mauvaises chances comme les bonnes. Ne soyons pas trop sévères, néanmoins, pour ce mot cabalistique ; les patrons affirment dans leurs dépositions que son effet moral est considérable. Un des principaux couvreurs de Paris, qui avait à se plaindre de fréquens vols de plomb, constate que les détournemens ont cessé depuis que ses ouvriers sont participans ; ils respectent ce qu'ils estiment leur bien commun. — Un autre pavillon reproduit l'aménagement des principaux cercles populaires. Jusqu'à présent, les classes laborieuses n'ont guère récompensé les efforts que l'on fait pour les attirer dans ces lieux de réunion. Le cercle Franklin, au Havre, est l'un des mieux installés; je n'ose affirmer qu'il pro-

spère. Nos mœurs ne s'y prêtent pas. Il faut le regretter, surtout pour le cercle de l'Union chrétienne. Aux États-Unis et en Angleterre, cette société compte ses adhérens par dizaines de mille, elle possède des *clubs* où elle pourrait inviter la chambre des lords; tout ce qu'on peut dire de la tentative faite à Montmartre, c'est qu'elle est très honorable. Quant aux cercles catholiques, je déplore mon peu de foi dans la vitalité de l'institution.

Pour la plupart des promeneurs, la visite de la section économique commence et s'achève dans les petites maisons rouges des mineurs du Nord, où l'on va admirer la propreté méticuleuse des braves ménages flamands. Ces habitations nous ramènent à la question des logemens ouvriers, la seule sur laquelle je veuille appuyer dans ce compte-rendu; c'est à elle que je faisais allusion plus haut, en promettant au lecteur que nous ne perdrions pas notre journée; là, et là seulement, une expérience récente vient de nous donner l'espérance d'un immense progrès social, immédiatement réalisable, avec la conviction qu'il est possible. Il y a deux solutions pour le logement ouvrier; la solution parfaite, c'est la petite maison avec jardinet, type de Mulhouse, du Creusot, de Noisiel, louée d'abord, puis amortie et possédée en propre par une seule famille. Cet idéal ne peut être atteint jusqu'à présent que dans les petites et moyennes villes ou autour des usines rurales; encore faut-il ajouter que la question de propriété se heurte à l'éternelle pierre d'achoppement : notre loi de succession. S'il y a plusieurs enfans, la maison à peine acquise est vendue à la mort du père; elle valait 4,000 à 5,000 francs; les frais de mutation s'élèvent à 200 francs! Reste la solution imparfaite, la seule possible actuellement dans les grandes villes et surtout à Paris, en attendant qu'un réseau de communications plus pratique permette d'expérimenter l'habitation ouvrière dans la banlieue; cette solution, qui constitue déjà un progrès inappréciable, c'est d'offrir à la classe laborieuse, au lieu des taudis immondes où elle est exploitée, anémiée, démoralisée, des appartemens d'un prix modéré, abondamment pourvus d'air, de lumière et d'eau, avec un système spécial de dégagemens qui la protège contre les promiscuités malsaines.

M. Peabody a multiplié dans Londres des maisons bâties sur ce plan. Quelques hommes d'initiative ont commencé de l'imiter en France, à Rouen, à Marseille, à Lyon, à Paris enfin, où la Société philanthropique a ouvert depuis un an deux de ces immeubles, aussitôt assiégés par les gens du quartier, à Montrouge et à Grenelle. Je renvoie pour plus de détails au livre de M. Picot (1), qui s'est fait

(1) *Un Devoir social, les Logemens d'ouvriers*, par M. G. Picot. Paris; Calmann Lévy.

chez nous l'apôtre de cette réforme ; le nom de l'ouvrier dit assez la valeur de l'œuvre. — Mais là n'est pas encore l'idée neuve, aux conséquences incalculables : les fondations particulières ne seront jamais que des gouttes d'eau dans l'Océan. L'idée, elle a jailli du cerveau, — non ; du cœur, — de quelques administrateurs des caisses d'épargne, à Strasbourg, à Lyon, à Marseille ; ils se sont avisés de prendre dans leurs caisses des sommes variant entre 150,000 et 500,000 fr. pour bâtir les premiers groupes. L'opération était parfaitement légale, conforme aux statuts, puisqu'il s'agit d'un placement sur première hypothèque, à 4 pour 100. Supposez maintenant qu'on répète et qu'on généralise cet emploi de fonds, d'abord avec l'argent des caisses d'épargne, ensuite avec celui qui dort dans les autres dépôts publics, enfin avec les réserves inépuisables du grand bas de laine. Le placement est du genre qu'affectionne l'épargne nationale, plus rémunérateur que les rentes sur l'état ou les actions des chemins de fer, et de toute sécurité. Le locataire ouvrier acquitte son loyer par mois ou par semaine, avec une exactitude constante ; ici mes affirmations ne sont pas fondées sur des notices d'Exposition, mais sur une enquête faite à Lyon et sur une expérience suivie à Paris. Ainsi l'argent de tous peut servir au bien de tous, en y trouvant son juste profit dans la mesure accoutumée et même au-delà ; il suffirait de quelques promoteurs dévoués, comme furent ceux de la Caisse d'épargne, qui fonderaient dans les mêmes conditions un établissement analogue, la banque populaire des logemens ouvriers. L'idée a le rare mérite de ne pas renfermer une parcelle d'utopie ; elle ne saurait effrayer l'économiste le plus timoré, elle ne viole aucune des lois qu'il révère, elle ne demande rien à l'état ; une première expérience l'a sanctionnée. Aucune autre ne pourrait faire davantage pour la reconstitution de la famille, pour le bien-être et la moralité du travailleur.

Quand on lui aura assuré un foyer salubre et propice à l'éducation d'une famille, il faudra bien s'occuper de l'autre réforme urgente, de maintenir l'enfant le plus tard possible à ce foyer, et la femme toujours. L'enfant et la femme à l'usine, voilà ce qui nous fera taxer de barbarie incompréhensible par un prochain avenir. Nous ne voyons pas encore le moyen d'effacer cette tare de notre civilisation. Je persiste à croire que ce moyen est caché quelque part dans la galerie des machines, dans cette force nouvelle qui nous y attirait, qui promet la division indéfinie du travail mécanique et son transport à domicile. Si la machine fait cela, elle paiera à la femme en un seul bienfait tous les maux qu'elle lui a causés ; et la force électrique, la force mystérieuse qui accomplira cette réparation, sera désormais la force sainte.

Mais j'ai promis de m'en tenir aujourd'hui au possible, au présent, au certain. En quittant « la Paix sociale, » il est équitable de reconnaître que ce beau nom n'est pas tout à fait usurpé. Sans doute, pour ne pas être dupe, il convient de biffer 25 pour 100, 30 pour 100, si l'on veut, des triomphes affichés sur ces murs; il faut ouvrir très large le compte du trompe-l'œil, de la manie des statisticiens et, qui sait? de la réclame. Où ne se glisse-t-elle pas? Il restera encore de quoi faire dater notre Exposition, sur ce point comme sur tant d'autres : des succès réels, des efforts méritoires, un éveil récent et sérieux de la conscience du devoir social dans l'élite du patronat. Ces hommes intelligens le comprennent, pour sauvegarder leurs positions menacées, il en faut céder quelque chose. Hier encore, on s'assemblait ici en congrès pour la fixation légale du jour de repos hebdomadaire. Le branle est donné partout. L'Église, à son tour, incline sa puissante force morale vers le berceau populaire d'où elle est sortie. On l'en adjurait à cette place, il y a deux ans; depuis lors, elle s'est prononcée prudemment, à diverses reprises; témoin le bref du cardinal-secrétaire de la Propagande à M. Decurtins, l'éloquent apôtre de la réforme sociale dans les cantons suisses, l'homme qui fait le mieux comprendre le mot de Le Play : « L'intelligence de la science sociale procède du cœur encore plus que de l'esprit; » témoin le cardinal Manning, dont l'ascendant mettait fin, l'autre semaine, à la plus formidable des grèves. Personne n'échappe au mouvement; je n'en veux d'autre preuve que le langage des hommes les plus réservés, responsables de grands intérêts et attachés, sur certains points, aux doctrines de l'ancienne économie politique. Qu'on juge de la différence entre les formules mécaniques, matérialistes, qui étaient naguère tout son vocabulaire, et la belle page que je lis en tête du *Rapport* de la section lyonnaise d'économie sociale. Cette page vient ici comme la conclusion naturelle de mes courtes observations; je cède la parole à son auteur, M. Aynard : je ne me flatterais certes pas de dire plus vrai ni de mieux dire :

« L'erreur serait de croire qu'en économie sociale on peut se contenter de la simple justice, c'est-à-dire de l'observation stricte de lois économiques, qu'on croit inexorables. Les lois économiques sont certaines et doivent être obéies; elles règlent par la liberté et soumettent à une concurrence nécessaire les mouvemens du travail humain. Mais ces lois ne sont que le résultat de l'expérience et de l'observation, qui les découvrent comme le meilleur moyen de développer et de féconder le travail; elles ne sont point inviolables à la manière des grandes lois physiques. Si elles sont fondées sur la nature, on peut leur appliquer le mot de Bacon sur

l'art; c'est que, pour les appliquer, l'homme doit s'ajouter à la nature. Lois non écrites et dépourvues de sanction apparente, elles doivent être suivies par chacun en interrogeant une conscience mise en présence de Dieu. User d'un homme et user d'une machine seront des choses éternellement différentes aux yeux de la morale; il n'est point de lois fatales, naturelles, ou, à plus forte raison, économiques, qui puissent autoriser celui qui emploie à ne pas remplir son devoir envers celui qu'il emploie. L'économie sociale ne serait qu'une statistique raisonnée, si elle ne s'appuyait point sur ces principes. Pour nous, en fondant le travail affranchi sur le spiritualisme, en réclamant la part de la conscience et de la pitié dans la lutte des intérêts matériels, nous ne faisons que suivre la plus ancienne et la plus haute des traditions lyonnaises. Arrivés au point dangereux de civilisation où nous sommes, avec toutes nos richesses, nos sciences, nos lois humaines et justes dans leur généralité, nos libertés entières, il n'y a point à regretter le passé ou à se jeter au-devant d'un avenir chimérique. Il ne reste plus une révolution à faire, si ce n'est la révolution morale, qui peut seule faire lever de nouveau sur nous l'immense et splendide aurore de justice, d'humanité et de paix que nos pères ont entrevue en 1789. »

Un collège électoral, pris d'un accès de bon sens, envoie à la nouvelle chambre l'homme qui a écrit cette page. Souhaitons qu'il ait souvent l'occasion de la commenter et qu'il la fasse pénétrer dans l'esprit de ses collègues. Si la plupart d'entre eux raisonnent de même, s'ils comprennent qu'à l'heure présente le catéchisme du bon député tient dans ces deux points : en s'éveillant, penser à ce qu'on voit à l'Exposition de la guerre; en s'endormant, penser à ce qu'on voit à « la Paix sociale, » — nos nouveaux mandataires rapprendront à beaucoup d'entre nous une habitude un peu négligée, celle de chérir les représentans de la nation; ils feront oublier à beaucoup une autre habitude, celle de souhaiter male mort à la république; ils lui gagneront tous les hommes de bonne volonté, pour peu qu'ils sachent les prendre par la raison et par le cœur. S'il en devait être autrement, on pourrait prédire sans être prophète que les élus d'hier risquent d'emporter avec eux la graine de l'espèce; le peuple les qualifierait comme leurs aînés, il interpréterait à sa façon l'énergique parole du *Livre des proverbes* sur les hommes qui se remplissent le ventre avec le fruit de leur bouche. — *De fructu oris viri replebitur venter ejus.*

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

UN PLAIDOYER ANGLAIS

CONTRE LE PESSIMISME

Dans la plupart des discussions sur l'optimisme et le pessimisme, les disputans posent en principe qu'il faut épouser un de ces deux systèmes, qu'il n'y a pas d'autre alternative, que quiconque n'est pas pessimiste est nécessairement optimiste. Le plus grand nombre des grands philosophes n'ont été pourtant ni l'un ni l'autre. Celui d'entre eux qui a prétendu que tout ce qui est réel est rationnel n'a pas entendu dire pour cela que la raison, suprême ordonnatrice de cet univers, se croie tenue de donner toujours des fêtes au genre humain. Comme la philosophie, la sagesse des simples, avec laquelle il faut compter, se défie des partis extrêmes, elle a du goût pour l'entre-deux, pour les solutions mitoyennes. Elle a décidé depuis longtemps que le souverain mal est une chimère autant que le souverain bien, que, si la vie est un mal, ce mal est supportable, que, si la vie est un bien, ce bien est très imparfait, qu'il n'est dans la nature point de métal sans alliage ni de sentimens sans mélange, qu'au surplus la façon dont les choses nous affectent dépend le plus souvent de l'opinion que nous nous en faisons, que nous mettons du nôtre dans nos souffrances comme dans nos joies, qu'il y a une part d'illusion dans le malheur comme dans le bonheur, que tout dans ce monde est incomplet, même le chagrin.

On peut disputer sur tout ; mais ce qui complique beaucoup les discussions, c'est qu'on ne s'entend pas toujours sur le sens des mots ou qu'on ne se donne pas la peine de les définir. A proprement parler, l'optimisme est un système fondé sur le principe que le monde réel est le meilleur des mondes possibles. « Dieu, disait Leibniz, n'est

point nécessité, métaphysiquement parlant, à la création de ce monde; mais Dieu est obligé, par une nécessité morale, à faire les choses en sorte qu'il ne se puisse rien de mieux. » Pangloss, disciple de Leibniz, avait le droit de dire que tout est pour le mieux; mais il avait tort d'en conclure que tout est bien. Son maître ne l'entendait pas ainsi; il croyait fermement à l'existence du mal physique et du mal moral, mais il pensait qu'il y en aurait eu davantage dans toute autre combinaison possible, et que, tout ayant été ordonné pour une bonne fin, cette fin justifie Dieu et les moyens qu'il emploie. Si Lucrèce, pensait Leibniz, n'avait pas été violée par Tarquin, Brutus n'aurait pas fondé la république romaine. En se tuant pour ne pas survivre à son honneur, Lucrèce fut l'instrument d'une destinée divine, qui, ne pouvant empêcher le mal, en tire le bien et fait concourir les désordres particuliers à l'ordre universel.

Si c'est là le véritable optimisme, il s'ensuit qu'on ne devrait traiter de pessimiste, selon la rigueur du mot, qu'un philosophe ou un théologien convaincu que ce monde est le pire des mondes possibles. Certains mythes orientaux nous enseignent que dans l'échelle infinie des mondes, celui que nous habitons occupe le dernier rang, qu'il est gouverné par les puissances des ténèbres, et que notre pauvre terre est en quelque sorte le cloaque ou le dépotoir de l'univers. C'est plus facile à dire qu'à prouver; les termes de comparaison nous manquent. Mais on peut dispenser les pessimistes de cette comparaison. Pour avoir le droit de représenter notre globule terraqué comme un enfer, il leur suffirait de démontrer que les désordres particuliers dont nous sommes les tristes témoins ne concourent pas à un ordre général, que les choses n'ayant aucune fin, ni le mal physique ni le mal moral ne servent à rien, que nos souffrances sont absolument inutiles.

C'était un vrai pessimiste que ce chevalier de Revel, envoyé de Sardaigne à La Haye, qui prétendait que l'auteur de l'univers avait eu au début les plus beaux et les plus vastes projets, qu'il avait déjà élevé des échafauds pour bâtir, mais qu'il était mort au milieu de son travail, et que dès lors tout se trouvait fait pour un but qui n'existe plus, « que nous nous sentons destinés à quelque chose dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, que nous ressemblons à des montres sans cadran, dont les rouages, doués d'intelligence, tourneraient jusqu'à ce qu'ils fussent usés, sans savoir pourquoi, et se disant toujours : Puisque je tourne, j'ai donc un but. » Benjamin Constant déclarait que ce système lui paraissait « la folie la plus spirituelle, la plus profonde, bien préférable aux folies chrétiennes, musulmanes ou philosophiques des Ier, VIIe et XVIIIe siècles de notre ère. » Cependant le chevalier de Revel, que je sache, n'a pas fait école.

Un pessimisme beaucoup plus répandu dans ce siècle est celui qui, après avoir dressé le bilan de la vie, en conclut que la somme des

maux étant infiniment supérieure à celle des biens, l'existence est un malheur, que mieux vaut ne pas être, et que nous ressemblons à des oiseaux prisonniers qui chantent non de plaisir, mais de rage. « Nous séjournons ici-bas un jour ou deux, a dit un poète d'Orient; tout ce que nous y récoltons n'est qu'angoisse et souffrance, et, sans avoir pu résoudre une seule des énigmes que nous propose la vie, nous nous en allons, harassés et la tête basse. » — « Nous sommes, disait un autre poète, les voix du vent qui chemine sans cesse et soupire après le repos sans le trouver jamais. Hélas! tel est le vent et telle est la destinée des mortels, un gémissement, un soupir, un sanglot, un orage, une guerre. » Toutefois, on aura beau démontrer au commun des hommes que la vie est un malheur, ils continueront de vivre comme s'ils n'en croyaient rien, tant est forte cette manie d'être qui nous possède, et d'ailleurs le temps que nous avons à passer ici-bas est si peu de chose en comparaison des siècles écoulés, pendant lesquels nous n'étions pas, et des siècles à venir, pendant lesquels nous ne serons plus, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Si l'inquiétude de leur humeur, la complication de leurs désirs rend les êtres pensans impropres au parfait bonheur, ils sont en revanche admirablement organisés pour s'en passer, et ils trouvent en eux d'étonnantes ressources contre la souffrance. Attentifs à ce qui leur plaît, ils oublient facilement tout le reste, et ils sont capables de s'oublier eux-mêmes, ce qui est le principe de leurs actions les plus nobles et les plus indignes. Si nombreux et si lourds que soient leurs soucis, ils leur échappent, ils les trompent, ils se procurent des diversions sur leur inquiétude, soit par le travail, qui est la meilleure des fièvres, soit par les plaisirs si divers que verse libéralement à leurs sens abusés la décevante, mais bienfaisante Maya. « D'où vient, disait Pascal, que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. »

Les êtres pensans ont le don de croire, d'espérer, et on peut appliquer à l'espérance ce qu'un grand romancier disait du génie : quelques mécomptes que lui infligent les bizarreries du sort et si éloignée qu'elle puisse être de ce qu'elle cherche, elle retourne toujours à son infini, comme les tortues, où qu'elles soient, prennent le chemin de leur cher océan. Ajoutez que si les fourmis méritent à beaucoup d'égards de nous servir d'exemple, elles n'ont jamais su et ne sauront jamais plaisanter; que, grâce à cette faculté de rire que nous possédons seuls, les douloureuses contradictions dont la vie abonde nous deviennent une source de plaisir : les choses nous apparaissent comme un spectacle, comme une grande comédie où nous ne céde-

rions pas volontiers notre place. Ajoutez enfin l'esprit de curiosité, le désir de comprendre, le prix que nous attachons à la plus mince de nos découvertes. « Ceux qui croient, disait encore Pascal, que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse nous en garantit. » Le pessimiste le plus morose n'éprouve-t-il pas quelque satisfaction à découvrir un argument nouveau pour démontrer à lui-même et à l'univers son malheur?

Le pessimisme a eu ses saints. De grandes âmes, profondément touchées de nos misères, n'ont plus connu d'autre passion que la pitié, et cette pitié, qui était une miséricorde active, cherchait partout des infortunes à soulager, des ulcères à guérir. Ces saints n'étaient pas des pessimistes sans mélange et achevés, puisqu'ils pensaient que les maux des hommes ne sont pas incurables, et bien qu'ils ne cherchassent que l'effort et la peine, ils ont trouvé la joie, récompense secrète de toutes les souffrances volontaires. Rien n'est plus rare qu'un optimiste ou qu'un pessimiste absolument conséquent. Les uns considèrent la vie comme une pièce bien faite, bien composée, mais trop souvent gâtée par de très fâcheux détails; les autres estiment que la pièce est détestable, mais ils conviennent qu'elle est souvent sauvée par des détails exquis, et les détails leur font quelquefois oublier la pièce. « Que d'affaires! s'écrie Argan, en se laissant tomber épuisé dans son fauteuil. Que d'affaires! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie! » C'est le cri du genre humain : condamné à vivre, il a tant d'affaires sur les bras qu'il lui reste peu de temps pour penser à son mal.

Le seul pessimisme tout à fait conséquent dans la pratique est moins le fruit naturel de telle ou telle doctrine, qui a passé dans le sang, que le résultat fatal d'un tempérament malheureux. Les faux jeunes malades sont insupportables; mais jeunes ou vieux, les vrais malades sont toujours intéressans. Il y a des hommes qui ont perdu la faculté d'oublier, de se distraire, d'aimer, de croire, d'espérer et de rire. Ce ne sont pas des disciples, ce sont des victimes. Ils ont tout vu, et ils ne se soucient pas de revoir; ils ont tout épuisé, et ils sont vides. Ils ne tâchent plus de comprendre. De quoi seraient-ils curieux? Et à quoi bon chercher? Il n'y a rien à trouver. Leur maladie est cette indifférence qui engendre les dégoûts mortels. Ils disent avec l'*Ecclésiaste* qu'une génération s'en va, qu'une autre vient, et que la terre subsiste toujours dans son éternel ennui, que le soleil se lève, que le soleil se couche, que le vent tourne au midi, tourne au nord et refait sans se lasser le chemin qu'il avait fait, que ce qui a été sera, que ce qui est arrivé arrivera, qu'ils ont appliqué leur cœur à connaître la sagesse et qu'ils ont connu la sottise et la folie, que celui qui augmente sa science

augmente sa douleur. Ce sont les fakirs de la mélancolie, et s'ils ne passent pas leurs jours et leurs nuits sur la colonne de Siméon le Stylite, c'est que la hauteur de leurs mépris leur en tient lieu. Du sommet de la montagne, sans décroiser leurs bras cloués sur leur poitrine, ils regardent couler à leurs pieds le grand fleuve trouble et impur de la vie, charriant sans cesse ses fanges, ses immondices et ses cadavres.

Un écrivain anglais fort distingué, sir John Lubbock, également connu par ses ouvrages sur les temps préhistoriques, sur l'origine de la civilisation, et par ses ingénieuses recherches sur les métamorphoses des insectes, sur l'intelligence et les mœurs des fourmis et des abeilles, s'est dérobé quelque temps à ses études favorites pour prêcher le mouvement aux fakirs, la gaîté aux mélancoliques, la belle humeur aux indifférens, et pour convertir au bonheur les martyrs de l'ennui volontaire (1). Son dernier livre, intitulé : *les Plaisirs de la vie*, est un réquisitoire en forme contre le pessimisme. Il se plaint que le nombre des ennuyés va croissant, qu'ils se multiplient tout particulièrement dans la Grande-Bretagne, que l'Angleterre mérite moins que jamais son antique surnom de *merry England*. Il nous assure avoir été lui-même dans sa jeunesse sujet à des accès d'humeur noire, de sombre abattement, de dépression morale, de *low spirits*. Étant devenu depuis, comme il l'avoue, parfaitement heureux, il attribue son bonheur non-seulement aux bonnes chances que la fortune lui a ménagées, mais surtout à l'usage qu'il en a su faire, et il nous fait part de ses recettes. Se fondant sur ses expériences personnelles, il passe en revue toutes les joies que nous offre ce vaste univers, et il nous enseigne comment il faut s'y prendre pour exprimer le suc et le miel de la vie. Ces deux agréables petits volumes, où les sages conseils s'entremêlent de citations bien choisies et d'anecdotes piquantes, paraissent avoir eu un très grand succès en Angleterre. Cela prouve que les malades, désireux de guérir, y sont nombreux. Leur médecin les a-t-il guéris? Nous ne savons trop qu'en penser.

Le bonheur est souvent insolent; celui de sir John Lubbock est modeste. Il ne répète pas sans cesse : Faites comme moi. Mais en définitive c'est à peu près ce qu'il dit. Le malheur est que sa félicité est fort compliquée et qu'il ressemble à ces médecins qui prescrivent aux malades pauvres des remèdes coûteux. Il a été dans les affaires; il en a profité pour faire sa fortune, et il a employé ses loisirs à cultiver son esprit et ses talens divers, à donner à son être tous les modes imaginables. Le bonheur, tel qu'il l'entend, est une institution éminemment aristocratique; c'est un paradis délicieux, où les pauvres diables auront bien de la peine à entrer. « Je voudrais avoir de l'argent, disait

(1) *The pleasures of life*, by sir John Lubbock. Londres, 1889; Macmillan and C°.

Shelley, car je crois que je saurais m'en servir. » Sir John Lubbock se charge bien d'enseigner le meilleur usage qu'on peut faire de sa fortune, mais il ne se charge pas de faire des rentes à tous ses lecteurs.

Les conseils contenus dans les deux jolis petits volumes peuvent se résumer ainsi : « Je ne vous dis pas de faire comme moi ; mais comme moi, ayez un intérieur agréable, un *home* qui vous plaise, et des amis aussi sûrs, aussi fidèles que charmans et distingués. Variez votre existence, et à cet effet, ayez tous les goûts, l'amour de la vie casanière et l'amour des voyages, l'amour du repos et l'amour du travail, la passion de la lecture, de la science, de la poésie, de la peinture, de la musique. Tâchez d'acquérir des talens ; rien ne remplit plus agréablement les heures. Portez-vous bien, c'est le secret de la belle humeur. Évitez tous les excès ; sobriété et confort, telle doit être votre devise. Ne fournissez aucun prétexte au malheur ; pour peu que vous lui fassiez un signe, il entrera chez vous. Occupez-vous beaucoup de vos affaires, ayez grand soin de votre personne, et ne craignez pas qu'on vous traite d'égoïste. On dit beaucoup de mal de l'égoïsme, il a pourtant du bon. Après tout, le bonheur général n'étant que la somme des bonheurs particuliers, rendez-vous résolument heureux, et vous travaillerez ainsi à la félicité de l'univers. Méditez le proverbe chinois, et balayez la neige devant votre porte, sans trop penser au givre qui couvre les tuiles de votre voisin. Il y a des gens qui semblent trouver un secret plaisir à envenimer leurs peines, à gâter leurs joies par des réflexions moroses. Ne vous créez jamais des chagrins artificiels et factices, et réduisez vos soucis au strict nécessaire. N'imitez pas ce fameux Chevalier Blanc qui s'embarrassait en voyage de mille paquets inutiles, d'une souricière dans la crainte que les souris ne troublassent une nuit son sommeil, et d'une ruche pour le cas où il viendrait à rencontrer un essaim d'abeilles.

« N'imitez pas non plus cette Harpaste dont parle Sénèque, laquelle, ayant perdu la vue, s'obstinait à soutenir que la maison était devenue subitement sombre. Soyez gai, et la grande maison de ce monde vous paraîtra toujours claire, et vous bénirez le soleil qui l'illumine et la réchauffe. Que s'il vous survient quelque fâcheuse disgrâce, mettez-vous en route, allez contempler le Mont-Rose ou admirer la baie de Naples, et au retour, lisez un dialogue de Platon, le Discours de Descartes sur la méthode, la Foire aux vanités, Darwin, l'Economie politique de Stuart Mill, les Essais d'Addison, les Voyages de Cook ou Robinson Crusoé, et vous verrez que la vie est bonne. Je vous attends à deux ans d'ici, vous m'en direz des nouvelles. » Et là-dessus, après avoir cité quelque admirable parole d'Épictète ou de Marc-Aurèle sur la résignation, sur le renoncement, sur la paix d'une âme maîtresse de ses désirs et servante très humble de la volonté divine, le moraliste

anglais, baissant la voix, nous dit à l'oreille : « Tâchez d'être riches; la richesse, croyez-moi, aide beaucoup au bonheur. »

Ce n'est pas qu'il méprise ceux qui n'ont rien, ni qu'il les expulse du divin royaume. Il entend que son livre apporte de la joie à tout le monde, car il tient que le bonheur est un devoir et que ce devoir est universel. Aussi se donne-t-il beaucoup de mal pour réconcilier les pauvres avec leur sort, en leur représentant que, sans s'en douter, ils sont de très grands propriétaires, que voir, c'est avoir, et que leurs yeux ont un droit d'usufruit sur des espaces immenses de terre et de mer. Ne possèdent-ils pas le ciel avec toutes ses étoiles, l'océan avec toutes ses vagues, les grèves avec tous leurs sables, où ils peuvent étudier mieux qu'ailleurs quelques-unes des grandes lois de la nature? Ce n'est pas là toute leur fortune. Les biens communaux, les rues, les routes, les sentiers, les canaux, tout cela est à eux, et ce qu'il y a d'admirable dans leur affaire, c'est que ces heureux mortels ont la jouissance de leurs immenses propriétés en laissant à d'autres les frais d'entretien. Ils ont le profit, ils n'ont pas les charges. Il est certain qu'en se promenant au Louvre ou dans la forêt de Fontainebleau, un pauvre, qui a l'esprit bien fait, peut se croire très riche, et qu'il sent tout le prix de la propriété collective, qui est à tout le monde, sans être à personne. Mais s'il a le visage hâve et le ventre creux, si n'ayant pas mangé ce matin, il n'est pas bien sûr de manger ce soir, si c'est une bête qui cherche sa pâture, ce grand et fortuné propriétaire vous traitera de mauvais plaisant, et votre aimable éloquence ne lui persuadera jamais que voir, c'est avoir. Cédez-lui votre *home* et vos champs, il est prêt à se charger des frais d'entretien; en retour il vous abandonnera généreusement le ciel et ses étoiles, l'océan, ses vagues et ses grèves, avec pleine licence d'y étudier les lois de la nature.

Ce qui gâte le charmant livre de sir John Lubbock, c'est qu'il ne lui a pas suffi de prêcher les ennuyés et de combattre le pessimisme; il s'est fait l'avocat trop complaisant de l'optimisme, client compromettant, bien difficile à défendre. Passe encore s'il s'était contenté de dire que tout est pour le mieux; mais comme Pangloss, il affirme quelquefois que tout est bien et, pour sauver sa thèse, il se voit obligé de soutenir que nous ne sommes jamais malheureux que par notre faute, que nous méritons toujours nos récompenses et nos peines.

Accordons-lui, s'il le veut, contre toute évidence, qu'il n'est point de malheurs absolument immérités ni de bonheurs qui scandalisent notre raison. Mais peut-il nier que des fautes légères n'attirent quelquefois sur la tête d'un coupable innocent de funestes catastrophes? Ce n'est que dans le monde de la mécanique que règne la parfaite justice; c'est là seulement que les effets sont rigoureusement proportionnés aux causes, et nous savons d'avance qu'une quantité fixe de mouvement

produira une quantité fixe de chaleur. Mais dans la vie humaine, il y a souvent une disproportion prodigieuse et effrayante entre les causes et les conséquences. C'est le sens profond de la tragédie antique. Œdipe n'était pas un criminel, mais un imprudent, à la tête vive, au sang chaud : il a tué son père, il a épousé sa mère, et s'est arraché les yeux. Antigone a enfreint les lois de l'état pour donner la sépulture à son frère; dans cette collision de devoirs, elle a cru prendre le parti le plus sûr, elle en est morte. Le monde appartient aux prévoyans. A la bonne heure! Mais la suprême prévoyance est la plupart du temps le partage de l'égoïsme. Aussi le voyons-nous fleurir, prospérer; la graisse de la terre et les rosées du ciel sont pour lui, et la destinée châtie souvent comme des crimes des péchés très véniels ou de généreuses imprudences.

M. Huxley disait naguère à une association d'ouvriers que si notre vie et notre fortune devaient dépendre un jour ou l'autre d'une partie d'échecs perdue ou gagnée, le premier de nos devoirs serait d'apprendre le jeu, et qu'on ne saurait blâmer trop sévèrement un père qui ne l'enseignerait pas à ses fils, un gouvernement si peu soucieux de notre bonheur qu'il nous laisserait ignorer la différence d'un cavalier et d'un simple pion. « Or c'est une vérité élémentaire, ajoutait-il, que la vie, le bien-être, la fortune de chacun de nous dépendent de la connaissance que nous pouvons avoir des règles d'un jeu infiniment plus compliqué et plus difficile qu'aucune partie d'échecs. L'échiquier est le monde, les pièces sont les phénomènes de l'univers, les règles sont ce que nous appelons les lois de la nature. Notre antagoniste est un être mystérieux et caché. Nous savons seulement que sa façon de jouer est toujours loyale, qu'il se conforme aux règles et qu'il est patient. Mais nous savons aussi à nos dépens qu'il ne nous passe aucune faute, qu'il n'a jamais fait grâce à la moindre de nos ignorances. A l'homme qui joue bien, il paie des enjeux très élevés, avec une munificence exagérée qui prouve que la force plaît aux forts. Le joueur maladroit est fait mat, sans précipitation, mais sans remords. »

A quelle fin sir John Lubbock a-t-il cité cette ingénieuse parabole du professeur Huxley? Les argumens qu'on en peut tirer se retournent contre sa thèse. Le terrible joueur d'échecs qui nous fait le dangereux honneur de nous inviter à faire sa partie a tous les avantages. C'est lui qui a inventé le jeu, qui en a combiné, fixé les règles; elles sont si compliquées que nous n'en pouvons connaître qu'une très petite partie. Je veux bien qu'il soit loyal et patient, quoiqu'il semble quelquefois fort irritable et un peu brusque; mais il a sur nous l'écrasante supériorité d'un joueur de profession, qui s'exerce depuis des siècles, sur un novice qui quittera ce monde sans avoir terminé son apprentissage, et il abuse de son privilège jusqu'à ne nous rien pardonner. A vrai dire, la meilleure chance que nous ayons de gagner est de tricher,

et beaucoup de gens ne s'en font pas faute : ce fort est indulgent aux forts et aux habiles, il n'est impitoyable que pour les ingénus et les ignorans. Hélas! il n'est que trop vrai, les péchés d'ignorance sont ceux que la destinée punit avec le plus de rigueur, et c'est là précisément ce qui condamne l'optimisme.

On lit dans un conte italien du XV[e] siècle qu'un pauvre homme de Faenza, à qui un riche voisin avait enlevé lopin après lopin toute sa terre, jusqu'à un cerisier qu'il aimait, en devint quasi fou de douleur. Il s'en alla d'église en église et fit sonner toutes les cloches. On sortait des maisons, on se demandait : « Que se passe-t-il? qui donc est mort? » Et lui courait à travers les rues, en criant : « *La ragione è morta! Per l'anima della regione ch'è morta.* La justice est morte; priez pour l'âme de la justice qui est morte! » Si on sonnait les cloches à chaque injustice qui se commet ici-bas, elles seraient toujours en branle et il n'y aurait pas assez de sonneurs pour s'atteler aux cordes. M. Huxley a raison : nous n'avons pas demandé à jouer, on nous y contraint, et nous jouons contre quelqu'un qui est inexorable.

Je m'étonne que sir John Lubbock, naturaliste distingué, évolutionniste convaincu, initié à tous les secrets de la science nouvelle, en ait si peu la philosophie. Dans les chapitres de son livre où il touche aux questions métaphysiques, il parle avec trop de faveur de certaines doctrines fades, douceâtres, et de certains théologiens qui, détestant les amers, ont ajouté tant de mélasse à la religion de la croix qu'on n'en reconnaît plus le goût. Désireux de nous réconcilier avec notre sort, ils nous représentent l'auteur de l'univers comme un excellent maître d'école, d'humeur douce, indulgente, débonnaire, dont la seule préoccupation est de nous rendre à la fois très heureux et très savans. L'école est belle, les pupitres sont commodes, les bancs sont rembourrés, et il y a un beau préau pour jouer; mais il faut se conduire décemment, ne rien déranger, ne rien gâter, ne rien salir et savoir quelquefois regarder sans toucher. Le maître, qui aime tendrement ses élèves, ne les gâte point. Il leur commande de travailler, mais il ne leur impose que des devoirs proportionnés à leurs forces. Il les soumet quelquefois à des épreuves, pour les fortifier, mais en ayant bien soin de mesurer le vent aux brebis tondues. Infiniment juste, il tient entre elles la balance égale, n'en favorise aucune aux dépens des autres. Il donne aux plus méritantes des bons points, encourage leurs efforts, récompense leurs vertus. Celles qui se conduisent mal, il les menace de corrections terribles, il leur montre la verge; mais au moment de frapper, il leur fait grâce, et quand le jour sera venu, elles seront admises, comme les autres, dans un préau où il est permis de regarder et de toucher, et elles auront, elles aussi, leur part de la fête éternelle. Il suffit d'ouvrir nos yeux, de les promener autour de nous pour nous assurer que les choses ne se passent pas ainsi, et c'est assez

d'une araignée mangeant sa mouche, d'un renard étranglant sa poule pour nous convaincre que, bonne ou mauvaise, la grande tragi-comédie qu'on appelle la vie humaine ne ressemble guère à la pièce que nous racontent ces chrétiens optimistes, persuadés que l'auteur leur a expliqué son scenario.

Sir John Lubbock raconte qu'un des représentans les plus éminens de la théologie optimiste, le doyen Stanley, ennemi résolu des dogmes tristes, ayant exposé un jour ses principes à lord Beaconsfield, le grand homme d'état lui répondit : « Ah! monsieur le doyen, tout cela est très bien, mais prenez-y garde : point de dogmes, point de doyens! *No dogms, no deans!* » Sir John Lubbock remarque à ce propos, fort justement, qu'il eût été regrettable qu'un homme du mérite de M. Stanley n'eût pas été doyen ; mais cela ne prouve pas que les doyens optimistes représentent le vrai christianisme. Comme M. Stanley, M. Lubbock déclare la guerre aux dogmes tristes, il les tient pour de grands obstacles à notre bonheur, pour un poison qui corrompt notre sang. Ce disciple de Darwin peut-il nier cependant qu'il n'y ait de secrètes harmonies entre ces dogmes qu'il condamne et les conclusions de la science moderne? Les paroles ne sont pas les mêmes, les musiques se ressemblent, et les évolutionnistes qui ont une religion, quand ils chantent leurs offices, entonnent à leur façon un *Dies iræ*.

La philosophie est tenue d'expliquer l'étrange disproportion qu'elle constate entre notre façon de concevoir les choses et leur réalité, entre l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes et ce que nous sommes, entre notre pensée et notre être. Elle nous enseigne que l'absolu ne se réalisant que dans l'infini de l'espace et du temps, dans l'ensemble des existences, les individus ne sont que des exemplaires tronqués, incomplets, quelquefois grossiers du type qu'ils représentent. Il y a plus : les forces multiples, dont le concours est nécessaire à la conservation comme à la création de l'univers, entrent souvent en concurrence; elles se combattent, elles se heurtent, elles entreprennent sur leurs droits respectifs, et de ces conflits résultent des accidens perturbateurs, causes de désordre, d'usure et de souffrance. Les astres eux-mêmes n'éprouvent-ils pas des dérangemens dans les orbes qu'ils décrivent autour de leurs centres d'attraction? C'est la part du hasard, tout ce qui est rencontre des résistances, et l'univers est ainsi constitué que, si parfaites que soient ses lois, l'exécution en est toujours imparfaite. L'orthodoxie catholique et protestante explique ce désordre ou ce déchet par le péché originel, théorie profonde dans sa naïveté, dont Schopenhauer disait qu'elle le réconciliait avec l'Ancien Testament, notre destinée ne ressemblant à rien tant, selon lui, qu'à la conséquence d'une faute et d'un désir coupable. Si différens que soient les points de départ, philosophes et théologiens s'accordent à reconnaître qu'il y a

dans le monde un principe de déformation des existences, quelque chose qui ne doit pas être et qui ne peut pas ne pas être.

Saint Augustin, Calvin, Pascal nous enseignent que Dieu a créé le monde, non pour nous, mais pour lui : *Deus omnia propter semetipsum condidit.* Bien qu'il soit amour, il est plus grand que notre cœur, et en vertu de sa sainteté il ne peut aimer dans son œuvre que lui-même et ce qui lui ressemble. Le péché ayant souillé la terre, il n'appelle à la vie l'immense majorité de ses créatures que pour le glorifier par leur malheur. C'est là le décret terrible, *decretum horribile.* Que si sa grâce a choisi quelques âmes qui le glorifieront par leur éternel bonheur, les raisons de son choix nous seront à jamais cachées, car le Dieu de Calvin comme celui de Pascal est un Dieu qui se cache. Pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là ? Nous n'avons pas de comptes à lui demander. Nous croyons découvrir dans notre destinée comme un mystère d'iniquité ; c'est le mystère de la justice divine, devant lequel nous ne pouvons que nous incliner, nous taire et adorer.

De son côté, la philosophie a décidé que dans le nombre infini des êtres qui vivent et qui meurent, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, que les uns sortent vainqueurs de l'inégal combat pour l'existence, que les autres succombent misérablement, sans avoir commis d'autre crime que celui d'être faibles, infirmes, mal armés, qu'au surplus l'univers, dont la justice n'est pas la nôtre, est profondément indifférent à nos plaisirs et à nos disgrâces, à nos plaintes et à nos hosannas, qu'il n'a pas été fait pour nous, que la destinée qui le gouverne n'a d'autre soin que celui de conserver et de perfectionner les espèces, que les individus ne sont que les instrumens de ses desseins, et qu'ils en sont souvent les dupes et les victimes. Dans un système comme dans l'autre, il y a un *decretum horribile,* et qu'on l'appelle Dieu ou la nature, la grâce ou le destin, le principe du monde en use comme sa hautesse qui, lorsqu'elle envoie un vaisseau en Egypte, ne s'embarrasse pas si les souris qui sont à fond de cale sont à leur aise ou non.

La science n'est pas obligée de nous prêcher des vérités réjouissantes. Quand elle nous apprend que notre cœur bat trente millions de fois en un an et que s'il s'arrête une fois, c'en est fait de nous, ou que la matière grise de nos circonvolutions cérébrales contient près de 600 millions de cellules, que chaque cellule se compose de plusieurs milliers de molécules visibles et chaque molécule de quelques millions d'atomes, elle nous donne en même temps une prodigieuse idée et de la complication de notre machine et de sa fragilité. Mais elle ne se propose pas non plus de nous inquiéter ou de nous chagriner. Elle n'admet point que la vie soit un mal, puisque la vie sert à quelque chose. Elle fortifie notre raison, et la raison, c'est le calme. Elle nous engage à ne pas croire facilement aux mauvaises intentions, à ne pas faire comme

les enfans qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. Si le monde a d'autres fins que les nôtres, les individus étant nécessaires à la perpétuation des espèces, le monde ne peut se passer de nous. Il faut donc qu'il s'approprie en quelque mesure à nos besoins ou que nous puissions nous adapter à ses lois, et l'adaptation au milieu produit sinon le bonheur, du moins une facilité de vivre accompagnée d'un sentiment d'aise et de bien-être.

La philosophie morale la plus conforme à l'esprit de ce temps ressemble beaucoup à celle d'Épicure, et Épicure, lui aussi, n'était ni optimiste ni pessimiste. Le Louvre possède un buste admirable de ce sage, qui fit toujours la guerre aux folles terreurs comme aux vaines espérances. Jamais figure ne réunit tant d'élégance à tant de sévérité; c'est bien l'homme qui recommandait à ses disciples de donner de la grâce à leurs tristesses comme à leurs joies, de mêler un peu d'ascétisme à leurs bonheurs comme à leurs malheurs. Pour l'épicurien, le monde est un étranger, mais il ne le traite pas en ennemi. Il sait que les choses n'ont pas été faites pour lui plaire, mais il estime qu'entre elles et lui il y a des convenances accidentelles, et sans se donner, il se prête. Les plantes ne fleurissent pas pour m'être agréables ; elles ne m'en plaisent pas moins, et si je leur donne à boire quand elles ont soif, mon plaisir s'en accroît. Ce n'est pas pour moi que tout reverdit au printemps, et le printemps me met le cœur au large. Ce n'est pas pour moi que chantent les rossignols ; quelle que soit leur idée, elle me paraît bonne, et leur musique sert d'accompagnement naturel à une fête que je me donne à moi-même.

Épicure n'enseignait pas l'art d'être heureux, il enseignait l'art de se consoler, et l'art de se consoler est une science austère : le fond de la consolation est le renoncement, l'acquiescement à la destinée, la négation de ma propre volonté, volontairement immolée à une loi qui n'est pas la mienne. Comme l'auteur de l'*Imitation*, Épicure disait que nous devons apprendre à nous briser en beaucoup de choses. Mais ce grand consolateur enseignait aussi l'art de jouir. Il pensait que l'univers n'étant pas destiné à servir à nos plaisirs, nous ne devons pas attendre qu'il nous les offre, qu'il faut les prendre, en y mettant du nôtre et en les accommodant au goût de la sagesse, qui condamne les excès et ne craint rien tant qu'un repentir. Tout bonheur est du bien volé, et c'est un genre de vol que les fakirs de la mélancolie ont tort de décourager. Nos courtes félicités ont l'exquise saveur du fruit défendu; nous éprouvons en nous en repaissant une joie de larron qui s'applaudit de son industrie et nargue le gendarme. Mais le gendarme ne nous en veut pas et ne se fâche point : il sait bien qu'il aura le dernier mot.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Eh bien, c'est fait! Ce scrutin si impatiemment attendu, si étrangement préparé, a dit son secret, sinon son dernier mot, qui reste réservé au scrutin complémentaire de dimanche prochain. Il était bien temps que la tragi-comédie électorale arrivât au dénoûment; à ce régime de manifestes, de prédications effrénées, de réunions bruyantes, de charlatanisme, ce malheureux peuple français ahuri, assiégé d'influences et de pressions, troublé et abusé, aurait fini par ne plus savoir où il en était, ce qu'on voulait de lui. Il ne le sait peut-être pas bien encore; mais il a voté, et tandis qu'il va rentrer dans son repos, dans son travail de tous les jours, les oracles de la politique en sont maintenant à leurs interprétations, à leurs calculs et à leurs pronostics, qui ne sont pas naturellement les mêmes dans tous les camps. C'est l'histoire invariable. Le combat est fini ou à peu près; on peut du moins en saisir les traits généraux, et comme après tous les combats, il ne reste plus qu'à compter ce qu'on a perdu et ce qu'on a gagné, à savoir aussi quelles lumières se dégagent de cette mêlée violente, de ce vote populaire, qui, selon qu'on en décidera, peut n'être que la continuation de l'anarchie d'hier ou devenir le commencement d'une situation nouvelle.

Assurément les obscurités et les équivoques ne manquent pas dans ce scrutin, qui peut prêter, si l'on veut, à toutes les interprétations de fantaisie, à tous les calculs intéressés. A l'étudier et à le scruter de près, sans parti-pris, il n'est pas cependant si dénué de sens et de clarté. Il est ce qu'il pouvait être dans les conditions où s'est engagée une lutte malheureusement dénaturée d'avance par toutes les passions. C'est le vote d'un pays tiraillé, plein de perplexités, qui se défend comme il peut, qui craint visiblement les révolutions nouvelles d'institutions, les aventures qu'on lui propose, et qui, en même temps,

en dit assez pour témoigner ses inquiétudes, son mécontentement de tout ce qu'il a vu, de tout ce qu'il a subi depuis quelques années. Tous les tacticiens du monde peuvent interroger, décomposer, torturer ce scrutin du 22 septembre : on peut dire que, réduites à leur expression la plus simple, les élections dernières, en mettant hors de cause la république, sont un avertissement décisif de plus pour les républicains qui, depuis dix ans, depuis cinq ans surtout, ont gouverné la France et l'ont mal gouvernée. C'est le double caractère, c'est la signification intime et profonde de ce vote, de cette consultation nationale qui vient de se produire. Eh ! sans doute, à ne prendre que le résultat matériel et apparent, les républicains ont des avantages marqués; ils retrouvent leur majorité, ils restent maîtres du terrain. Ils seront, tout bien compté, 320 ou 330 dans la chambre nouvelle; les conservateurs, à ce qu'il semble, approcheront du chiffre de 200, comme dans la dernière législature ; ils gardent leurs positions : ce qu'ils ont perdu dans quelques arrondissemens, ils le regagnent dans d'autres. Une trentaine de boulangistes figureront aussi au Palais-Bourbon. C'est là le fait, c'est la proportion sommaire et générale des partis. A première vue il en résulterait que tout resterait à peu près au même point, que la majorité d'aujourd'hui serait la majorité d'hier, et que la chambre nouvelle ne serait guère que la reproduction de l'ancienne. Ce n'est qu'une apparence. En réalité, ce n'est ni la même majorité, ni la même chambre, ni la même situation. Tout est changé, et par l'entrée d'élémens nouveaux dans l'assemblée qui vient d'être élue, et par l'esprit qui s'est révélé dans cette lutte dont le scrutin du 22 septembre est le dénoûment.

Cette victoire, que les républicains célèbrent un peu bruyamment aujourd'hui, et qu'ils ont sans doute le droit de revendiquer jusqu'à un certain point, elle n'a pas été obtenue sans peine et elle n'est pas sans mélange; elle n'est point surtout sans offrir quelques traits caractéristiques. Qu'on remarque bien d'abord tout ce qu'il a fallu pour assurer ce succès. Le gouvernement lui-même a cru nécessaire de se jeter à outrance dans la mêlée, de déployer toute la puissance de l'action officielle, de mobiliser, pour ainsi dire, sous les ordres et sous la surveillance des préfets, l'armée des fonctionnaires : percepteurs, instituteurs, buralistes, employés de toute sorte, pour les envoyer au combat. Ils ont été tous mandés, catéchisés et expédiés avec un avertissement salutaire accompagné de menaces s'ils montraient de la tiédeur pour le candidat républicain. Le moindre inconvénient de ces procédés de persuasion remis en honneur par M. le ministre de l'intérieur et tout simplement renouvelé de l'empire, est de diminuer la valeur morale d'un succès de scrutin. Et voilà le malheur! même avec ces moyens perfectionnés, on ne réussit pas toujours, on ne change pas à volonté le courant de l'opinion; on ne refait pas la popularité

des républicains compromis par leur politique. Le fait est que quelques-uns des chefs de l'opportunisme et du radicalisme ont eu des revers ou des mécomptes dans ces élections. M. Jules Ferry en personne a essuyé à Saint-Dié, où il se croyait omnipotent, un échec dur à son orgueil. Un ancien ministre opportuniste, épurateur de la magistrature, M. Martin-Feuillée, est resté sur le champ de bataille à Rennes. M. Goblet, un ancien président du conseil radical, un des principaux auteurs des lois scolaires, a eu de son côté le déboire d'être battu dans son pays, à Amiens, par un simple boulangiste. Puis c'est le tour des ajournés, des contestés. M. le ministre de l'intérieur lui-même, M. Constans, le grand électeur, est en ballottage à Toulouse. M. Clémenceau, M. Floquet, M. Lockroy, sont ballottés dans le Var et à Paris. Ils se relèveront, les uns et les autres, de leur défaite. C'est possible. M. Jules Ferry reviendra à la chambre, on lui prépare déjà des candidatures; M. Constans, M. Floquet, pourront être plus heureux à un second vote : le coup n'en est pas moins porté. Ces échecs sont certainement un des incidens les plus curieux de ce scrutin du 22 septembre; mais ce qu'il y a de plus frappant, de plus significatif, ce qui fait le caractère général de ces élections, c'est que dans le fond, à travers toutes les confusions et les équivoques, en dépit de toutes les pressions, elles sont modérées, elles veulent être modérées.

De quelque manière qu'on groupe les chiffres et qu'on joue avec les résultats, il y a un fait sensible, évident. Non, le pays qu'on vient de consulter et qui a répondu de son mieux n'est pas pour les agitateurs et les démagogues qui ne sont que les précurseurs des artisans de dictature. Il n'est pas non plus pour la politique des aventures extérieures et des expéditions lointaines dont le souvenir vient de peser si étrangement sur M. Jules Ferry; il est encore moins pour la politique des passions exclusives, des tyrannies de parti, des délations dans les communes, des guerres de secte, des persécutions religieuses, des désordres financiers, des emprunts et des déficits. Et rien ne le prouve mieux que le double fait qui caractérise justement les élections d'hier. D'un côté, le radicalisme est visiblement arrêté dans son essor, il a reculé presque partout. Les candidats radicaux n'ont eu que peu de fortune ou sont en ballottage, comme M. Clémenceau, comme M. Floquet, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, parmi ceux qui ont été élus, beaucoup se sont crus obligés de voiler prudemment leur programme. Les radicaux ont décidément perdu de leur popularité et de leur crédit dans un pays désabusé. Ils seront tout au plus de cinquante à soixante dans la chambre prochaine. D'un autre côté, un fait assez nouveau s'est produit dans ces élections. L'opinion s'est tournée avec une singulière faveur vers des hommes qui passent pour les plus modérés des républicains, qui désavouent et combattent la politique des dernières années. M. Léon Say, qui a quitté le Sénat pour aller, avec son expérience et son auto-

rité, lever le drapeau de la république modérée dans les Pyrénées, a été élu à Pau, et, avec M. Léon Say, M. Henri Germain, l'habile financier, est aussi élu dans l'Ain. Et avec M. Henri Germain, avec M. Léon Say, d'autres candidats ralliés au même drapeau sont nommés dans le Pas-de-Calais, en Seine-et-Marne, dans le Rhône, dans le Doubs. Tous ces hommes, dont quelques-uns sont des nouveaux-venus, n'ont point hésité à se déclarer d'avance pour une conciliation libérale, pour la paix religieuse, pour l'ordre des finances. Le mouvement est commencé, la politique de libéralisme pacificateur trouve de l'écho dans l'opinion. De sorte que ces élections sont un succès pour la république sans doute, mais sont aussi la manifestation, aussi complexe qu'on le voudra, d'un pays qui se sent modéré et conservateur quand même.

L'erreur des républicains serait de s'abuser sur leur victoire, de rester insensibles à ce travail d'opinion, d'oublier l'expérience de 1885, de ne pas comprendre que tout ce qui est arrivé depuis a été préparé par eux, par leurs passions et leurs aveuglemens. C'est là, en effet, c'est en 1885 qu'est l'origine de cette crise laborieuse, tourmentée, stérile, où l'on n'a cessé de se débattre, où les idées de dictature ont pu renaître un jour comme un mauvais fruit de la lassitude universelle. Déjà à cette époque le pays excédé, poussé à bout par les vexations, par la politique de parti, par tous les abus d'une administration ruineuse, envoyait brusquement à la chambre une masse de conservateurs de toutes nuances. La majorité républicaine, qui avait été de 3 millions de voix aux élections de 1881, tombait tout à coup à 3 ou 400,000 voix; c'est-à-dire qu'entre la république et la réaction provoquée contre elle un déplacement insignifiant pouvait tout décider. C'était un avertissement significatif. Ce jour-là, il faut l'avouer, les républicains ont laissé échapper l'occasion d'être des politiques sérieux et même des serviteurs prévoyans de la république. Loin de s'arrêter ne fût-ce qu'un instant pour reprendre leur sang-froid, loin de tenir compte d'un vote qui pouvait les surprendre, mais qui n'était après tout que la manifestation de la souveraineté populaire, l'expression des sentimens et des vœux du pays, ils se raidissaient et ne songeaient qu'aux représailles. Ils commençaient par ces invalidations systématiques qui n'étaient que l'arbitraire mis au service de l'esprit de parti. Ils redoublaient de passion et de violence, traitant la minorité en ennemie, excluant les conservateurs de toutes les commissions, surtout de la commission du budget, poursuivant l'exécution de leurs lois les plus irritantes. Ils ne s'apercevaient pas que cette minorité qu'ils traitaient en ennemie, c'était près de la moitié de la France, que mettre pour ainsi dire hors la loi plus de trois millions de Français en méconnaissant leurs vœux, leurs intérêts et leurs griefs, c'était la plus étrange arrogance de majorité. Ils ne voyaient pas de plus que c'était rejeter presque forcément les conservateurs dans une opposition irri-

tée, irréconciliable, malheureusement stérile. Ce qu'ils ont gagné de plus clair a été de rendre tout impossible, de s'asservir eux-mêmes aux radicaux, dont ils ne pouvaient plus se passer, de créer enfin cette anarchie parlementaire où ils se sont agités et épuisés jusqu'au bout dans l'impuissance.

Ont-ils du moins réussi, avec leur politique de parti et de combat, à arrêter ou à détourner le mouvement qui les menaçait? Ils n'ont su ni l'arrêter ni le désarmer. Le mouvement n'a cessé de se développer ou de se maintenir dans la plupart des élections partielles qui se sont succédé et le jour où le grand scrutin s'est rouvert récemment, les conservateurs se retrouvent à peu près avec les mêmes forces, perdant quelques sièges, en gagnant beaucoup d'autres, ayant, eux aussi, leurs hommes nouveaux. Il y a mieux encore. Sans doute c'est le résultat matériel qui décide, qui fait les majorités et les minorités; le scrutin a le dernier mot. Moralement le scrutin peut avoir une autre valeur: il révèle la force des opinions en présence, et ce qu'il y a justement de caractéristique, c'est que presque partout, là même où les conservateurs ne réussissent pas, ils suivent de près l'élu républicain. C'est toujours 7,000 voix contre 8,000, 9,000 contre 10,000, etc. Il n'y a que quelques centaines de voix, quelquefois moins, de différence. Il en est de même, remarquera-t-on, des républicains battus par les conservateurs. C'est possible; cela signifie tout simplement que le pays reste plus que jamais partagé en deux camps. Eh bien, les républicains vont-ils recommencer en 1889 ce qu'ils ont fait en 1885 et reprendre leur politique d'exclusion, de guerre, de désorganisation? C'est toute la question au lendemain de ce scrutin du 22 septembre, début d'une nouvelle étape.

La majorité, telle qu'elle est, un peu chèrement achetée si l'on veut, reste à la république et aux républicains, soit; que feront maintenant les républicains de leur majorité dans l'intérêt même de la république? Comment vont-ils se conduire? Ils ont leur choix à faire. S'ils n'ont pas d'autre ressource que de continuer ce qui a si bien réussi, leur histoire est écrite d'avance. Ils sont condamnés à s'agiter en agitant le pays sans le ramener. Ils reprendront leur ménage avec les radicaux. Toutes les fois qu'ils auront à faire ensemble œuvre de parti, ils se retrouveront unis; le lendemain ils seront divisés dans toutes les questions d'intérêt public, de gouvernement, de stabilité constitutionnelle, d'administration, de paix morale, de finances. C'est fatalement, sous le nom d'une concentration chimérique, une guerre intermittente, accompagnée d'incohérences parlementaires, de crises ministérielles, dont le résultat inévitable est encore une fois l'impuissance, — l'impuissance devant la menace momentanément conjurée de la dictature. Avec le radicalisme on ne fera rien, parce qu'on ne peut rien, si ce n'est s'agiter et agiter. Il ne peut donc rester pour les républicains sérieux et clair-

voyans qu'à faire aujourd'hui ce qu'ils n'ont pas fait au lendemain de 1885, à désintéresser les instincts conservateurs du pays, à chercher un appui dans les forces conservatrices, — et c'est ici que ces républicains modérés qui ont été récemment élus peuvent prendre une initiative salutaire, un rôle aussi utile qu'efficace. Encore faut-il, dira-t-on, que les conservateurs se prêtent à un rapprochement, aux transactions nécessaires. C'est bien évident. Mon Dieu! les conservateurs aussi bien que les républicains peuvent faire leur profit des élections dernières. Ils ont eu depuis quelque temps à subir d'étranges conseils; ils se sont laissé entraîner, les uns par fougue de tempérament et par impatience d'action ou par de faux calculs, d'autres par une discipline mal entendue, dans d'étranges alliances : ils n'y ont rien gagné, ils n'y pouvaient rien gagner; ils ont risqué tout au plus de compromettre la dignité de leur drapeau, et, en croyant travailler pour leur cause, de travailler au succès d'une malfaisante aventure. Le moment est venu pour eux de redevenir eux-mêmes, de rentrer dans leur rôle, d'être simplement des conservateurs défendant la paix morale, l'équité dans l'administration, les garanties libérales, l'ordre financier, et sur ce terrain il n'est point douteux qu'entre les modérés de tous les partis il n'y ait une alliance possible. Conservateurs et républicains y sont intéressés.

Eh quoi! s'écrieront les violens de tous les camps, l'union libérale, l'union des modérés, l'éternelle alliance du centre gauche et du centre droit, c'est toujours la même chanson. Ils sont plaisans, ces railleurs superbes qui ont si bien réussi dans leurs campagnes, qui sont si heureux avec leurs tactiques, que les uns ne peuvent faire vivre la République sans la mettre perpétuellement en péril, et que les autres ne peuvent la détruire. Ils ne voient pas que, si on revient toujours là, il faut bien que ce soit dans la nature des choses. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pays a fait ce qu'il devait, ce qu'il pouvait, en mettant dans son vote du 22 septembre un vœu évident de modération. Le reste est l'affaire des hommes, à commencer par le M. le Président de République, qui ont dans les mains la paix, la sécurité et les libertés de la France.

La paix de l'Europe est certes un assez grand bien pour qu'on n'hésite pas à lui faire tous les sacrifices possibles. Elle tient aussi, il faut l'avouer, à bien des détails, à bien des particularités invisibles, à bien des accidens imprévus qui en font la chose la plus fragile, la plus incertaine et la plus précaire. Il y a sans doute quelques grandes questions qui sont toujours faciles à saisir, qui dominent toutes les autres et ont le premier rôle; il y a en même temps les questions qu'on pourrait appeler secondaires, tout au moins épisodiques, qui contribuent autant que les autres à épaissir ou à prolonger l'obscurité des affaires du monde. Assurément il n'est personne qui ne sente aujourd'hui que les Balkans, dans leur position lointaine et excentrique, sont une des parties faibles de l'Europe, que là peut-être couve l'étincelle qui allu-

mera un jour ou l'autre les grands conflits. Qui pourrait cependant voir clair dans tous ces troubles, ces agitations, ces rivalités, ces intrigues dont se composent les affaires balkaniques? On suppose tout, on s'attend toujours à du nouveau, à de l'imprévu du côté de l'Orient parce qu'on croit sans doute que rien n'est impossible. Un moment, il n'y a que quelques jours, on n'a parlé de rien moins que d'inévitables complications, d'armemens bulgares et d'armemens serbes, de coups de théâtre préparés par le prince Ferdinand à Sofia et de mouvemens mystérieux à Belgrade. On a même attribué à la Porte l'intention d'en appeler à l'autorité, à l'intervention diplomatique de l'Europe pour en finir avec une situation irrégulière et de prendre de son côté des précautions militaires pour garantir la Macédoine contre toute incursion. La Porte n'est probablement pas si pressée de faire appel aux interventions de l'Europe, parce qu'elle sait bien qu'elle pourrait encore une fois payer les frais d'une transaction nouvelle, et ces petits états des Balkans ont peut-être assez de leurs affaires, de leurs aventures intérieures.

Comment la Serbie notamment se tirera-t-elle de cet imbroglio semi-politique, semi-conjugal qui se déroule autour d'elle, qui pourrait bien finir par quelque drame, et, en attendant, ressemble étrangement à une comédie? Depuis quelque temps, en effet, depuis que le roi Milan avait divorcé, puis abdiqué la couronne en faveur de son jeune fils, c'était une question de savoir si la reine Nathalie reviendrait à Belgrade, dans quelles conditions elle pourrait revenir et où elle irait prendre sa résidence, si, en un mot, elle serait traitée en souveraine. Toutes sortes de négociations, à ce qu'il semble, auraient été engagées et poursuivies mystérieusement entre l'ancien roi, l'ancienne reine et la régence, fort embarrassée de savoir à qui complaire. Le roi Milan aurait, dit-on, fait ses conditions et fulminé des protestations, des ultimatums, en menaçant de faire quelque éclat, de revenir à Belgrade et peut-être d'enlever le jeune roi; l'ancienne reine paraît avoir refusé de souscrire aux conditions qui lui ont été communiquées en maintenant invariablement sa résolution d'aller à Belgrade; la régence, quant à elle, a fait de la diplomatie et gagné du temps jusqu'ici le mieux qu'elle a pu. La reine Nathalie, cependant, a quitté la Russie, où elle a trouvé une hospitalité bienveillante; elle s'est arrêtée en Roumanie et elle vient de se rendre à Belgrade, où elle est restée populaire et où elle a des partisans même dans le ministère, où elle a trouvé le métropolite qui a refusé de prononcer son divorce, et son jeune fils tout disposé à recevoir sa mère en reine dans son palais. Qu'arrivera-t-il maintenant? Quelles seront les suites de ce duel singulier entre des époux mal assortis, qui ne sont pas si bien divorcés qu'ils ne puissent se quereller encore? C'est là la question; elle est faite pour piquer la curiosité; elle peut malheureusement aussi se compliquer en chemin si le retour de la

reine venait à être l'occasion de mouvemens extérieurs, qui ne seraient pas sans péril pour la Serbie, peut-être pour sa dynastie elle-même. Ce n'est là encore toutefois qu'un incident destiné à rester nécessairement limité tant que les influences étrangères ne se mettent pas directement et ouvertement de la partie, tant que les puissances les plus intéressées à ces affaires des Balkans s'en tiennent à une politique d'observation et d'attente, qui, à la vérité, ne décidera rien, qui laisse, au contraire, en suspens la paix de l'Orient et de l'Occident.

C'est la politique du provisoire et du perpétuel qui-vive. On finit après tout par s'y accoutumer, par vivre tant bien que mal avec cette paix au jour le jour si singulièrement protégée par des millions d'hommes qui s'observent sous les armes. Les choses ne suivent pas moins leur cours; tous les pays n'ont pas moins leurs affaires, leurs travaux et leurs problèmes. Récemment encore l'empereur François-Joseph présidait aux manœuvres de son armée en Galicie, en Hongrie; il faisait en définitive ce qu'on fait partout, en Allemagne, comme en France, comme en Russie. L'Autriche, qui exerce son armée et tient sa frontière si bien garnie parce qu'elle est une des puissances les plus engagées dans les affaires de l'Orient et de l'Occident, l'Autriche a cependant bien d'autres difficultés dont elle est obligée de tenir compte. Elle a ses peuples de race diverse, ses nationalités multiples à concilier dans l'empire; elle a aujourd'hui cette question de la Bohême qui devient plus pressante, qui entre depuis quelque temps dans une phase nouvelle. Il y a moins d'un quart de siècle que le mouvement national a commencé à se dessiner en Bohême sous la direction d'un vieux patriote, M. Rieger. Il s'est développé avec une rapidité et une énergie croissantes, si bien qu'aux dernières élections de la diète de Prague, il y a quelques mois à peine, les premiers promoteurs du mouvement, les vieux Tchèques, ont été dépassés par un parti nouveau, les jeunes Tchèques, qui ont eu de nombreux succès de scrutin par l'ardeur impatiente de leurs revendications nationales et de leurs idées libérales. C'est là le fait. Le ministère de Vienne, dont le chef, le comte Taaffe, se propose justement la conciliation des nationalités, n'a pas vu évidemment sans quelque inquiétude ce progrès des jeunes Tchèques dont l'intervention pouvait troubler sa politique et affaiblir sa position dans le parlement autrichien. Loin de se raidir cependant et de se retrancher dans une résistance absolue, le comte Taaffe s'est préoccupé de chercher quelque transaction nouvelle, quelque moyen d'apaiser les sentimens tchèques, et un de ses actes les plus récens a été la nomination du comte Thun-Hohenstein au poste de gouverneur de la Bohême. Sans être un ami ni un allié des jeunes Tchèques, le comte Thun est un nationaliste qui, par ses opinions, sa position et ses relations de famille, est fermement attaché à la cause de son pays. Sa nomina-

tion ressemblait à une concession, à un gage, et aussitôt s'est élevée une question bien autrement significative, celle du couronnement éventuel de l'empereur François-Joseph comme roi de Bohême.

C'est la concession qui, depuis quelques jours, fait du bruit dans l'empire. L'empereur ira-t-il ceindre la couronne de saint Wenceslas à Prague comme il a ceint la couronne de saint Étienne à Buda-Pesth? Cette idée a déjà soulevé les protestations passionnées de tous les Allemands; elle semble n'avoir excité qu'une certaine jalousie chez les Hongrois, qui ne peuvent se résigner à trouver bon pour les autres ce qu'ils ont trouvé juste pour eux. En Bohême naturellement elle serait accueillie avec enthousiasme, à la condition toutefois que ce ne fût pas une simple illusion, que la Bohême retrouvât, avec son roi couronné à Prague, les droits d'un royaume autonome. Ce serait dans tous les cas un événement assez sérieux dans l'intérieur de l'empire, et ce serait aussi une question de savoir dans quelle mesure cette extension de l'idée fédérative servirait la politique de l'Autriche en Orient.

Tout ne se passe pas sans contre-temps et ne se réduit pas à des crises intimes de pouvoir ou à des agitations de parti au-delà des Pyrénées. Naguère encore, au moment où la cour achevait paisiblement sa saison d'été et où la reine était tout entière à ses excursions ou à ses réceptions à l'autre extrémité de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique ont éclaté tout à coup des incidens qui remuent depuis quelques jours la fibre castillane. Dans la partie des eaux méditerranéennes qui est souvent infestée par les pirates du Riff, une barque venant de Malaga a été attaquée et pillée; des sujets espagnols ont été pris et retenus en captivité par une tribu marocaine, par les Maures du Riff, qui depuis quelque temps, à ce qu'il semble, redoublent de violences sur cette côte inhospitalière. Le nom et le drapeau de l'Espagne ont été insultés sans trouver protection auprès du sultan qui, à la vérité, n'est pas toujours maître de ses tribus indisciplinées et sauvages. Aussitôt une émotion des plus vives s'est manifestée dans la péninsule, et il s'en est fallu de peu qu'il n'y eût aujourd'hui une question du Maroc à Madrid, où l'on ne parlait de rien moins que de recourir à la force, de mettre une armée en campagne si l'on n'obtenait pas une réparation éclatante. Tout pouvait dépendre des dispositions plus ou moins conciliantes du sultan et de l'habileté ou de l'autorité du nouveau représentant espagnol récemment arrivé à Tanger. Assurément on n'en est pas arrivé aux dernières extrémités; l'affaire n'est point cependant sans quelque gravité.

Ce n'est pas la première fois que l'Espagne tourne ses regards vers le Maroc et songe à faire sentir sa force, sinon à l'établir sur cette côte entre la Méditerranée et les profondeurs de cet empire mystérieux qui reste un des foyers du fanatisme musulman. Il y a trente ans déjà,

pour des motifs et des griefs qui ne différaient guère de ceux qu'elle peut invoquer aujourd'hui, elle engageait une campagne aussi dangereuse que brillante. Elle débarquait à Ceuta une armée de 40,000 hommes sous les ordres du général O'Donnell, pour avoir raison d'un ennemi dont elle ne connaissait pas la force, et ce n'était pas une entreprise facile. Cette armée espagnole, conduite par des chefs intrépides, les Ros de Olano, les Zabalo, les Prim, les Echagüe, ne mettait pas moins de deux mois pour aller de Ceuta à Tetouan. Elle avait livré vingt combats, elle avait eu à essuyer les rigueurs d'un hiver exceptionnel, les tempêtes qui bouleversaient ses camps, les épidémies qui décimaient ses bataillons. Ce fut une campagne meurtrière, et lorsqu'après avoir pris Tetouan, après avoir gagné la dernière victoire de Gualdras, l'armée d'O'Donnell, par des raisons de diplomatie et de prudence, s'arrêtait sur le chemin de Tanger pour signer la paix, elle sortait de cette campagne avec un traité qui ne lui assurait que des avantages insignifians et, somme toute, plus de gloire que de profit. L'Espagne a gardé le souvenir de cette armée du Maroc et de cette campagne de 1860; elle n'a presque rien gardé de plus, pas même des garanties pour la sûreté et la défense des petits postes de Ceuta, de Melilla, d'Alhucemas qu'elle a encore sur cette côte africaine et dont elle fait des prisons. Aujourd'hui, après trente ans, elle est comme si elle n'avait rien fait; elle se retrouve en face de cette même question du Maroc pour ces récens incidens qui se sont produits, pour ces insultes qui, en offensant sa fierté, sont venues réveiller ses ardeurs belliqueuses et des velléités de protectorat ou d'établissement africain qu'elle n'a jamais pu pousser jusqu'au bout.

Par lui-même sans doute l'incident de la barque de Malaga et de l'équipage traîné en captivité par les Maures du Riff ne serait pas de nature à créer des complications démesurées; c'est une affaire que la diplomatie pourrait régler aisément. Ce qui en fait sa gravité, c'est que cet incident semblerait se lier à une certaine agitation qui se manifesterait dans l'intérieur du Maroc, à une certaine recrudescence du fanatisme musulman toujours prêt aux irruptions contre tout ce qui est chrétien. Déjà on en est à signaler d'autres violences commises notamment à Tetouan, des prédications ardentes des santons, des excitations à la guerre sainte contre les Espagnols, et le sultan lui-même est souvent impuissant à contenir les passions des tribus farouches de la montagne et de la côte. Ce serait pour ainsi dire un danger tout intérieur, local; mais ce qui pourrait surtout donner une importance particulière et nouvelle à cet incident, c'est que depuis quelque temps le Maroc semble décidément être devenu l'objet de l'attention de quelques puissances jalouses de paraître partout, d'étendre leur action à toutes les parties de la Méditerranée. Jusqu'ici la grande maîtresse ombrageuse

de Gibraltar, l'Angleterre, seule suivait avec la vigilance de sa diplomatie, avec l'activité d'une politique intéressée, les affaires du Maroc, et c'est même pour ménager les susceptibilités britanniques que déjà, il y a trente ans, l'Espagne s'arrêtait dans sa campagne victorieuse de 1860. Maintenant, ce sont toutes les puissances qui s'en mêlent. L'Allemagne, l'Italie même, envoient des missions et des présens au sultan, s'efforcent de nouer des relations avec le Maroc, de prendre position à cette extrémité de la Méditerranée. De sorte que l'Espagne, dans ses démêlés, est exposée à rencontrer devant elle, non-seulement le fanatisme musulman, avec lequel il n'est jamais commode de traiter, mais encore des influences européennes qui peuvent devenir gênantes. C'est là justement ce qui peut compliquer tous les incidens. Résolue à rester étrangère aux luttes qui peuvent s'engager en Europe, à se retrancher dans la neutralité, elle s'est accoutumée depuis longtemps à considérer ce coin de terre africaine comme un champ naturellement ouvert à son action, c'est une tradition de sa politique. Elle n'a rien fait jusqu'ici pour s'étendre; elle n'a pas non plus renoncé à ses prétentions et elle ne peut évidemment voir sans quelque inquiétude d'autres influences s'établir au Maroc, se préparer peut-être à contrarier ses vues ou à s'interposer dans ses conflits, en lui fermant la seule issue extérieure qu'elle puisse avoir. Et c'est ainsi que, sous un simple incident tout fortuit, peut se cacher une assez grosse question de politique internationale.

Que fera maintenant l'Espagne? Rien n'indique assurément que le cabinet de Madrid soit disposé à prolonger la querelle et à vider l'incident par la guerre au risque de se jeter dans une aventure. Si le ministre des affaires étrangères, M. de la Vega y Armijo, a pris la chose un peu fièrement, le président du conseil, M. Sagasta, a tout l'air d'être d'une humeur plus placide. Pour le moment, le cabinet de la régente s'est borné à demander à l'empereur du Maroc la satisfaction qui lui est due, et il paraît bien en même temps avoir voulu appuyer ses réclamations par quelques démonstrations, par l'envoi de quelques navires ou par quelques mouvemens de troupes vers l'Andalousie. C'est là tout. Le reste dépend de la réponse qui a été faite aux réclamations espagnoles, et il est assez vraisemblable que, soit de lui-même, soit sous quelque influence modératrice, le sultan ne s'est refusé à rien; si le sultan a donné toute satisfaction à l'Espagne, comme on peut le présumer, c'est un incident fini jusqu'à la prochaine occasion; s'il tergiversait, tout pourrait assurément se compliquer, et on pourrait bien voir un de ces jours une question du Maroc se mêler à toutes les questions qui sont déjà l'embarras et le souci de l'Europe.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le résultat des élections a donné satisfaction au monde des affaires. Tel est le fait brutal qui ressort de la comparaison des cours au 14 et au 28 septembre. On sait que les élections ont eu lieu le 22. Le samedi 14, au moment de la réponse des primes sur les valeurs, la Bourse paraissait décidée à escompter dans un sens favorable l'événement attendu. Or la rente 3 pour 100 était, à ce moment-là, à 86.47, coupon trimestriel inclus, l'amortissable à 90 francs, le 4 1/2 à 104.65. La hausse allait-elle se produire avant même que les élections eussent lieu? C'était pousser un peu loin la confiance. Déjà la hausse de la rente atteignait 1 fr. 17 depuis le dernier cours de compensation, celle de l'amortissable était de 0 fr. 80, celle du 4 1/2 de 0 fr. 60.

La dernière semaine avant le grand combat électoral s'est passée dans une attente ferme, mais prudente. Le coupon détaché le 16 sur la rente n'a pas été regagné; le samedi 21, la rente se tenait à 85.60, ex-coupon, après 85.30 ou 85.35 au plus bas.

Un bon résultat des élections, pour la Bourse, c'est un résultat qui maintient le *statu quo* au lieu de préparer une révolution et qui rend vraisemblable l'avènement des modérés. En un mot, c'est le triomphe de la paix et de la stabilité. Le monde financier ne demande pas autre chose.

Les banquiers, les grands spéculateurs attendaient depuis longtemps le moment de faire des affaires, de lancer des opérations dont quelques-unes ont passé par plusieurs années de préparation. On veut ouvrir une campagne de créations de société et ne plus se borner à émettre des emprunts d'états, ce qui semblait être, tous ces derniers temps, l'unique souci des grands manieurs d'argent.

Les fonds d'états sont à des prix très élevés, quelques-uns presque exagérés. De plus, la dernière grande expérience faite dans ce sens, l'émission de valeurs sur valeurs de la république argentine, a mal tourné. Elle vient d'aboutir à une sorte de krach. Les gouvernemens argentins, soit de l'état fédéral, soit des provinces, se sont abandonnés aux plus agréables, mais aussi aux plus dangereuses illusions sur la manière de développer la prospérité et la richesse dans leur immense pays. Ils ont lancé emprunts sur emprunts et aussi multiplié follement les émissions de papier-monnaie. La prime sur l'or s'est élevée de 50 à 90 assez lentement, puis brusquement de 90 à 117, et enfin à 105

ou 106 pour 100. C'est un taux excessivement élevé, et qui, s'il devait se maintenir, ne permettrait plus aux gouvernemens émetteurs de faire longtemps face à leurs engagemens et de continuer à payer en or l'intérêt de leurs emprunts.

Cet incident fâcheux de la baisse des valeurs argentines, baisse qui s'est déjà atténuée, a quelque peu enrayé l'élan qui portait tous les fonds d'États à de plus hauts cours. D'ailleurs, en ce qui concerne les rentes françaises, la progression obtenue depuis le commencement du mois est de nature à paraître bien suffisante au moins jusqu'à la liquidation qui a lieu mardi. Le 3 pour 100 s'est avancé, sur son cours de compensation, de 1 fr. 77 (coupon inclus). L'écart est le même (coupon inclus également) sur l'amortissable. Même le 4 1/2, qui ne peut guère s'élever à cause des menaces de conversion au pair dans un délai désormais très bref, a réalisé une hausse de 0 fr. 80. Quoi d'étonnant que le marché ait paru désireux de se recueillir et de n'aller pas plus loin?

Sur les fonds d'états étrangers, la comparaison des cours de ce jour, le dernier avant la réponse des primes, s'établit avec les prix de compensation de la liquidation de quinzaine. On voit ainsi que l'Italien a bénéficié d'une vive reprise à 92.10. Les difficultés qui peuvent ébranler de nouveau le gouvernement italien, au point de vue de son crédit, ont paru s'atténuer, devenir moins aiguës. Il en est de même de la polémique engagée à propos du renouvellement de l'Union latine. Il y a plus de chance pour un arrangement même à courte durée que pour une rupture. De plus, le ministre des finances d'Italie va prendre des mesures pour que le poids des 12 millions de lires de rente de la Caisse des pensions cesse de peser sur le marché. Enfin, à B rlin, des banquiers ont levé beaucoup d'inscriptions, ce qui a contribué à la tension des taux de report, mais rendu d'autre part une sérieuse fermeté au 4.34 d'Italie. Il ne semble plus qu'à de tels cours il y ait, pour les porteurs, lieu de se presser de réaliser.

La hausse du loyer de l'argent a été encore une cause active de l'arrêt du mouvement de hausse pendant les derniers jours du mois. La Banque d'Angleterre a élevé, jeudi dernier, le taux de son escompte officiel de 4 à 5 pour 100. Le taux de 4 pour 100 datait du 29 août, il avait remplacé le taux de 3 pour 100, décrété le 8 du même mois et succédant au taux de 2 1/2 pour 100. Il est assez difficile de faire une hausse suivie sur des fonds d'états rapportant moins de 4 1/2 pour 100, dans une période où le taux de l'escompte est à 5 pour 100. Aussi bien la spéculation entrevoit-elle plutôt une campagne vigoureuse sur les valeurs « à revenu variable, » actions de chemins de fer, actions de banque ou d'entreprises industrielles.

Depuis quinze jours, un grand nombre de valeurs ont pris une brillante revanche de l'état assez inexplicable d'abandon où on les voyait

s'immobiliser. Tout d'abord il faut signaler la hausse de la Banque de France, de 3,900 à 4,115 depuis le commencement du mois. On croit que la nouvelle chambre se montrera favorable au renouvellement du privilège de notre grand établissement. Le Crédit foncier a monté en septembre de 15 francs à 1,290.

La Banque de Paris a été l'héroïne de cette quinzaine. De 785 elle a été portée à 825. On sait que cet établissement a fondé, après de longues péripéties, une Banque nationale du Brésil, au capital de 250 millions, banque qui sera investie par le gouvernement brésilien de la mission de retirer le papier-monnaie de cet état, au montant de 375 ou 450 millions (les chiffres diffèrent), en donnant en échange ses propres billets. Au fur et à mesure du retrait du papier-monnaie, celui-ci sera remplacé par des bonds du gouvernement brésilien, rapportant un intérêt de 4 pour 100 et qui deviendra la propriété de la Banque nationale du Brésil. Les actions de cet établissement seront, non pas émises en souscription publique, mais négociées sur le marché de Paris par un syndicat que dirigent la Banque de Paris et MM. Stern et Mallet.

Que si l'on s'étonnait de l'ampleur du chiffre du capital de la future banque, on peut répondre par quelques exemples tout récens. Une compagnie de construction à Rio-de-Janeiro, formée au capital de 125 millions de francs, a émis ses actions en souscription publique. La souscription a été couverte en quelques instans. A Londres, on vient d'émettre les actions de la Banque nationale de Perse, pays dont le crédit financier est bien inférieur à celui du Brésil et se tient même à quelques degrés au-dessous de celui de la Turquie. Les actions ont été immédiatement négociées avec une prime importante.

Parmi les anciennes valeurs auxquelles la dernière semaine a valu une équitable compensation d'une longue négligence passée, il faut citer les Voitures, la Transatlantique et les Omnibus. Les premières, dans les quelques jours qui ont précédé la fin du mois, ont gagné 20 fr. à 780, la seconde, 50 francs en deux jours à 621.25, les derniers 30 fr. à 1,300. Le Crédit lyonnais a détaché un coupon de 15 francs qu'il a immédiatement regagné. Presque tous les établissemens de crédit ont vu leurs titres progresser largement dans cette quinzaine : le Crédit foncier de 1,280 à 1,290, la Banque d'escompte de 513.75 à 517.50, le Crédit mobilier de 425 à 448.75, la Société générale même, toujours si lourde, de 462.50 à 467.50.

La Banque russe et française a été portée brusquement de 510 à 538.75. Elle doit cependant être affectée dans une certaine mesure par la baisse des valeurs argentines, dont son portefeuille contient un stock important. Le Comptoir national d'escompte s'est élevé de 20 francs à 590. Le second bilan mensuel de cet établissement est très favorable. Les dépôts atteignaient 90 millions au moment de la publication et dépassent aujourd'hui 100 millions. La Banque internationale de Paris,

qui n'est autre que l'ancienne Banque franco-égyptienne transformée, a été portée de 527.50 à 541.25.

Trois autres groupes de titres ont obtenu encore des plus-values remarquables. Le premier est celui des entreprises de transport auxquelles l'Exposition devait procurer des recettes exceptionnelles, les Chemins de fer, la Transatlantique, les Omnibus et les Voitures.

L'augmentation des recettes de nos grandes compagnies depuis le commencement de l'année atteint aujourd'hui 40 millions, et bien qu'il n'en puisse sortir, sauf pour le Nord, une augmentation de dividende, l'épargne s'est portée de nouveau avec faveur vers ces actions, devenues à ses yeux des obligations d'une nature spécialement attrayante. L'Est s'est avancé, d'un mois à l'autre, de 801.25 à 812.50, le Lyon de 1,330 à 1,358 fr. 75, le Nord de 1,737 fr. 50 à 1,775, le Midi de 1,175 à 1,180, l'Orléans de 1,355 à 1,375, l'Ouest de 947.50 à 960.

La Compagnie transatlantique se tenait depuis deux mois immobile entre 570 et 575. Dans les deux dernières Bourses elle a été poussée brusquement à 620, cours qu'elle avait déjà atteint à l'époque de l'ouverture de l'Exposition. Les Omnibus ont gagné 30 francs à 1,300 et les Voitures 20 à 780. L'augmentation des recettes pour cette dernière Compagnie atteindra probablement à la fin de l'année 5 millions. Le dividende de 1889 pourra, si les actionnaires le jugent bon, être fixé à 50 francs et il resterait encore 1 million pour la réserve.

Le second des groupes dont nous parlions tout à l'heure est celui du Crédit mobilier espagnol. Il comprend, outre cette société de crédit, le Nord de l'Espagne, le Gaz de Madrid, les Tabacs des Philippines et le Phœnix espagnol. Le Nord de l'Espagne a monté, depuis le 15, de 398.75 à 421.25, le Gaz de Madrid de 448.75 à 491.25, les Tabacs des Philippines de 790 à 850, le Phœnix espagnol de 631.25 à 647.50, enfin le Crédit mobilier espagnol lui-même, dont le portefeuille est à peu près exclusivement composé de ces valeurs, de 178.75 à 215.

Les valeurs ottomanes forment un troisième groupe dont les progrès ont été également très sensibles. La Dette consolidée turque a été portée de 16.45 à 16.80, les obligations des Douanes de 367.50 à 371.25, les Lots ottomans de 65 à 72, la Banque ottomane de 534 à 548, les Tabacs ottomans de 515 à 532.50. C'est en octobre que sir Edgar Vincent, le nouveau directeur général de la Banque à Constantinople, entre en fonctions; on fonde sur sa gestion les plus brillantes espérances. De plus la Banque ottomane possède un stock important d'actions des Tabacs qui en deux jours viennent de monter de 17 francs sur la promulgation d'un iradé autorisant la réduction du capital, réforme qui aura pour résultat l'ouverture immédiate de l'ère des dividendes.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

e, a

re-
aux-
les

s le
qu'il
nde,
ues
'Est
,330
180,

bile
ssée
l'ou-
0 et
der-
mil-
bon,
e.
i du
édit,
es et
, de
des
enfin
peu

grès
été
.25,
, les
Vin-
ople,
espé-
d'ac-
s sur
orme
ndes.